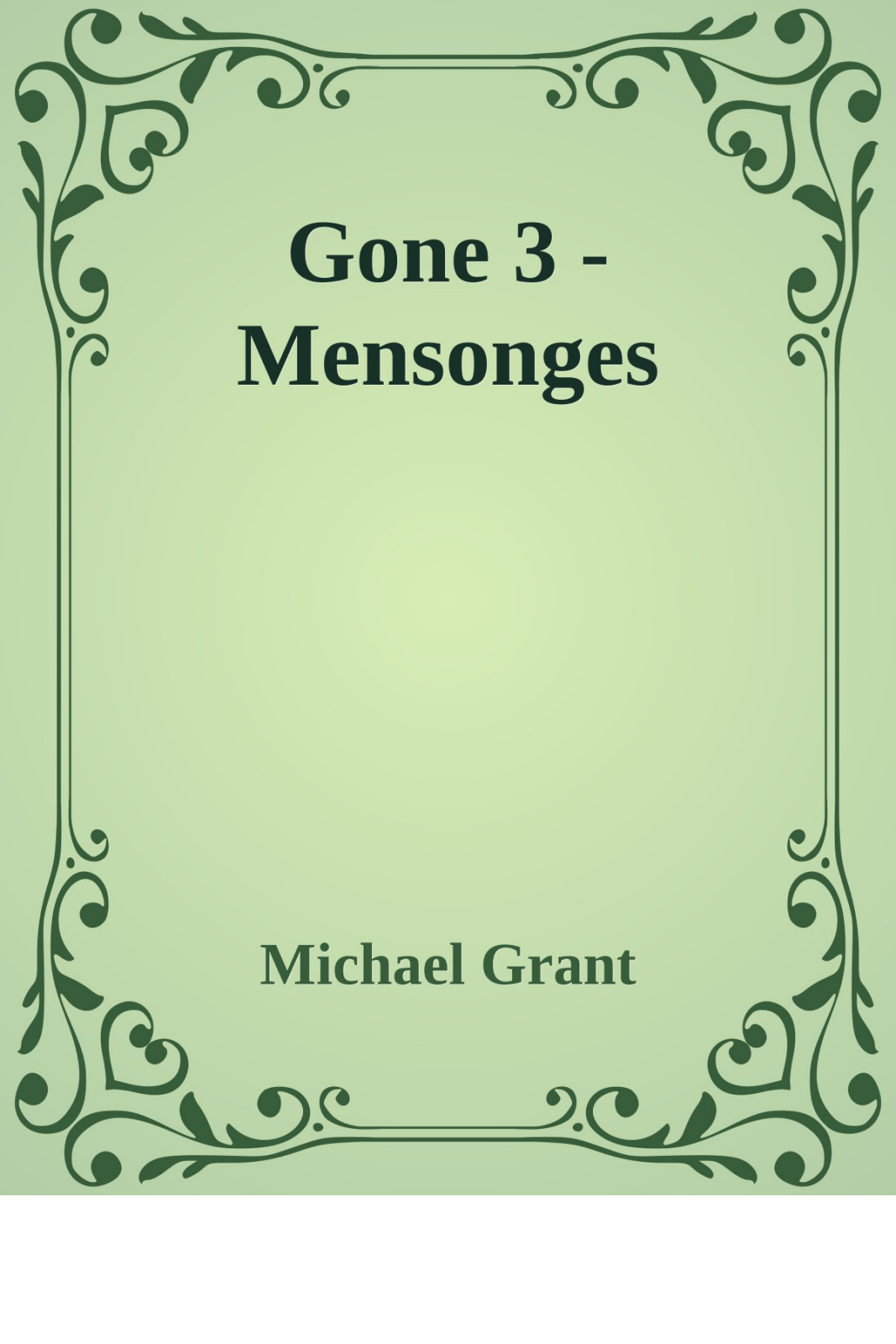


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Gone 3 - Mensonges

Michael Grant

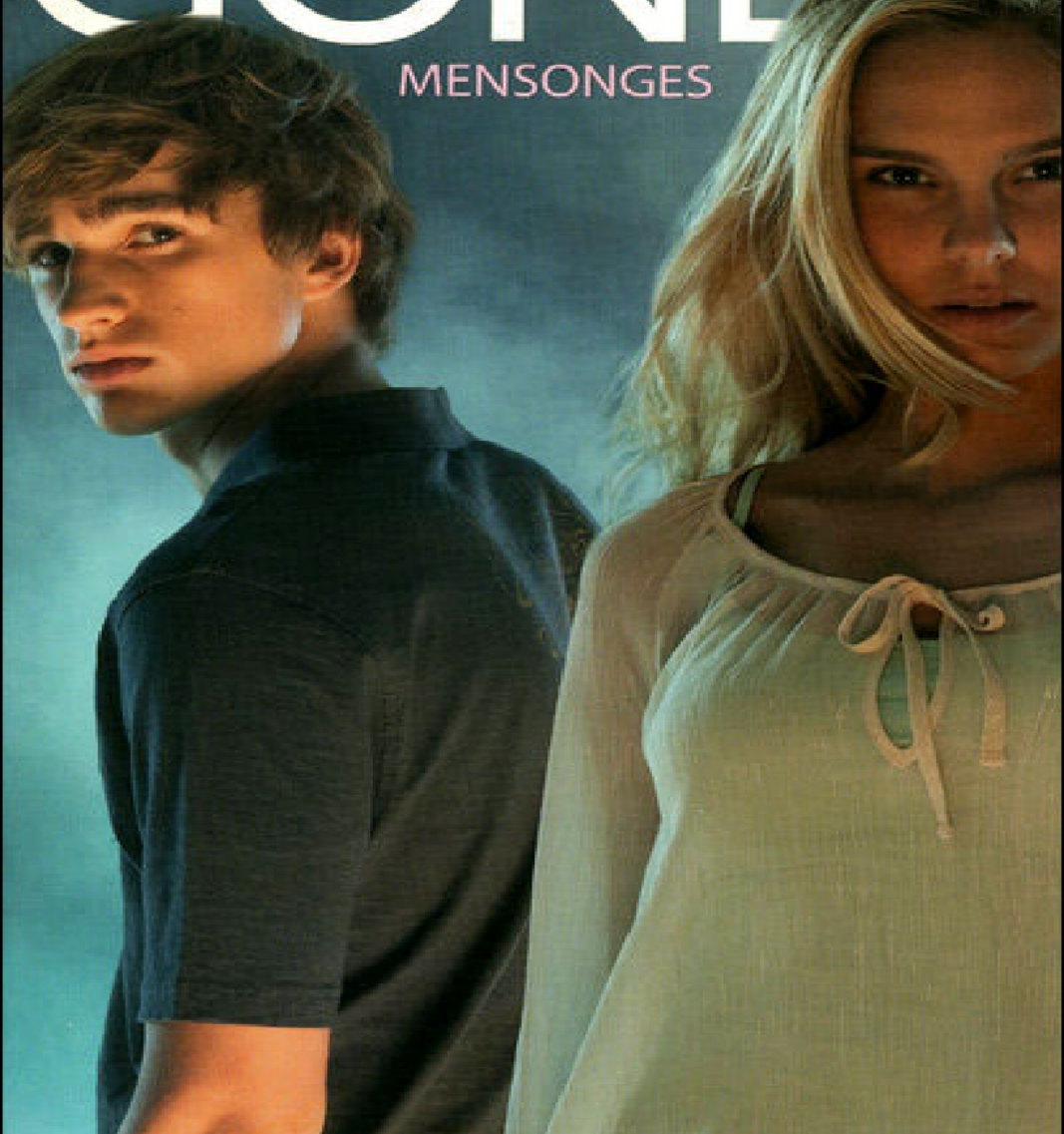
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MICHAEL GRANT

GONE

MENSONGES



GONE

3. MENSONGES

MICHAEL GRANT

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Lafon*

Transformé en ebook par Winniebeth

POCKET JEUNESSE

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Titre original :
Lies

Publié pour la première fois en 2009 par Harper-Teen, un département de
HarperCollins, New York.

L'auteur

Michael Grant a passé la majeure partie de sa vie sur les routes. Élevé dans une famille de militaires, il a fréquenté dix écoles dans cinq États et trois établissements en France.

À l'âge adulte, il n'a pas cessé de voyager. À vrai dire, il est devenu écrivain parce que c'était l'une des rares professions qui ne le contraindraient pas à s'enraciner. Son plus grand rêve est de naviguer autour du globe pendant une année entière et de visiter chaque continent. Oui, même l'Antarctique. Il vit en Californie du Sud avec son épouse, Katherine Applegate, et leurs deux enfants.

Déjà parus.
Gone 1.
Gone2. La faim

A paraître :
Gone 4. L'épidémie (fin 2011)

Loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2010
Copyright © 2010 by Michael Grant.
© 2010, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la présente édition.
ISBN 978-2-266-18423-6

À Katherine, Jake et Julia

66 HEURES 52 MINUTES

PARTOUT, DES GRAFFITIS obscènes, des vitres cassées. Tagués sur les murs, le logo de la bande des Humains et des slogans hostiles aux mutants.

En haut de la rue, trop loin pour que Sam se décide à les prendre en chasse, deux gamins de dix ans à peine traînaient leurs guêtres. Il ne distinguait que leurs silhouettes sous le faux clair de lune. Ils s'échangeaient une bouteille, buvaient au goulot, titubaient.

Le chiendent avait envahi les rues, il poussait dans les fissures des trottoirs. Les ordures s'amoncelaient : sachets de chips, emballages de bières, sacs en plastique, prospectus, vêtements, chaussures, papiers gras, jouets cassés, fragments de bouteilles, canettes écrasées – tout ce qui n'était pas comestible, en somme – formaient un bric-à-brac coloré, vestige poignant de jours meilleurs.

Les ténèbres étaient si épaisses qu'avant la Zone il aurait fallu s'enfoncer dans le désert pour faire la même expérience. Il n'y avait plus de réverbères, plus d'éclairage sous les porches. Plus d'électricité. Pour toujours, peut-être.

Désormais, plus personne ne gaspillait les piles. Elles venaient à manquer, elles aussi.

Ils étaient rares, ceux qui osaient allumer une bougie ou un feu, depuis l'incendie qui avait ravagé trois maisons. Un garçon avait subi des brûlures si graves qu'il avait fallu à Lana, la Guérisseuse, une demi-journée pour le sauver.

Les bouches d'incendie n'étaient plus alimentées en eau. À présent, quand un feu se déclarait, il n'y avait rien d'autre à faire que le regarder se consumer.

Perdido Beach, Californie. Du moins, avant, c'était la Californie. Maintenant, c'était Perdido Beach, la Zone.

Sam avait le pouvoir de créer de la lumière. Il pouvait faire jaillir de ses mains des rayons destructeurs ou former des boules de lumière permanentes suspendues dans le vide telles des lanternes. C'était comme de la foudre en bouteille.

Cependant, tout le monde ne voulait pas de ses lumières, que les enfants avaient rebaptisées « les soleils de Sammy ». Zil Sperry, le chef de la bande des Humains, avait défendu à ses membres de s'en servir.

La plupart des normaux s'étaient soumis à ses exigences. Et quelques-uns parmi les dégénérés n'avaient aucune envie d'avoir sous les yeux quelque chose qui leur rappelait sans cesse leur mutation.

La peur s'était propagée telle une épidémie. Elle se transmettait d'une personne à une autre. Les enfants, désormais plongés dans le noir, vivaient dans la crainte. Elle ne les quittait jamais.

Sam arpentait la partie est de la ville, considérée comme la plus dangereuse depuis que Zil en avait interdit l'accès aux dégénérés. Il devait faire acte de présence pour montrer qu'il était toujours le chef et que la campagne d'intimidation de Zil ne l'effrayait pas.

Les enfants avaient besoin de savoir que quelqu'un les protégeait encore. Or, ce quelqu'un-là, c'était lui.

S'il avait refusé d'endosser ce rôle dans un premier temps, celui-ci avait fini par s'imposer à lui. Et il était déterminé à le jouer jusqu'au bout. Chaque fois qu'il avait baissé sa garde ou qu'il avait essayé de mener une autre vie, un événement horrible s'était produit.

Pour cette raison, il était contraint d'arpenter les rues à deux heures du matin, tous les sens en éveil. Juste au cas où.

Sam longea le rivage. Il n'y avait plus de houle. Les grandes vagues qui traversaient le Pacifique avant de se briser en une gerbe d'écume grandiose sur les plages de Perdido Beach appartenaient au passé. Le ressac se réduisait désormais à un faible murmure. Chhh. Chhh. Chhh. C'était mieux que rien. Mais ça ne remplaçait pas.

Il se dirigea vers l'hôtel Clifftop dans lequel Lana avait élu domicile. Zil la laissait tranquille. Dégénérée ou pas, personne ne s'en prenait à la Guérisseuse.

L'hôtel Clifftop s'élevait contre l'enceinte de la Zone. C'était la dernière étape de la ronde de Sam. Quelqu'un s'avança à sa rencontre. Craignant le pire, il se raidit. Il ne faisait aucun doute que Zil voulait le voir mort. De même que Caine, son demi-frère, qui se terrait quelque part sur les hauteurs de la ville. S'il lui avait prêté main-forte pour anéantir le gaiaphage et ce psychopathe de Drake Merwin, Sam ne se berçait pas d'illusions à son sujet : il y avait peu de chances que Caine ait changé. S'il était toujours en vie, leurs chemins finiraient par se croiser à nouveau.

Dieu seul savait ce qui rôdait encore – humain ou bête – dans les montagnes ténébreuses, les cavernes obscures, le désert, les forêts du nord ou l'océan trop placide. La Zone n'accordait jamais aucun répit à ses habitants.

Mais, cette fois, la silhouette était celle d'une fille.

— Ce n'est que moi, Sinder, lança une voix.

Sam se détendit.

— Salut, Sinder. Il est tard pour une balade, non ?

Sinder la gothique, avec son tempérament débonnaire, était jusqu'à

présent plus ou moins parvenue à se tenir à l'écart des guerres et des dissensions qui faisaient rage à l'intérieur de la Zone.

— Je suis contente de tomber sur toi, dit-elle.

Elle tenait à la main un tuyau en acier, dont l'une des extrémités était enveloppée de scotch pour offrir une meilleure prise. Personne ne se déplaçait sans arme, en particulier la nuit.

— Ça va, tu manges ?

Désormais, pour se saluer, on ne disait plus « Tu vas bien ? » mais « Tu manges ? ».

— Oui, on survit, répondit Sinder.

Avec sa peau d'une pâleur cadavérique, elle lui parut soudain très juvénile et vulnérable. Cependant, le tuyau, les ongles noirs et le couteau de cuisine pendu à sa ceinture ne lui donnaient pas l'air tout à fait innocent.

— Écoute, Sam. C'est pas mon genre de moucharder, reprit-elle, mal à l'aise.

— Je sais bien.

Sam attendit la suite.

— C'est Orsay, chuchota Sinder en jetant un regard coupable derrière elle. On discute, de temps en temps. Elle est cool, dans l'ensemble. Et plutôt intéressante.

— Oui ?

— La plupart du temps.

— Oui ?

— Mais elle est un peu bizarre aussi, j'ai l'impression.

Sinder esquissa un sourire désabusé.

— Et c'est moi qui dis ça ?

Sam attendit qu'elle poursuive. Il entendit derrière lui un bruit de verre brisé et des rires stridents : les gamins venaient de jeter leur bouteille vide. Quelques jours plus tôt, un dénommé K.B. avait été retrouvé mort avec une bouteille de vodka à la main.

— Bref. Orsay, elle est allée voir le mur.

— Hein ?

— Sur la plage. Elle se prend pour... Écoute, va lui parler, OK ? Seulement, ne lui dis pas que c'est moi qui t'ai prévenu, promis ?

— Elle est là-bas en ce moment ? Mais il est deux heures du matin !

— C'est leur heure. Ils ne veulent pas risquer que Zil – ou toi, j'imagine – vienne les embêter. Tu vois les rochers sur la plage, après l'hôtel ? C'est là que tu la trouveras. Elle n'est pas seule. Il y a d'autres enfants avec elle.

Sam fut parcouru d'un frisson désagréable. Ces derniers mois, il avait appris à flairer les ennuis. Or, son instinct lui soufflait que quelque chose ne tournait pas rond.

— Bon, je vais aller jeter un coup d'œil là-bas.

— Super.

— Bonne nuit, Sinder. Sois prudente.

Il reprit sa marche en se demandant quelle nouvelle catastrophe se préparait. Lorsqu'il passa devant l'hôtel, il leva les yeux vers le balcon de Lana.

Pat, son labrador, avait dû l'entendre car il poussa un bref aboiement furieux.

— Ce n'est que moi, Pat, murmura Sam.

Rares étaient les chiens et les chats encore en vie dans la Zone. Si Pat n'avait pas fini en rôti, c'est parce qu'il appartenait à la Guérisseuse.

Arrivé au sommet de la falaise, Sam regarda en bas et distingua plusieurs personnes perchées sur les rochers au bord de l'eau. À l'époque où Sam surfait encore, ils étaient dangereux. C'était là qu'il traînait avec Quinn dans l'attente d'une grosse vague.

Sam n'eut pas besoin de lumière pour descendre le long de la falaise. Il aurait pu le faire les yeux fermés. Au bon vieux temps, il l'escaladait chargé de tout son équipement.

En atteignant le sable, il entendit des voix étouffées. L'une parlait. L'autre pleurait.

L'enceinte de la Zone, cette paroi infranchissable, mystérieuse qui délimitait leur petit univers, irradiait presque imperceptiblement dans l'obscurité. Ce n'était pas tant qu'elle brillait, on aurait plutôt dit qu'elle était légèrement translucide.

Un feu brûlait sur la plage, nimbant d'une pâle lueur orangée un cercle étroit de sable, d'eau et de rochers.

Personne ne vit Sam approcher ; il eut donc le temps d'identifier la plupart des enfants présents : Francis, Cigare, Dylan, Orsay et d'autres.

— J'ai vu quelque chose..., lança Orsay.

— Parle-moi de ma mère, cria quelqu'un.

Orsay leva la main en signe d'apaisement.

— S'il vous plaît. Je fais de mon mieux pour établir un contact avec vos proches.

— Orsay n'est pas un téléphone portable, aboya la fille aux cheveux noirs qui se tenait à côté d'elle. C'est très douloureux pour la Prophétesse de toucher la paroi. Laissez-la tranquille et écoutez-la.

Sam plissa les yeux mais ne reconnut pas la fille qui parlait dans la lumière vacillante du feu. Était-ce une amie d'Orsay ? Sam croyait pourtant connaître tous les enfants de la Zone.

— Reprends, Prophétesse, dit-elle.

— Merci, Nerezza.

Sam secoua la tête, perplexe. Non seulement il ignorait tout des agissements bizarres d'Orsay, mais il ne savait pas non plus qu'elle s'était offert les services d'un manager personnel. Le visage de cette

Nerezza ne lui disait rien.

— J'ai vu quelque chose, répéta Orsay d'une voix hésitante, comme si elle s'attendait à être interrompue. J'ai eu une vision.

Un murmure parcourut la petite assemblée. À moins qu'il ne s'agisse du clapotis de l'eau sur le sable.

— Dans cette vision, j'ai vu tous les enfants de la Zone, du plus jeune au plus âgé, perchés là-haut.

Tous les regards se tournèrent vers la falaise. Sam se baissa brusquement, puis se sentit bête : les ténèbres le dissimulaient.

— Les prisonniers de la Zone contemplaient le soleil couchant. Il était magnifique, plus rouge et plus flamboyant que jamais.

Orsay semblait hypnotisée par sa propre vision. Les enfants avaient reporté leur attention sur elle. Un silence total régnait parmi le petit groupe.

— Ils regardaient tous ce soleil rougeoyant. Mais, derrière eux, un démon est apparu.

Orsay grimaça comme si la vision de la créature lui était intolérable.

— Alors, les enfants ont compris que leurs proches les attendaient, bras ouverts, dans ce soleil. Pères et mères, tous réunis, attendant dans l'angoisse le retour de leurs enfants.

— Merci, Prophétesse, déclara Nerezza.

— Ils attendent..., murmura Orsay en agitant la main vers la paroi. Derrière le mur. Juste au-delà du soleil couchant.

Elle s'assit lourdement par terre, comme une marionnette dont on aurait tranché les fils. Elle resta immobile un long moment, recroquevillée sur elle-même, les paumes ouvertes sur les genoux, la tête baissée, puis se redressa avec un sourire tremblant.

— Je suis prête.

À ces mots, elle posa la main sur le mur de la Zone. Sam frémit. Il savait, par son expérience personnelle, que toucher la paroi, c'était comme saisir à pleines mains un fil électrifié. Cela n'entraînait aucune séquelle, mais c'était extrêmement douloureux.

Le visage fin d'Orsay était déformé par la douleur, et cependant elle parla d'une voix claire et tranquille, comme si elle récitait un poème.

— Elle rêve de toi, Bradley.

Bradley, c'était le vrai nom de Cigare.

— Elle rêve de toi... Tu es au parc d'attractions. Tu as peur de monter dans les montagnes russes... Elle se rappelle que, ce jour-là, tu avais rassemblé tout ton courage... Tu lui manques...

Cigare renifla. Il tenait à la main une arme de sa fabrication, un sabre en plastique à l'extrémité duquel il avait fixé des lames de rasoir. Ses cheveux étaient rassemblés en queue de cheval.

— Elle... elle sait que tu es ici... Elle sait... Elle veut que tu retournes auprès d'elle...

— C'est impossible, gémit Cigare, et l'assistante d'Orsay passa un bras autour de ses épaules.

— Le moment venu..., chuchota Orsay.

— Quand ? dit-il dans un sanglot.

— Elle rêve que vous serez bientôt réunis... Elle rêve... Dans trois jours seulement, elle le sait, elle en est sûre...

La voix d'Orsay avait pris une inflexion presque extatique.

— Elle a vu d'autres le faire, reprit-elle.

— Quoi ? fit Francis.

— Ceux qui sont réapparus, répondit Orsay d'un ton rêveur, comme engourdie par le sommeil. Elle les a vues à la télé... les jumelles, Emma et Anna... Elles ont donné des interviews...

Orsay ôta brusquement la main du mur comme si elle venait juste de sentir la douleur.

Personne n'avait remarqué la présence de Sam. Il hésita. Il devait découvrir ce qui se tramait. Pourtant, il avait l'impression étrange d'interrompre un moment sacré.

Il recula dans la pénombre en prenant soin de ne pas faire de bruit.

— C'est tout pour ce soir, annonça Orsay en baissant la tête.

— Mais je veux que tu me parles de mon père, la pressa Dylan. Tu m'avais promis que, ce soir, c'était mon tour !

— Elle est fatiguée, déclara l'assistante d'Orsay d'un ton ferme. Tu n'imagines pas à quel point c'est difficile pour elle.

— Mon père tente peut-être d'entrer en contact avec moi, gémit Dylan en pointant du doigt l'enceinte comme s'il se représentait son père, de l'autre côté, à cet endroit précis, en train d'essayer de voir à travers une paroi en verre dépoli. Il est peut-être là. Il...

Il s'interrompit, incapable de poursuivre, et Nerezza l'attira contre elle pour le réconforter, comme elle l'avait fait avec Cigare.

— Ils sont tous de l'autre côté, murmura Orsay. Ils sont si nombreux... si nombreux...

— La Prophétesse réessaiera demain, conclut son assistante. Maintenant, rentrez chez vous. Allez !

Le petit groupe obéit à contrecœur. Sam comprit que leurs pas les conduiraient droit vers lui. Les braises du feu disparurent dans une pluie d'étincelles.

Il se réfugia dans un creux de rocher. Il n'y avait pas un coin de cette plage et de cette falaise qu'il ne connût parfaitement. Il attendit que Francis, Cigare, Dylan et les autres aient remonté le sentier et se soient éloignés dans la nuit. Orsay, visiblement épuisée, leur emboîta le pas. Comme elle passait près de lui en s'appuyant sur son assistante, elle s'arrêta et son regard se posa sur Sam, alors qu'il se savait invisible.

— J'ai rêvé d'elle, Sam, dit-elle. J'ai rêvé d'elle.

Sam eut soudain la bouche sèche. Il prit une profonde inspiration et demanda malgré lui :

— Ma mère ?

— Elle rêve de toi... Elle dit... Elle dit...

Orsay s'affaissa contre son assistante, qui dut la rattraper pour éviter qu'elle ne tombe à genoux.

— Elle dit... Laisse-les partir, Sam. Laisse-les partir le moment venu.

— Quoi ?

— Un jour, le monde n'aura plus besoin de héros. Le vrai héros sait quand s'effacer.

66 HEURES 47 MINUTES

DOUCEMENT, DOUCEMENT

Doucement s'en va le jour

Doucement, doucement

A pas de velours.

Ç'avait probablement toujours été une jolie berceuse, pensait Derek. Peut-être même que lorsque quelqu'un de normal la chantait, elle pouvait faire monter les larmes aux yeux.

Mais Jill, la sœur de Derek, n'était pas une personne normale.

Les belles chansons avaient parfois un pouvoir enchanteur. Pourtant, quand Jill chantait, le choix de la chanson importait peu : elle aurait pu chanter l'annuaire ou une liste de courses. Quels que soient l'air ou les paroles, c'était si beau, si poignant, qu'on ne pouvait pas ne pas être touché.

Il avait envie de s'endormir. Quand elle chantait, il ne souhaitait rien d'autre.

Derek avait vérifié que les fenêtres étaient fermées, car, quand Jill chantait, tous ceux qui étaient à portée de voix venaient l'écouter. C'était plus fort qu'eux.

D'abord, personne n'avait compris ce qui se passait. Jill était à peine âgée de neuf ans ; elle n'avait rien d'une chanteuse professionnelle. Pourtant, un jour, environ une semaine plus tôt, elle s'était mise à fredonner un air stupide. Le générique d'un dessin animé. Derek s'était arrêté net, incapable de bouger. Et quand Jill s'était tue, il avait eu l'impression de s'éveiller d'un rêve parfait.

Il lui avait fallu une bonne journée pour comprendre que le don de sa petite sœur n'était pas ordinaire. Il devait regarder la réalité en face : Jill était une mutante.

Cette découverte le terrifia. Derek était normal. Les mutants – Dekka, Brianna, Orc et Sam en particulier – l'effrayaient. Grâce à leurs pouvoirs, ils faisaient ce qu'ils voulaient ; personne ne pouvait les en empêcher.

Pour la plupart, ils se comportaient bien et utilisaient leurs dons à des fins utiles. Mais Derek avait vu Sam Temple se battre contre un

autre dégénéré super puissant, Caine Soren. Ils avaient détruit une grande partie de la place en essayant de s'étriper. Derek s'était tapi dans un coin tandis que la bataille faisait rage.

Tout le monde savait que les mutants ne se prenaient pas pour n'importe qui. Que c'étaient eux qui mangeaient le mieux. On n'en avait jamais vu un se nourrir d'insectes ou de rats. Quelques semaines auparavant, quand la famine était à son comble, Derek et Jill avaient été réduits à manger des sauterelles.

Les dégénérés n'en étaient jamais arrivés là. Tout le monde le savait. Du moins, c'était ce que Zil prétendait. Et pourquoi aurait-il menti ?

Mais, désormais, la propre sœur de Derek était des leurs. Pourtant, lorsqu'elle chantait, Derek s'évadait de la Zone. Quand Jill chantait, le soleil brillait, l'herbe était verte et une brise fraîche soufflait. Quand elle chantait, leurs parents étaient de nouveau parmi eux, ainsi que tous ceux qui avaient disparu.

Quand Jill chantait, la réalité cauchemardesque de la Zone se dissipait au profit de la chanson, seulement la chanson. Elle était si belle quand Jill la chantait qu'elle transperçait le cœur de Derek. Oh, comme il se sentait heureux, même là, assis dans le noir, dans cette maison pleine de tristes souvenirs !

Un faisceau de lumière aveuglante déchira l'obscurité. Jill se tut. Le faisceau de la lampe traversa les voilages de la fenêtre, se promena dans la pièce et s'arrêta d'abord sur Derek, puis sur le visage constellé de taches de rousseur de Jill en se reflétant dans ses yeux bleus.

Soudain, la serrure de la porte d'entrée vola en éclats. Les intrus, cinq garçons armés de battes de base-ball et de pieds-de-biche, s'engouffrèrent dans la maison sans un mot, le visage dissimulé sous un bas ou derrière un masque d'Halloween. Mais Derek savait qui ils étaient.

— Non ! Non ! cria-t-il.

Les cinq garçons portaient de gros casques antibruits de tireurs, ils ne pouvaient donc pas l'entendre. Et surtout, ils ne pouvaient pas entendre Jill.

L'un d'eux se posta sur le seuil. C'était le chef, un avorton prénommé Hank. Malgré le bas qu'il avait enfilé sur sa tête et qui déformait ses traits comme de la pâte à modeler, ça ne pouvait être que lui.

L'un de ses complices, un gros garçon alerte qui portait un masque de lapin, s'avança vers Derek et le frappa à l'estomac de sa batte en aluminium. Il tomba à genoux.

Un autre gamin s'empara de Jill. Il plaqua la main sur sa bouche et quelqu'un lui donna un rouleau de scotch. Jill poussa un hurlement. Derek essaya de se relever, mais le coup qu'il avait reçu à l'estomac lui avait coupé la respiration. Le gros garçon le repoussa à terre.

— Ne sois pas bête, Derek. Ce n'est pas après toi qu'on en a.

À la lumière de la torche, ils bâillonnèrent Jill. Derek distinguait ses yeux écarquillés de terreur, qui implorait son grand frère de lui venir en aide. Une fois Jill réduite au silence, les brutes ôtèrent leur casque. Hank s'avança vers Derek.

— Derek, Derek, Derek, dit-il en secouant lentement la tête, comme à regret. Je te croyais plus malin que ça.

— Laissez-la tranquille, hoqueta-t-il en se tenant le ventre pour réprimer une envie de vomir.

— C'est une mutante.

— C'est ma petite sœur. Et vous êtes chez nous.

— C'est une mutante, répéta Hank. Et cette maison est à l'est de First Avenue. Vous êtes dans une zone interdite aux dégénérés.

— Allez, mon vieux, supplia Derek. Elle ne fait de mal à personne.

— Ce n'est pas le problème, intervint un dénommé Turk, que sa démarche clopinante rendait reconnaissable entre tous. Les mutants restent avec les mutants, et les normaux avec les normaux. C'est la règle.

— Elle ne fait rien de plus que...

Hank le gifla à toute volée.

— La ferme, espèce de traître. Un normal qui prend le parti d'un mutant, on lui réserve le même sort. C'est ce que tu veux ?

— Et puis, renchérit le gros garçon en gloussant, on ira mollo avec elle. On va juste lui couper le sifflet, si tu vois ce que je veux dire.

Il dégaina un poignard rangé dans un étui fixé à sa taille.

— T'as compris, Derek ?

Derek sentit son courage l'abandonner.

— Le chef a décidé d'être indulgent. Mais c'est pas un faible pour autant. Soit la mutante passe à l'ouest dès maintenant, soit...

Il laissa sa menace en suspens.

Les larmes coulaient abondamment sur les joues de Jill. Elle avait du mal à respirer. Derek voyait bien qu'elle cherchait de l'air. Elle risquait de s'étouffer si on ne la relâchait pas très vite.

— Laissez-moi au moins lui donner sa poupée, implora-t-il.

— C'est Panda.

Caine émergea d'un cauchemar, comme pris au piège entre les mailles d'un gigantesque filet. Il cligna des yeux. Il faisait encore nuit.

Si la voix ne semblait pas avoir de propriétaire, il la reconnut tout de suite. Même en pleine lumière, il n'aurait pas pu voir son interlocuteur, qui avait le pouvoir de se fondre dans le paysage au point de disparaître presque entièrement.

— Bug. Pourquoi tu me déranges ?

— C'est Panda. Je crois qu'il est mort.

— Tu as écouté son cœur ?

Une autre pensée lui vint.

— Tu me réveillés pour m'annoncer la mort de quelqu'un ? C'est une raison, ça ?

Caine attendit une réponse qui ne vint pas.

— Bon, fais ce que tu as à faire, dit-il enfin.

— On ne peut pas récupérer son corps. Il a pris la voiture. Tu sais, la verte...

Caine secoua la tête et s'efforça de retrouver ses esprits, mais les rêves et les souvenirs lui embrouillaient les idées.

— Il n'y a plus d'essence dans le réservoir de cette bagnole.

— Il l'a poussée dans la pente, puis il a sauté à l'intérieur. Elle a roulé jusqu'au virage.

— Il y a un rail de sécurité à cet endroit.

— Elle est passée à travers. Elle a dévalé tout le ravin. Et c'est profond. J'en sais quelque chose, on vient de descendre avec Penny.

Caine n'avait pas envie d'entendre la suite. Panda était un gars réglo. Ce n'était pas une ordure, comme les quelques partisans qu'il lui restait. Voilà qui expliquait peut-être pourquoi il avait précipité une voiture du haut d'une falaise.

— Bref, il est mort, aucun doute là-dessus. Je l'ai sorti de la voiture avec l'aide de Penny, mais on n'arrive pas à le remonter.

Caine se leva, les jambes tremblantes, l'estomac vide, l'esprit brumeux.

— Montre-moi, ordonna-t-il.

Ils sortirent dans la nuit noire. Leurs pas crissaient sur le gravier envahi par le chiendent. « Pauvre pensionnat Coates », pensa Caine. Autrefois, l'endroit était méticuleusement entretenu. La directrice n'aurait certainement pas approuvé l'énorme trou dans la façade ni les ordures éparpillées dans l'herbe trop haute.

Ils n'eurent pas à marcher bien longtemps. Caine garda le silence pendant tout le trajet. Si Bug lui rendait service quelquefois, ce n'était pas à proprement parler un ami.

Sous le clair de lune, il n'eut aucun mal à repérer l'endroit où le rail de sécurité avait été arraché. Il pendait dans le vide, tel un ruban d'acier.

Caine scruta le fond du ravin plongé dans les ténèbres et distingua la voiture renversée, les quatre roues en l'air. Une portière était ouverte. Il lui fallut quelques minutes pour localiser le cadavre. Avec un soupir, il leva les mains. Panda se trouvait presque hors de portée, aussi son corps, au lieu de s'élever brusquement du sol, amorça-t-il une ascension pénible, comme si un prédateur invisible le retenait dans ses griffes. Une fois qu'il eut une meilleure « prise », Caine le fit léviter sur le dos tandis que ses yeux grands ouverts fixaient les étoiles

sans les voir, et le déposa doucement sur la route. Puis, sans un mot, il reprit le chemin du pensionnat.

— Tu ne vas pas le transporter jusque là-bas ? gémit Bug.

— Tu n'as qu'à prendre une brouette. Porte ta viande tout seul.

63 HEURES 31 MINUTES

LE FOUET S'ABATTIT SUR LUI.

Il était fait de chair, mais dans ses cauchemars il prenait l'aspect d'un python qui lacérait ses bras, son dos, son torse.

La douleur était intolérable. Et pourtant, il avait survécu. Il avait supplié qu'on l'achève. Lui, Sam Temple, avait imploré le psychopathe de mettre fin à ses souffrances, de lui accorder le seul répit possible. Mais il n'était pas mort.

Douleur. Un mot insignifiant pour décrire son calvaire. Douleur et humiliation abjecte.

Et le fouet n'en finissait pas de s'abattre tandis que Drake Merwin riait à gorge déployée.

Sam s'éveilla dans ses draps trempés de sueur. Ce cauchemar ne le laissait jamais en paix : même enterré sous une montagne de rochers, Drake le tenait encore à sa merci.

— Tout va bien ?

La silhouette d'Astrid se découpa sur le seuil, à peine éclairée par la faible lueur des étoiles qui entraient par la fenêtre. Il l'aurait reconnue entre toutes. Belle avec des yeux bleus pétillants d'intelligence et pleins de compassion. Ses cheveux blonds et fins étaient en désordre comme elle sortait du lit.

Il pouvait se représenter le moindre détail de son visage avec plus de netteté que dans la réalité. Il avait passé tant de nuits à se l'imaginer, seul dans son lit.

— Oui, mentit-il.

— Tu as fait un cauchemar.

Ce n'était pas une question. Astrid entra. Il discerna le bruissement de sa chemise de nuit, sentit sa chaleur tandis qu'elle s'asseyait au bord du lit.

— C'est toujours le même ? demanda-t-elle.

— Oui, ça devient lassant. Je sais comment ça finit.

— Ça finit bien. Tu t'en sors sain et sauf.

Sam ne répondit pas. Oui, il avait survécu, et alors ?

— Retourne te coucher, Astrid, dit-il enfin.

Elle chercha son visage à tâtons. Comme ses doigts effleuraient sa joue, il détourna la tête de peur qu'elle ne découvre ses larmes, mais

elle ne le laissa pas se dérober à ses caresses.

— Arrête, chuchota-t-il. C'est déjà assez dur comme ça.

— Tu essaies de plaisanter, là ?

Il rit et la tension retomba.

— Je n'ai pas fait exprès.

— Ce n'est pas que je n'ai pas envie, Sam, dit-elle en se penchant pour l'embrasser.

Il la repoussa doucement.

— Tu essaies de me distraire.

— Et ça marche ?

— A merveille, Astrid.

— Il est temps que je retourne me coucher.

Elle se leva et regagna la porte. Il roula hors du lit et ses pieds rencontrèrent le sol froid.

— J'ai besoin de prendre l'air.

Astrid s'arrêta sur le seuil.

— Sam, je t'ai entendu rentrer il y a deux heures à peine. Tu n'as presque pas dormi. Il fera jour dans deux heures. La ville peut survivre sans toi jusque-là. L'équipe d'Edilio veille au grain.

Sam enfila un jean, envisagea de mettre Astrid au courant des dernières mauvaises nouvelles, puis se ravisa.

Il avait tout le temps de lui parler d'Orsay. Pas d'urgence.

— Il y a des problèmes que les gars d'Edilio ne sont pas de taille à affronter.

— Tu fais allusion à Zil ? demanda sèchement Astrid. Sam, je le déteste autant que toi, mais tu ne peux pas lui régler son compte pour le moment. Zil est un criminel, et il nous faut des lois, une organisation.

— C'est un sale petit voyou, et d'ici à ce que tu nous pondes une constitution, il faut le tenir à l'œil, rétorqua-t-il.

Avant qu'Astrid ait pu répliquer, il ajouta :

— Désolé. Ce n'est pas ta faute.

Astrid revint sur ses pas. Sam espéra que c'était son pouvoir de séduction qui la retenait dans la pièce, tout en sachant qu'il n'en était rien. Bien qu'il la distinguât à peine dans l'obscurité, il sentit qu'elle était tout près de lui.

— Écoute, Sam. Tout ça, ce n'est plus de ton ressort.

— Je me souviens d'un temps où vous vouliez tous que je prenne les choses en main.

Il enfila un tee-shirt raidi par le sel qui sentait la marée basse. C'était l'inconvénient quand on en était réduit à laver son linge dans l'eau de mer.

— D'accord, tu es un héros, concéda Astrid. Tu es sans aucun doute le plus courageux d'entre nous. Mais, à terme, ça n'est pas suffisant. Il

nous faut des lois et des gens pour les faire appliquer. On n'a pas besoin de quelqu'un pour jouer les...

Elle s'interrompt juste à temps. Sam fit une grimace désabusée.

— Les patrons, tu veux dire ? Figure-toi que c'est pas facile de s'ajuster aussi vite. Avant la Zone, je m'occupais de mes affaires puis, du jour au lendemain, tout le monde m'a demandé de m'impliquer. Et voilà que, maintenant, vous essayez de me tenir à l'écart.

Les mots d'Orsay lui revinrent en mémoire. *Le vrai héros sait quand s'effacer*. Ces mots, ils auraient aussi bien pu sortir de la bouche d'Astrid.

— Tout ce que je te demande, c'est de te remettre au lit, dit-elle.

— Je connais un bon moyen de me persuader d'y retourner.

Astrid le repoussa gentiment.

— Bien essayé.

— Honnêtement, je ne pourrai pas me rendormir, de toute façon. Autant aller faire un tour.

— Bon. Ne tue personne, si possible.

Astrid avait parlé sur le ton de la plaisanterie, mais Sam se vexa. C'était vraiment ce qu'elle pensait de lui ? Non, ce n'était rien qu'une blague.

— Je t'aime, lança-t-il en se dirigeant vers l'escalier.

— Moi aussi.

Dekka ne se souvenait jamais de ses rêves. Elle était pourtant certaine d'en avoir, car, parfois, à son réveil, une ombre passait sur son esprit. Cependant, elle ne se rappelait jamais les détails. Les rêves ou les cauchemars hantaient son sommeil – apparemment, tout le monde rêvait, y compris les chiens –, mais Dekka n'en retenait que le vague pressentiment d'un danger.

Ses rêves et ses cauchemars, elle les vivait tous dans la réalité.

Ses parents l'avaient envoyée au pensionnat Coates, un établissement pour élèves à problèmes, bien que, dans son cas, les « problèmes » n'aient aucun lien avec ses rares écarts de conduite ou les quelques bagarres auxquelles elle avait participé. Dekka avait pour habitude de prendre le parti des faibles et, de temps en temps, elle était obligée d'en venir aux mains. Neuf fois sur dix, la dispute tournait court. Comme Dekka était robuste et qu'elle se laissait difficilement impressionner, les petits durs de son école trouvaient généralement un prétexte pour se défilier dès qu'ils avaient compris qu'elle ne reculerait pas. Cependant, en quelques occasions, des coups avaient été échangés. Dekka avait remporté des victoires et essuyé des défaites.

Mais pour ses parents le problème ne venait pas de ces bagarres. Après tout, ils l'avaient toujours encouragée à ne pas se laisser faire.

Ce qui avait motivé leur décision, c'était un baiser. Après l'avoir surprise en train d'embrasser une fille, un professeur avait appelé ses parents. Ce n'était même pas arrivé dans l'enceinte de l'école ; elles s'étaient fait pincer dans le parking d'un restaurant.

Dekka se rappelait ce baiser dans les moindres détails. C'était son premier, et elle n'avait jamais eu aussi peur de toute sa vie. Ensuite, en reprenant son souffle, elle avait ressenti une excitation incroyable.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ses parents avaient mal pris la nouvelle. Surtout quand elle avait mentionné le mot tabou pour la première fois. Son père ne voulait pas d'une fille lesbienne. Pour le lui faire comprendre, il avait employé un terme beaucoup plus cru. Puis il l'avait giflée à deux reprises. Quant à sa mère, elle s'était bien gardée d'intervenir.

Bref, Dekka avait été envoyée à Coates parmi des élèves allant du gamin sans histoires, dont les parents voulaient se débarrasser, au tyran brillant et manipulateur comme Caine, et Drake, son acolyte terrifiant.

Ses parents s'imaginaient qu'elle serait constamment sous surveillance. Après tout, Coates avait la réputation de remettre sur le droit chemin les enfants égarés. Or, une partie de Dekka rêvait d'entrer dans la norme, parce que sa vie aurait été plus facile. Néanmoins, elle n'avait pas choisi d'être ce qu'elle était, pas plus qu'elle n'avait décidé d'être noire. On ne pourrait pas la changer.

Mais à Coates Dekka avait rencontré Brianna, et toutes ses velléités de changement, de « normalité » avaient fondu comme neige au soleil. Elle était tombée amoureuse au premier regard. Même à cette époque, bien avant que Brianna devienne « la Brise », elle avait une assurance et un style que Dekka trouvait irrésistibles. Elle n'avait jamais avoué ses sentiments à Brianna, et elle n'oserait sans doute jamais se livrer.

Tandis que Dekka était mélancolique et renfermée, Brianna, elle, était exubérante, fougueuse et insouciant. Dekka avait cherché d'éventuels signes, mais elle devait se rendre à l'évidence : Brianna n'était apparemment pas homosexuelle.

Cependant, l'amour n'était pas quelque chose de rationnel, et Dekka s'accrochait encore à son espoir, aussi vain soit-il. Est-ce qu'elle rêvait de Brianna ? Elle n'en avait pas la moindre idée. D'ailleurs, elle n'avait peut-être pas envie de savoir.

Il faisait noir comme dans un four. Après s'être levée de son lit, elle tâtonna jusqu'à la fenêtre et écarta le store. L'aube ne se lèverait pas avant une bonne heure. Elle n'avait pas de montre sur elle. À quoi bon ? Elle scruta la plage, ne distingua que le sable et le léger miroitement de l'océan.

Elle ramassa le livre qu'elle était en train de lire, *Le Rivage inconnu*, une parmi les nombreuses histoires de marins qu'elle avait trouvées

dans la maison. C'était un choix de lecture inhabituel, mais elle trouvait étonnamment rassurant de s'immerger tous les jours, pendant quelques heures, dans un monde radicalement différent du sien.

Le livre à la main, elle descendit l'escalier. Le seul éclairage de la maison, une petite boule de lumière suspendue dans le vide, se trouvait dans le salon. Sam avait créé pour elle un de ses « soleils », ainsi que les appelaient les autres enfants, en se servant de son drôle de pouvoir. Il brillait nuit et jour, n'émettait aucune chaleur et ne requérait ni fil électrique ni autre source d'énergie. À l'image d'une simple ampoule qui n'aurait pas été plus lourde que l'air, il éclairait la pièce comme par magie. Ça faisait bien longtemps que le surnaturel était entré dans le quotidien de la Zone. Et Dekka avait elle aussi des talents de magicienne.

En fourrageant dans un placard, elle trouva un artichaut.

Il y en avait beaucoup dans la Zone. Ça ne valait pas un steak frites, pourtant c'était toujours mieux que de mourir de faim. Dans ce petit monde, la nourriture était rare, en général mauvaise, voire répugnante, mais Dekka avait enduré de longues périodes de famine, alors elle pouvait se contenter d'un petit déjeuner à base d'artichaut bouilli. En tout cas, elle avait perdu du poids. C'était probablement une bonne nouvelle.

Dekka perçut un courant d'air dans la pièce. La porte d'entrée claqua et Brianna se matérialisa au milieu du salon.

— Jack est en train de cracher ses poumons ! J'ai besoin de sirop contre la toux !

— Salut, Brianna, lança Dekka. Tu as vu l'heure qu'il est ?

— Oui, et alors ? Joli pyjama, au fait. Tu l'as dégoté où ? Dans un magasin de prêt-à-porter pour routiers ?

— Il est confortable.

— Il y a la place pour mettre toute ta famille là-dedans, ironisa Brianna. Contrairement à moi, tu as des formes. Tu devrais les montrer. Enfin, ça te regarde.

— Jack est malade ? lui rappela Dekka en réprimant un sourire.

— Ah oui, c'est vrai ! Il tousse, il a des courbatures et il est d'une humeur de chien.

Dekka ravala sa jalousie à la pensée que Brianna jouait les gardes-malades pour un garçon. Et pour Jack le Crack, par-dessus le marché. Jack était un génie de l'informatique qui, du point de vue de Dekka, n'avait aucun sens moral. Il suffisait d'agiter un clavier sous son nez pour obtenir de lui ce qu'on voulait.

— C'est un rhume, à première vue.

— Sans blague ? Je n'ai jamais prétendu qu'il avait chopé la peste noire. Le problème, c'est que quand Jack tousse, il s'agite, il donne des coups de pied dans le lit, tu vois le tableau ?

— Ah.

A son grand désespoir, Jack avait développé un pouvoir particulier : il était désormais aussi fort que dix hommes.

— Il a cassé mon lit !

— Il dort dans ton lit ?

— Il ne voulait pas risquer d'endommager un de ses ordinateurs débiles en restant chez lui, alors il est venu s'installer chez moi. Il est en train de tout casser. Bref, voilà mon plan : tu viens et tu le fais léviter. Une fois suspendu dans le vide, il ne peut plus causer de dégâts.

Dekka considéra Brianna d'un air incrédule.

— Tu es dingue, ma parole ! On ne manque pourtant pas de maisons, ici Tu n'as qu'à lui demander de déménager !

— Euh... mouais, fit Brianna, à court d'arguments.

— À moins que tu préfères que je vienne te tenir compagnie, suggéra Dekka d'un ton plein d'espoir qui la désola.

— Non, ça ira. Retourne te coucher.

— Tu veux du sirop contre la toux ? Il y en a peut-être à l'étage.

Brianna brandit un flacon à moitié rempli d'un liquide rouge.

— Je me suis déjà servie pendant que tu parlais, merci.

— Bon, fit Dekka, incapable de masquer sa déception.

Brianna ne parut pas s'en apercevoir.

— En général, les rhumes ne durent pas plus d'une semaine, reprit-elle Parfois, ils ne dépassent même pas vingt-quatre heures Bref, dans tous les cas, Jack n'en mourra pas.

— OK, à plus tard, lança Brianna.

Et à ces mots elle disparut en claquant la porte derrière elle.

— Bien sûr, quelquefois, un rhume peut être fatal, murmura Dekka pour elle-même. L'espoir est permis.

62 HEURES 33 MINUTES

ILS LUI APPORTÈRENT UNE JAMBE. Un mollet, pour être plus précis. Après tout, il était encore le chef de la tribu, ou ce qu'il en restait. Depuis la disparition de Panda, ils n'étaient plus que quinze.

Bug avait trouvé une brouette pour le ramener au pensionnat. Avec l'aide de quelques autres, il avait fait un feu avec des branches mortes et quelques pupitres. L'odeur avait tenu tous les enfants éveillés pendant le reste de la nuit.

Une heure avant l'aube, le visage maculé de graisse, ils lui avaient apporté une jambe – la gauche, apparemment – en signe de respect, mais aussi pour le rendre complice de leur crime.

Juste après le départ de Bug, Caine s'était mis à trembler. La faim était une force très puissante. Pas plus, cependant, que la rage et l'humiliation.

Là-bas, à Perdido Beach, ils avaient de quoi survivre. Ils ne croulaient peut-être pas sous la nourriture, mais Caine savait que la famine ne les menaçait plus. Si les enfants de Perdido Beach ne mangeaient pas bien, ils mangeaient beaucoup mieux que ceux de Coates.

Tous ceux qui pouvaient désertier l'avaient déjà fait. Ceux qui restaient avaient trop de problèmes, trop de sang sur les mains...

Il ne restait plus que Caine, Diana et une douzaine de minables. Parmi eux, seule une personne pouvait s'avérer utile en cas de danger : Penny, la fille qui faisait apparaître des monstres.

Certains jours, Caine en arrivait presque à regretter Drake Merwin. C'était un fou et un instable, mais au moins il savait se battre. Drake n'avait pas besoin de convaincre les gens qu'ils voyaient des monstres, comme Penny. Le monstre, c'était lui.

Drake n'y aurait pas regardé à deux fois avec cette... cette chose noircie sur la table, bien trop reconnaissable. Lui n'aurait pas hésité une seconde.

Une heure plus tard, Caine alla retrouver Diana. Assise dans sa chambre, elle regardait les premiers rayons du soleil effleurer la cime des arbres. Il s'assit sur le lit, dont les ressorts grincèrent. Dans la pénombre de la pièce, il ne distinguait que l'éclat de ses yeux et le

contour d'une joue famélique.

Dans l'obscurité, Caine pouvait encore imaginer qu'elle était restée la même. La belle Diana. Mais il savait que sa luxuriante chevelure noire était désormais terne et moins fournie. Sa peau sèche avait un aspect cireux. Ses membres étaient décharnés. Elle n'avait plus l'apparence d'une jeune fille de quatorze ans ; on lui en aurait donné quarante.

— On doit au moins tenter le coup, déclara-t-il sans préambule.

— Tu sais bien qu'il ment, Caine, murmura-t-elle. Il n'est jamais allé sur cette île.

— Il l'a lu dans un magazine.

Diana laissa échapper un ricanement, pâle écho de son vieux rire sardonique.

— Bug lit des magazines ? C'est vrai que c'est un sacré lecteur.

Caine ne répliqua pas. Immobile, il s'efforça de faire le vide dans son esprit, de ne pas penser à la nourriture.

— Il faut qu'on se rende, reprit Diana. Ils ne nous tueront pas. Ils seront obligés de nous nourrir.

— Ils nous massacreront ! Sam peut-être pas, mais les autres si. C'est notre faute s'il n'y a plus d'électricité. Sam ne pourra pas les arrêter. Si ce ne sont pas les dégénérés qui se chargent de nous – Dekka, Orc ou Brianna –, alors ce sera la bande de Zil.

Malgré tout, ils avaient encore une bonne idée de ce qui se passait en ville. Bug avait la capacité de se promener sans éveiller l'attention. Il se rendait à Perdido Beach de temps à autre afin de dérober de la nourriture, qu'il gardait pour lui, mais aussi dans le but d'espionner les conversations et, soi-disant, de lire de vieux magazines qu'il ne prenait pas la peine de rapporter à Coates.

Diana se mura dans le silence. Caine écouta le bruit de sa respiration. Avait-elle commis le crime, elle aussi ? Avait-il vraiment envie de savoir ? Pourrait-il oublier par la suite que ces lèvres sensuelles avaient touché à *cette* viande ?

— Pourquoi on continue, Caine ? demanda-t-elle soudain. Pourquoi ne pas se laisser mourir ? Ou tu pourrais...

Le regard qu'elle lui lança lui donna la nausée.

— Non, Diana. C'est hors de question.

— Tu me ferais une faveur, chuchota-t-elle.

— Tu n'as pas le droit. On n'est pas encore vaincus.

— C'est vrai. Je ne voudrais pas rater la fête.

— Tu ne peux pas me laisser.

— On va tous y passer, Caine. Soit on retourne en ville pour qu'ils nous descendent un par un, soit on reste ici à crever de faim. Ou alors on fait le grand saut dès que notre tour viendra.

— Je t'ai sauvé la vie, protesta-t-il en maudissant le ton implorant

de sa voix. Je...

— Tu as un plan, répliqua-t-elle sèchement.

Cette voix railleuse. C'était l'une des choses qu'il préférait chez elle, cette tendance à se moquer de tout.

— Oui, j'ai un plan.

— Basé sur une histoire stupide que t'a racontée Bug.

— C'est tout ce qu'il me reste, Diana. Ça et toi.

Sam arpentait les rues silencieuses.

Il était encore troublé par sa rencontre avec Orsay, et par sa conversation avec Astrid dans sa chambre.

Pourquoi ne lui avait-il pas parlé d'Orsay ? Parce qu'elle disait la même chose qu'elle ? Laisse tomber, Sam. Arrête de te prendre pour le sauveur de l'humanité. Cesse de jouer les héros. C'est fini, ce temps-là.

Il devait en informer Astrid, ne serait-ce que pour qu'elle l'aide à tirer cette histoire au clair. Astrid, elle, saurait analyser la situation.

Pourtant, ce n'était pas aussi simple, cette fois. Astrid n'était pas seulement sa petite amie, elle était aussi le chef du Conseil de la ville. Il était censé rendre un rapport sur tout ce qu'il apprenait. Il ne s'était toujours pas fait à cette idée. Astrid exigeait des lois, une organisation, une logique. Pendant des mois, c'était Sam qui s'était occupé de tout. Il ne voulait pas de ces responsabilités, et pourtant il les avait toutes endossées.

Et, du jour au lendemain, on l'avait déchargé de ses fonctions. C'était une délivrance, il ne cessait de se le répéter. Mais c'était aussi très frustrant. Pendant qu'Astrid et les autres membres du Conseil jouaient aux pères fondateurs, Zil avait le champ libre.

Ce qui s'était passé sur la plage avait bouleversé Sam. Était-il possible qu'Orsay soit en contact avec le monde extérieur ? Personne ne remettait en question son pouvoir, sa capacité à pénétrer les songes d'autrui. Avant même de la connaître, Sam l'avait vue en rêve. Il s'était servi d'elle pour espionner leur ennemi juré, le gaïaphage, avant que la créature ne soit détruite. Mais de là à prétendre qu'elle pouvait s'immiscer dans les rêves de ceux qui vivaient à l'extérieur de la Zone ?

Sam s'arrêta au milieu de la place et balaya les alentours du regard. Même dans l'obscurité, il devinait la présence des mauvaises herbes qui avaient envahi les espaces verts autrefois bien entretenus. Partout, des débris de verre : les fenêtres qui n'avaient pas été cassées lors de la grande bataille avaient été détruites par des vandales. La fontaine débordait de détrit. A cet endroit même, les coyotes s'en étaient pris aux enfants. A cet endroit même, Zil avait essayé de pendre Hunter parce qu'il était un mutant.

L'église était en ruine. Un immeuble avait été dévoré par les

flammes. Les devantures des magasins et les marches de la mairie étaient couvertes de graffitis ; hormis quelques déclarations romantiques, la plupart étaient des messages haineux ou rageurs.

Chaque fenêtre, chaque porche était plongé dans l'obscurité. Le McDonald's, qu'Albert avait transformé en club à une époque, était à présent fermé. Sans électricité, il était impossible d'y passer de la musique.

Orsay avait-elle vraiment pénétré le rêve de sa mère ? S'était-elle adressée à Sam ? Avait-elle deviné chez lui quelque chose qui lui avait échappé ? Pourquoi cette idée le perturbait-elle autant ?

Sam comprit que là situation était dangereuse. Si les autres enfants entendaient les divagations d'Orsay, que se passerait-il ? Il lui faudrait avoir une petite discussion avec elle pour lui demander de mettre un terme à ses « prophéties ». Cependant, il craignait, en informant Astrid, que cette affaire ne prenne des proportions démesurées. Dans l'immédiat, il pouvait juste faire pression sur Orsay, la convaincre de tout arrêter.

Il s'imaginait sans mal la réaction d'Astrid. Elle laisserait faire, au nom de la liberté d'expression. A moins que, comme lui, elle ne décèle une menace derrière tout ça, mais Astrid était plus douée pour élaborer des théories que pour parlementer avec les gens.

Les tombes s'alignaient dans un coin de la place avec leurs ornements de fortune : des croix de bois, une étoile de David grossièrement sculptée, voire de simples planches plantées dans la terre. La plupart avaient été arrachées et personne n'avait pris le temps de les remettre en place.

D'ordinaire, Sam évitait cet endroit comme la peste. Chaque enfant enterré là – et on ne les comptait plus – était un échec personnel, quelqu'un qu'il n'avait pas réussi à garder en vie.

Il foula la terre meuble et fronça les sourcils : d'où sortaient ces mottes de terre ? Il leva sa main gauche au-dessus de sa tête et une boule de lumière se forma dans sa paume. Dans sa clarté verdâtre qui creusait les ombres alentour, il s'aperçut que la terre avait été remuée. Au milieu, un trou. Le cœur battant, Sam tendit la main pour l'éclairer et risqua un œil à l'intérieur, prêt à riposter en cas d'attaque.

Soudain, détectant un mouvement, il recula d'un bond et fit feu. La terre se mit à siffler sous l'effet de la chaleur.

— Non ! cria-t-il.

Il trébucha, tomba sur les fesses. Il savait déjà qu'il avait commis une erreur. Il avait vu quelque chose bouger, et au moment même où il avait compris de quoi il s'agissait, des flammes vertes avaient jailli de ses mains.

Il rampa jusqu'au bord du trou et l'éclaira d'une main tremblante. La petite fille leva vers lui des yeux terrifiés. Elle avait les cheveux

sales et les vêtements couverts de terre, mais elle était en vie. Indemne.

Quelqu'un avait plaqué une bande de scotch sur sa bouche ; elle avait du mal à respirer. Elle serrait contre elle une poupée. Ses yeux bleus semblaient l'implorer.

Sam s'allongea à plat ventre, prit la main qu'elle lui tendait et, après plusieurs tentatives, réussit à la hisser hors du trou. Quand enfin elle parvint à la surface, elle était couverte de terre de la tête aux pieds. Quant à Sam, il était presque aussi sale qu'elle et haletait sous l'effort.

Il décolla non sans mal le scotch qui la bâillonnait, passé tout autour de sa tête. Elle poussa un cri de douleur quand il arracha l'adhésif qui s'accrochait à ses cheveux.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-il.

Levant la main pour éclairer le visage de l'enfant, il s'aperçut qu'on avait inscrit un mot au marqueur sur son front : MUTANTE.

La boule de lumière s'éteignit. Avec des gestes précautionneux pour ne pas effrayer la petite fille, Sam passa le bras autour de ses épaules tremblantes.

— Tout ira bien, chuchota-t-il, même s'il pensait le contraire.

— Ils... ils ont dit... Pourquoi...

Incapable d'achever sa phrase, elle se jeta contre lui en sanglotant.

— Tu es Jill, c'est ça ? Désolé, je ne t'avais pas reconnue.

— Jill, répéta-t-elle en hochant la tête, et ses larmes redoublèrent. Ils veulent pas que je chante.

« Première chose à faire, se dit Sam : régler son compte à Zil. Trop c'est trop. » Avec ou sans l'accord d'Astrid et du Conseil, il était temps d'en finir avec lui.

Sam examina attentivement le trou d'où il avait extirpé Jill. Il n'avait rien à faire là. Quelque chose le chiffonnait.

Il étouffa une exclamation horrifiée. Un frisson lui parcourut le dos. Le plus terrible, dans cette histoire, ce n'était pas qu'une petite fille soit tombée dans un trou. Le plus terrible, c'était la présence même de ce trou.

62 HEURES 6 MINUTES

APRÈS AVOIR CONFIÉ JILL à Mary Terrafino, Sam alla réveiller Edilio et l'emmena sur les lieux. Celui-ci regarda le trou sans mot dire.

— La gamine titubait dans le noir, et elle est tombée dedans, déclara-t-il enfin en frottant ses yeux bouffis de sommeil.

— Oui, fit Sam. Ce n'est pas elle qui l'a creusé. Elle est tombée dedans, point.

— Alors qui l'a creusé ?

— À toi de me le dire.

Edilio examina le trou plus attentivement. C'était lui qui avait hérité de la tâche pénible de creuser les tombes ; il connaissait donc chacune d'elles, savait qui était enterré à tel ou tel endroit.

— *Madré de Dios*, murmura-t-il en se signant.

Il se tourna vers Sam, les yeux écarquillés d'effroi.

— Tu sais à quoi je pense ?

— À quoi ?

— Le trou est à la fois profond et étroit. Personne n'aurait pu faire ça avec une pelle. C'est dans l'autre sens qu'on a creusé. Vers la surface.

Sam hocha la tête.

— Exactement.

— Je te trouve bien calme, observa Edilio d'une voix tremblante.

— J'ai passé une drôle de nuit. Qui était enterré ici ?

— Brittny.

— Alors on l'a mise en terre alors qu'elle respirait encore ?

— Ça ne tient pas debout. C'était il y a plus d'un mois ! Personne ne peut survivre sous terre aussi longtemps.

Les garçons se tenaient côte à côte au bord du trou trop étroit, trop profond.

— Elle avait ce machin sur elle, dont on n'a pas réussi à la débarrasser, reprit Edilio. On la croyait morte, alors c'était pas bien grave, hein ?

— Ce truc, dit Sam d'un ton morne. On n'a jamais pu déterminer ce que c'était.

— Sam, on le sait tous les deux.

Sam baissa la tête.

— Il faut qu'on garde cette histoire pour nous, Edilio. Sinon, toute la ville va paniquer. Ils ont assez de soucis comme ça.

Edilio semblait manifestement mal à l'aise.

— Sam, les choses ont changé. On doit rendre des comptes au Conseil, maintenant. Ils sont censés savoir ce qui se passe.

— S'ils l'apprennent, le reste de la ville saura.

Edilio ne répondit rien. Il savait que Sam avait raison.

— Tu connais Orsay ? reprit celui-ci.

— Évidemment. Tu oublies qu'on a failli y passer ensemble.

— Fais-moi une faveur, garde un œil sur elle.

— Pourquoi ?

Sam haussa les épaules.

— Elle se prend pour une espèce de pythie, je crois.

— Une pythie ? Une de ces illuminées de l'Antiquité ?

— Apparemment, elle peut entrer en contact avec ceux de l'extérieur. Les parents, les adultes...

— Tu crois que c'est vrai ?

— Je n'en sais rien. J'ai de sérieux doutes là-dessus. C'est impossible, non ?

— Il faudrait peut-être demander l'avis d'Astrid. C'est sa spécialité, ce genre de truc.

— Je préférerais qu'on attende un peu.

— Une minute, Sam. Tu es en train de suggérer qu'il ne faut pas lui en parler non plus ? Tu me demandes de cacher deux informations capitales au Conseil ?

— C'est pour leur bien et celui des autres.

Prenant Edilio par le bras, il l'attira vers lui et poursuivit à voix basse :

— Edilio, quelle expérience ont Astrid et Albert ? Et John ? Sans parler de Howard : on sait tous les deux que c'est un minable. Toi et moi, on a été de toutes les batailles depuis l'apparition de la Zone. J'aime beaucoup Astrid, mais avec sa manie de vouloir tout organiser, elle me met des bâtons dans les roues.

— Il nous faut quand même des règles.

— Bien sûr, mais pendant ce temps-là Zil chasse les mutants de chez eux et quelque chose ou quelqu'un vient de sortir de sa tombe. J'aimerais pouvoir régler les problèmes sans avoir quelqu'un sur le dos en permanence.

— C'est pas bien de me mêler à ça, protesta Edilio.

Sam ne répliqua pas. Il aurait été mesquin de faire davantage pression sur son ami. Il avait raison : Sam avait tort d'exiger autant de lui.

— Je sais, admit-il. Mais c'est juste temporaire. Le temps que le Conseil se mette d'accord, il faut quelqu'un pour éviter que la

situation dégénère, OK ?

Édilio soupira.

— OK. Je vais nous chercher des pelles. On va reboucher ce trou fissa avant que tout le monde soit levé.

Jill était trop âgée pour rester à la crèche, Sam en était conscient. Pourtant, il l'avait laissée à la charge de Mary.

« Génial. Il ne manquait plus que ça, une autre gamine à surveiller. » Mais c'était difficile de dire non, surtout à Sam.

Mary jeta un regard las autour d'elle. Quel bazar ! Une fois de plus, elle devrait faire appel à Francis, à Eliza et à quelques autres pour tenter de mettre un peu d'ordre dans cette pagaille.

Elle considéra avec amertume la bâche en plastique masquant le pan de mur effondré qui séparait jadis la crèche de la quincaillerie. Combien de fois avait-elle demandé qu'on s'en occupe ? La quincaillerie avait été pillée à plusieurs reprises ; haches, marteaux et lampes à souder avaient pour la plupart disparu, mais il restait encore des clous et des vis éparpillés un peu partout. Il fallait surveiller sans relâche les petits qui rampaient sous la bâche et finissaient par se battre à coups de tournevis. S'ensuivaient des pleurs et des cris, les enfants réclamaient des pansements, dont on était à court depuis longtemps et...

Mary poussa un profond soupir. Le Conseil avait du pain sur la planche. Beaucoup de problèmes à régler. Celui-là ne figurait peut-être pas dans la liste de leurs priorités.

Elle s'efforça de sourire à la petite fille qui l'observait d'un air solennel en serrant sa poupée contre elle.

— Je suis désolée, ma chérie. Comment tu t'appelles, déjà ?

— Jill.

— Eh bien, je suis ravie de te rencontrer, Jill. Tu peux rester ici le temps qu'on trouve une solution.

— Je veux rentrer chez moi, protesta Jill.

« C'est ça, ma puce. Comme nous tous », avait envie de répondre Mary. Cependant, elle avait appris que l'amertume, l'ironie et le sarcasme ne servaient pas à grand-chose avec les jeunes enfants.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que tu faisais dans la rue en pleine nuit ? s'enquit-elle.

Jill haussa les épaules.

— Ils ont dit que je devais partir.

— Qui ça, *ils* ?

Jill haussa de nouveau les épaules et Mary serra les dents. Elle en avait plein les bottes d'être compréhensive et de se sentir responsable de tous les enfants errants de Perdido Beach.

— Bon. Tu sais pourquoi tu as quitté ta maison ?

— Ils ont dit que si j'obéissais pas... ils me feraient du mal.

Mary n'était pas certaine de vouloir en apprendre davantage. La communauté de Perdido Beach vivait constamment dans la peur. Les enfants ne se comportaient pas toujours comme ils l'auraient dû. Les frères et les sœurs plus âgés se sentaient parfois dépassés vis-à-vis des plus jeunes.

Mary avait vu des choses qu'elle n'aurait jamais crues possibles.

— Eh bien, tu peux rester avec nous quelque temps, déclara-t-elle en serrant l'enfant dans ses bras. Francis t'expliquera les règles, d'accord ? C'est le grand garçon, là-bas dans le coin.

Jill se détourna à contrecœur, fit quelques pas hésitants en direction de Francis, puis s'arrêta.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle. Je ne chanterai pas.

Mary faillit ne pas relever, mais quelque chose dans le ton de Jill lui fit lever la tête.

— Tu as tout à fait le droit de chanter ici.

— Vaut mieux pas.

— C'est laquelle, ta chanson préférée ?

Jill parut embarrassée.

— Je sais pas.

Mary insista.

— J'aimerais t'entendre chanter, Jill.

Jill entonna un chant de Noël... et le monde s'arrêta de tourner.

Plus tard – Mary n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé –, Jill s'installa sur un lit de camp inoccupé, berça sa poupée contre son cœur et s'endormit.

Un silence de mort s'était abattu sur la pièce tandis qu'elle chantait. Tous les enfants s'étaient immobilisés, comme cloués sur place, les yeux brillants et un sourire rêveur sur les lèvres.

Quand Jill se tut, Mary se tourna vers Francis.

— Est-ce que...

Francis hocha la tête, les yeux remplis de larmes.

— Mary, tu as du sommeil à rattraper. Eliza et moi, on s'occupe du petit déjeuner.

— Je vais juste m'asseoir un peu pour reposer mes pieds, dit-elle.

Pourtant, le sommeil ne tarda pas à venir. Francis vint la réveiller dix minutes plus tard, ou du moins c'est ce qu'il lui sembla.

— Il faut que j'y aille, annonça-t-il.

— C'est déjà l'heure ?

Mary secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Elle y voyait trouble.

— Presque, répondit Francis. Et puis j'ai des adieux à faire, avant.

Posant la main sur son épaule, il ajouta :

— Tu es quelqu'un de super, Mary. Et une autre belle personne est venue te voir.

Mary se leva. N'ayant pas vraiment suivi ce que lui racontait Francis, elle avait seulement compris que quelqu'un était venu lui rendre visite.

Orsay. Elle semblait si frêle, si fragile, que d'emblée Mary la trouva sympathique. Elle aurait presque pu se fondre parmi les enfants qu'elle avait pris sous son aile.

Francis toucha la main d'Orsay et, baissant la tête, parut s'absorber dans une prière pendant quelques instants.

— Mary, je te présente la Prophétesse.

Il était si solennel que Mary avait l'impression de rencontrer le président.

— Appelle-moi Orsay, s'il te plaît, protesta celle-ci d'une voix douce. Et voici mon amie Nerezza.

Nerezza était très différente d'Orsay. Elle avait les yeux verts, le teint olivâtre et des cheveux noirs lustrés qui formaient une espèce d'ondulation sur un côté de sa tête. Mary ne se rappelait pas l'avoir vue auparavant, mais elle passait le plus clair de ses journées à la crèche et n'avait pas beaucoup l'occasion de se mêler aux autres.

Francis sourit. Mary le trouva un peu nerveux.

— Joyeuse renaissance, lança Nerezza.

— Merci.

Redressant les épaules, il hocha la tête à l'intention de Nerezza, et dit à Orsay :

— J'ai d'autres gens à voir et pas beaucoup de temps. Prophétesse, merci de m'avoir montré le chemin.

Et, sur ces mots, il se détourna précipitamment.

Orsay semblait sur le point de vomir. D'un geste raide, elle salua Francis qui s'éloignait et serra les dents. L'expression de Nerezza était indéchiffrable, comme si, songea Mary, elle cherchait à dissimuler une émotion violente.

— Salut... Orsay.

Mary ne savait plus trop comment l'appeler, à présent. Elle avait entendu dire qu'Orsay possédait le don de prophétie, mais elle n'y avait pas accordé foi. Toutes sortes de rumeurs folles circulaient à Perdido Beach. Cependant, cette fille avait manifestement beaucoup d'influence sur Francis.

Apparemment, Orsay semblait aussi embarrassée qu'elle. La jeune fille se tourna vers Nerezza, qui s'empessa de meubler le silence.

— La Prophétesse veut t'aider, Mary.

— M'aider ? lança Mary en riant. Pour une fois, j'ai assez de volontaires, merci.

— Ce n'est pas ça, répliqua Nerezza en balayant sa réponse d'un geste impatient. La Prophétesse veut adopter un enfant récemment arrivé à la crèche.

— Pardon ?

— Son nom est Jill, intervint Orsay. J'ai rêvé que...

Elle s'interrompit, comme si elle ne se souvenait pas de la suite, et fronça les sourcils.

— Jill ? répéta Mary. La petite terrorisée par la bande de Zil ? Elle n'est là que depuis quelques heures. Comment savez-vous qu'on me l'a amenée ?

— On l'a chassée de chez elle parce que c'est une mutante, expliqua Nerezza. Son frère a trop peur pour venir la récupérer. Elle est trop grande pour rester à la crèche, Mary. Tu le sais mieux que nous.

— Oui, admit-elle. Elle est vraiment trop grande.

— La Prophétesse veut prendre soin d'elle.

Mary se tourna vers Orsay pour qu'elle confirme ces dires. Il lui fallut quelques secondes pour s'apercevoir que c'était son tour de parler.

— Oui, j'aimerais m'occuper d'elle.

Cette idée n'enthousiasmait pas beaucoup Mary. Elle ne savait pas ce qui se passait au juste avec Orsay, mais cette Nerezza était manifestement une fille bizarre. Mary la trouvait maussade, voire un peu dure.

Néanmoins, faute de moyens, la crèche n'acceptait que les tout-petits. Et ce n'était pas la première fois que Mary hébergeait temporairement un enfant plus âgé qui trouvait par la suite un autre endroit pour prendre ses repas. Francis s'était en quelque sorte porté garant pour Orsay et Nerezza. Ce devait être lui qui avait parlé de Jill à Orsay pendant qu'elle dormait.

Les sourcils froncés, Mary se demanda pourquoi il semblait si pressé de s'en aller. *Renaissance* ? Qu'est-ce que c'était censé signifier ?

— OK, déclara-t-elle. Si Jill est d'accord, elle peut vivre avec vous.

Orsay sourit et les yeux de Nerezza étincelèrent.

Justin avait mouillé ses draps pendant la nuit comme un bébé. Or, il avait cinq ans : il n'était plus un bébé.

Lorsqu'il avait avoué à Mary qu'il avait fait pipi au lit, elle avait répondu que ce n'était pas bien grave, que ça arrivait parfois. Mais Justin ne faisait pas pipi au lit à l'époque où il avait encore une vraie maman.

Devant Mary, il avait fondu en larmes. En voyant sa tête, il avait regretté de s'être confié à elle. Elle n'était pas aussi gentille qu'avant. D'habitude, il préférait s'adresser à Francis. Certains soirs, quand il n'avait pas bu une goutte d'eau de toute la journée, il ne se passait rien. Mais, la veille, il avait oublié qu'il ne fallait pas boire.

Il avait cinq ans, maintenant. De tous les enfants de la crèche, il était le plus vieux. Et pourtant, il mouillait encore ses draps.

Deux grandes filles étaient venues chercher la nouvelle, celle qui chantait. Mais personne n'était venu chercher Justin. Heureusement, il savait où se trouvait sa vraie maison avec son vieux lit. Dans ce lit-là, il n'avait jamais eu aucun problème. Seulement voilà, maintenant, il dormait sur un matelas à même le sol, et les autres enfants marchaient dessus. C'était sans doute pour ça qu'il avait recommencé à mouiller ses draps.

Son ancienne maison n'était pas très loin, il y était déjà retourné pour vérifier qu'elle existait vraiment. Parce que par moments il avait du mal à le croire.

Il y était allé pour voir si sa mère était rentrée. Elle n'était pas là. En ouvrant la porte, il avait eu trop peur et il était retourné en courant auprès de Mary.

Mais maintenant il était grand. Il avait quatre ans et demi la dernière fois. Maintenant, il en avait cinq. Maintenant, il n'aurait peut-être plus peur. Et il ne ferait peut-être plus pipi au lit s'il dormait chez lui.

57 HEURES 17 MINUTES

C'ÉTAIT UNE BELLE JOURNÉE ENSOLEILLÉE.

Sam et Astrid faisaient le tour du marché, ce qui ne prenait pas beaucoup de temps. L'étal de poisson était déjà presque vide : il ne restait que deux petits poulpes, une douzaine de clams et un poisson si peu appétissant que personne n'avait encore eu le courage de l'acheter.

L'étal en question était une grande table pliante réquisitionnée à la cafétéria de l'école, sur laquelle s'alignaient des casiers en plastique. Un écriteau en carton ramolli était scotché sur le devant. On pouvait y lire : « Quinn – Poisson et fruits de mer », et en dessous, en lettres plus petites : « AlberCo Entreprise ».

— À ton avis, c'est quoi comme poisson ? demanda Sam à Astrid.

Elle examina la chose sur l'étal.

— Je crois que c'est un spécimen de *Pesce immangeabilis*.

— Ah oui ? (Sam fit la grimace.) Tu crois que ça se mange ?

Astrid poussa un soupir théâtral.

— *Pesce immangeabilis* ? Immangeable ! C'est une blague ! Suis un peu, Sam !

Sam sourit.

— Tu sais, un vrai génie se serait douté que je ne pigerai pas. *Ergo*, tu n'es pas un vrai génie. Ah ! J'ai réussi à caser le mot « *ergo* », tu le crois, ça ?

Astrid lui jeta un regard apitoyé.

— C'est très impressionnant, Sam. Surtout venant d'un garçon qui emploie « truc » et « machin » à tort et à travers. Bon, reprit-elle d'un ton sévère, tu vas m'expliquer pourquoi tu es rentré couvert de boue ce matin ?

— En voyant Jill, j'ai trébuché et je suis tombé.

Ce n'était pas tout à fait un mensonge. Une vérité partielle, plutôt. Il lui raconterait toute l'histoire dès qu'il y verrait plus clair. Il avait passé une nuit bizarre : il avait besoin de temps pour réfléchir, élaborer un plan. Il valait toujours mieux arriver au Conseil avec un projet précis en tête. Ainsi, ils ne pourraient que l'approuver et le laisser faire à sa guise.

Le marché avait été installé dans la cour de l'école, pour que les plus

jeunes puissent profiter de l'aire de jeux pendant que les plus âgés faisaient leurs courses, échangeaient des ragots ou se surveillaient du coin de l'œil. Sam se surprit à observer les visages plus attentivement que d'habitude. Non qu'il s'attende à tomber sur Brittney. C'était une histoire à dormir debout. Il y avait forcément une autre explication. Et pourtant, il ouvrait l'œil au cas où.

Que ferait-il s'il voyait une morte déambuler dans les parages ? Ça méritait réflexion. La vie dans la Zone, aussi étrange soit-elle, ne l'avait pas préparé à affronter un tel problème.

Le marché comprenait, dans le désordre, l'étal de Quinn, le stand des fruits et légumes, celui des livres d'occasion et un autre, couvert de mouches, dédié à la viande. Deux gamins entreprenants avaient dérobé une demi-douzaine de panneaux solaires qu'ils utilisaient pour recharger les piles. Enfin, sur un dernier stand se troquaient jouets, vêtements et tout un tas d'objets hétéroclites.

Un gril au feu de bois avait été installé un peu à l'écart. On pouvait y apporter sa viande, son poisson ou ses légumes et les faire cuire en échange de quelques pièces. Une fois grillés sur les braises, tous les aliments – gros gibier, raton laveur, pigeon, rat, coyote – avaient le même goût de brûlé. Cependant, sans électricité ni huile ou beurre pour cuisiner, ceux qui décidaient de cuire eux-mêmes leur nourriture arrivaient au même résultat. La seule alternative était de consommer les aliments bouillis, et les deux filles qui tenaient le stand avaient en permanence une marmite frémissante sur le feu. Mais tout le monde s'accordait à dire que la viande de rat était bien meilleure grillée que bouillie.

Des enfants occupaient deux des trois tables branlantes. Ils avaient repoussé leur chaise et mangeaient ou faisaient la sieste, les pieds sur la table. En les regardant, Sam songea pour la énième fois à une version ado d'un film sur la fin du monde. Tous étaient armés et bizarrement accoutrés : coiffés de chapeaux curieux, ils portaient indifféremment des vêtements masculins et féminins, arboraient des nappes en guise de capes, marchaient pieds nus ou dans des chaussures trop grandes pour eux.

L'eau potable était désormais acheminée d'une citerne à moitié vide située dans les collines, à l'extérieur de la ville. L'essence était rationnée de façon très stricte afin que la camionnette transportant l'eau puisse rouler le plus longtemps possible. Le Conseil avait décidé, une fois la réserve d'essence épuisée, de relocaliser tout le monde à proximité de la citerne. Pour peu, bien sûr, qu'elle contienne encore de l'eau.

Ils avaient calculé qu'il leur restait encore de quoi tenir six mois. Comme la plupart des décisions du Conseil, Sam trouvait ces discussions sans intérêt. Ils passaient le plus clair de leur temps à

concocter des scénarios catastrophes sur lesquels ils débattaient sans jamais parvenir à une conclusion. Depuis leur entrée en fonction, ils étaient juste bons à édicter des lois. Sam prenait son mal en patience, mais pendant qu'ils perdaient leur temps en débats stériles, il devait maintenir la paix. Ils avaient leurs règles, il avait les siennes. Or, c'était sous sa loi que vivaient la plupart des enfants de Perdido Beach.

Le marché avait été installé contre le mur ouest du gymnase pour tirer parti de l'ombre. À mesure que la journée avançait et que le soleil montait dans le ciel, les étals se vidaient, puis fermaient. Certains jours, il n'y avait quasiment rien à manger. Mais jusqu'à présent personne n'était mort de faim.

L'eau était répartie dans des bidons de vingt-cinq litres et distribuée gratuitement. Chaque personne avait droit à cinq litres par jour. La liste de distribution contenait trois cent six noms.

Si le bruit courait que deux enfants vivaient seuls dans une ferme à l'écart de la ville, Sam n'avait pas la moindre preuve de leur existence. Et les personnages de fiction n'entraient pas dans ses responsabilités.

Les seize personnes restantes recensées dans la Zone vivaient au pensionnat Coates, dans les collines ; c'était tout ce qui restait de la bande de Caine. Or, ce que mangeaient ou buvaient ces gens-là, ce n'était pas le problème de Sam.

À l'écart du mur de l'école, à l'ombre d'un bâtiment « temporaire », un autre groupe travaillait. Une fille lisait les tarots pour un berto. Albert avait créé une monnaie avec des balles en or et des jetons de McDonald's. Il avait un autre nom en tête à l'origine, mais personne ne se rappelait lequel. Tout le monde avait adopté le terme « berto », un dérivé d'« Albert » inventé par Howard, bien sûr. C'était lui qui avait rebaptisé leur petit monde « la Zone ».

D'abord, Sam avait pris Albert pour un fou avec son obsession de fabriquer une monnaie. Mais il avait bientôt dû se rendre à l'évidence : le système d'Albert produisait juste assez de nourriture pour permettre aux enfants de survivre. En outre, ils étaient beaucoup plus nombreux à travailler. Rares étaient ceux qui ne faisaient rien de leur journée. Désormais, il n'était plus aussi difficile de les convaincre de ramasser les récoltes dans les champs. Ils travaillaient pour des bertos qu'ils pouvaient dépenser à leur guise et, jusqu'à nouvel ordre, la famine n'était plus qu'un mauvais souvenir.

La liseuse de tarots ne remportait guère de succès. Personne n'avait d'argent à gaspiller dans ces idioties. Un garçon grattait une guitare tandis que sa petite sœur tapait sur la batterie qu'ils avaient dénichée dans une maison. S'ils étaient loin d'être bons, c'était toujours de la musique, et dans une ville sans électricité, sans MP3 ni chaînes hi-fi, où les ordinateurs et les lecteurs de DVD prenaient la poussière, le moindre divertissement, aussi minable soit-il, était le bienvenu.

Devant Sam, une fille déposa un quartier de melon dans le pot à monnaie des musiciens. Ils cessèrent aussitôt de jouer, se partagèrent leur maigre pitance et l'engloutirent en quelques bouchées.

Sam connaissait l'existence d'un autre marché, caché, mais assez facile à trouver pour qui s'y intéressait. On y vendait de l'alcool, de l'herbe et d'autres marchandises de contrebande. Il avait tenté de mettre un terme à la vente d'alcool et de drogue, sans grand succès. De toute façon, il avait d'autres priorités.

— Tiens, de nouveaux graffitis, observa Astrid en regardant le mur derrière l'étal de viande.

Le logo rouge et noir se composait d'un B et d'un H grossièrement esquissés. La bande des Humains. Le groupe séparatiste de Zil Sperry.

— Oui, il y en a partout en ville, grommela Sam.

Tout en sachant qu'il aurait dû tenir sa langue, il poursuivit :

— Si on me laissait faire, j'irais chercher Zil sur son prétendu territoire et je lui réglerais son compte une fois pour toutes.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? Tu le tuerais ?

— Non, Astrid. Je le traînerais par la peau des fesses jusqu'à l'hôtel de ville où je l'enfermerais à double tour en attendant qu'il se décide à grandir un peu.

— En d'autres termes, tu le mettrais en prison, parce que t'est ton bon vouloir. Pour quelqu'un qui n'a jamais voulu commander, tu es en train de tourner au dictateur.

Sam poussa un soupir.

— Très bien. Comme tu veux. Je n'ai pas envie de me disputer avec toi.

— Bon, comment va la petite de l'autre soir ? s'enquit Astrid pour changer de sujet.

— Mary l'a prise sous son aile.

Il hésita à poursuivre, jeta un coup d'œil alentour pour s'assurer que personne ne les écoutait.

— Elle lui a demandé de chanter. Il paraît que, dès qu'elle chante, c'est comme si le monde s'arrêtait de tourner. Plus personne ne parle ni ne bouge ; apparemment, tous les petits sont restés cloués sur place. D'après Mary, c'est comme si un ange venait chanter rien que pour toi.

— Un ange ? répéta Astrid d'un ton sceptique.

— Je pensais que tu croyais à ces machins-là.

— Mais j'y crois ! Seulement, je ne pense pas que cette petite fille en soit un. À mon avis, c'est plutôt une sirène.

Sam la considéra d'un air interdit.

— Rien à voir avec les sirènes de police, expliqua-t-elle. Je parle des sirènes de l'*Odyssée*, celles à qui aucun marin ne pouvait résister quand elles chantaient.

— Je suis au courant, merci.

— Mmm.

— C'est vrai. Ils ont fait une parodie dans les *Simpson*.

Astrid soupira.

— Pourquoi je sors avec toi ?

— Parce que je suis incroyablement séduisant ?

— Tu es dans la moyenne, en fait.

— Alors je suis une espèce de dictateur hyper sexy ?

— Je ne me rappelle pas t'avoir qualifié de sexy.

Sam sourit.

— Tu n'as pas à le dire. Ça se lit dans tes yeux.

Ils s'embrassèrent. Leur baiser n'avait rien de passionné, pourtant un garçon les hua. Un autre cria : « Y a des hôtels pour ça ! »

Sam et Astrid ignorèrent leurs commentaires. Ils avaient tous deux conscience d'être le « couple présidentiel » de la Zone, et que leur relation était un signe de stabilité pour les autres enfants. C'était un peu comme regarder papa et maman s'embrasser : à la fois dégoûtant et rassurant.

— Bon, qu'est-ce qu'on va faire avec la Sirène ? lança Astrid. Elle est trop âgée pour rester avec Mary.

— Orsay l'a emmenée avec elle, répondit Sam en se demandant si ce nom la ferait réagir.

Non. Visiblement, Astrid ne savait pas ce que manigançait Orsay.

— Excusez-moi. Sam ?

Se retournant, il se retrouva nez à nez avec Francis. Ce n'était pas le meilleur moment pour l'interrompre...

— Qu'est-ce qu'il y a, Francis ?

Le garçon haussa les épaules. Il semblait égaré et mal à l'aise. Il tendit la main à Sam, qui hésita avant de la serrer.

— Je voulais te dire merci, déclara Francis.

— Oh. Euh... cool.

— Ne te sens pas coupable, d'accord ? Et ne m'en veux pas. J'ai essayé...

— De quoi tu parles ?

— C'est mon anniversaire. Le grand saut, c'est aujourd'hui.

Sam sentit une goutte de sueur lui dégouliner dans le dos.

— Tu es prêt, hein ? Tu as lu la note expliquant ce qu'il faut faire ?

— Oui, je l'ai lue, répondit Francis.

Mais sa voix le trahit. Sam lui prit le bras.

— Non, Francis. Non.

— Ça va aller.

— Non, intervint Astrid d'un ton ferme. Ne fais pas ça.

Francis haussa de nouveau les épaules avec un sourire penaud.

— Ma mère a besoin de moi. Elle vient de se séparer de mon père. Et puis elle me manque.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de séparation ?

— Ils y pensaient depuis longtemps. Mais, la semaine dernière, mon père est parti. Elle est toute seule, maintenant, alors...

— Francis, qu'est-ce que tu nous chantes ? s'écria Astrid avec colère. Tu es enfermé dans la Zone depuis sept mois. Comment peux-tu savoir ce qui se passe entre tes parents ?

— C'est la Prophétesse qui me l'a dit.

— La quoi ? Francis, tu as bu ?

Immobile, Sam ne savait comment réagir. Immédiatement, il avait compris ce qui se passait.

— C'est la Prophétesse, répéta Francis. Elle l'a vu... Elle sait..., bégaya-t-il, de plus en plus agité. Ne vous mettez pas en rogne.

Sam se reprit enfin.

— Alors arrête de te comporter comme un idiot.

— Ma mère a plus besoin de moi que vous. Il faut que j'aille la rejoindre.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu vas la retrouver en disparaissant ?

— C'est comme une porte, expliqua Francis.

Ses yeux se voilèrent tandis qu'il parlait. Il ne voyait plus Sam. Il s'était réfugié en lui-même et s'exprimait comme quelqu'un qui récite une leçon.

— Un passage, un chemin vers la liberté. Ce n'est pas un anniversaire : c'est une renaissance.

— Francis, je ne sais pas qui t'a raconté ça, mais ce n'est pas vrai, intervint Astrid. Personne ne sait ce qui se passe quand on disparaît.

— Elle, elle sait. Elle me l'a expliqué.

— Francis, ne fais pas ça, je te le répète, gémit Sam, affolé. Ecoute, je suis au courant pour Orsay. Elle croit peut-être que tout ça est vrai, mais tu ne peux pas courir le risque.

Il sentit le regard d'Astrid peser sur lui et ignora sa question non formulée.

— C'est toi, le chef, admit Francis en souriant. Mais même toi tu n'as aucun contrôle là-dessus.

À ces mots, il se détourna et s'éloigna précipitamment. Après quelques pas, il s'arrêta. Mary Terrafino accourait vers lui en agitant ses bras maigres.

— Francis ! Non ! cria-t-elle.

Francis vérifia sa montre, l'air serein. L'ayant rejoint, Mary le saisit par sa chemise.

— Tu n'as pas le droit d'abandonner ces enfants ! Ils ont subi assez de pertes comme ça. Ils t'aiment.

Francis ôta sa montre et la lui tendit.

— C'est tout ce que j'ai à te donner.

— Francis, non.

Mais Mary parlait déjà dans le vide. La montre gisait dans l'herbe.
Francis avait disparu.

56 HEURES 30 MINUTES

— IL Y A ENCORE DES CHOSES que tu ne nous as pas dites, Sam ?

Astrid avait réuni le Conseil sur-le-champ. Elle n'avait même pas pris la peine de le sermonner en privé. Elle s'était contentée de le mitrailler du regard avant de déclarer : « Réunion du Conseil. Maintenant. »

A présent, ils étaient assis dans la salle de conférences de l'hôtel de ville. La pièce était plongée dans la pénombre : la seule lumière provenait d'une fenêtre exposée au nord. La table était en bois massif, les fauteuils profonds et luxueux, les murs tapissés de photos encadrées des anciens maires de Perdido Beach.

Sam se faisait toujours l'effet d'un idiot dans cette pièce. Il trônait à une extrémité de la table dans un fauteuil trop grand pour lui. Astrid était à l'autre bout, les mains posées à plat sur la table. Dekka boudait dans son coin, l'air maussade ; Sam ignorait la cause de sa mauvaise humeur. Une substance bleue s'accrochait à une de ses tresses, mais personne n'avait eu le cran de le lui dire ou de se moquer.

Hormis Sam, Dekka était la seule mutante dans la pièce.

Elle détenait le pouvoir de suspendre momentanément la gravité dans un espace limité. Sam la considérait comme une alliée. Dekka n'était pas du genre à débattre sans fin en se tournant les pouces.

Albert était le mieux habillé de la petite assemblée ; il portait un polo d'une propreté étonnante et un pantalon en toile à peine froissé. On aurait dit un jeune businessman venu les saluer avant d'aller jouer au golf.

Albert était « normal », bien qu'il semblât posséder un don quasi surnaturel pour organiser, mener un projet à terme, faire des affaires. Tout en observant le groupe du coin de l'œil, Sam songea qu'Albert était probablement la personne la plus influente de la Zone, car c'était surtout grâce à lui que les habitants de Perdido Beach n'étaient pas morts de faim.

Affalé sur la table, la tête dans les mains, Edilio évitait de regarder ses voisins. Un pistolet-mitrailleur était appuyé contre son siège, mais ça ne faisait plus sourciller personne.

Edilio était officiellement le marshal de la ville. De tous, il était sans doute le plus modeste, le plus facile à vivre, le moins arrogant. C'était

lui qui était chargé de faire appliquer les règles établies par le Conseil. Pour peu que celui-ci soit capable d'établir des règles.

Howard était l'élément imprévisible du groupe. Sam ne savait toujours pas comment il avait réussi à arracher un siège au Conseil. Personne ne doutait de son intelligence. Cependant, personne non plus ne lui prêtait la moindre honnêteté ni morale. Il était entièrement dévoué à Orc, un garçon alcoolique et violent métamorphosé en monstre, qui avait rejoint le camp des bons par deux fois.

Le plus jeune membre du groupe était un garçon aux traits angéliques nommé John Terrafino. Lui aussi était un « normal ». Le petit frère de Mary ouvrait rarement la bouche lors des réunions, préférant écouter. Tout le monde présumait qu'il votait conformément à l'avis de sa sœur. Si Mary n'avait pas été indispensable à la crèche, elle aurait sans doute siégé à sa place. Mais elle était aussi d'un tempérament fragile.

Le Conseil comptait sept membres. Astrid en était la présidente. Cinq normaux, deux mutants.

— Il s'est passé un certain nombre de choses hier soir, annonça Sam en s'efforçant de paraître aussi calme que possible.

Il voulait à tout prix éviter une confrontation, en particulier avec Astrid. Il l'aimait et il avait besoin d'elle. Il se répétait souvent qu'elle était le seul élément positif dans sa vie.

Et à présent elle était furieuse.

— On est au courant pour Jill, déclara-t-elle.

— Ça, c'est un coup de la bande de Zil, marmonna Dekka. Ça ne serait jamais arrivé si on s'était occupé d'eux.

— On a déjà voté là-dessus.

— Oui, je sais. Quatre personnes sur sept ont voté pour laisser ce petit minable et ses amis terroriser la ville entière !

— Oui, quatre personnes sur sept préfèrent s'appuyer sur un système de lois plutôt que de répondre à la violence par la violence, répliqua Astrid.

— On ne peut pas arrêter les gens si on ne respecte pas des règles, renchérit Albert.

— Eh oui, Sammy, lança Howard avec un sourire narquois. Tu ne peux pas sortir tes rayons laser dès que la tête de quelqu'un ne te revient pas.

Dekka remua sur son siège et se pencha en avant.

— Et, du coup, des petites filles se font chasser de chez elles au beau milieu de la nuit.

— On ne peut pas instaurer un système où Sam serait à la fois jury, juge et bourreau, un point c'est tout ! s'emporta Astrid. (Puis, d'un ton radouci, elle ajouta :) Même si j'ai entière confiance en lui. Sam est un héros. Mais il faut que tout le monde dans la Zone sache ce qui est

bien et ce qui est mal. On a besoin de règles ; on ne peut pas laisser une seule personne décider.

— Il travaillait vraiment bien, Francis, murmura John.

Il va manquer aux petits. Ils l'adoraient.

— Je n'ai appris la nouvelle qu'hier soir. Tôt ce matin, plus précisément, déclara Sam.

Il décrivit brièvement ce qu'il avait vu et entendu lors du rassemblement organisé par Orsay.

— Vous croyez que c'est possible ? demanda Albert.

Il semblait inquiet. Sam comprenait pourquoi : avant la Zone, Albert n'était qu'un garçon ordinaire ; à présent, a de nombreux égards, c'était lui qui régnait sur Perdido Beach.

— Je ne vois pas comment on pourrait vérifier, répondit Astrid.

Personne ne trouva rien à y redire. L'idée qu'il puisse exister un moyen de contacter les parents et les amis vivant à l'extérieur de la Zone avait de quoi donner le tournis. S'ils savaient ce qui se passait ici...

Sam était depuis longtemps hanté par la peur d'être tenu pour responsable si le mur de la Zone venait un jour à tomber. Pour les vies qu'il avait prises et celles qu'il n'avait pas pu sauver. Il y avait tant de questions qu'il répugnait à évoquer, tant de choses qui l'auraient fait passer pour un monstre...

Jeune homme, pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous êtes resté les bras ballants pendant que les enfants gâchaient les réserves de nourriture ?

Vous êtes en train de nous dire, monsieur Temple, que les enfants en étaient réduits à manger leurs animaux de compagnie ?

Monsieur Temple, pouvez-vous justifier la présence de ces tombes sur la place ?

Sam serra les poings et s'efforça de retrouver son sang-froid.

— Ce que Francis a fait, c'est un suicide, observa Dekka.

— Je trouve le mot un peu exagéré, intervint Howard.

Il s'enfonça dans son siège, mit les pieds sur la table et croisa les mains sur son ventre creux, tout en sachant pertinemment que son attitude agacerait Astrid. Sam le soupçonnait même de le faire exprès.

— Il voulait retrouver sa maman chérie, c'est tout, poursuivit-il. J'ai du mal à croire qu'on ait envie de quitter la Zone. Franchement, vous connaissez un autre endroit où on peut manger des rats, transformer son jardin en chiottes et vivre avec la peur au ventre ?

Sa remarque ne fit rire personne.

— On ne peut pas laisser les enfants faire ça, déclara Astrid.

— Comment veux-tu qu'on les en empêche ? s'exclama Edilio.

Il leva la tête, et Sam lut du désespoir sur son visage.

— Le jour J, reprit-il, le plus simple est encore de faire le grand saut. Il faut lutter pour résister à la tentation, on le sait tous. Alors

comment faire comprendre aux gamins que les histoires d'Orsay ne tiennent pas debout ?

— Il faudra le leur expliquer, c'est tout.

— Mais on ne sait même pas si elle dit la vérité ou non, protesta Edilio.

Astrid haussa les épaules et, impassible, fixa un point dans le vide.

— On leur dira que c'est n'importe quoi. Ils détestent cet endroit, mais ils ne veulent pas mourir pour autant.

— Comment les convaincre si on ne sait rien ?

Edilio semblait sincèrement perplexe. Howard éclata de rire.

— Ce que tu peux être couillon, des fois !

Reposant les pieds par terre, il se pencha vers Edilio comme pour lui glisser un secret à l'oreille.

— Ce qu'elle veut dire, c'est qu'il faudra mentir. On va raconter à tout le monde qu'on est sûrs de ce qu'on avance.

Edilio se tourna vers Astrid, s'attendant manifestement à ce qu'elle s'insurge.

— C'est pour leur bien, dit-elle à mi-voix, les yeux toujours perdus dans le vague.

— Vous savez le plus drôle ? lança Howard avec un large sourire. J'étais à peu près sûr, en venant à cette réunion, qu'Astrid allait reprocher à Sam de ne pas nous avoir révélé toute la vérité. Alors qu'en fait c'est elle qui essaie de nous convaincre de mentir.

— Mentir, c'est pas une grande nouveauté pour toi, Howard, répliqua Dekka en lui jetant un regard glacial.

— Écoutez, intervint Astrid. Si on laisse Orsay s'entêter dans sa folie, on pourrait se retrouver non seulement avec des gamins qui disparaissent le jour de leurs quinze ans mais aussi avec d'autres qui n'auront pas la patience d'attendre aussi longtemps. Ils pourraient décider d'en finir dès à présent, croyant qu'ils vont se réveiller de l'autre côté avec leurs parents.

Toutes les personnes présentes autour de la table s'adossèrent à leur siège d'un même mouvement, comme pour assimiler cette idée.

— Je ne peux pas mentir, annonça John sans autre explication, en secouant ses boucles rousses.

— Tu es membre du Conseil ! s'écria Astrid. Tu es obligé de te plier aux décisions du groupe. C'est comme ça que ça marche.

Puis, d'un ton plus posé, elle poursuivit :

— John, Mary va bientôt fêter ses quinze ans, non ?

Sam vit qu'elle avait touché juste. Mary était probablement la seule personne indispensable à Perdido Beach.

Dès le début, elle avait pris en charge la garderie. Elle était devenue une véritable mère pour les tout-petits. Néanmoins, elle devait se battre contre ses propres démons : l'anorexie et la boulimie. Elle

avalait des médicaments par poignées, or sa réserve diminuait à vue d'œil.

Dahra Baidoo, qui était responsable des médicaments à Perdido Beach, était venue trouver Sam en douce pour l'informer que Mary passait la voir tous les deux jours et réclamait tout ce qu'elle avait sous la main.

— Elle se gava d'antidépresseurs, et ces médicaments ne le sont pas à prendre à la légère, Sam. Il faut être prudent avec la posologie, d'après le manuel. On ne peut pas les mélanger.

Sam n'avait soufflé mot de cette histoire à personne, excepté Astrid. En outre, il avait demandé à Dahra de garder le secret. Il s'était promis d'en parler directement à Mary, mais il avait oublié par la suite.

Maintenant, à en juger par l'air bouleversé de John, Sam était loin d'être sûr que Mary ne céderait pas à la tentation de faire le grand saut à son tour.

Un vote fut décrété. Astrid, Albert et Howard levèrent immédiatement la main.

— Non, déclara Edilio en secouant la tête. Il faudrait que je mente à mes soldats. Ils ont confiance en moi.

— Non, dit John. D... D'accord, je ne suis qu'un gosse, mais il faudrait que je mente à Mary.

Dekka se tourna vers Sam.

— Qu'est-ce que t'en penses, toi ?

Astrid l'interrompit.

— Écoutez, c'est seulement temporaire. Le temps qu'on découvre la vérité à propos d'Orsay. Pour peu qu'elle admette qu'elle a tout inventé, on aura notre réponse.

— Peut-être qu'on devrait la torturer, suggéra Howard avec l'air de ne plaisanter qu'à moitié.

— On ne peut pas rester assis là les bras croisés alors que des gamins vont peut-être se donner la mort, implora Astrid.

— Comme nous, tu n'as aucune idée de ce qui se passe une fois qu'on disparaît, remarqua Howard.

La voix d'Orsay résonna dans la tête de Sam : *Laisse-les partir, Sam*. A en croire cette fille, ces mots sortaient de la bouche de sa mère.

— Donnons-nous une semaine, proposa-t-il.

Dekka inspira profondément avant de répondre :

— OK. Je rejoins Sam là-dessus. D'accord pour mentir, mais pas plus d'une semaine.

Une fois la séance levée, Sam fut le premier à sortir de la pièce. Il avait soudain très envie de prendre l'air. Edilio le rattrapa alors qu'il dévalait les marches de l'hôtel de ville.

— Hé ! On ne leur a pas raconté ce qu'on a vu hier soir.

Sam s'arrêta net, jeta un regard vers le trou qu'ils avaient rebouché

la veille.

— Ah ouais ? Qu'est-ce qu'on a vu hier soir, Edilio ? Moi, j'ai rien vu à part un trou dans la terre.

Il ne lui donna pas le temps de protester. N'ayant aucune envie d'entendre son opinion sur la question, il s'éloigna à grandes enjambées.

55 HEURES 17 minutes

CAINE DÉTESTAIT AVOIR AFFAIRE À BUG. Il lui donnait la chair de poule. D'abord parce qu'à mesure que les jours passaient, il devenait de moins en moins visible. Au début, il ne disparaissait que lorsque c'était nécessaire. Puis il s'était mis à user de son don dès qu'il cherchait à espionner quelqu'un, ce qui arrivait fréquemment. A présent, il n'était visible que si Caine le lui ordonnait.

Il avait tout parié sur les affirmations de Bug au sujet de cette île providentielle. C'était une histoire à dormir debout, évidemment. Cependant, lorsque la réalité n'offrait plus aucun espoir, il était indispensable de rêver.

— Elle est encore loin, cette ferme, Bug ? grommela Caine.

— Non, arrête de t'inquiéter.

— Parle pour toi.

Bug marchait à travers champs. Le seul signe de sa présence était l'empreinte de ses pas dans la terre. Caine, quant à lui, était bien trop visible. Il faisait grand jour.

Il traversait un champ labouré sous un soleil de plomb. Bug prétendait que personne n'y venait jamais ; rien n'y poussait et, par ailleurs, la bande de Sam ignorait l'existence de cette ferme banale, apparemment abandonnée, située au bout d'un chemin de terre.

La première question de Caine avait été :

— Alors comment t'es au courant ?

— Je sais un paquet de trucs, avait répondu Bug. Et puis, tu m'avais demandé de garder un œil sur Zil.

— Et comment Zil a découvert cette ferme ?

La voix qui accompagnait les empreintes de pas avait expliqué :

— Je crois qu'un de ses gars fréquentait ces gamins dans le temps.

— Est-ce qu'ils ont à manger, là-bas ?

— Oui. Mais ils ont aussi des fusils. Et la fille, Emily, est une espèce de dégénérée, je crois. Je ne sais pas de quoi elle est capable, je ne l'ai jamais vue passer à l'action, mais son frère a peur d'elle. Zil aussi, j'ai l'impression, seulement il n'en montre rien.

— Super, avait marmonné Caine, en notant que Zil était du genre à masquer ses émotions ; c'était bon à savoir.

Se protégeant les yeux du soleil, il chercha à l'horizon d'éventuels

nuages de poussière signalant la présence d'un véhicule. Bug prétendait que les habitants de Perdido Beach étaient eux aussi à court d'essence, mais qu'ils prenaient encore le volant quand c'était nécessaire.

Il ne doutait pas qu'il pourrait vaincre n'importe quel mutant de la bande de Sam, hormis Sam lui-même. Mais s'il devait affronter Brianna et Dekka ensemble ? Voire Taylor, cette petite bourge écervelée, épaulée par quelques soldats d'Edilio ?

Pour l'instant, le véritable problème, c'était sa propre faiblesse. Marcher sur une aussi longue distance, c'était une épreuve quand on avait l'estomac dans les talons, la peau sur les os, les jambes flageolantes et la vue troublée.

Un seul bon repas – enfin, « bon »... – ne suffisait pas. Mais lui permettait au moins de rester en vie. En ce moment même, il digérait Panda. Son énergie se diffusait dans ses veines.

Hormis le rideau d'arbres qui dissimulait la ferme, elle était entièrement à découvert. On l'avait construite à l'écart de la route, certes, et cependant Caine n'arrivait pas à croire que la bande de Sam ne l'ait pas découverte. Très bizarre.

— N'approchez pas, cria une voix jeune et masculine depuis le porche.

Bug et Caine se figèrent.

— Vous êtes qui ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Caine ne distinguait personne derrière la moustiquaire sale.

— On est juste..., bredouilla Bug.

— Pas toi, l'interrompit l'inconnu. On sait déjà tout sur ton compte, l'homme invisible. C'est l'autre qui nous intéresse.

— Je m'appelle Caine. Je veux faire connaissance avec les gens qui habitent ici.

— Ah ouais ? Pourquoi je te laisserais approcher ?

— Je ne cherche pas d'histoires. Mais mieux vaut te prévenir : je peux pulvériser votre cabane en dix secondes.

Clic. Clic.

Caine sentit le contact d'un objet froid contre sa nuque. Une voix de fille s'éleva à deux pas derrière lui.

— Sans blague ? J'aimerais bien voir ça.

Il ne faisait pas l'ombre d'un doute pour Caine que l'objet froid qu'il sentait au creux de sa nuque était le canon d'un fusil. Comment la fille s'y était-elle prise pour s'approcher d'eux sans bruit ?

— Je répète que je ne cherche pas d'histoires, lança Caine.

— Bonne nouvelle, répliqua la fille. Car quand on me cherche, on me trouve.

— On veut juste...

Caine eut beau se creuser la tête, il ignorait quelles étaient

précisément ses intentions.

— Allez, entrez, ordonna la fille.

Ils n'eurent pas le temps d'esquisser un geste. Pendant une seconde, la maison sembla changer de forme, puis se matérialisa brusquement autour d'eux. Caine se tenait à présent dans un salon lugubre, meublé d'un canapé avachi et d'un fauteuil en velours, tous deux recouverts de bâches en plastique.

Emily devait avoir douze ans. Elle portait un short en jean et un sweat-shirt rose sur lequel était inscrit : « Las Vegas ». Comme l'avait deviné Caine, elle était armée d'un énorme fusil.

Le garçon entra et ne manifesta pas la moindre surprise en voyant Caine et Bug plantés au milieu de son salon, comme si ce genre de phénomène se produisait tout le temps. Caine, quant à lui, se demandait s'il n'était pas victime d'hallucinations.

— Asseyez-vous, lança Emily en montrant le canapé. Caine s'exécuta de bonne grâce. Il était épuisé.

— C'est un sacré tour que tu nous as joué, convint-il.

— Oui, c'est pratique, dit Emily. Ça nous rend difficiles à repérer.

— Vous avez l'électricité ? demanda le garçon à Caine.

— Où ça ? Dans nos poches ? rétorqua ce dernier en lui jetant un regard perplexe. Comment tu veux qu'on ait l'électricité ?

D'un geste mélancolique, le gamin indiqua le poste de télé, auquel étaient branchées une Wii et une Xbox. Tous les voyants lumineux étaient éteints, évidemment. Des cartouches de jeu s'empilaient sur une étagère.

— Vous avez un paquet de jeux, dites donc.

— Ce sont les autres qui nous les ont apportés, expliqua Emily. Mon frère aime bien ça.

— Mais on ne peut pas y jouer, déclara le garçon.

Caine l'observa avec attention. Il n'avait pas inventé la poudre, celui-là. Emily, en revanche, semblait perspicace et réfléchie. C'était elle qui donnait les ordres, manifestement.

— Comment tu t'appelles ? demanda Caine au garçon.

— « Frère ». Il s'appelle Frère, intervint Emily.

— OK. Frère. Ces jeux ne sont pas très marrants sans électricité, non ?

— Les autres ont promis de régler le problème, répondit le garçon.

— Ah ouais ? Une seule personne peut rétablir l'électricité.

— Toi ?

— Non. Un gars surnommé Jack le Crack.

— On l'a déjà rencontré. Il a réparé ma Wii il y a longtemps de ça. Mes jeux marchaient encore à ce moment-là.

— Jack bosse pour moi.

Caine s'adossa au canapé et laissa son interlocuteur digérer

l'information. Bien entendu, c'était un mensonge, mais il ne voyait pas comment Emily aurait appris que Jack vivait désormais à Perdido Beach. D'après Bug, il passait son temps à lire des bandes dessinées dans une chambre sordide et refusait de bouger le petit doigt.

— Tu saurais remettre la lumière ? s'enquit Emily en jetant un coup d'œil à son frère anxieux.

— Oui, répondit Caine d'une voix suave. Il me faudrait environ une semaine.

Emily éclata de rire.

— Regarde-toi ! Ça se voit que tu crèves de faim ! Tu ressembles à un épouvantail avec tes cheveux sales qui tombent par poignées. Et tu mens comme tu respirez. Qu'est-ce que tu sais faire, en vrai ?

— Ça, répondit Caine.

Il leva la main et le fusil d'Emily s'envola. Il heurta le mur avec une telle violence que le canon s'enfonça dans le plâtre comme une flèche d'arbalète.

Frère se leva d'un bond, mais, d'un geste tranquille, Caine le fit passer à travers la fenêtre. Une pluie de verre brisé s'abattit dans la pièce tandis que le garçon atterrissait sous le porche avec fracas.

Emily se redressa en un éclair et, soudain, la maison se volatilisa. Caine se retrouva avec Bug au beau milieu du jardin.

— C'est vraiment pas mal, mais je connais un tour encore meilleur que celui-là, cria Caine.

Les mains tendues, il fit léviter Frère. Tout en s'élevant, celui-ci se débattit faiblement en appelant sa sœur à l'aide. Immédiatement, Emily se matérialisa à un pas de Caine.

— Essaie pour voir, rugit-il, et ton idiot de frère tombera de haut.

Emily leva les yeux, et Caine comprit qu'elle capitulait. Son frère s'élevait toujours. Si sa chute ne le tuait pas, il finirait estropié.

— Tu vois, moi je n'ai pas passé ma vie enfermé dans une ferme, lança Caine. J'ai quelques batailles à mon actif. L'expérience, ça peut être utile.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Emily.

— Quand les autres reviendront, laisse-les entrer. J'aimerais avoir une petite conversation avec eux. Ton fusil ne te servira plus à rien, et tes petits tours ne vous sauveront pas la vie, à toi ou à lui.

— Tu tiens vraiment à parler à ces types, on dirait.

— Oui, on dirait.

Lana entendit frapper à la porte et poussa un soupir. Elle lisait un livre de Meg Cabot, à des années-lumière de la Zone, au sujet d'une fille qui, du jour au lendemain, devenait princesse.

Lana lisait beaucoup, désormais. S'il n'y avait quasiment plus de musique dans la Zone et pas de télévision ni de films, il restait encore

des livres en quantité. Elle lisait tout, des romans de gare aux gros classiques ennuyeux.

L'essentiel, c'était de continuer à lire. Dans le monde de Lana, il y avait les heures qu'elle passait éveillée et celles où elle cauchemardait. Or, le seul moyen qu'elle avait trouvé pour ne pas perdre la tête, c'était la lecture.

Pat, qui avait lui aussi entendu les coups frappés à la porte, se mit à aboyer.

Lana supposa que c'était quelqu'un qui avait besoin d'être soigné. C'était pour cette seule raison qu'on lui rendait visite. Cependant, autant par habitude que par crainte, elle prit le lourd pistolet posé sur le bureau et se dirigea vers la porte. Elle savait se servir d'une arme ; le poids de la crosse dans sa main lui était familier.

— Qui est là ?

— Sam.

Elle se pencha pour jeter un œil par le judas. Comment savoir si c'était bien lui ? Il n'y avait pas de fenêtres dans le couloir donc pas de lumière. Elle ouvrit la porte.

— Ne tire pas, lança-t-il. Tu serais obligée de me guérir.

— Entre, dit Lana. Prends un siège. Sers-toi un soda frais, je vais chercher les chips.

— Au moins, tu as toujours le sens de l'humour.

Il choisit le fauteuil posé dans un coin de la pièce tandis que Lana prenait la chaise qu'elle avait installée face au balcon. Elle avait opté pour l'une des meilleures chambres de l'hôtel. Dans le temps, elle devait coûter plusieurs centaines de dollars par jour avec sa vue magnifique sur l'océan.

— Alors, c'est quoi l'urgence, cette fois-ci ? demanda Lana. Tu ne serais pas là s'il n'y avait pas un problème.

Sam haussa les épaules.

— Et si j'étais juste passé te dire bonjour ?

Lana n'avait pas vu Sam depuis longtemps. Elle gardait le souvenir des horribles blessures que lui avait infligées Drake. Elle se rappelait trop bien avoir posé les mains sur sa chair à vif. Elle avait réussi à guérir son corps, mais pas son esprit. Il n'était pas plus sorti d'affaire qu'elle, elle le lisait dans ses yeux. Leur traumatisme aurait dû les rapprocher, pourtant Lana détestait voir cette ombre planer sur Sam. S'il n'avait pas pu s'en remettre, alors comment y parviendrait-elle ?

— On ne vient jamais me voir juste pour me dire bonjour.

Elle sortit un paquet de cigarettes de la poche de son peignoir et en alluma une d'un geste expert. Elle inhala profondément la fumée et nota le regard désapprouvateur de Sam.

— Comme si on allait vivre assez longtemps pour choper un cancer, déclara-t-elle d'un ton morne.

Sam ne trouva rien à redire. Lana l'observa à travers un nuage de fumée.

— Tu as l'air fatigué, Sam. Tu manges assez ?

— Oh, on n'est jamais rassasié de poisson bouilli et de raton laveur grillé, ironisa-t-il.

Lana éclata de rire. Retrouvant son sérieux, elle lança :

— J'ai eu droit à du gibier, l'autre jour. C'est Hunter qui me l'a apporté. Il m'a demandé si je pouvais le guérir.

— Et ?

— J'ai essayé. Je ne l'ai pas beaucoup aidé, je crois. J'imagine que c'est plus compliqué de soigner des lésions cérébrales qu'un bras cassé ou une blessure par balle.

— Tu vas bien ? demanda Sam.

Lana s'agita et caressa machinalement le cou de Pat.

— Honnêtement ? Tu n'en parleras pas à Astrid ? Je n'ai pas envie qu'elle débarque ici et se mette à jouer les saint-bernard.

— Ça restera entre toi et moi.

— Bon. Alors, non, ça ne va pas. Je fais des cauchemars. J'ai du mal à les dissocier de mes souvenirs.

— Peut-être que tu devrais essayer de sortir un peu plus, suggéra Sam.

— Et toi, tu n'en fais pas, des cauchemars ?

Sam ne répondit pas. Il se contenta de baisser la tête et de fixer le sol.

— OK, j'ai compris, reprit Lana.

Elle se leva brusquement et se dirigea vers la baie vitrée. Elle se tint là, immobile, les bras croisés sur la poitrine, tandis que sa cigarette oubliée se consumait entre ses doigts.

— Je ne supporte pas d'avoir du monde autour de moi. Ça me rend folle. Je sais bien qu'ils n'ont rien contre moi, mais plus ça va, moins je supporte le son de leur voix ou le poids de leur regard.

— Je connais ça, dit Sam.

— Tu vois ? Tu as changé, Sam.

— Et moi ? Ma présence ne te gêne pas ?

Lana partit d'un rire amer.

— Si, justement. Une partie de moi a envie de prendre le premier objet qui me tombe sous la main et de t'assommer avec.

Sam se leva à son tour et vint se poster derrière elle.

— Frappe-moi, si ça peut t'aider à te sentir mieux.

— Avant, Quinn venait me voir, poursuivit Lana comme si die ne l'avait pas entendu. Un jour, il a fait tomber un verre et j'ai... j'ai bien failli le tuer. Il ne t'a pas raconté ? J'ai pris mon pistolet et je l'ai braqué sur lui, Sam. Et j'avais vraiment, vraiment envie de presser la détente.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— J'ai tiré sur Edilio, lui rappela Lana, les yeux toujours fixés sur l'océan.

— Ce n'était pas toi, à ce moment-là.

Lana ne répliqua pas, et Sam laissa le silence s'installer. Enfin, elle reprit la parole :

— Je m'étais dit que Quinn et moi, peut-être... Mais je suppose qu'après ça il a décidé de passer à autre chose.

— Quinn travaille beaucoup, protesta Sam sans conviction. Il sort en mer tous les jours à quatre heures du matin.

Lana ouvrit la baie vitrée et jeta son mégot de cigarette par-dessus la rambarde.

— Pourquoi tu es venu, Sam ?

— J'ai un service à te demander, Lana. Orsay trafique quelque chose.

— Oui, je l'ai vue là-bas deux ou trois fois, dit-elle en indiquant la plage. Elle était avec un groupe de gamins. Je n'ai pas entendu ce qu'ils disaient, mais ils la regardaient comme si elle était Dieu.

— Elle prétend qu'elle peut voir ce qui se passe de l'autre côté du mur et accéder aux rêves des gens de l'extérieur.

Lana haussa les épaules.

— Il va falloir essayer de découvrir s'il y a un fond de vérité là-dessous, reprit Sam.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Une possibilité parmi d'autres... Enfin, je me demandais... Si ce n'est pas un mensonge, et peut-être qu'Orsay en est réellement convaincue...

— Continue, Sam, murmura Lana. Tu veux dire quelque chose.

— Je dois savoir, Lana : est-ce que l'Ombre a vraiment disparu ? Tu entends toujours sa voix dans ta tête ?

Lana sentit un frisson glacé lui parcourir le dos. Elle serra les bras autour d'elle. Ce corps, c'était le sien. Elle entendait battre son cœur. Elle se sentait bien en vie, maîtresse d'elle-même. La mine n'était qu'un lointain souvenir. Le gaïaphage n'avait plus d'emprise sur elle.

— Tu n'as pas le droit de me demander ça, dit-elle.

— Lana, je ne t'aurais pas posé la question si...

— Tais-toi, lança-t-elle d'un ton menaçant. Tais-toi.

— Je...

Une rage soudaine la submergea. Faisant volte-face, elle planta son regard dans le sien. Sam ne bougea pas.

— Ne me demande plus jamais ça !

— Lana...

— Va-t'en ! cria-t-elle.

Sam recula précipitamment, sortit dans le couloir et referma la porte

derrière lui.

Lana s'affaissa sur la moquette et, saisissant ses cheveux à pleines mains, elle tira de toutes ses forces. Elle avait besoin de ressentir la douleur pour s'assurer qu'elle existait vraiment, ici, en ce moment même. Le gaiaphage avait-il disparu ? Non, il ne la laisserait jamais en paix.

Couchée sur le flanc, elle se mit à sangloter et Pat vint lui lécher le visage.

54 HEURES 42 MINUTES

ZIL SPERRY ÉTAIT D'EXCELLENTE HUMEUR. Il avait passé la journée à attendre que Sam et Edilio viennent le chercher chez lui. Dans ce cas-là, il aurait pu déclencher une bagarre, mais il n'était pas assez fou pour penser qu'il l'emporterait. Les soldats d'Edilio étaient armés de mitraillettes. La bande des Humains n'avait que des battes de base-ball.

Il avait des armes plus dangereuses à sa disposition, mais elles n'étaient pas cachées dans le lotissement qu'ils occupaient. On n'était jamais trop prudent, avec Taylor qui pouvait débarquer à n'importe quel moment pour les espionner. Sans oublier les autres mutants : cette sale lesbienne de Dekka, Brianna, la tête à claques. Et puis Sam, bien sûr. Toujours lui.

Le lotissement se composait de quatre maisons situées au bout de Fourth Avenue. La rue se terminait en cul-de-sac. Les quatre maisons n'étaient ni très grandes ni très belles. Ils avaient installé un barrage de voitures pour en bloquer l'accès. Il avait fallu les pousser, car toutes les batteries étaient hors d'état de marche, excepté celles des quelques véhicules qu'utilisait la bande de Sam.

Au milieu du barrage, ils avaient ménagé une ouverture étroite. Une voiturette autrefois blanche flanquait un des côtés du passage ; elle était assez légère pour être déplacée par quatre garçons robustes afin de bloquer l'accès. Bien sûr, il aurait suffi à Dekka de la faire léviter, ainsi que les autres moyens défensifs de Zil.

Pourtant, personne n'était venu le chercher. Et il savait pourquoi. Le Conseil de la ville n'avait pas le cran nécessaire. Sam ? Il n'aurait pas hésité. Dekka ? Elle aurait été ravie de lui régler son compte. Quant à Brianna, elle s'était déjà aventurée dans le lotissement à plusieurs reprises en ayant recours à sa vitesse surnaturelle pour tromper la vigilance des sentinelles.

Par la suite, Zil avait tendu du fil barbelé autour de la propriété. Si Brianna venait à repasser, elle aurait la surprise de sa vie.

Sam était la pièce maîtresse. S'il parvenait à se débarrasser de lui, les autres se tiendraient peut-être tranquilles.

Vers midi, alors que tout le monde s'efforçait de trouver de quoi manger, Zil partit avec Hank, Turk, Antoine et Lance. Après avoir

traversé l'autoroute, ils prirent la direction des montagnes au nord pour rendre visite à Emily la mutante et à son imbécile de frère. C'était Turk qui leur avait révélé l'existence de cette ferme. Il se souvenait de s'y être rendu pour l'anniversaire du dénommé Frère. Emily et lui suivaient l'école à domicile. Turk les avait rencontrés à l'église.

Il avait été surpris de les trouver encore là, et pas moins étonné de découvrir qu'Emily détenait des pouvoirs considérables.

Ils avaient consenti à ce que la bande des Humains dissimule des biens chez eux. Après leur avoir promis monts et merveilles, Zil leur avait refourgué des jeux avec lesquels ils ne pouvaient pas jouer. En échange, leur ferme servait de cachette. Mais le jour venu... Après tout, une mutante restait une mutante, même si elle s'avérait utile.

Pour accéder à la ferme, il fallait traverser la station-service étroitement surveillée. Par chance, il y avait à cet endroit un fossé profond servant d'égout pluvial, qui s'étendait derrière la station, parallèlement à la route. Il n'y avait plus d'orages, aussi le fossé, désormais à sec, était-il envahi par les herbes hautes. Il leur servait donc de passage et, tant qu'ils restaient discrets, les soldats d'Edilio ne risquaient pas de les surprendre.

Une fois sortis de la ville, ils marchèrent sur l'autoroute pendant quelque temps. Les ramasseurs devaient tous être aux champs, en train de prendre leur pause déjeuner. A cette heure, personne n'acheminait de récoltes vers la ville.

L'autoroute était déserte. Les mauvaises herbes avaient envahi les bas-côtés. Les véhicules accidentés, reliques d'une époque révolue, prenaient la poussière. Les portières et les coffres étaient ouverts, la plupart des vitres cassées. Chaque boîte à gants, chaque coffre avait été fouillé scrupuleusement par la bande de Sam ou par les pilleurs, en quête de nourriture, d'armes, de drogue... Une de ces voitures avait fourni le maigre arsenal de Zil. Ils y avaient trouvé des pistolets, ainsi que deux paquets de marijuana compressée et deux gros sacs pleins de métamphétamine. Ce crétin d'Antoine avait probablement déjà sniffé la moitié de la poudre. Zil avait pris conscience qu'il devenait un problème, comme tous les toxicomanes et autres ivrognes.

D'un autre côté, on pouvait compter sur lui pour obéir aux ordres. Et si un jour Antoine devait péter les plombs, Zil trouverait bien quelqu'un pour le remplacer.

— Gardez les yeux ouverts, leur conseilla Hank. Il ne faut pas qu'on se fasse repérer.

Hank était un meneur. Bizarre, de la part d'un tel avorton. Mais ce type-là avait des tendances sadiques, et il aurait fait n'importe quoi pour Zil.

Lance, comme à son habitude, marchait un peu à l'écart. Zil n'en

revenait toujours pas qu'il ait accepté de faire partie de sa bande. Lance était tout le contraire des autres : beau, intelligent, athlétique, aimable.

Quant à Turk, il clopinait sur sa mauvaise jambe sans cesser de jacasser.

— On finira par se débarrasser des mutants, disait-il. Les plus dangereux, il va falloir qu'on s'en occupe.

— Ouais, faut les exécuter.

« Exécuter », c'était le terme qu'ils employaient pour signifier « assassiner ».

Parfois, Zil regrettait de ne pas avoir tourné sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Il se faisait penser à son frère aîné, Zane, qui l'ouvrait toujours pour un oui ou pour un non. Bien entendu, les conversations de Zane portaient sur tout autre chose. La plupart du temps, Zane parlait de lui. Il avait un avis sur tout et croyait tout savoir.

Durant toutes ces années, Zil avait eu du mal à placer un mot en présence de son frère. Si, par miracle, il parvenait à mettre son grain de sel dans les interminables discussions familiales, il ne récoltait que des regards condescendants, voire compatissants.

Ses parents n'avaient sans doute pas souhaité qu'il en soit ainsi. Mais que pouvaient-ils y faire ? La star, c'était Zane. Si futé, si cool, si beau. Aussi beau que Lance. Zil avait compris très tôt qu'il ne serait jamais la star. Ce rôle revenait à Zane. Il était charmant, joli garçon, très intelligent. Et il était si gentil avec le petit Zil ! « Tu as besoin d'aide pour ton devoir de maths, Zilly ? »

Zilly. Quel surnom débile ! « Où es-tu maintenant, Zane ? » se demanda Zil. Pas dans les parages, c'est sûr. » Zane était âgé de seize ans. Il avait disparu le premier jour, à la première minute. « Bon débarras, grand frère », songea Zil.

— Donc on élimine les mutants dangereux, pérorait Turk. On en garde quelques-uns sous le coude pour en faire nos esclaves. Comme Lana, par exemple. Ouais, on garde Lana. On l'attache pour éviter qu'elle file. Quant aux autres, ils devront se trouver un nouvel endroit pour vivre. C'est aussi simple que ça : on les vire de Sperry Beach.

Zil poussa un soupir. C'était la dernière trouvaille de Turk : renommer la ville Sperry Beach, histoire de montrer à tous que Perdido Beach appartenait désormais à la bande des Humains.

— Seuls les humains restent. Les mutants, dehors ! poursuivit Turk. On va prendre le pouvoir. C'est dingue que Sam ne soit pas venu nous voir ! Ils ont tous peur de nous.

Turk pouvait pérorer indéfiniment. À croire qu'il se sentait obligé de tout répéter dix fois ! C'était comme s'il débattait avec quelqu'un qui ne lui répondait jamais.

La dernière étape de leur périple était la longue marche pénible à travers champs. Une fois arrivés, tout irait bien : ils auraient droit à de l'eau claire, au moins, même s'il n'y avait rien à manger. Emily et Frère possédaient leur propre puits. Il n'y avait cependant pas assez d'eau pour prendre une douche car, sans électricité, il fallait pomper à la main. Mais on pouvait boire tant qu'on voulait, ce qui n'était plus possible à Perdido Beach.

Sperry Beach. « Après tout... pourquoi pas ? »

Zil gravit les marches du perron.

— Emily ? C'est nous.

Il frappa à la porte, un peu surpris. Les fois précédentes, Emily les avait vus arriver et elle leur avait fait le coup d'apparaître brusquement derrière eux. De temps en temps, elle aimait bien jouer avec leurs nerfs en faisant disparaître la maison pour les regarder chercher comme des idiots.

Sale mutante. Son tour viendrait aussi.

Dès l'instant où Emily ouvrit la porte, l'instinct de Zil l'avertit d'un danger. Il fit mine de reculer mais quelque chose l'en empêcha ; c'était comme si la main d'un géant invisible s'était refermée sur lui. Elle le souleva, de sorte que ses orteils frôlaient le sol, et le fit entrer dans la maison. Emily s'écarta pour le laisser passer, l'air embarrassé.

— Lâchez-moi ! cria-t-il.

Mais en apercevant Caine assis sur le canapé, il se tut. Son cœur se mit à battre la chamade. S'il y avait un mutant aussi dangereux que Sam, c'était Caine. Il était même pire que lui. Sam avait des limites ; Caine, lui, était capable de tout.

— Lâche-moi ! répéta Zil.

Caine le reposa doucement par terre.

— Arrête de crier, tu veux ? fit-il d'un ton las. J'ai mal à la tête et je ne suis pas venu ici pour m'en prendre à toi.

— Mutant ! cracha Zil.

— Oui, c'est vrai, concéda Caine. Je suis un mutant et je peux te cogner contre le plafond jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'un sac de peau rempli de bouillie d'os.

Zil lui jeta un regard brûlant de haine.

— Dis à tes gars d'entrer, ordonna Caine.

— Qu'est-ce que tu veux, mutant ?

— Discuter.

Caine ouvrit les bras d'un geste qui se voulait apaisant.

— Ecoute, petit crétin, si j'avais voulu vous tuer, vous seriez déjà morts, toi et ta bande de losers.

Caine avait changé depuis la première fois où Zil l'avait vu. Où étaient passés l'uniforme élégant du pensionnat, la coupe de cheveux soignée, le corps de gymnaste ? Maintenant, Caine ressemblait à un

épouvantail.

— Hank ! Turk ! Lance ! Antoine ! brailla Zil. Venez !

— Assieds-toi, dit Caine en montrant le fauteuil.

Zil s'exécuta.

— Alors, reprit Caine d'un ton tranquille, il paraît que tu n'es pas un grand fan de mon frère Sam.

— La Zone appartient aux humains, pas aux mutants, marmonna Zil.

— Si tu veux.

L'espace d'un instant, Caine sembla se ratatiner sur lui-même. Ce devait être la faim qui le tenaillait. Puis, au prix d'un effort visible, il reprit contenance, et afficha son éternelle expression arrogante.

— J'ai un plan, annonça-t-il. Et tu en fais partie.

Montrant plus de cran que Zil n'en attendait de lui,

Turk intervint :

— C'est Zil, le chef. C'est lui qui fait les plans.

— Mmm. Eh bien, chef, déclara Caine avec une pointe de sarcasme, ce plan-là va te plaire. L'objectif, c'est de t'aider à prendre le contrôle de Perdido Beach.

Zil se carra dans son fauteuil et s'efforça de retrouver un semblant de dignité.

— OK, je t'écoute.

— Il me faut des bateaux.

— Des bateaux ? répéta Zil d'un air méfiant. Pour quoi faire ?

— J'ai envie de m'offrir une petite croisière, annonça Caine.

Sam rentra à la maison pour le déjeuner. Par « maison », il entendait celle d'Astrid, qu'il ne considérait toujours pas comme la sienne.

En réalité, la véritable maison d'Astrid avait été incendiée par Drake Merwin. Néanmoins, elle semblait s'approprier tous les endroits qu'elle occupait. Elle partageait son nouveau logement avec le petit Pete, Mary, son frère, John Terrafino, et Sam. Mais, dans l'esprit de tous, c'était la maison d'Astrid.

Elle était dans le jardin quand il arriva. Le petit Pete jouait sur les marches de la terrasse avec sa console de jeu qui ne fonctionnait plus. Il n'y avait quasiment plus de piles en ville. D'abord, Astrid et Sam, qui connaissaient tous deux la vérité au sujet de l'enfant, avaient craint le pire. Personne ne savait de quoi il était capable quand il faisait une crise, et sa console était l'une des rares choses susceptibles de le calmer.

Mais, à la stupéfaction de Sam, le drôle de petit garçon s'était adapté à la nouvelle situation de la façon la plus étrange qui soit : il avait continué à jouer. Quand il jetait un regard par-dessus l'épaule de l'enfant, Sam ne distinguait qu'un écran noir. Dieu seul savait ce que le petit Pete y voyait. Atteint d'un autisme sévère, il vivait dans son

monde, ne réagissait pas aux sollicitations extérieures et ne parlait presque jamais.

En outre, il était de loin le mutant le plus puissant de la Zone. Ce fait était plus ou moins secret. Quelques personnes avaient des soupçons, mais seuls Sam, Astrid et Edilio savaient que le petit Pete avait, dans une certaine mesure, créé la Zone.

Astrid alimentait un feu dans un petit barbecue posé sur une table de jardin. Elle gardait à portée de main l'un des rares extincteurs encore en circulation : dans les premiers temps de la Zone, les enfants s'étaient beaucoup amusés avec. A en juger par l'odeur, elle cuisinait du poisson.

Sans lever les yeux, elle déclara :

— Je n'ai pas envie de me disputer avec toi.

— Moi non plus.

Elle retourna le poisson à l'aide d'une fourchette.

Il dégageait une odeur délicieuse malgré son aspect peu appétissant.

— Prends une assiette et sers-toi, dit Astrid.

— Ça ira, je...

— Je n'en reviens pas que tu m'aies menti, aboya-t-elle sans cesser de s'agiter avec sa fourchette.

— Je croyais que tu n'avais pas envie qu'on se dispute.

Astrid fit glisser le poisson à peu près cuit dans un plat qu'elle mit de côté.

— Tu n'avais pas l'intention de nous parler d'Orsay ?

— Je n'ai jamais dit que...

— Ce n'est pas toi qui prends ces décisions, Sam. Tu n'es plus le seul aux commandes, compris ?

Astrid était coutumière de ces colères froides. Dans ces cas-là, elle pinçait les lèvres, ses yeux étincelaient de fureur et elle employait des phrases brèves en prenant soin d'articuler.

— Mais ce n'est pas grave si on ment à tous les enfants de Perdido Beach, par contre ? répliqua Sam.

— On essaie de les empêcher de se suicider, protesta Astrid. Ce n'est pas la même chose que de décider de ne pas révéler au Conseil qu'une fille à moitié folle pousse les enfants à se supprimer.

— Alors, te cacher des informations, c'est un péché mortel, mais mentir à deux cents personnes et salir Orsay par la même occasion, ce n'est rien ?

— Tu ne devrais pas t'aventurer sur ce terrain-là avec moi, Sam, dit Astrid d'un ton menaçant.

— C'est vrai, je suis juste un surfeur idiot qui ne devrait pas contester Astrid le génie.

— Tu sais quoi, Sam ? Si nous avons créé ce Conseil, c'est pour te décharger de la pression. Tu étais en train de péter les plombs.

Sam la dévisagea, bouche bée. Il n'en revenait pas de ce qu'elle insinuait. Elle-même était choquée par le venin qui couvait sous ses paroles.

— Je ne voulais pas..., bredouilla-t-elle, avant de s'interrompre, incapable de se justifier.

Sam secoua la tête.

— Tu sais, même après tout ce temps passé ensemble, je m'étonne encore que tu puisses être aussi cruelle, quelquefois.

— Moi, cruelle ?

— Tu te sers des gens pour arriver à tes fins. Tu sais pourquoi j'ai pris les choses en main ? lança-t-il en pointant sur elle un doigt accusateur. À cause de toi ! Tu m'as poussé à le faire pour que je vous protège, toi et le petit Pete. C'est tout ce qui comptait pour toi.

— C'est faux ! dit-elle avec véhémence.

— C'est la vérité, et tu le sais. Maintenant que tu n'as plus besoin de me manipuler, tu me donnes des ordres. Tu m'humilies. Mais dès qu'un problème survient, c'est reparti : « Oh, s'il te plaît, Sam, sauve-nous ! »

— Tout ce que j'ai fait, c'était pour le bien de tous, protesta Astrid.

— Alors maintenant tu n'es plus seulement un génie, tu es une sainte !

— Tu racontes n'importe quoi ! répliqua-t-elle d'un ton glacial.

— C'est parce que je suis dingue. Sam le timbré ! On m'a tiré dessus, battu, fouetté jusqu'au sang, et je suis fou parce que je n'aime pas que tu me traites comme ton esclave.

— Tu es vraiment nul, tu sais.

— Nul ? s'écria Sam. C'est tout ce que tu as trouvé ? J'attendais un peu plus de syllabes de ta part.

— J'ai plein de syllabes en réserve pour toi, mais je ne voudrais pas que mes mots dépassent mes pensées.

S'efforçant de retrouver son calme, elle reprit :

— Bon, écoute-moi sans m'interrompre, tu veux bien ? Tu es un héros, je sais. Mais on essaie d'évoluer en douceur vers une société normale, avec des lois, des droits, un tribunal, une police. Les décisions importantes ne peuvent pas être prises par une seule personne qui imposerait sa loi en grillant au rayon laser tous ceux qui la gênent.

Sam voulut répliquer, mais il craignait d'aller trop loin.

— Je vais chercher mes affaires, annonça-t-il en se dirigeant au pas de charge vers la maison.

— Tu n'es pas obligé de déménager, cria Astrid.

Sam s'arrêta au milieu des marches.

— Oh, pardon. C'est la voix du Conseil qui parle ?

— Je ne vois pas l'intérêt d'un Conseil municipal si tu te donnes le

droit de lui désobéir, déclara Astrid d'un ton patient, dans l'espoir de désamorcer la tension. Sam, si toi, tu nous ignores, personne ne nous écoutera.

— Tu sais quoi, Astrid ? C'est déjà le cas. S'ils vous écoutent encore, c'est parce qu'ils ont peur des soldats d'Edilio. (Il se frappa la poitrine du poing.) Et ils ont encore plus peur de moi.

A ces mots, il gravit les dernières marches quatre à quatre avec une joie mauvaise : pour une fois, il avait réussi à lui clouer le bec.

Un jour, Justin s'était perdu en rentrant chez lui. Heureusement, il avait échoué à l'école ; de là, il savait comment retrouver le chemin de sa maison.

301 Sherman Avenue. Il avait mémorisé son adresse depuis longtemps. A une époque, il connaissait aussi son numéro de téléphone, qu'il avait oublié depuis. Mais il se souvenait encore du 301 Sherman Avenue.

En arrivant devant chez lui, il trouva que sa maison avait une drôle d'allure. L'herbe était trop haute dans le jardin et un sac poubelle noir avait déversé son contenu de vieux cartons de lait, de boîtes de conserve et de bouteilles sur le trottoir. Ces ordures étaient censées partir au recyclage, elles n'avaient rien à faire là. Son père serait fou de rage s'il voyait ça. Justin pouvait presque l'entendre : « Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer comment ces ordures ont atterri sur le trottoir ? Dans quel monde on vit ! » Son père disait souvent ça quand il était en colère.

Justin contourna les ordures et faillit trébucher sur son vieux tricycle, qu'il avait laissé dans l'allée sans prendre la peine de le ranger comme il l'aurait dû.

Il gravit les marches du perron, s'arrêta devant la porte. Sa porte. Et pourtant, il ne se sentait plus vraiment chez lui. Il tourna la grosse poignée en cuivre. Elle était dure ; c'était tout juste s'il y arrivait. Mais la porte émit un clic et s'ouvrit. Il s'engouffra précipitamment à l'intérieur avec une pointe de culpabilité, comme s'il bravait une interdiction.

Le hall d'entrée était plongé dans la pénombre, mais il s'y était habitué. Désormais, il faisait noir tout le temps, partout où il allait. Pour avoir de la lumière, il fallait aller jouer sur la place. C'était d'ailleurs là-bas qu'il était censé être. Mary devait se demander où il était passé.

Il alla dans la cuisine. D'habitude, c'était là que se trouvait son père ; en général, c'était lui qui faisait la cuisine. Maman s'occupait du ménage et de la lessive, tandis que lui préparait les repas. Du poulet rôti. Du chili con carne. Des ragoûts. Du bœuf bourguignon. Mais il n'y avait personne dans la cuisine. La porte du réfrigérateur était

ouverte. Il n'y avait rien à l'intérieur hormis une boîte orange contenant de la poudre blanche. Il la goûta du bout des lèvres et la recracha sur-le-champ ; elle avait un goût de sel.

Il monta à l'étage pour s'assurer que sa chambre était encore là. Comme ses pas résonnaient dans l'escalier, il se surprit à monter les marches sur la pointe des pieds, à la manière d'un voleur.

Sa chambre se trouvait à droite, celle de ses parents à gauche. Justin s'immobilisa, car il venait de s'apercevoir qu'il n'était pas seul dans la maison. Quelqu'un s'était installé dans la chambre d'amis, où dormait mamie quand elle leur rendait visite à Noël.

Il ne pouvait s'agir que d'un garçon, bien qu'il lui tourne le dos et qu'il ait les cheveux longs. Assis dans un fauteuil, il lisait un livre, les pieds posés sur le lit. Les murs de la chambre étaient couverts de dessins colorés.

Justin se figea un instant sur le seuil, puis recula de quelques pas, se détourna et courut se réfugier dans sa chambre. Le grand garçon ne l'avait pas vu.

Sa chambre n'était pas telle qu'il l'avait laissée. Pour commencer, il n'y avait ni draps ni couvertures sur le lit. Quelqu'un avait pris sa préférée, la bleue.

— Salut.

Justin sursauta et se retourna, les joues en feu. Planté sur le seuil, le grand garçon l'observait d'un air perplexe.

— Salut, mon petit bonhomme. Pas de panique.

Justin le fixa avec des yeux ronds. Il ne semblait pas bien méchant. Il y avait des tas de grands garçons dangereux dehors, mais celui-là avait une bonne tête.

— Tu es perdu ? demanda-t-il.

Justin secoua la tête.

— Ah, j'ai pigé. C'est chez toi, ici ?

Justin opina du chef.

— Oh, désolé, mon petit père. J'avais besoin d'un endroit où m'installer et je pensais que personne ne vivait ici.

Le garçon jeta un regard autour de lui.

— C'est une chouette maison, tu sais. On s'y sent bien.

Justin hocha la tête et, sans raison apparente, il fondit en larmes.

— Attends, ne pleure pas ! Je peux déménager. On ne manque pas de maisons par ici, pas vrai ?

Justin cessa de pleurer et, désignant les lieux, dit :

— C'est ma chambre.

— OK. Pas de problème.

— Je trouve plus ma couverture.

— Ah. Bon, on va t'en trouver une.

Ils s'examinèrent pendant une minute, puis le garçon lança :

- Au fait, je m'appelle Roger.
- Moi, c'est Justin.
- Ah. Les gens m'appellent Artful Roger parce que j'aime peindre et dessiner. Tu sais, d'après Artful Dodger, le personnage d'*Oliver Twist*. Justin le dévisagea d'un air interdit.
- C'est un livre. Ça parle d'un orphelin.
- Il se tut pendant quelques instants, comme s'il attendait une réaction de la part de Justin.
- Bon. Apparemment, tu ne lis pas beaucoup.
- Si, de temps en temps.
- Peut-être que je te le lirai, un de ces quatre. Pour te remercier de me laisser vivre chez toi.
- Justin ne savait pas quoi répondre, aussi garda-t-il le silence.
- Bon, fit Roger. Je... je retourne dans ma chambre.
- Justin hocha vigoureusement la tête.
- Enfin, si tu es d'accord...
- D'accord.

51 HEURES 50 MINUTES

C'EST TOUTE L'ESSENCE qu'il nous reste, annonça Virtue⁽¹⁾ d'un air éploré. On peut faire fonctionner le groupe électrogène pendant deux ou trois jours maxi. Ensuite, on n'aura plus d'électricité.

Sanjit soupira.

— En fin de compte, c'est une bonne chose qu'on ait fini la glace le mois dernier. Elle aurait fondu maintenant.

— Ecoute, Wisdom⁽²⁾, il est temps.

— Combien de fois il faut que je te le répète ? Ne m'appelle pas Wisdom. C'est mon nom d'esclave.

C'était une vieille plaisanterie entre eux. Virtue ne l'appelait Wisdom que dans le but de le provoquer, quand il trouvait qu'il manquait de sérieux.

Pendant longtemps, Sanjit Brattle-Chance s'était fait appeler Wisdom par tout le monde ou presque. Mais cette période de sa vie avait pris fin sept mois plus tôt.

Sanjit Brattle-Chance avait quatorze ans. Il était grand, mince, légèrement voûté, avec des cheveux noirs longs jusqu'aux épaules, des yeux rieurs et une peau caramel.

Il n'était qu'un orphelin de huit ans, un gamin des rues hindou perdu dans Bangkok la bouddhiste, quand ses parents, les très beaux, très riches et très célèbres Jennifer Urattle et Todd Chance, l'avaient kidnappé. Ils appelaient ça une adoption.

Ils l'avaient rebaptisé Wisdom. Mais eux et tous les adultes présents sur l'île de Saint François de Sales avaient disparu comme par magie. La nounou irlandaise ? Disparue. Le vieux jardinier japonais et ses trois aides mexicains ? Disparus. Le majordome écossais et les six femmes de chambre polonaises ? Disparus. Le chef catalan et ses deux commis basques ? Disparus. L'homme à tout faire originaire de l'Arizona – celui qui était chargé de nettoyer la piscine –, le charpentier de Floride qui sculptait une balustrade, l'artiste en résidence venu du Nouveau-Mexique, qui peignait sur de la tôle ondulée ? Tous disparus.

Ne restaient que les enfants. Ils étaient au nombre de cinq. Hormis « Wisdom », il y avait Virtue, que Sanjit avait rebaptisé « Choo », Peace, Bowie et Pixie. Aucun de ces enfants n'était né sous ces noms-

là. Tous étaient orphelins. Ils venaient respectivement du Congo, du Sri Lanka, d'Ukraine et de Chine. Seul Sanjit s'était battu pour récupérer son prénom d'origine. *Sanjit* signifiait « invincible », en hindi. Sanjit estimait qu'il était plus invincible que sage.

Cependant, au cours des sept derniers mois, il avait été obligé de prendre des décisions sensées ; ou, du moins, il s'y était employé. Heureusement, il avait Virtue qui, malgré ses douze ans, était un gamin responsable et intelligent. Étant les deux « grands », ils avaient dû prendre sous leur aile Peace, Bowie et Pixie, âgés de sept, cinq et trois ans, qui, la plupart du temps, ne pensaient qu'à regarder des DVD, à piquer des sucreries dans la réserve et à jouer trop près du bord de la falaise.

Sanjit et Virtue s'étaient eux-mêmes postés à cet endroit pour examiner le yacht échoué quelque trente mètres plus bas.

— Il y a des centaines de litres d'essence là-dedans, observa Sanjit.

— On en a déjà parlé des milliers de fois, Sanjit. Même si on arrivait à hisser toute cette essence au sommet de la falaise sans y laisser la vie, on ne ferait que retarder l'inévitable.

— Quand on y réfléchit, Choo, est-ce qu'on ne passe pas toute notre vie à retarder l'inévitable ?

Virtue poussa un long soupir désolé. Il était petit et replet, soit tout le contraire de Sanjit qui, lui, était anguleux. Virtue avait la peau noire comme l'ébène et le crâne rasé : ce n'était pas son look habituel, mais après trois mois sans coiffeur, il s'était mis à détester ses cheveux, et la seule alternative qu'avait pu lui proposer Sanjit, c'était une coupe à la tondeuse électrique. Virtue avait l'air perpétuellement affligé comme s'il traversait la vie en s'attendant toujours au pire, se méfiait des bonnes nouvelles et éprouvait une satisfaction morbide chaque fois qu'il en apprenait une mauvaise.

Sanjit et Virtue se complétaient à la perfection : le grand et le petit, le maigre et le rondouillard, le désinvolte et le pessimiste, le charismatique et l'obéissant, le doux dingue et le rationnel.

— On n'aura bientôt plus d'électricité. Plus de DVD.

Il nous reste de la nourriture, mais ça non plus, ça ne durera pas éternellement. Il faut qu'on quitte cette île, décréta Virtue.

Sanjit sembla perdre toute sa belle assurance.

— Je ne sais pas piloter un hélico, frangin. Je risquerais de tous nous tuer.

Virtue garda le silence pendant quelques instants. On ne pouvait pas nier la vérité. Le petit hélicoptère perché à la poupe du yacht, trop léger, ressemblait à une libellule rachitique. Il pouvait peut-être les transporter tous les cinq vers le continent, mais aussi sombrer en mer, voire devenir incontrôlable et les tailler en pièces comme un énorme robot-mixeur.

— L'état de Bowie a empiré, Sanjit. Il lui faut un docteur.

Sanjit désigna le continent d'un signe de tête.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il y a des médecins là-bas ? Tous les adultes de l'île ont disparu. Le téléphone et la télévision par satellite ne fonctionnent plus. On ne voit jamais passer un avion dans le ciel et personne n'est venu nous chercher.

— Oui, j'avais remarqué, rétorqua sèchement Virtue. Mais on a vu des bateaux naviguer vers la ville.

— Peut-être qu'ils dérivait, comme le yacht. Et s'il n'y avait pas non plus d'adultes là-bas ? Si... je ne sais pas. (Brusquement, Sanjit sourit de toutes ses dents.) Peut-être que des dinosaures ont mangé tout le monde.

— Des dinosaures ? Tu me parles de dinosaures ?

Peace traversa la pelouse autrefois parfaitement entretenue qui était maintenant en train de se transformer en jungle. Elle marchait les genoux en dedans, à petits pas. Elle avait des cheveux noirs lustrés et des yeux marron inquiets.

Sanjit s'arma de courage. C'était Peace qui veillait sur Bowie.

— Je peux donner une autre aspirine à Bowie ? s'enquit-elle. Sa fièvre a encore monté.

— Combien il a ? s'enquit Virtue.

— 39,5.

Virtue jeta un coup d'œil à Sanjit, qui baissa les yeux.

— Il est trop tôt pour un second comprimé, déclara Virtue. Applique un linge mouillé sur son front. Un de nous viendra prendre le relais.

— Ça fait deux semaines, lui rappela Sanjit. Ce n'est pas la grippe, hein ?

— Je ne sais pas ce que c'est. D'après le manuel, la grippe, ça ne dure pas aussi longtemps. Ça pourrait être n'importe quoi.

— Quoi, par exemple ?

— Tu n'as qu'à lire ce fichu manuel, Sanjit, aboya Virtue. De la fièvre ? Des frissons ? Ça pourrait être aussi bien la lèpre qu'une leucémie.

Sanjit remarqua qu'après avoir prononcé ce dernier mot son frère avait tressailli.

— Bon sang, Choo, une leucémie ! C'est grave, ça, non ?

— Écoute, tout ce que j'ai, c'est ce livre. La plupart des mots, je n'arrive même pas à les prononcer. Et ça continue sur des pages, peut-être ci, peut-être ça. Je ne vois pas qui pourrait comprendre ce charabia.

— Une leucémie..., répéta Sanjit.

— Hé, ce n'est pas ce que j'ai dit, d'accord ? C'est juste une probabilité. J'y ai pensé parce que ce mot-là, au moins, je peux le prononcer. C'est tout.

Le silence retomba. Sanjit observa le yacht, et en particulier l'hélicoptère à la poupe du bateau.

— On pourrait essayer de réparer le canot de survie du yacht, suggéra-t-il bien qu'il connaisse déjà la réponse de Virtue.

Ils avaient déjà tenté de mettre le canot à la mer ; un cordage avait cédé, et l'embarcation avait atterri sur une saillie rocheuse. La coque en bois avait été percée, et le petit bateau avait coulé. L'épave, désormais réduite à un tas de planches, pourrissait entre deux rochers.

— C'est l'hélicoptère ou rien, déclara Virtue.

Il serra le bras frêle de Sanjit et poursuivit :

— Je sais que tu as peur. Moi aussi, d'ailleurs. Mais tu es Sanjit l'invincible, pas vrai ? D'accord, tu n'es pas toujours très futé, mais tu as une sacrée veine.

— Moi, je ne suis pas très futé ? répliqua Sanjit. Tu vas monter avec moi dans cet hélico. C'est une preuve d'intelligence, ça ?

Astrid installa le petit Pete dans un coin de son bureau à l'hôtel de ville. Les yeux fixés sur sa console, il continuait à presser les boutons comme si son jeu fonctionnait toujours. Et peut-être que, dans sa tête, c'était bel et bien le cas.

C'était le bureau qu'occupait le maire avant l'apparition de la Zone, celui qu'avait réquisitionné Sam pendant quelque temps. Elle enrageait encore à cause de leur dispute. Ils étaient tous deux dotés d'un fort caractère. La confrontation était donc inévitable, pensait-elle. En outre, ils étaient censés être amoureux et, par moments, ce sentiment apportait son lot de désagréments. Pour couronner le tout, ils étaient aussi colocataires, ce qui posait parfois problème.

Pourtant, jamais auparavant ils ne s'étaient disputés de la sorte. Cette fois, Sam avait pris les quelques affaires qu'il possédait et il était parti s'installer ailleurs. Elle supposait qu'il trouverait sans mal une maison inoccupée ; il y en avait des dizaines.

— Je n'aurais jamais dû lui dire ça, marmonna-t-elle en examinant la liste interminable des tâches à accomplir pour maintenir à flot Perdido Beach.

La porte s'ouvrit. Astrid leva les yeux, espérant et craignant à la fois de trouver Sam sur le seuil. C'était Taylor.

— Tu ouvres les portes, maintenant, Taylor ?

Astrid regretta immédiatement le ton tranchant de sa voix. A cette heure, la nouvelle du déménagement de Sam devait déjà s'être répandue dans toute la ville. À Perdido Beach, ce genre de ragot juteux se propageait à la vitesse de la lumière. Et il n'existait pas plus gros sujet de commérage que la rupture du couple le plus en vue de la Zone.

— Je sais que ça t'énerve quand je me téléporte, lança Taylor.

- C'est un peu perturbant, admit Astrid.
- Tu vois ? C'est pour ça que j'ai ouvert la porte.
- La prochaine fois, tu penseras à frapper.

Astrid et Taylor ne s'aimaient pas beaucoup. Cependant, Taylor pouvait s'avérer extrêmement utile à l'occasion. Elle avait la capacité de se téléporter d'un endroit à un autre en un clin d'œil.

L'hostilité qu'elles nourrissaient l'une pour l'autre venait du fait qu'Astrid soupçonnait Taylor d'avoir un énorme faible pour Sam. À tous les coups, elle avait compris qu'elle tenait là une occasion en or.

« Ce n'est pas le genre de Sam », se dit Astrid. Taylor était jolie mais un peu jeune, et pas assez coriace pour Sam qui, malgré tout ce qu'il devait penser en ce moment même, aimait les filles fortes et indépendantes.

Bianna correspondait probablement plus à ses goûts. Ou Dekka, peut-être, si elle avait été hétéro.

Astrid repoussa la liste d'un geste impatient. Pourquoi se torturait-elle de la sorte ? Sam s'était comporté comme un nul, mais il reviendrait. Tôt ou tard, il s'apercevrait qu'elle avait raison. Il lui présenterait ses excuses et reviendrait s'installer à la maison.

— Qu'est-ce que tu veux, Taylor ?

— Est-ce que Sam est ici ?

— Je suis la présidente du Conseil et tu me déranges dans mon travail, donc si tu as quelque chose à dire, pourquoi tu ne t'adresses pas directement à moi ?

— Madame est de mauvais poil ?

— Taylor !

— Un gamin prétend qu'il a vu Drake.

Astrid ouvrit de grands yeux.

— Quoi ?

— Tu connais Frankie ? Il dit qu'il a vu Drake Merwin se promener sur la plage.

Astrid considéra Taylor d'un air interdit. Le seul nom de Drake Merwin lui donnait la chair de poule. Drake avait maintes fois prouvé qu'il n'était pas nécessaire d'être adulte pour incarner le mal. Drake avait été le bras droit de Caine. Après avoir kidnappé Astrid, il l'avait contrainte, à force de menaces, à tourner en ridicule son propre frère. Il avait incendié sa maison. Il avait fouetté Sam jusqu'au sang et l'avait laissé pour mort.

Astrid ne cautionnait pas la haine. Elle croyait au pardon, et pourtant elle n'avait pas pardonné à Drake, même mort. Elle espérait que l'enfer existait – le véritable enfer, pas une quelconque métaphore – et que Drake y brûlait pour l'éternité.

— Drake est mort, déclara-t-elle d'un ton égal.

— Oui, dit Taylor. Je te répète juste les mots de Frankie. Il prétend

qu'il l'a vu marcher sur la plage, couvert de boue, et qu'il portait des vêtements trop petits pour lui.

Astrid poussa un soupir.

— Voilà ce qui arrive quand les enfants boivent.

— Il semblait avoir les idées claires, objecta Taylor avec un haussement d'épaules. Je ne sais pas s'il était soûl, s'il a perdu la boule ou s'il cherche des histoires, alors ne t'en prends pas à moi. C'est mon boulot, d'accord ? J'ouvre l'œil, puis je viens rendre mon rapport à Sam... ou à toi.

— Eh bien, merci, fit Astrid.

— J'en toucherai deux mots à Sam quand je le verrai, conclut Taylor.

Astrid savait qu'elle essayait de la provoquer et devait admettre qu'elle y parvenait.

— Tu peux lui dire ce qui te chante, on est en démocratie.

Mais Taylor avait déjà disparu, et Astrid parlait dans le vide.

47 HEURES 53 MINUTES

LE MYSTÈRE PERDIDO BEACH. L'anomalie. Le dôme. C'étaient les termes employés par les médias. Ils ne parlaient pas de Zone, bien qu'ils sachent que c'était le mot utilisé par les enfants prisonniers de cette aberration scientifique.

Les familles et les pèlerins qui se rassemblaient sur l'« observatoire » improvisé situé au sud du dôme l'avaient quant à eux surnommé « le bocal à poissons ». C'était l'impression qu'avaient ceux qui campaient sur les lieux avec tentes et sacs de couchage, et qui « rêvaient » de leurs enfants de l'autre côté. Ils savaient vaguement ce qui se passait dans le bocal, mais les petits poissons, eux, ignoraient tout du vaste monde au-delà.

Des bâtiments s'élevaient peu à peu dans le secteur.

L'État de Californie se dépêchait de construire une bretelle contournant l'autoroute qui disparaissait dans le bocal et réapparaissait de l'autre côté, une trentaine de kilomètres plus loin. Le tout perturbait le trafic sur la route côtière et nuisait au commerce local. Cependant, d'autres secteurs d'activité fleurissaient au sud du bocal. Après tout, il fallait bien nourrir les touristes. Un fast-food et un restaurant tex-mex étaient en cours de construction. En outre, les hôtels poussaient comme des champignons à cet endroit.

Dans ses grands moments de cynisme, Connie Temple pensait que, pour toutes les entreprises de bâtiment implantées dans l'État, le bocal n'était qu'une formidable occasion de gagner de l'argent. Les politiciens se réjouissaient un peu trop de cette aubaine, eux aussi. Le gouverneur s'était déjà rendu sur les lieux une demi-douzaine de fois, accompagné de centaines de journalistes. Des camions satellites se serraient comme des sardines le long de la plage. Cependant, Connie avait remarqué que leur nombre s'amenuisait de jour en jour. Le monde était passé de la stupeur incrédule à l'indifférence dès lors que l'exploitation acharnée de cette tragédie l'avait transformée en piège à touristes.

Connie Temple avait été nommée porte-parole des familles avec Abana Baidoo. Tout était plus facile à l'époque où ils ignoraient ce qui se passait dans le bocal. Dans les premiers temps, tout ce qu'ils

savaient, c'était qu'une catastrophe s'était produite. Un champ d'énergie impénétrable avait créé un dôme d'une trentaine de kilomètres de diamètre. Ils comprirent très vite que la centrale nucléaire en était l'épicentre.

Des dizaines de théories circulaient sur l'origine de ce dôme. Apparemment, tous les scientifiques du monde avaient fait un pèlerinage sur les lieux pour effectuer des tests et prendre des mesures.

Ils avaient essayé de percer le dôme. De creuser le sol en dessous. Ils l'avaient survolé en avion. Longé en sous-marin.

Sans résultat.

Des oiseaux de mauvais augure de toutes espèces y allaient de leur interprétation. C'était Dieu qui châtiait l'Amérique, son obsession pour la technologie, sa déchéance morale, et ainsi de suite.

Puis les jumelles étaient réapparues en un claquement de doigts. D'abord Emma puis, quelques minutes plus tard, Anna, saines et sauvées, le jour de leur quinzième anniversaire, à l'heure exacte de leur naissance. Elles avaient décrit la vie à l'intérieur du bocal. Elles l'appelaient la Zone.

Le cœur de Connie Temple s'était gonflé de fierté au récit des exploits de son fils Sam, et serré de désespoir en apprenant ceux de Caine, cet autre enfant qu'elle n'avait pas reconnu.

Puis plus rien. Pendant quelque temps, aucun autre enfant n'avait réapparu. Peu à peu, les familles se résignèrent, la mort dans l'âme, à ce constat : il n'y en aurait pas d'autres que ces deux-là. Les mois passèrent. Beaucoup perdaient espoir : comment ces enfants pourraient-ils survivre seuls ?

Puis la Prophétesse s'était immiscée dans leurs rêves. Une nuit, Connie Temple avait fait un cauchemar incroyable, précis jusque dans les moindres détails. C'était terrifiant. D'une violence à couper le souffle.

Dans son rêve, une fille lui parlait.

— C'est un rêve, disait-elle.

— Oui, seulement un rêve, avait répondu Connie.

— Seulement ? Un rêve, c'est une fenêtre ouvrant sur une autre réalité, avait expliqué l'inconnue.

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Orsay. Je connais votre fils.

Connie était sur le point de demander lequel mais, d'instinct, s'était ravisée. La fille ne semblait pas dangereuse, cependant ; elle avait juste l'air affamé.

— Vous avez un message pour Sam ?

— Oui. Dis-lui de les laisser partir.

Laisse-les partir dans le soleil couchant.

Orsay s'éveilla en sursaut. Elle garda les yeux fermés, car elle sentait une présence tout près d'elle. Or, elle avait envie de se réfugier dans le sommeil un peu plus longtemps. Mais l'autre personne, la fille, n'était pas de cet avis. La voix de Nerezza résonna dans la pièce.

— Je sais que tu es réveillée, Prophétesse.

Orsay ouvrit les yeux. Nerezza était penchée au-dessus d'elle ; Orsay sentait son souffle sur son visage. Elle planta son regard dans celui de l'intruse.

— Je ne comprends pas. J'ai déjà fait ce rêve d'une femme qui rêvait de moi.

Elle fit un effort pour se souvenir et fronça les sourcils. Tout cela était si étrange, si fugace, si irréel ; c'était comme essayer d'attraper de la fumée.

— Ce doit être un rêve très important, observa Nerezza.

— La première fois, j'étais près du mur de la Zone. Maintenant j'ai la même vision quand je dors. Mais j'ai déjà transmis le message à Sam. Pourquoi je revois la même chose ?

— Ce n'est pas parce que tu as délivré un message qu'il a été entendu, Prophétesse.

Orsay se redressa. Nerezza l'agaçait et elle se posait de plus en plus de questions à son sujet. Mais elle avait besoin d'elle pour la guider et la protéger.

— Tu penses que je devrais le lui répéter ?

Nerezza haussa les épaules et esquissa un sourire.

— Ce n'est pas moi, la Prophétesse. C'est à toi de décider.

— Elle a dit qu'il fallait laisser partir les enfants dans le soleil couchant.

— Tu as découvert le moyen de quitter la Zone, expliqua Nerezza. C'est le soleil couchant.

Orsay secoua la tête.

— Je ne cherchais pas à entrer dans le rêve de quelqu'un. Je n'étais pas à proximité du mur. J'étais ici, je dormais.

— Tes pouvoirs se développent, suggéra Nerezza.

— Je n'aime pas ça. C'est comme... je ne sais pas. J'ai l'impression d'être forcée. Manipulée.

— Personne ne peut te contraindre ni contrôler tes rêves, objecta Nerezza. Mais...

— Mais ?

— C'est peut-être très important que Sam t'entende et qu'il ne fasse pas obstruction à la vérité.

— Je n'ai rien d'une prophétesse, déclara Orsay d'un ton las. Je ne sais même pas si tout ça est vrai. Quelquefois, ça paraît réel, mais à d'autres moments ça a l'air fou.

Nerezza prit la main d'Orsay. En sentant le contact froid de sa

paume, elle frissonna.

— Ils racontent n'importe quoi à ton sujet, Prophétesse. Il ne faut pas douter de toi sous prétexte qu'ils te calomnient.

— De quoi tu parles ?

— Ils ont peur de toi. Ils craignent la vérité. Ils te font passer pour une baratineuse.

— Je ne... De quoi...

Nerezza posa un doigt sur les lèvres d'Orsay.

— Tu dois garder la foi. C'est toi, la Prophétesse. Ne te laisse pas atteindre par leurs mensonges.

Orsay se figea telle une souris prise au piège.

— Le destin des imposteurs, c'est la mort, poursuivit Nerezza. Mais toi, tu es la vraie Prophétesse. Ta foi te protégera. Crois, et tu seras en sécurité. Convaincs les autres, et tu vivras.

Orsay considéra Nerezza d'un air horrifié. De quoi parlait-elle ? Qui étaient ces gens qui médisaient sur son compte ? Qui la menaçait ? Elle ne faisait pourtant rien de mal, n'est-ce pas ?

Nerezza appela d'une voix où perçait l'impatience.

— Jill ! Jill ! Viens ici.

La petite fille entra quelques instants plus tard. Elle avait toujours sa poupée, qu'elle serrait contre elle comme si sa vie en dépendait.

— Chante pour la Prophétesse, ordonna Nerezza.

— Quelle chanson vous voulez entendre ? s'enquit l'enfant.

— Ça n'a pas vraiment d'importance, répliqua Nerezza.

La Sirène s'exécuta et, soudain, Orsay ne pensa plus à rien.

45 HEURES 36 MINUTES

HUNTER ÉTAIT DEVENU UNE CRÉATURE NOCTURNE. Il n'y avait pas d'autre moyen. Les animaux se cachaient pendant la journée et sortaient à la tombée de la nuit. Les opossums, les lapins, les ratons laveurs, les souris, et le gibier le plus précieux de tous : le chevreuil. Les coyotes chassaient la nuit, et Hunter prenait exemple sur eux.

Les écureuils et les oiseaux, on ne pouvait les chasser que durant la journée. Mais c'était le soir venu que Hunter méritait vraiment son prénom.

Son territoire, très vaste, s'étendait des abords de la ville, où ratons laveurs et chevreuils s'aventuraient jusque dans les jardins, aux terres désertiques, où vivaient serpents et rongeurs de toutes sortes. Au bord de l'océan, il tuait des mouettes et des hirondelles de mer. Une fois, il avait même capturé un lion de mer égaré.

Hunter avait des responsabilités : il chassait pour la communauté. Il connaissait la signification de son prénom {3}, bien qu'il ne sache plus l'épeler. Sa tête ne fonctionnait plus aussi bien qu'avant, il s'en rendait compte. Il le sentait. Il se rappelait confusément avoir mené une vie très différente par le passé. Il se revoyait levant la main en classe pour répondre à une question difficile.

Hunter ne détenait plus ces réponses, désormais. Celles qu'il avait, il ne pouvait pas mettre des mots dessus. Il savait encore des choses : il pouvait par exemple deviner si un lapin allait s'enfuir ou si un cerf sentait sa présence. Mais dès lors qu'il essayait d'expliquer... les mots ne venaient pas dans le bon ordre.

Un côté de son visage ne bougeait plus. Il n'avait plus de sensibilité de ce côté-là, comme si cette partie de son anatomie n'était plus qu'un bout de viande morte. Parfois, il avait l'impression que cette paralysie s'étendait à son cerveau. Cependant, son étrange pouvoir – la capacité de diriger des ondes de chaleur destructrices sur la cible de son choix – lui était resté.

Il ne pouvait pas s'exprimer ni penser correctement, il avait du mal à sourire, mais il savait chasser. Il avait appris à se déplacer sans bruit, face au vent. Il savait que la nuit, durant les heures les plus sombres, le chevreuil se rendait dans les champs malgré la présence des vers qui dévoraient toute créature – homme ou animal – pénétrant sans

permission sur leur territoire.

Les chevreuils n'étaient pas des animaux très intelligents. Ils étaient même encore moins intelligents que Hunter.

Il marchait sur la pointe des pieds, en cherchant du bout de ses bottes élimées la brindille ou le caillou qui trahiraient sa présence. Il était aussi silencieux qu'un coyote.

La biche se trouvait juste devant lui ; elle progressait parmi les broussailles, indifférente aux épines, déterminée à mener son petit vers les pousses odorantes au-delà.

Plus près. Encore plus près. La brise soufflait face à Hunter, les bêtes ne pouvaient donc pas flairer sa présence.

Encore quelques pas et il serait assez près. D'abord la biche. Son petit ne saurait pas comment réagir. Il profiterait de son hésitation pour le tuer.

Ça faisait beaucoup de viande. Albert serait surexcité.

Il n'y avait pas eu beaucoup de chevreuils, ces derniers temps.

Hunter perçut un bruit et vit la biche s'éloigner d'un bond. Elle et son petit disparurent avant même qu'il ait pu lever les mains. Hop, envolés. Il avait passé la nuit à traquer ses proies et, à quelques secondes du but, voilà qu'elles s'enfuyaient dans les broussailles.

Hunter comprit immédiatement qu'il avait affaire à des humains. Ça bavardait, ça se bousculait, ça trébuchait, ça se plaignait. S'il était furieux, il décida de prendre les choses avec philosophie. La chasse, c'était comme ça : la plupart du temps, on attendait pour rien. Mais...

Hunter fronça les sourcils. Cette voix...

Il s'accroupit dans les broussailles, retint son souffle, tendit l'oreille. C'était un groupe de garçons. Ils marchaient dans sa direction en longeant le champ infesté de vers.

A présent, il les distinguait à travers les herbes hautes et les enchevêtrements de ronces. Ils étaient quatre. Ils avançaient pesamment, parce que ces gens-là ne savaient pas se déplacer comme Hunter, et chancelaient sous le poids de leur sac à dos.

Et cette voix...

— ... ce qu'il veut. Le problème avec les mutants, c'est qu'on ne peut pas croire un mot de ce qu'ils disent.

Hunter connaissait cette voix. Il l'avait entendue vociférer face à une foule assoiffée de sang. « Ce mutant, ce non-humain... Il a tué mon meilleur ami, Harry. C'est un assassin ! Emmenez-le ! Emmenez-moi cet assassin ! »

Cette voix...

Hunter toucha son cou et sentit sous ses doigts la cicatrice laissée par la corde. Il avait tant souffert ! On l'avait roué de coups. Du sang lui coulait dans les yeux. Et il n'arrivait plus à aligner les mots...

Le cerveau embrumé... Si peur...

« Tirez sur la corde ! »

Cette voix pressante, suraiguë qui haranguait la foule hystérique... La corde s'était resserrée autour du cou de Hunter, ils avaient tiré, tiré, tiré jusqu'à ce qu'il ne puisse plus respirer.

« Tirez sur la corde ! »

Ils avaient obéi, et les pieds de Hunter avaient décollé du sol. Il s'était débattu, incapable de crier, son sang s'était mis à battre dans sa tête, ses yeux s'étaient voilés...

Zil ! Zil et ses amis. Ils étaient là, à deux pas de lui, et ils n'avaient pas remarqué sa présence, car ce n'étaient pas des chasseurs.

Toujours à quatre pattes, Hunter s'avança pour leur barrer la route. D'ordinaire, la portée de son pouvoir n'excédait pas cinquante pas. Il devrait se rapprocher encore.

— ... crois que t'as raison, chef, disait l'un des garçons.

— Est-ce qu'on peut faire une pause ? gémit un troisième. Ce truc pèse une tonne.

— On aurait dû partir quand il faisait encore jour, maugréa Antoine. On n'y voit rien.

— Idiot ! C'est pas pour des prunes qu'on a attendu la tombée de la nuit, aboya Zil. Tu veux que Sam ou Brianna nous surprennent ?

— On a des flingues, maintenant.

— On s'en servira le moment venu. On ne veut pas d'affrontement avec Sam, Dekka ou Brianna. Ils auraient facilement le dessus.

— Le moment venu, répéta l'un des garçons.

« Ils sont armés », songea Hunter.

— C'est le chef qui décide, déclara un autre.

— Oui, mais..., fit une voix, puis : Chut ! Hé ! Je crois que je viens de voir un coyote. À moins que ce soit un chevreuil.

— Vaudrait mieux que ce soit pas un coyote.

PAN ! PAN !

Hunter plongeait à terre.

— Qu'est-ce que tu fous ? s'écria Zil.

— Je croyais que c'était un coyote !

— Turk, t'es vraiment une andouille !

— Le bruit porte, Turk, renchérit Hank.

— Donne ce flingue à Hank ! aboya Zil. Crétin !

— Désolé. Je croyais... Ça ressemblait à un coyote.

Ce n'était pas un coyote. C'était la biche de Hunter.

Ils se remirent en chemin sans cesser de pester. Hunter savait qu'il pouvait se déplacer plus vite et plus discrètement qu'eux. En se rapprochant encore un peu, il lui suffirait de tendre les bras pour cuire l'intérieur du crâne de Zil. Comme il l'avait fait avec Harry...

— Accident..., gémit-il tout bas. Je voulais pas...

Et pourtant. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il les essuya, mais

d'autres coulèrent. Il avait seulement voulu se défendre contre Zil. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis. Zil, Harry et Hunter étaient colocataires, à l'époque. Une dispute stupide avait éclaté. Hunter ne se rappelait plus ce qui l'avait déclenchée. Il se souvenait seulement que Zil l'avait menacé avec un tisonnier. Effrayé, il avait riposté. Harry s'était interposé pour les séparer, et il avait poussé un cri en se tenant la tête à deux mains.

Hunter se rappelait ses yeux... Ils étaient devenus vitreux... Depuis, il avait vu tant de fois s'éteindre les yeux des bêtes qu'il tuait ! Il était devenu Hunter le chasseur. Mais il ne chassait pas les garçons. Pas même les méchants comme Zil.

Taylor se matérialisa dans la maison de Sam. Il faisait nuit. Astrid, John et le petit Pete dormaient, Mary travaillait à la crèche.

La chambre de Sam était vide. « Il y a toujours de l'eau dans le gaz », songea Taylor avec satisfaction. Sam et Astrid ne s'étaient pas réconciliés.

Taylor se demanda si ça durerait. Sam était craquant. Si Astrid et lui avaient rompu pour de bon, il y avait peut-être une opportunité à saisir.

Elle aurait pu réveiller Astrid. C'était peut-être la meilleure solution. Cependant, son instinct l'en dissuada, surtout après l'accueil glacial qu'Astrid lui avait réservé dans la journée. Elle enragerait en apprenant que Taylor était d'abord allée voir Sam. Dans pareil cas, c'était Sam qu'il fallait prévenir. Astrid, elle, n'avait pas les épaules. Les autres non plus, d'ailleurs.

Taylor se souvint qu'à l'occasion Sam dormait dans la caserne. Mais une fois là-bas, elle ne trouva qu'Ellen, la chef des pompiers, qui devait se débrouiller sans une seule goutte d'eau. Elle s'était assoupie et marmonnait dans son sommeil.

Pour la énième fois, Taylor se dit qu'elle aurait pu être la plus grande voleuse du monde. Il lui suffisait de penser à un endroit pour s'y transporter en un clin d'œil sans faire le moindre bruit, sauf si elle butait dans un objet en se matérialisant. Même si quelqu'un ouvrait un œil, elle pouvait disparaître avant qu'il ait pu esquisser le moindre geste.

Elle aurait fait une voleuse hors pair. S'il y avait eu quelque chose à voler. Et qui ne soit pas trop volumineux. Elle pouvait à peine porter plus que ses propres vêtements quand elle se servait de son pouvoir.

De la caserne, elle se transporta jusque chez Edilio. Il avait installé son quartier général dans une grande maison dotée de sept chambres. Il en occupait une à lui seul et son équipe logeait par deux dans les six restantes. Il avait créé sa propre force d'intervention rapide. La moitié des garçons et des filles sous ses ordres gardaient une arme

automatique à côté de leur lit. Un des garçons s'éveilla et sursauta en apercevant Taylor.

— Rendors-toi, tu rêves les yeux ouverts, dit-elle avec un clin d'œil. Et, franchement, porter un caleçon avec des smileys dessus, t'es sûr que c'est une bonne idée ?

Pour Taylor, se téléporter, c'était comme changer de chaîne. Elle n'avait pas l'impression de se déplacer ; c'était plutôt le monde qui semblait se modifier autour d'elle. Du coup, il lui paraissait aussi irréel qu'un hologramme ou une illusion d'optique. Elle visualisait un endroit et, comme si elle venait de presser un bouton sur la télécommande, brusquement elle s'y matérialisait. La crèche. La plage. L'hôtel Clifftop... à condition d'éviter la chambre de Lana. Le bruit courait que la Guérisseuse était extrêmement irritable depuis qu'elle avait failli être aspirée tout entière par le gaïaphage. Et il fallait être fou pour la contrarier.

Enfin, Taylor devina où Sam était susceptible de s'être réfugié après une dispute avec Astrid.

Quinn était réveillé ; il s'habillait dans le noir. Bizarrement, il ne parut pas surpris de la voir apparaître.

— Il est là, annonça-t-il sans préambule. La chambre à l'étage.

— Tu es matinal, observa Taylor.

— Quatre heures du mat'. Pêcheur, c'est un métier de lève-tôt. Et j'en suis devenu un.

— Bonne chance, alors. Rapporte-nous un gros poisson.

— Hé, qu'est-ce que t'es venue dire à Sam ? C'est une question de vie ou de mort ? J'aimerais bien savoir si je vais me faire descendre en chemin vers la marina.

— T'inquiète, répondit Taylor avec un geste dédaigneux. C'est plutôt une question de morts, à vrai dire.

A ces mots, elle se matérialisa en haut des escaliers et, contrairement à son habitude, frappa à la porte.

Pas de réponse.

— Dans ce cas...

Taylor se téléporta dans la chambre. Sam dormait, entortillé dans un amas de draps et de couvertures, le visage enfoui dans un oreiller. Elle secoua un pied qui dépassait des draps.

— Mmm ?

Sam roula sur le dos, le bras levé, la paume ouverte, prêt à riposter. Son geste n'effraya pas Taylor. Elle avait déjà vécu la même situation des dizaines de fois. Dans la plupart des cas, Sam s'éveillait sur le qui-vive.

— Relax, mon grand, dit-elle.

Il poussa un soupir et se passa la main sur le visage. Il avait décidément de belles épaules et un joli torse. D'accord, il était un peu

trop maigre, et pas aussi bronzé qu'à l'époque où il fréquentait assidûment la plage, mais il ferait l'affaire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Oh, rien de très grave, répondit Taylor.

Elle examina ses ongles en savourant son petit effet.

— J'étais sortie transmettre le message aux gamins qui allaient voir Orsay. C'est toujours la nuit que ça se passe, tu sais ?

— Et ?

— Oh, un petit incident s'est produit. J'ai pensé que c'était plus important que de débiter Orsay pour les beaux yeux d'Astrid.

— Tu veux bien m'expliquer ce qui se passe ? grommela Sam,

« Au temps pour moi, Sam », songea Taylor. A quoi bon répéter les divagations d'un gamin au sujet de Drake ? La situation était déjà assez compliquée comme ça. Elle avait une nouvelle autrement plus juteuse à annoncer à Sam.

— Tu te souviens de Brittney ?

Il releva brusquement la tête.

— Oui ?

— Elle est assise en ce moment même dans le salon d'Orc et de Howard.

45 HEURES
16 MINUTES

ORC CASSAIT TOUS LES LITS et canapés que Howard dénichait pour lui. Ils ne cédaient pas à la minute où il s'asseyait dessus ; en général, ils résistaient quelques jours.

Mais il en fallait plus pour décourager Howard, qui cherchait encore une solution. L'aménagement actuel évoquait davantage un lit qu'un canapé. Les trois matelas king size empilés les uns sur les autres avaient été poussés dans un coin afin qu'Orc puisse s'adosser au mur. Une bâche en plastique recouvrait le dernier des matelas. Orc aimait boire et, quand il avait trop bu, il lui arrivait de vomir ou de se souiller. Dans ces cas-là, Howard rassemblait les coins de la bâche et la traînait jusque dans le jardin, où elle allait rejoindre le tas de draps salis à l'identique, les meubles cassés et les alèses imprégnées d'une odeur fétide.

Personne ne savait précisément combien pesait Orc, mais, à l'évidence, ce n'était pas un poids plume.

Orc avait subi la plus étrange et la plus inquiétante des mutations. Il avait été attaqué et mordu par des coyotes. Salement mordu, à vrai dire : les bêtes sauvages avaient dévoré de gros morceaux de sa chair. Cependant, il avait survécu à ses blessures. Les parties mutilées de son corps avaient laissé place à une substance qui ressemblait à du gravier humide. On entendait un léger crissement quand il se déplaçait.

Ne restaient de son ancienne apparence qu'une parcelle de peau autour de la bouche et une autre sur une joue, que Howard trouvait d'une fragilité intolérable. En ce moment même, la chair rose prenait des tons cendreaux dans l'étrange lumière verdâtre.

Orc avait du mal à rester éveillé. S'il ne s'était pas assoupi, c'était seulement parce que Howard lui avait raconté qu'ils étaient à court de bière. De son perchoir installé dans un coin de la pièce, le gros garçon observait d'un œil torve la fille assise sur la chaise que Howard était allé chercher dans la cuisine.

— Tu veux de l'eau ? lui demanda-t-il.

— Oui, s'il te plaît, répondit-elle.

Les mains tremblantes, Howard versa de l'eau du pichet dans un verre qu'il lui tendit. Le serrant dans ses mains couvertes d'une croûte de boue, elle le porta à ses lèvres boursoufflées et le but d'un trait. La

scène aurait pu sembler tout à fait normale. Sauf qu'il n'y avait rien de normal là-dedans.

— Tu as encore soif ? s'enquit Howard.

— Non, merci.

S'efforçant de maîtriser son souffle et le tremblement de ses doigts, Howard lui prit le verre des mains, faillit le faire tomber, le posa trop près du bord de la table ; le verre bascula et, au lieu de se briser, rebondit sur le plancher avec un bruit qui lui parut assourdissant. Il tressaillit. Par contraste, les coups frappés à la porte à cet instant même lui semblèrent rassurants.

— Dieu merci, marmonna-t-il avant de se précipiter pour ouvrir.

Sam et Taylor se tenaient sur le seuil. Sam semblait de mauvaise humeur. Il fallait s'y attendre : ça faisait bien longtemps que le pauvre Sammy avait perdu sa désinvolture de surfeur.

— Howard, fit-il avec ce ton qu'il adoptait quand il s'efforçait de masquer son mépris. Même mort de peur, Howard remarqua qu'il avait une attitude bizarre.

— Merci d'être passés. Je vous aurais bien offert le thé et les petits gâteaux, mais tout ce qu'on a, c'est de la taupe grillée, des artichauts bouillis... Ah, et une morte dans le salon.

— Une morte ? répéta Sam, et, décidément, Howard le trouva trop calme, trop résigné.

Bien sûr, Taylor lui avait annoncé la nouvelle. C'était pourquoi il ne semblait pas surpris. En revanche, il se montrait particulièrement détaché. Si Howard avait pu maintenir sa position à Perdido Beach, c'était parce qu'il était capable de lire dans les gens. Il était resté longtemps dans les petits papiers d'Orc, et il avait réussi à gagner un siège au Conseil, bien que Sam le soupçonnât sans aucun doute de vendre des substances illégales en ville.

Immobile, Sam examina Brittney, qui lui rendit son regard comme si elle avait affaire à un professeur sur le point de lui poser une question : « Brittney, peux-tu nous expliquer ce qu'est le théorème de Pythagore ?... Non ? Eh bien, jeune fille, tu as intérêt à relire la leçon. Oh, et pourquoi tu n'es pas morte, au fait ? »

— Salut, Brittney.

— Salut, Sam.

Howard s'aperçut qu'elle avait de la boue jusque dans les bagues de son appareil dentaire. L'eau en avait ôté une partie. Il distinguait un minuscule gravillon coincé entre les fils, près de sa canine gauche. « Bizarre, songea-t-il... Et le fait qu'elle parle, c'est pas bizarre, ça ? »

— Comment tu es arrivée jusqu'ici ? demanda Sam.

Brittney haussa les épaules.

— Je crois que j'ai marché. Je ne me souviens pas.

Orc prit la parole pour la première fois.

— Elle était sous le porche quand je suis sorti pisser, grommela-t-il.
Sam jeta un coup d'œil à Howard, qui acquiesça, et poursuivit son interrogatoire.

— Tu sais où tu es ?

— Bien sûr. Je... (Brittney fronça les sourcils et reprit d'un ton égal :) Je suis là.

— Tu nous reconnais tous ?

Elle hocha lentement la tête.

— Sam. Howard. Taylor. Orc. Tanner.

— Tanner ? répéta Taylor.

Sam en resta bouche bée. Quant à Howard, il semblait perplexe.

— Qui est Tanner ?

— Un des petits qui..., bredouilla Taylor avant de se mordre la lèvre.
C'est son petit frère. Il était à la crèche quand...

Les pièces du puzzle s'assemblèrent dans la tête de Howard. Il avait oublié le prénom de l'enfant. Tanner figurait parmi les petits tués le jour de la bataille de Thanksgiving. Il se remémora les coyotes fous de terreur. Les coups de feu. Drake, Caine et Sam en train de déchaîner leurs pouvoirs.

— Où est Tanner ? demanda Sam avec douceur.

Brittney sourit au vide qui séparait Howard de Taylor.

— Là où il est toujours.

— Brittney, tu sais ce qui s'est passé ?

Manifestement, Sam ne savait pas comment poser sa question.

— Brittney, tu te souviens, à la centrale ? Caine et Drake sont venus...

Le hurlement de Brittney fit sursauter tout le monde, y compris Orc.
Un cri sauvage, vibrant de haine.

— Le démon ! cracha-t-elle.

S'ensuivit un grondement de bête qui glaça le sang de Howard. Puis, brusquement, elle se tut, leva le bras et le contempla pendant quelques instants, le front plissé d'étonnement, comme si elle se demandait ce qu'il faisait là.

Sam rompit le silence hébété qui s'était abattu sur la petite assemblée.

— Brittney, tu peux nous expliquer...

— Je crois que j'ai sommeil, dit-elle en baissant le bras.

— Bon, fit Sam. Je... euh... On va te trouver un endroit où passer la nuit.

Il se tourna vers Taylor.

— Va chez Brianna. Dis-lui qu'on arrive.

Howard réprima un gloussement. Brianna allait être contente ! Et pourtant, étant d'une loyauté à toute épreuve vis-à-vis de Sam, elle accepterait.

— Cette histoire ne sort pas de cette pièce, déclara celui-ci.

— Encore des secrets, Sammy ? répliqua Howard.

Sam tressaillit mais n'en démordit pas.

— Les enfants ont assez peur comme ça.

— Tu pousses un peu, Sammy. Après tout, je fais partie du Conseil. Tu me demandes de ne rien dire aux autres. Je n'ai pas envie de me mettre Astrid à dos !

— Je suis au courant de ton petit trafic d'alcool et de drogues. Je vais te rendre la vie impossible, Howard.

— Ah, fit celui-ci d'un ton mielleux.

— Eh oui. Il me faut du temps pour tirer cette histoire au clair. Je n'ai pas envie que ça se répande.

Howard éclata de rire.

— Tu penses à qui en particulier ? A...

— Ça suffit ! aboya Sam. Je ne veux même pas entendre ce nom.

Howard se remit à rire et, la main sur le cœur, lança :

— Je ne serai pas le premier à prononcer le prénom de Zzzz, je le jure.

Puis, dans un murmure parfaitement audible, il reprit :

— Zooooombi !

— Brittney n'est pas un zombi, Howard ! Ne sois pa stupide ! De toute évidence, elle possède un pouvoir qui lui permet de se régénérer. En y réfléchissant, ce n'est pas très différent de ce que fait Lana. Après tout, elle s'est rétablie alors que son corps était mutilé quand on l'a enterrée.

Howard ricana.

— Mmm... Sauf que je ne me rappelle pas avoir vu Lana ramper hors d'une tombe.

Sam partit chez Brianna, suivi de Brittney. « C'est tout à fait normal », songea Howard en les regardant s'éloigner. Quoi de plus naturel que de se balader avec une morte ?

Le petit Pete s'éveilla sans raison.

Il aimait bien l'obscurité. La lumière le fatiguait. Tout était silencieux. Tant mieux. Le bruit lui donnait mal à la tête.

Il fallait rester tranquille, sans quoi quelqu'un viendrait en apportant la lumière et le bruit, on le toucherait, et la souffrance, la panique le submergeraient comme un raz de marée. Alors il devrait se réfugier en lui-même et se replonger dans son jeu, car, là au moins, il faisait sombre et il n'y avait pas de bruit.

Mais pour l'instant, sans bruit ni lumière, il pouvait se raccrocher, juste pour un moment, à lui-même. Se raccrocher à... rien.

Il savait où se trouvait son jeu. Il était là, sur la table de nuit, à portée de main. Il l'appelait tout bas pour ne pas l'effrayer.

— Némésis, chuchotait-il.

Némésis.

Lana n'avait pas fermé l'œil. Elle avait lu sans s'arrêter en s'efforçant de s'absorber tout entière dans sa lecture. Elle possédait un bout de chandelle, un bien très rare dans la Zone.

Elle alluma une cigarette à la flamme de la bougie et aspira la fumée. C'était dingue d'être devenue accro aussi vite !

Cigarettes et vodka. La bouteille à moitié vidée était posée par terre près de son lit. Pourtant, même l'alcool ne l'avait pas aidée à trouver le sommeil.

Lana fouilla dans ses pensées. Pour la première fois depuis qu'elle était sortie de la mine, le gaïaphage n'était pas là.

Il en avait fini avec elle ; pour le moment, du moins. Cette perspective aurait dû la rassurer un peu. Or, Lana savait qu'il reviendrait dès qu'il aurait de nouveau besoin d'elle, et qu'il pourrait encore l'utiliser à sa guise. Il ne la laisserait jamais en paix.

— Qu'est-ce que tu as fait avec mon pouvoir, vieux troll sadique ? songea-t-elle tristement à voix haute.

Elle avait d'abord cru que le gaïaphage ne pouvait se servir d'elle que pour guérir, et qu'aucun mal ne pouvait résulter de cela. Mais s'il avait franchi les frontières de l'espace et du temps pour s'accaparer son pouvoir, ce n'était pas sans raison.

Pendant des jours, il s'était insinué dans son esprit et il l'avait utilisée pour soigner. Mais pour soigner qui ?

Lana s'empara de la bouteille de vodka, porta le goulot à sa bouche et but une gorgée de feu liquide.

Pour soigner *quoi* ?

30 HEURES
25 MINUTES

LE JOUR DES DISPARITIONS – ou, comme Sanjit l'avait baptisé en secret : le jour de la délivrance –, aidé de ses frères et sœurs, il avait fouillé la propriété de fond en comble.

Ils n'avaient pas trouvé un seul adulte. Ils ne s'étaient pas quittés d'une semelle ; Sanjit racontait des blagues pour maintenir le moral des troupes.

— On est sûrs de vouloir retrouver quelqu'un ? avait-il ironisé.

— On a besoin des adultes, avait protesté Virtue de son air pédant.

— Pour quoi faire, Choo ?

— Pour...

Virtue en était resté perplexe.

— Et si quelqu'un tombait malade ? avait suggéré Peace.

— T'es en forme ? avait demandé Sanjit.

— Oui, je crois.

— Tu vois ? Tout va bien.

Malgré l'indéniable bizarrerie de la situation, Sanjit avait été plus soulagé qu'inquiet. Il n'aimait pas le prénom « Wisdom ». Il n'aimait pas qu'on lui donne des ordres à longueur de journée. Il n'aimait pas les règles. Et voilà que, du jour au lendemain, terminé : plus de règles.

Il n'avait pas de réponse aux sempiternelles questions des autres quant à ce qui avait bien pu se passer. Leur seule certitude, c'était que tous les adultes avaient disparu, et que la radio, les téléphones et la télévision par satellite ne fonctionnaient plus. Sanjit s'en accommodait, mais les plus petits, Peace, Bowie et Pixie, avaient peur depuis le début. Même Choo, que Sanjit n'avait jamais vu se tourmenter, semblait effrayé.

À lui seul, le silence qui régnait désormais sur l'île était oppressant. L'immense demeure contenait tant de pièces que certaines n'avaient jamais servi ; elle était aussi vaste et figée qu'un musée. En fouillant la chambre du majordome, l'appartement de la nounou à l'étage, les bungalows et les dortoirs, ils avaient eu l'impression d'être des cambrioleurs entrés par effraction dans la maison.

Mais l'humeur générale s'était améliorée quand, le premier soir, ils avaient ouvert la chambre froide pour y dénicher de quoi préparer un dîner tardif.

— Il y a de la glace ! s'était écrié Bowie. Ils en avaient depuis le début. Ils nous ont menti. Il y a des tonnes de glace !

La chambre froide contenait douze énormes pots de vingt-cinq litres, soit trois cents litres de glace au total.

— Ça t'étonne, mon petit bonhomme ? avait déclaré Sanjit en tapotant l'épaule de Bowie. Le cuisinier pèse près de cent cinquante kilos, et Annette n'est pas loin derrière lui.

Annette était la domestique chargée de nettoyer les chambres des enfants.

— On peut en avoir ?

Ce soir-là, Sanjit s'était étonné qu'on lui demande la permission. Bien qu'il soit le plus âgé, il ne lui était pas venu à l'esprit que c'était lui, le responsable.

— Pourquoi tu me poses la question ?

Bowie avait haussé les épaules.

— C'est toi, l'adulte, maintenant.

Sanjit avait souri.

— Eh bien, en tant qu'adulte temporaire, je décrète qu'on mangera de la glace au dîner. Prends un de ces pots et des cuillères. On ne s'arrêtera pas avant d'avoir raclé le fond.

Ce décret avait rendu tout le monde heureux pendant quelque temps. Puis, une fois repue, Peace avait levé la main comme à l'école.

— Tu n'es pas obligée de lever la main, lui avait expliqué Sanjit. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on va devenir ?

Sanjit avait étudié la question pendant quelques secondes. En temps normal, il n'était pas quelqu'un de très réfléchi, il s'en rendait compte. Il était plutôt du genre à plaisanter. Sans être un clown, il ne prenait jamais la vie très au sérieux. Ça, c'était le boulot de Virtue.

À l'époque où il vivait encore dans les ruelles de Bangkok, il avait été confronté à toutes sortes de dangers : les patrons d'ateliers clandestins qui vous kidnappaient pour vous faire trimer quatorze heures par jour, les flics qui vous tapaient dessus, les commerçants qui vous chassaient de leurs étals avec des bâtons de bambou, et puis les proxénètes qui vous livraient à des étrangers louches.

Pourtant Sanjit s'était toujours efforcé de prendre la vie du bon côté. Malgré la peur et la faim, il n'avait jamais renoncé, contrairement à d'autres enfants. Il n'était pourtant pas devenu brutal, alors qu'il devait voler pour survivre. Et tout en grandissant dans ces rues excitantes, terrifiantes, perpétuellement animées, il avait acquis une belle assurance, une attitude particulière vis-à-vis de l'existence, qui le différenciaient des autres. Il avait appris à vivre au jour le jour, sans s'inquiéter du lendemain. S'il avait de quoi manger, un bout de carton pour dormir et pas trop de puces dans ses vêtements, il s'estimait

heureux.

— Eh bien, on a plein de bouffe en réserve, annonça-t-il aux quatre visages tournés vers lui. Alors on n'a qu'à passer le temps, d'accord ?

Cette réponse avait suffi le premier jour. Ils étaient tous un peu sonnés, mais ils avaient toujours pris soin les uns des autres sans trop compter sur les adultes indifférents qui les entouraient. Ils s'étaient donc brossé les dents avant de se glisser dans leur lit. Sanjit avait été le dernier à regagner sa chambre.

Pixie était venue le rejoindre peu après. Puis Peace était entrée en essuyant ses yeux embués de larmes avec sa couverture. Bowie était arrivé un peu plus tard.

Au matin, ils s'étaient levés à l'heure habituelle. Ils s'étaient retrouvés autour d'un petit déjeuner constitué pour l'essentiel de toasts tartinés de beurre, de confiture et de Nutella, lesquels étaient interdits en temps normal. Ensuite, ils étaient sortis prendre l'air, et c'est alors qu'ils avaient remarqué un drôle de grincement.

Ils avaient couru jusqu'au bord de la falaise. Quelque trente mètres plus bas s'était échoué un magnifique yacht blanc si vaste qu'il possédait son propre hélicoptère. La proue effilée comme un poignard était fichée entre deux énormes rochers. Chaque vaguelette soulevait la coque du bateau, qui retombait dans un grincement sonore.

Ce yacht appartenait à leurs parents. Ils ne les avaient même pas prévenus de leur arrivée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? avait demandé Peace d'une voix tremblante.

Virtue lui avait répondu :

— Il s'est fracassé contre un rocher. Il avait dû mettre le cap sur l'île... et il s'est échoué ici.

— Pourquoi le capitaine ne l'a pas arrêté ?

— Parce qu'il a disparu, avait expliqué Sanjit. Comme les autres adultes.

A cet instant même, il avait compris l'horreur de la situation. Il n'avait jamais eu beaucoup d'affection pour les deux acteurs qui se prétendaient ses parents, mais, à la vue de leur yacht échoué sur les rochers, il avait pris toute la mesure du problème.

Ils étaient seuls sur l'île. Peut-être même seuls au monde.

— Quelqu'un va venir nous chercher, avait-il annoncé sans conviction.

Alors, ils avaient attendu. Pendant des jours. Puis des semaines. Très vite, ils avaient décidé de rationner la nourriture. Il en restait encore beaucoup en prévision des fêtes qui rassemblaient parfois plus d'une centaine d'invités venus en hélicoptère ou en jet privé.

Sanjit avait assisté à certaines de ces fêtes. Des loupiotes brillaient dans tous les coins, des gens célèbres en tenue de soirée buvaient,

mangeaient et riaient trop fort, tandis que les enfants restaient dans leur chambre. Parfois, on venait les chercher pour saluer les invités et les écouter dire tout le bien qu'ils pensaient de leurs parents qui avaient été si généreux de sauver « ces enfants-là ».

Sanjit, lui, n'avait jamais considéré son adoption comme un sauvetage.

Il restait donc beaucoup de nourriture. Mais le carburant qui alimentait le groupe électrogène commençait à manquer malgré tous leurs efforts pour l'économiser.

Et maintenant, c'était Bowie qui n'allait pas bien. D'habitude, Sanjit parvenait toujours à esquiver les responsabilités. Mais cette fois il ne pouvait pas laisser mourir Bowie.

Il n'existait que deux moyens de quitter l'île. Par bateau, et ils n'en avaient plus à leur disposition. Ou par hélicoptère. Et justement, ils en avaient un sous la main. Enfin, presque. Or, le temps était venu d'envisager sérieusement cette option, bien qu'elle paraisse impossible.

Sanjit et Virtue dénichèrent une corde dans l'appentis du jardinier. Sanjit noua une extrémité de la corde autour du tronc frêle d'un jeune arbre, et lança le reste dans le vide.

— On va probablement déraciner ce pauvre arbre, dit-il en riant.

Sanjit et Virtue descendirent. Les autres avaient reçu l'instruction de s'éloigner du bord de la falaise en attendant. Par deux fois, Sanjit perdit l'équilibre et glissa sur les fesses. Heureusement, il réussit à stopper sa chute en enfonçant les talons dans des broussailles. La corde ne s'avérait finalement d'aucune utilité pour descendre. Elle pendait à droite du sentier, hors d'atteinte.

Le yacht, baptisé le *Fly Boy Two*, était déjà rouillé, battu par les vagues et cerné par les algues qui s'agglutinaient sur la ligne de flottaison. Il tanguait au gré de la houle, et sa proue semblait s'agripper aux rochers contre lesquels elle s'était fracassée quelques mois plus tôt.

— Comment on va monter à bord ? demanda Virtue lorsqu'ils eurent atteint le pied de la falaise.

— C'est une très bonne question, Choo.

— Je croyais que t'étais invincible, Sanjit.

— Invincible, oui, mais pas inconscient.

Virtue se fendit de son éternel sourire désabusé.

— En escaladant ce rocher, on arriverait peut-être à s'accrocher au bastingage et à se hisser sur le bateau.

Vu d'ici, le yacht semblait beaucoup plus vaste. En outre, le léger ressac qui berçait la proue endommagée paraissait beaucoup plus dangereux.

— Bon, c'est moi qui m'y colle, petit frère, décréta Sanjit.

— Je suis meilleur grimpeur que toi, protesta Virtue.

Sanjit posa la main sur son épaule.

— Choo, frérot, c'est pas souvent que je suis courageux, alors profite. Ce sera peut-être ta dernière chance de voir ça.

Afin de prévenir toute protestation, Sanjit escalada aussitôt la saillie rocheuse et s'avança avec prudence, glissant de temps à autre sur la pierre tapissée d'algues et balayée par les embruns. Il s'appuya à la coque blanche du yacht. Sa tête se trouvait au niveau du pont.

Saisissant à deux mains le câble en acier du bastingage, il se hissa sur les coudes. La zone de danger se trouvait juste sous ses pieds ; s'il lâchait prise, il avait très peu de chances de s'en sortir indemne.

Bien qu'il ait dû faire des pieds et des mains pour grimper à bord, il ne s'en tira qu'avec un coude écorché et un bleu sur la cuisse. Haletant, il resta allongé pendant quelques secondes sur le pont en teck.

— Tu vois quelque chose ? cria Virtue.

— J'ai vu ma vie défiler, ça compte ?

Sanjit se releva, genoux pliés pour lutter contre le roulis.

Il ne perçut aucun bruit attestant d'une présence. Aucun signe de vie. S'il ne s'en étonna guère, il dut admettre que, dans un recoin de son esprit, il s'attendait à trouver des cadavres.

Les mains sur le bastingage, il se pencha vers le visage anxieux de son frère et lança :

— Ohé, matelot !

— Va jeter un coup d'œil, dit Virtue.

— Pour toi, ce sera « mon capitaine » !

Feignant la nonchalance, Sanjit s'avança vers la première porte qu'il aperçut. Il s'était déjà rendu sur le yacht à deux reprises, à l'époque où Todd et Jennifer étaient encore dans les parages, et il connaissait bien les lieux. Il éprouva le même malaise qu'il avait ressenti le jour des disparitions : celui d'évoluer dans un environnement hostile sans personne pour le protéger. Un silence de mort planait sur le bateau, à l'exception des grincements de la coque. De quoi donner la chair de poule. On se serait cru sur un vaisseau fantôme tout droit sorti de *Pirates des Caraïbes*, mais en plus classe, avec de jolis verres en cristal, des statuettes nichées dans des alcôves, des affiches de films encadrées et des photos de Todd et Jennifer posant avec quelque vieil acteur.

— Ohé ? cria Sanjit, et, immédiatement, il se sentit ridicule.

De retour sur le pont, il annonça :

— Il n'y a personne à bord, Choo.

— Ça fait des mois. Qu'est-ce que tu croyais ? Que tu les trouverais tous ici en train de jouer aux cartes et de manger des chips ?

Sanjit trouva une échelle et la fixa au flanc du bateau.

— Monte, cria-t-il.

Virtue s'exécuta avec des gestes prudents et Sanjit se sentit tout de suite un peu mieux. En se protégeant les yeux du soleil, il distingua Peace au sommet de la falaise, qui regardait dans sa direction, l'air inquiet. D'un geste, il lui signifia que tout allait bien.

— Bon, je parie que tu n'as pas trouvé de manuel de pilotage ?

— *L'Hélicoptère pour les nuls* ? plaisanta Sanjit. Non, désolé.

— On devrait fouiller le bateau.

— C'est ça, bonne idée, répliqua Sanjit, qui avait momentanément perdu son sens de l'humour et sa désinvolture en avisant Peace au sommet de la falaise. Parce que, entre nous, Choo, l'idée de faire voler un hélicoptère me file les chocottes.

Six canots quittèrent la marina sous le ciel étoilé. Il y avait trois enfants par bateau : deux aux rames, un à la barre. La flotte de Quinn. Son armada.

Il n'était pas obligé de ramer ; après tout, c'était lui, le patron. Pourtant, il aimait bien ça.

Avant, ils sortaient en canot à moteur, lançaient leurs lignes ou posaient leurs filets. Mais, comme tout le reste dans la Zone, l'essence était désormais rationnée. Ils avaient encore à disposition quelques centaines de litres de gasoil stockés dans la marina, qu'ils réservaient aux urgences et non aux corvées quotidiennes telles que la pêche.

Ils étaient donc contraints de s'user le dos à ramer. Les journées, interminables, débutaient bien avant l'aube. Il leur fallait une heure pour tout préparer : les filets qu'ils avaient rangés après les avoir fait sécher au soleil, les appâts, les hameçons, les lignes, les harpons, les bateaux, les réserves d'eau et de nourriture pour la journée, les gilets de sauvetage. Puis une heure de plus pour gagner le large à la rame.

Six bateaux : trois pour les lignes et les harpons, trois pour les filets. Ils se relayaient, car personne n'aimait s'occuper des filets. Il fallait ramer encore, les agiter lentement dans l'eau, puis les hisser à bord et extraire des mailles poissons, crabes et débris en tous genres. Une véritable corvée.

Plus tard, dans l'après-midi, une seconde flotte prenait la mer pour pêcher les chauves-souris bleues, une espèce mutante qui vivait dans les grottes sous-marines la nuit et sortait de l'eau pendant la journée. Elles servaient seulement à nourrir les vers qui grouillaient dans les champs. En échange, ceux-ci laissaient les enfants récolter les fruits et les légumes. L'économie de Perdido Beach reposait donc doublement sur les efforts de Quinn.

Ce jour-là, Quinn avait embarqué sur un des bateaux dédiés à la pêche au filet. S'il s'était laissé aller dans les mois qui avaient suivi l'apparition de la Zone, il s'enorgueillissait à présent de la force de ses bras et de ses jambes, de ses épaules et de son dos. Évidemment, le fait

de manger plus de protéines que les autres n'y était pas étranger.

Quinn avait travaillé toute la matinée avec Big Goof et Katrina. A eux trois, ils avaient fait du bon boulot. Ils avaient réussi à attraper un certain nombre de petits poissons et un très gros spécimen.

— Et moi qui croyais que le filet s'était accroché à quelque chose, déclara Big Goof.

Il examina d'un œil ravi le poisson de plus d'un mètre cinquante qui gisait au fond du bateau.

— Je crois que c'est notre plus grosse prise à ce jour.

— A mon avis, c'est un thon, renchérit Katrina.

Ils ne connaissaient pas les noms des espèces qu'ils péchaient. Tout ce qui comptait, c'était que ce soit mangeable. Or, la bête qui agonisait sous leurs yeux semblait tout à fait correspondre à ce critère.

— Peut-être, nuança Quinn d'un ton distrait. En tout cas, il est énorme.

— On n'était pas trop de trois pour le hisser à bord, lança Katrina.

Elle rit au souvenir de leur petite équipe glissant et jurant tandis qu'ils s'efforçaient de relever le filet.

— On a bien travaillé. Bon, c'est l'heure du brunch, non ? plaisanta Quinn.

C'était devenu une vieille blague, entre eux. Dès le milieu de la matinée, tout le monde mourait déjà de faim. Tirant de sa poche le sifflet qu'il utilisait pour communiquer avec sa flotte éparpillée, il émit trois longs sifflements. Les autres équipages reprirent leurs rames et mirent le cap sur son bateau. Ils avaient tous un regain d'énergie dès lors qu'il était l'heure de se rassembler pour manger.

Même à plus d'un kilomètre des côtes, ils n'essuyaient ni vagues ni tempêtes. C'était un peu comme canoter sur un paisible lac de montagne. Vue d'ici, Perdido Beach paraissait presque normale. A cette distance, la ville ressemblait à n'importe quelle charmante station balnéaire miroitant au soleil.

Ils sortirent leur mini-barbecue et le bois qu'ils gardaient au sec, puis Katrina, qui avait un don pour ce genre de chose, alluma un feu. Dans un autre canot, une fille sectionna la queue du thon, l'écailla, et découpa des steaks d'un rouge violacé. Pour compléter leur repas, ils avaient emporté trois choux et quelques artichauts bouillis. L'odeur du poisson en train de cuire était aussi puissante qu'une drogue. Personne n'avait les idées claires avant d'avoir mangé.

Une fois repus, ils s'installèrent confortablement pour bavarder, leurs bateaux sommairement amarrés les uns aux autres. Ensuite, ils consacraient une autre heure à la pêche avant d'amorcer à la rame le long trajet du retour.

— Je parie que c'était du thon, lança un garçon.

— Je ne sais pas ce que c'était, mais c'était bon. J'en aurais bien

mangé quelques tranches de plus.

— Hé, on a péché plein de poulpes ! plaisanta quelqu'un.

Les poulpes ne requéraient pas d'effort particulier ; la plupart du temps, ils se prenaient tout seuls dans les filets. En outre, ils n'étaient pas très appréciés. Pourtant, n'importe lequel de ces enfants avait dû en manger à maintes occasions.

— Tu sais ce qu'ils te disent, les poulpes ? répliqua son camarade en lui adressant un geste obscène.

Quinn regarda distraitement vers le nord. Perdido Beach se trouvait à l'extrême-sud de la Zone, nichée contre l'enceinte. Dans les premiers jours qui avaient suivi l'apparition du mur, Quinn avait fui Perdido Beach avec Sam, et ils avaient longé la côte dans l'espoir de trouver une issue. A l'origine, Sam projetait de suivre la paroi de bout en bout. Mais ils avaient vite dû renoncer à cette idée.

D'autres événements étaient survenus entre-temps.

— Vous savez quoi ? songea Quinn tout haut. On aurait dû explorer ce coin là-bas quand on avait encore plein d'essence.

— Pour quoi faire ? demanda Big Goof. Pour pêcher du poisson ?

Quinn haussa les épaules.

— On n'en manque pas ici. On ne rentre presque jamais bredouilles. Mais tu ne t'es jamais demandé si la pêche ne serait pas meilleure au nord ?

Big Goof considéra la question pendant quelques instants. Ce gars-là n'avait pas inventé l'eau chaude ; il était robuste et il avait bon cœur, mais il n'était pas très curieux.

— Ça fait loin, dit-il enfin.

— Oui, c'est vrai, concéda Quinn. Mais si on avait encore de l'essence...

Il rabattit le bord de son chapeau mou sur son front et envisagea de faire un petit somme. Non, ce n'était pas raisonnable. Pour la première fois de sa vie, Quinn avait des responsabilités. Il n'avait aucune envie de tout faire foirer.

— Il y a des îles, vers là-bas, déclara Katrina.

— Ouais, fit-il en bâillant. J'aurais bien aimé aller y jeter un coup d'œil. Mais Goof a raison : ça fait loin.

29 HEURES
51 MINUTES

BRIANNA ACCUEILLIT BRITTNEY chez elle, comme Sam le lui avait demandé. Elle lui donna une chambre.

Sam lui avait recommandé de ne pas souffler mot de toute cette histoire. Elle ne voyait rien à y redire.

Si Brianna respectait Astrid, Albert et les autres membres du Conseil, Sam et elle s'étaient battus côte à côte plus d'une fois. Il lui avait sauvé la vie. Elle en avait fait autant pour lui.

Jack séjournait aussi chez elle, mais, de son point de vue, ça ne regardait personne, pas même Sam. Le malade était en voie de guérison. Son rhume s'apparentait à un de ces virus qui ne durent pas plus de vingt-quatre heures. Sa toux spectaculaire s'était calmée. Le sol et les murs de la maison n'étaient donc plus menacés. En outre, Jack avait une bizarrerie charmante, celle de ne jamais rien voir ailleurs que sur un écran d'ordinateur. Par conséquent, Brianna ne pensait pas qu'il remarquerait la présence de leur nouvelle locataire, à moins qu'elle n'entre dans sa chambre avec une clé USB branchée sur la tête.

Sam avait aussi exigé que Brianna s'en tienne à nourrir Brittney. Elle pouvait éventuellement l'aider à faire un peu de toilette, même si désormais la douche se réduisait à une baignade dans l'océan.

— Ne lui pose aucune question, avait-il ordonné sans détour.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on n'a peut-être pas envie de connaître les réponses, avait-il maugréé avant d'ajouter d'un ton radouci : Écoute, il ne faut pas la stresser, OK ? Il s'est passé un truc vraiment bizarre. On ne sait pas encore s'il s'agit d'une mutation, mais, en tout cas, elle revient de loin.

— Sans blague ? avait rétorqué Brianna. Et cette histoire de morte vivante, ça ne te dérange pas ?

Sam avait poussé un soupir résigné.

— S'il faut l'interroger, ce n'est sans doute pas à moi de m'en charger. Et encore moins à toi.

Brianna avait compris le sous-entendu. Même s'il était déterminé à cacher la présence de Brittney dans un premier temps, Sam savait qu'il faudrait tôt ou tard rendre publique la nouvelle. Et il pensait

probablement que c'était à Astrid de questionner Brittney.

Soit.

— Alors, Brittney, comment ça va ? lança Brianna.

Elle était levée depuis quelques minutes, mais elle avait eu le temps de courir jusqu'à la plage, de remplir une bassine d'eau salée et de regagner la maison.

Brittney se trouvait toujours dans la chambre où Brianna l'avait installée, étendue, immobile, sur le lit, les yeux grands ouverts. Brianna en venait à se demander si elle avait dormi. Les zombis n'avaient peut-être pas besoin de sommeil ?

Brittney se redressa dans le lit tandis que Brianna posait la bassine sur la table de nuit.

— Tu veux faire un brin de toilette ?

Les draps couverts de boue n'étaient pas beaucoup plus sales qu'en temps normal. Il était désormais très difficile d'obtenir un linge propre en le lavant dans l'océan, même en le frottant à une vitesse prodigieuse comme Brianna.

Il ressortait toujours sale et figé par le sel. Résultat, tout le monde se grattait.

Brittney esquissa un sourire, découvrant ses bagues dentaires noircies, mais ne montra aucune intention de se laver.

— OK, file-moi un coup de main.

Brianna ramassa un vieux tee-shirt sale par terre, le trempa dans l'eau, et ôta un peu de boue sur l'épaule de Brittney. La peau de celle-ci n'en sortit pas plus propre. Brianna frotta plus fort ; elle n'obtint pas davantage de succès.

Un frisson lui parcourut le dos. Pourtant, il en fallait beaucoup pour effrayer Brianna. Elle s'était habituée au fait que son pouvoir la rendait quasi invulnérable. Elle avait affronté Caine avant de s'éloigner dans un éclat de rire. Mais cette situation était autrement perturbante.

La gorge serrée, Brianna se remit à frotter, sans résultat.

— Bon. Brittney, il est peut-être temps que tu m'expliques ce qui t'arrive. Parce que moi, j'aimerais bien être sûre que tu ne vas pas te jeter sur moi pour me bouffer la cervelle.

— La cervelle ? répéta Brittney.

— Ouais. Admets-le, Brittney, tu es un zombi. Je ne suis pas censée employer ce mot, mais un mort qui sort de sa tombe pour se balader parmi les vivants, c'est un zombi.

— Je ne suis pas un zombi, protesta calmement Brittney. Je suis un ange.

— Ah.

Brianna réfléchit à cette explication pendant quelques instants.

— Bon, c'est mieux que d'être un zombi, j'imagine.

— Donne-moi ta main.

Brianna hésita, puis se dit que si Brittney essayait de la mordre, elle pourrait toujours ôter sa main avant qu'elle ait le temps d'y planter les dents. Elle s'exécuta. Brittney lui prit la main et la pressa sur sa poitrine.

— Tu entends ?

— Quoi ?

— Le silence. Mon cœur ne bat plus.

Brianna sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Et je ne respire pas, ajouta Brittney.

— Ah bon ? murmura Brianna. Brittney, tu... tu es restée longtemps sous terre.

— Très longtemps, admit-elle.

Elle fronça les sourcils et la boue indélébile qui maculait son visage se craquela.

— Donc, tu dois avoir faim, pas vrai ? s'enquit Brianna, se remémorant sa première inquiétude.

— Je n'ai pas besoin de manger. J'ai bu de l'eau hier soir, mais je ne l'ai pas sentie descendre dans mon estomac. Alors j'ai compris...

— Quoi ?

— Que je n'en avais pas besoin.

— Bon.

Brittney sourit de nouveau.

— Je n'ai pas envie de te bouffer la cervelle, Brianna.

— Tant mieux. Qu'est-ce que tu veux faire, alors ?

— La fin est proche, Brianna. C'est pour ça que je suis revenue avec Tanner.

— Avec... ? Bon. Quand tu dis « la fin », qu'est-ce que tu entends par là ?

— La Prophétesse est déjà parmi nous. Elle nous emmènera loin d'ici.

— Super, répliqua sèchement Brianna. J'espère juste que la bouffe est meilleure là-bas.

— Oh oui ! fit Brittney avec enthousiasme. Il y a des gâteaux, des cheeseburgers et tout ce que tu peux souhaiter.

— Alors tu es une prophétesse ?

— Non, non, répondit Brittney en baissant modestement les yeux. Moi, je suis un ange. Un ange vengeur venu détruire le démon qui rôde parmi nous.

— Lequel ? On en a quelques-uns en réserve. Celui qui a une fourche ?

Brittney sourit d'un air mystérieux.

— Ce démon-là n'a pas de fourche, Brianna. Il a un fouet.

Brianna resta silencieuse pendant quelques secondes.

— J'ai un truc à faire, dit-elle enfin.
Et elle détala.

— Qu'est-ce que tu veux pour ton anniversaire ? demanda John à Mary.

Elle secoua la serviette de table pleine d'excréments qui doublait la couche-culotte. Les selles tombèrent dans une poubelle en plastique qui serait emportée par la suite pour être enterrée dans un fossé creusé par la pelleteuse d'Edilio.

— J'aimerais ne pas avoir à faire ça, ce serait un anniversaire génial, maugréa-t-elle.

— Je suis sérieux, lança John sur un ton de reproche.

Mary sourit et se pencha pour coller son front contre celui de son frère. C'était leur façon à eux de se montrer qu'ils s'aimaient.

— Moi aussi je suis sérieuse.

— Tu devrais prendre ta journée, suggéra John. Tu es censée te préparer en vue du grand moment. Il paraît que c'est assez intense.

— Ça en a l'air, observa Mary d'un ton vague.

Elle laissa tomber la couche dans un seau à moitié rempli d'eau qui dégageait une forte odeur de Javel. Le seau était posé sur un petit chariot rouge qu'on poussait ensuite jusqu'à la plage. Là, les enfants de corvée de lessive s'efforçaient de nettoyer les langes sales dans l'océan avant de les renvoyer encore tachés et raidis par le sable et le sel.

— Tu es prête, dis ? s'enquit John.

Mary jeta un coup d'œil à la montre de Francis qu'elle avait ôtée pour s'occuper de la couche. Combien d'heures restait-il ? Combien de minutes avant le grand saut ?

— J'ai lu les instructions, répondit-elle en hochant la tête. J'ai parlé à quelqu'un qui était passé par là. J'ai fait tout ce qu'on m'a demandé.

— Bien, dit John tristement, puis soudain il ajouta : Tu le sais, qu'Orsay est une menteuse, hein ?

— Je sais qu'à cause d'elle Francis n'est plus là, répliqua Mary. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Tu vois ? Regarde ce qui lui est arrivé pour l'avoir écoutée !

— Je me demande comment va Jill, songea Mary à voix haute tout en prenant une autre couche.

Avec la disparition de Francis et sans quelqu'un d'assez expérimenté pour le remplacer, elle avait encore plus de travail que d'habitude. Et ce n'étaient pas les corvées les plus agréables.

— Elle va bien, j'en suis sûr, lança John.

— Oui, mais si Orsay est une menteuse, peut-être que je n'aurais pas dû la laisser emmener Jill.

John, visiblement décontenancé par cette remarque, ne sut que

répondre. Il rougit et baissa les yeux. Devant sa réaction, Mary crut qu'il s'inquiétait pour Jill ; elle ajouta aussitôt :

— Moi aussi, je suis sûre qu'elle va bien.

— Ce n'est pas parce que Orsay est une menteuse qu'elle la traite mal.

— Il faudrait quand même que j'aie vérifié. À un moment perdu.

Elle partit d'un rire amer. Cette plaisanterie rebattue avait cessé d'être drôle depuis longtemps.

— Tu devrais te tenir à l'écart d'Orsay, marmonna John.

— Mmm...

— Bah, je n'en sais rien. Mais Astrid prétend qu'elle a tout inventé.

— Si Astrid le dit, ça doit être vrai.

John ne répliqua pas, mais son visage s'assombrit.

— Bon, conclut Mary. On peut emporter tout ça à la plage.

John parut soulagé d'avoir trouvé une occasion de s'échapper. Mary l'entendit s'éloigner en poussant devant lui le chariot grinçant. Elle parcourut la pièce du regard. Des trois aides présentes, seule une était réellement motivée et formée. Mais elles pouvaient bien gérer la situation pendant quelques minutes sans elle.

Mary se lava les mains aussi soigneusement que possible et les essuya sur son jean désormais trop large. Où était Orsay, à cette heure-ci ?

Elle sortit de la crèche et prit une grande bouffée d'air frais. Les yeux fermés, elle savoura ce moment. Quand elle les rouvrit, elle vit Nerezza s'avancer précipitamment vers elle, comme si elles avaient prévu de se retrouver et qu'elle était un peu en retard au rendez-vous.

— Tu es...

— Nerezza, lui rappela la fille.

— Oui, c'est vrai. C'est bizarre, je ne me souviens pas de t'avoir rencontrée avant le jour où tu es venue chercher Jill.

— Oh, tu m'as vue dans les parages. Mais je ne suis pas quelqu'un d'important. Toi, tout le monde te connaît, par contre, Mary.

— Je cherchais justement Orsay.

— Pourquoi ?

— Je voulais savoir si Jill allait bien.

— Ce n'est pas la vraie raison, objecta Nerezza en souriant imperceptiblement.

Mary se rembrunit.

— OK. Francis, la voilà, la raison. J'ignore ce que lui a raconté Orsay, mais tu dois être au courant de ce qu'il a fait. J'ai du mal à croire que c'était ce qu'elle voulait. Il faut mettre un terme à tout ça et empêcher que ça se reproduise.

— Empêcher quoi ?

— Francis est parti. Il s'est tué.

Nerezza leva les sourcils.

— Quoi ? Non ! Non, Mary. Il a rejoint sa mère.

— C'était stupide de sa part. Personne ne sait ce qui se passe quand on disparaît.

Nerezza posa la main sur le bras de Mary. Ce geste la surprit. Bien qu'elle ne soit pas sûre d'apprécier, elle ne fit pas mine de la repousser.

— Mary, la Prophétesse sait, elle. Elle le voit toutes les nuits.

— Ah oui ? Moi, j'ai entendu dire qu'elle avait tout inventé.

Je sais ce qu'on t'a dit, lâcha Nerezza d'un ton dédaigneux. Astrid prétend que la Prophétesse est une menteuse. Mais tu dois savoir qu'Astrid est très portée sur la religion et très, très fière. Elle s'imagine que c'est elle qui détient toute la vérité. Elle ne supporte pas l'idée que quelqu'un d'autre puisse être choisi pour la révéler.

— Je connais Astrid depuis longtemps, protesta Mary.

Elle était sur le point de contester les propos de Nerezza et, cependant, elle avait raison sur un point, non ? Astrid était fière. Elle avait des convictions très fortes.

— Écoute les paroles de la Prophétesse, reprit Nerezza sur le ton de la confidence. Elle a prédit que nous allions traverser des épreuves terribles. La fin est proche. Le moment venu, Mary, l'ange et le démon viendront à nous. Et au soleil couchant nous serons délivrés.

Fascinée, Mary retint son souffle. Elle aurait voulu balayer les propos de Nerezza d'une remarque cinglante, mais celle-ci semblait convaincue de ce qu'elle avançait.

— Viens cette nuit, Mary. Dans les heures qui précèdent l'aube. Viens, et la Prophétesse t'expliquera tout en personne, je t'en donne ma parole. Ensuite, tu verras, j'en suis persuadée, que seules la vérité et la bonté l'animent.

Elle sourit et croisa les bras sur sa poitrine.

— Elle est comme toi, Mary : forte, généreuse et pleine d'amour.

16 HEURES
42 MINUTES

A LA NUIT NOIRE, Orsay se percha sur un rocher. Elle l'avait déjà fait maintes fois, et savait donc où prendre appui. La roche était glissante par endroits, et elle craignait parfois de tomber dans l'eau.

Elle se demandait souvent si elle se noierait. La mer n'était pas profonde à cet endroit, mais que se passerait-il si elle se cognait la tête en tombant ? Elle s'imaginait perdre conscience dans l'eau, la bouche pleine d'écume.

La petite Jill, vêtue d'une robe propre, lui emboîtait le pas. Elle se révélait étonnamment agile. Nerezza se trouvait juste derrière et ne la quittait pas des yeux.

— Sois prudente, Prophétesse, murmura-t-elle. Toi aussi, Jill.

Nerezza était une jolie fille. Beaucoup plus jolie qu'Orsay, qui était pâle et frêle, presque décharnée. Nerezza quant à elle était robuste avec une peau mate parfaitement lisse et des cheveux noirs lustrés. Ses yeux d'un vert intense brillaient d'un éclat étrange. Parfois, Orsay avait l'impression qu'ils luisaient dans le noir.

Nerezza la défendait toujours bec et ongles. Un petit groupe d'enfants les attendaient déjà au pied des rochers. Nerezza se tourna vers eux.

— Le Conseil fait circuler des mensonges à notre sujet parce qu'on ne veut pas que vous sachiez la vérité.

Les fidèles levèrent vers Orsay des yeux pleins d'espoir. Ils voulaient vraiment croire qu'elle était une prophétesse, et cependant ils avaient entendu les rumeurs...

— Mais pourquoi ils veulent pas qu'on sache ? demanda quelqu'un.

Nerezza fit une moue compatissante.

— Ceux qui ont le pouvoir font en général tout pour le garder.

Son air cynique et entendu s'avéra apparemment efficace. Les enfants hochèrent la tête en imitant son expression sérieuse. Orsay avait presque du mal à se rappeler comment était sa vie avant que Nerezza devienne son amie et sa protectrice. Elle n'avait même pas remarqué sa présence en ville jusqu'à récemment. C'était bizarre, étant donné qu'elle n'était pas le genre de fille à passer inaperçue. Cependant, Orsay elle-même était relativement nouvelle à Perdido Beach. Avant, elle vivait avec son père, garde forestier dans le parc

national de Stefano Rey. Elle avait débarqué en ville bien après l'apparition de la Zone.

En revanche, ses pouvoirs se développaient depuis longtemps. D'abord, elle n'avait pas compris d'où venaient les images bizarres qui hantaient son esprit. Elle avait fini par s'apercevoir qu'elle était capable de pénétrer les rêves d'autrui, de se promener dans leur inconscient, de voir à travers leurs yeux, d'éprouver les mêmes sensations qu'eux.

Ce n'était pas toujours une expérience agréable : elle était entrée dans la tête de Drake et personne n'avait envie de voir ça.

Avec le temps, ses dons semblaient s'être étendus. On lui avait demandé d'essayer de pénétrer les pensées du monstre dans la mine, cette chose qu'on surnommait l'Ombre ou le gaiïaphage. Cette expérience l'avait atrocement meurtrie, comme si la lame d'un scalpel avait fouillé son cerveau et transpercé ses défenses. Après, plus rien n'avait été comme avant. Suite à ce contact, ses pouvoirs avaient pris une dimension nouvelle, déplaisante.

Désormais, quand elle touchait la paroi, elle voyait les rêves de ceux qui se trouvaient de l'autre côté. Elle sentait leur présence tout en escaladant les derniers rochers qui la séparaient du mur. Cependant, elle n'entendait pas encore leurs voix, et ne pouvait pas pénétrer leurs rêves.

Pour ça, il fallait toucher l'enceinte. Car, de l'autre côté, ils posaient eux aussi les mains sur la muraille grise. Orsay se l'imaginait à la fois fine et impénétrable, un rempart de verre laiteux d'à peine quelques millimètres d'épaisseur.

De l'autre côté, dans leur monde d'avant, parents et amis venaient en pèlerins toucher la paroi afin d'entrer en communication avec le seul esprit capable d'entendre leurs cris de détresse et de partager leur peine. Ils appelaient Orsay.

La plupart du temps, elle les entendait. D'abord, elle avait eu des doutes, qui l'assaillaient encore quelquefois. Mais les visions semblaient si réelles ! C'était ce que Nerezza lui avait expliqué : « Tout ce qui est de l'ordre du ressenti ne trompe pas. Cesse de douter de toi, Prophétesse. »

Mais parfois Orsay doutait aussi de Nerezza, sans jamais lui avoir fait part de ses soupçons. Il se dégageait d'elle une grande force et des zones d'ombre qu'Orsay devinait derrière les apparences. Certains jours, les certitudes de Nerezza en venaient presque à l'effrayer.

Orsay avait enfin atteint son rocher. Elle constata avec surprise que des dizaines d'enfants s'étaient rassemblés sur la plage. Certains avaient même escaladé le pied de la falaise. À la manière d'un garde du corps, Nerezza se posta juste devant Orsay pour les tenir à distance.

— Regarde comme ils sont venus nombreux, chuchota-t-elle.

— Oui, fit Orsay. Trop nombreux. Je ne pourrai jamais...

— On ne te demande pas l'impossible, l'interrompit Nerezza. Personne ne souhaite que tu souffres plus que ce que tu peux supporter. Mais veille à parler avec Mary. Occupe-toi au moins de sa prédiction.

— Ça fait mal, murmura Orsay.

Elle s'en voulait de l'admettre devant tous ces visages anxieux et implorants tournés vers elle, alors qu'il lui suffisait d'endurer la souffrance pour apaiser leurs peurs.

— Tu vois ! Ils sont venus malgré les mensonges d'Astrid.

— Astrid ?

Orsay fronça les sourcils. Nerezza avait déjà fait allusion à Astrid auparavant. Mais d'ordinaire Orsay avait l'esprit ailleurs. Elle n'avait qu'une conscience vague de ce qui se passait autour d'elle. Depuis qu'elle était entrée en contact avec l'Ombre, elle avait l'impression d'évoluer dans un monde aux couleurs passées et de toucher les choses à travers des bandes de gaze.

— Oui. Astrid le petit génie fait circuler des rumeurs sur ton compte. Cette fille est le mensonge incarné.

Orsay secoua la tête.

— Tu te trompes. Astrid est quelqu'un de très honnête.

— C'est elle, pas de doute là-dessus. Elle se sert de Taylor, Howard et quelques autres pour arriver à ses fins. Les mensonges se propagent vite. À cette heure, tout le monde doit déjà être au courant. Et pourtant, regarde comme ils sont venus nombreux !

— Je devrais peut-être arrêter...

— Tu ne dois pas te laisser atteindre par ces ragots, Prophétesse. Nous n'avons rien à craindre d'Astrid, ce soi-disant génie qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

Nerezza sourit d'un air mystérieux, puis parut s'arracher à sa rêverie. Avant qu'Orsay ait pu lui demander ce qu'elle entendait par là, elle reprit :

— Laissons chanter la Sirène.

Orsay n'avait entendu Jill chanter qu'à deux reprises.

A ces deux occasions, elle avait eu l'impression de vivre une expérience mystique, quasi religieuse.

— Jill, lança Nerezza, tiens-toi prête.

Puis, haussant la voix, elle s'adressa aux enfants rassemblés sur la plage :

— Nous avons une expérience très spéciale à vous proposer. Notre petite Jill a une chanson pour vous, inspirée par la Prophétesse. Je crois qu'elle va vous plaire.

Jill entonna le premier couplet d'une chanson qu'Orsay ne reconnut

pas tout de suite.

Doucement, doucement...

Les oiseaux blottis

Dans le creux des nids...

Le monde enveloppa Orsay comme une couverture chaude et douce. Sa mère n'était pas du genre à lui chanter des berceuses, et pourtant, dans sa tête, elle était devenue la mère dont elle avait toujours rêvé.

...Se sont endormis.

Bonne nuit.

À présent, Orsay pouvait voir danser dans son imagination tous les petits oiseaux de la chanson. Ils transportaient avec eux la vie qu'elle n'avait jamais eue, un univers qu'elle n'avait jamais connu, une mère qui chantait pour elle...

Doucement, doucement...

Jill se tut et Orsay cilla tel un somnambule qui s'éveille brusquement. Elle s'aperçut que ses disciples s'étaient rapprochés les uns des autres en se pressant contre les rochers. Cependant, leurs yeux n'étaient pas fixés sur Jill ni sur Orsay. Ils regardaient dans le vague, cherchant du regard le soleil couchant et le visage de leur propre mère.

— C'est l'heure, annonça Nerezza en se tournant vers Orsay.

— D'accord, fit-elle.

Elle posa la main sur la paroi et sentit une décharge électrique lui brûler le bout des doigts. La douleur était toujours aussi intense, même après tout ce temps. Elle devait réprimer une envie irrépressible de reculer.

Mais elle persista, et la brûlure s'étendit à chaque nerf de sa main avant de remonter le long de son bras. Elle ferma les yeux.

— Est-ce que... Mary est là ?

Un murmure s'éleva parmi les enfants rassemblés. Orsay rouvrit les yeux et, à travers ses larmes, vit Mary Terrafino, au fond, derrière les autres. Pauvre Mary ! Son fardeau était si lourd à porter ! Comme elle était maigre, à présent !

— C'est de moi que tu parles ? s'enquit-elle.

Orsay ferma les yeux.

— Ta mère... Elle rêve de toi, Mary.

Orsay sentit les images affluer ; à la fois déroutantes et réconfortantes, elles lui faisaient oublier la douleur.

— Tu lui manques... Elle rêve de toi petite. Tu étais furieuse parce qu'à Noël ton petit frère avait eu le jouet que tu réclamais.

— Le skate-board, murmura Mary.

— Elle rêve que tu seras bientôt auprès d'elle. Ton anniversaire est proche, Mary. Il faut grandir maintenant. Elle pense que tu en as assez fait. C'est à d'autres de prendre la relève.

— Mais je ne peux pas abandonner ces enfants ! protesta Mary, bouleversée.

— Ton anniversaire tombe le jour de la fête des Mères, chuchota Orsay, bien que ses mots résonnent étrangement à ses propres oreilles.

— Oui, comment tu l'as...

— Ce jour-là, Mary, tu délivreras tes petits protégés afin de redevenir toi-même une enfant.

— Je ne peux pas les laisser...

— Tu ne les laisseras pas, Mary. Au soleil couchant, tu les guideras vers la liberté.

Sanjit avait passé la soirée à regarder un film mettant en scène son père adoptif, *Fly Boy Too*. Ce n'était pas la première fois. Ils avaient vu tous les films de Todd Chance, et ceux de Jennifer Brattle qui n'incluaient pas de scènes de nu.

Cependant, *Fly Boy Too* présentait un intérêt particulier à cause de la séquence de douze secondes montrant un acteur – ou un véritable pilote, qui sait ? – en train de manœuvrer un hélicoptère tout en mitraillant John Gage – interprété par Todd Chance – qui sautait de wagon en wagon sur un convoi de marchandises lancé à grande vitesse.

Sanjit s'était repassé cette courte séquence une bonne centaine de fois, jusqu'à en avoir la cervelle en bouillie et l'œil vitreux.

Maintenant que tous les autres étaient couchés, c'était son tour de veiller Bowie. Il s'installa dans le grand fauteuil, au chevet du petit garçon. Derrière lui, une lampe orientable dispensait une flaque de lumière sur le livre qu'il avait ouvert. C'était un roman de guerre dont l'action se situait au Vietnam, un pays frontalier de sa terre natale, la Thaïlande. Apparemment, le Vietnam était entré en guerre contre les Américains à une époque. Sanjit ne s'intéressait pas au conflit proprement dit mais au fait que les États-Unis avaient eu recours à beaucoup d'hélicoptères, et que le roman faisait la part belle à un soldat qui pilotait un de ces appareils.

Ce n'était pas grand-chose, mais c'était tout ce qu'il avait. L'auteur avait dû effectuer des recherches car ses descriptions semblaient réalistes.

Cependant, ce n'était pas ainsi que Sanjit apprendrait à piloter un hélicoptère.

Bowie tourna brusquement la tête comme s'il se débattait avec un mauvais rêve. Sanjit se pencha pour poser la main sur son front moite. Il était brûlant de fièvre.

Bowie était un bel enfant avec des yeux d'un bleu limpide et de grandes dents écartées. Il était si pâle qu'il faisait parfois penser à ces dieux en marbre blanc que Sanjit avait pu admirer dans sa lointaine enfance. Leur peau était froide au toucher, contrairement à celle de Bowie.

Une leucémie ? Non, impossible. Mais il ne pouvait pas non plus s'agir de la grippe. Il était alité depuis trop longtemps. En outre, personne n'avait contracté sa maladie, alors elle n'était probablement pas contagieuse.

Sanjit ne voulait vraiment pas que ce petit garçon meure. Il avait vu trop de morts dans sa courte vie. Un vieux mendiant cul-de-jatte. Une femme enceinte dans une ruelle de Bangkok. Un homme poignardé par un maquereau. Et un garçon prénommé Sunan.

Sanjit avait pris Sunan sous son aile. Sa mère, une prostituée, avait disparu du jour au lendemain, et Sunan s'était retrouvé à la rue. Il ne savait pas grand-chose de la vie ; Sanjit avait donc dû lui enseigner le peu qu'il savait : comment voler de la nourriture ; comment s'échapper quand on était pris la main dans le sac ; comment gagner de l'argent en portant les valises des touristes ; comment obtenir quelques pièces auprès des commerçants en guidant de riches étrangers vers leur boutique.

En un mot, comment survivre. En revanche, il ne lui avait pas appris à nager.

Il l'avait sauvé des eaux de la Chao Praya, mais trop tard. Il avait suffi d'une minute d'inattention. Quand il l'avait sorti du fleuve boueux, l'enfant était déjà mort.

Sanjit se renfonça dans son fauteuil et se replongea dans sa lecture, les mains tremblantes.

Peace entra, vêtue d'un pyjama, en frottant ses yeux bouffis de sommeil.

— J'ai oublié Nounou, gémit-elle.

— Ah.

Sanjit repéra la poupée par terre, la ramassa et la tendit à la petite fille.

— C'est dur de dormir sans Nounou, hein ?

Peace se mit à bercer la poupée contre elle.

— Est-ce que Bowie va guérir ?

— Je l'espère, répondit Sanjit.

— Tu apprends à piloter l'hélicoptère ?

— Bien sûr. C'est trois fois rien. Il y a des pédales pour les pieds, et une espèce de manche appelé « pas collectif », et puis un autre

appelé... J'ai oublié. Mais ne t'inquiète pas.

— Je m'inquiète tout le temps, hein ?

— Oui, c'est vrai.

Sanjit sourit.

— Mais regarde, tu as beau t'imaginer le pire, jusqu'à présent il n'est rien arrivé.

— Oui, admit Peace, mais quand je fais un vœu, il ne se réalise pas non plus.

Sanjit soupira.

— Eh bien, je vais faire de mon mieux.

Peace s'avança pour le serrer dans ses bras puis sortit de la pièce en emportant sa poupée.

Sanjit retourna à son livre, et parcourut quelques pages dans l'espoir de glaner assez de détails pour être capable de faire décoller un hélicoptère posé sur un bateau. Lequel était situé à proximité d'une falaise.

Dans l'appareil, il devrait faire monter tous ceux qu'il aimait.

15 HEURES
59 MINUTES

— MARY ? JE PEUX RESTER AVEC TOI ?

— Non, mon chéri. Retourne te coucher.

— Mais j'ai pas sommeil.

Mary prit le petit garçon par l'épaule et le guida vers la pièce principale, dans laquelle s'alignaient à même le sol des matelas recouverts de draps sales. Elle n'y pouvait plus grand-chose.

« Ta mère pense que tu en as assez fait, Mary. »

Les enfants la vénéraient et ne tarissaient pas d'éloges à son égard. Super. Mary, qui se débattait nuit et jour avec sa routine épuisante, n'avait que faire de leur admiration.

Les « volontaires » qui traînaient les pieds. Les disputes sempiternelles des enfants au sujet des jouets. Les grands qui essayaient toujours de se décharger d'un petit frère ou d'une petite sœur auprès de la crèche. Les genoux égratignés, les rhumes, les saignements de nez, les dents de lait, les otites. Les gamins qui traînaient dehors, comme Justin, le dernier en date. Et les interminables séries de questions auxquelles il fallait répondre. Une demande d'attention constante, qui ne laissait pas une seconde de répit.

A l'approche de leur quinzième anniversaire, ils commençaient à y réfléchir, mais Astrid, à l'époque où ils avaient encore l'électricité et des imprimantes, avait rédigé une petite liste d'instructions intitulée : « Comment survivre au grand saut ».

Mary ne pensait pas Astrid capable de mentir délibérément, quoi qu'en dise Nerezza. Cependant, elle ne la jugeait pas infaillible non plus.

Le plus souvent, Mary n'avait pas de temps à consacrer aux questions d'ordre philosophique. Ce n'était rien de le dire. Chaque jour, elle était empêtrée jusqu'au cou dans les couches-culottes.

Mais la date fatidique approchait. D'abord il y avait eu Francis, et maintenant Orsay. *Ce jour-là tu délivreras tes petits protégés afin de redevenir toi-même une enfant...*

Mary sentait la dépression l'engloutir de nouveau. Patiente, elle l'observait, à l'affût, et au moindre signe de faiblesse, elle revenait.

Elle s'était forcée à manger. Puis elle s'était forcée à vomir. Elle

n'était pas bête. Elle savait bien qu'elle était encore en train de craquer. Bientôt, elle serait confrontée à cette épreuve figée dans le temps que décrivait le petit guide d'Astrid. Elle verrait le visage de sa mère, elle l'entendrait l'appeler...

Pose ton fardeau, Mary...

Va la retrouver...

Mary ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, Ashley se tenait devant elle. La petite fille pleurait à chaudes larmes. Elle avait fait un cauchemar et avait besoin d'être réconfortée.

Une dénommée Consuela, qui figurait parmi les soldats d'Edilio, l'avait vu la première.

Elle s'était empressée de prévenir Edilio. Elle faisait partie de l'équipe de nuit chargée de surveiller les rues dans les heures qui précédaient l'aube. En l'apercevant, elle avait poussé un hurlement et elle était aussitôt allée trouver Edilio, conformément aux instructions qu'elle avait reçues.

Dépêché sur les lieux, Edilio s'interrogeait maintenant sur la marche à suivre. La solution la plus sage aurait été d'en référer au Conseil. Il avait assez reproché à Sam de ne pas les avoir informés des derniers événements.

Mais cette fois.

— Qu'est-ce que je dois faire ? murmura Consuela.

— N'en parle à personne.

— Tu ne veux pas que j'aille chercher Astrid ou Sam ?

Des questions parfaitement sensées. Edilio aurait bien voulu lui donner des réponses tout aussi raisonnables.

— Tu peux t'en aller, dit-il enfin. Bon travail. Désolé que ce soit tombé sur toi.

Consuela s'éloigna, l'air soulagé. Edilio examina d'un œil morne la chose... la personne... le corps à ses pieds. La nouvelle allait dévaster Sam.

Dans les mois qui avaient suivi la mort de Drake Merwin, la défaite du gaiaphage et le compromis avec les vers, une paix fragile avait été instaurée dans la Zone. Edilio sentait que cet ordre précaire, cette organisation qu'il avait tant peiné à mettre en place et dont il s'était pris à espérer qu'elle durerait, venait de se désintégrer sous ses yeux comme un nuage de cendres.

Mary tenait un calendrier qu'elle avait dû fabriquer elle-même en traçant soigneusement des cases sur une grande feuille de papier paraffiné. Elle y avait ménagé des vides pour y griffonner quantité de notes et de pense-bêtes. La date d'anniversaire de chaque enfant. Un gamin qui se plaignait d'avoir mal à l'oreille. Se rappeler de rapporter plus de linge pour en faire des couches, ou de se procurer un nouveau

balai. Des consignes à donner à John ou aux autres travailleurs.

Elle examina le calendrier et son regard s'arrêta sur une note qu'elle avait écrite pour se rappeler de donner à Francis un jour de congé afin de le récompenser pour ses trois mois de travail acharné.

Francis s'était lui-même octroyé un congé définitif. Sur le planning figurait aussi une autre note remontant à plusieurs semaines : « trouver des A ». C'était le code pour « antidépresseurs ». Elle n'en avait pas trouvé. L'armoire à pharmacie de Dahra Baidoo était presque vide. Dahra avait donné à Mary une poignée de médicaments divers, mais ils avaient des effets secondaires. Mary faisait des cauchemars absurdes qui la perturbaient toute la journée suivante et lui faisaient redouter le sommeil.

Elle mangeait ce qu'on lui donnait, mais s'était remise à se faire vomir de temps à autre. Parfois, elle hésitait entre jeûner et s'autoriser à se fourrer un doigt dans la gorge pour tout régurgiter. Incapable de contrôler l'une ou l'autre de ces pulsions, elle devait en choisir une. Dans ces moments-là, elle se détestait et haïssait les petits cancers qui dévoraient son âme jour et nuit.

« Tu lui manques... »

Sur le calendrier, la date de la fête des Mères était marquée d'une croix rouge. Elle jeta un coup d'œil à la montre de Francis. Déjà ? Seize heures à peine la séparaient du moment fatidique.

Seize heures, ça ne lui laissait pas beaucoup de temps pour se préparer à lutter contre la tentation. Désormais, tous les enfants de la Zone savaient ce qui les attendait. Le temps semblait s'arrêter. Et, alors qu'on restait suspendu dans une espèce de limbes, la tentation se présentait sous les traits de la personne à qui on tenait le plus. Celle qu'on voulait retrouver à tout prix. Et qui, en l'occurrence, promettait la liberté, loin de la Zone.

Il existait une bonne centaine de théories sur les causes de ce phénomène. Mary avait entendu toutes sortes d'explications s'appuyant sur la numérologie, l'astrologie, des complots divers impliquant les scientifiques, le gouvernement, les extraterrestres...

L'hypothèse d'Astrid, la « version officielle », apparentait la Zone à une erreur de la nature, une anomalie que personne ne pouvait s'expliquer, avec des règles que les enfants vivant à l'intérieur de cette bulle devaient découvrir et intégrer.

La conséquence psychologique du grand saut n'était en fait qu'une distorsion de l'esprit. Le « tentateur » n'existait pas davantage que le démon qui lui succédait.

— C'est seulement le moyen qu'a trouvé ton cerveau pour mettre en scène le choix entre la vie et la mort, avait résumé Astrid de son éternel ton un peu condescendant.

La plupart du temps, les enfants n'y pensaient pas. Pour un gamin

de dix ou douze ans, cela semblait trop loin.

La paix n'avait jamais existé. La Zone finissait toujours par reprendre le dessus.

Sam se pencha au-dessus du cadavre et recula en chancelant. Edilio le rattrapa par le bras.

La panique submergea Sam et il se retint de prendre ses jambes à son cou. Il sentit son cœur tambouriner dans sa poitrine et son sang se glacer dans ses veines. D'un seul coup d'œil, il avait compris ce qui s'était passé.

— Hé, patron ? fit Edilio. Ça va, mon vieux ?

Sam ne trouva pas la force de répondre. Il aspira de petites bouffées d'air, comme un bambin au bord des larmes.

— Sam, reprit Edilio. Allons, vieux.

Son regard se posa sur le corps mutilé étendu par terre, puis sur son ami. Sam avait vécu le même calvaire. Il avait subi les mêmes blessures atroces. Le cadavre de ce garçon - était-ce Léonard ? Juanito ? - portait des marques qu'il n'était pas près d'oublier. Les marques d'un fouet.

La rue était silencieuse. Personne à l'horizon. Aucun témoin.

— Drake, dit Sam dans un souffle.

— Non, voyons. Drake est mort.

Pris d'une rage soudaine, Sam agrippa Edilio par le col de son tee-shirt.

— Tu ne vas pas me dire ce que je vois, Edilio ! C'est lui ! cria-t-il.

Avec douceur, Edilio repoussa la main de Sam.

— Écoute, je sais de quoi ça a l'air. J'ai vu à quoi tu ressemblais, alors je sais, OK ? Mais ça ne tient pas debout !

Drake est mort et enterré sous une tonne de rochers au fond d'une mine.

— C'est de Drake qu'on parle, dit Sam d'une voix blanche.

— Bon, ça suffit, Sam ! s'emporta Edilio. Tu pètes les plombs, là !

Sam ferma les yeux et la douleur afflua de nouveau en lui... Jamais il n'aurait pu imaginer que pareille souffrance pouvait exister. C'était comme être brûlé vif. Chaque coup de fouet lui arrachait des lambeaux de chair...

— Tu ne... tu ne sais pas ce que c'est...

— Sam...

— Même après que Brianna m'a injecté une pleine dose de morphine... Tu ne sais pas... Et je te souhaite de ne jamais connaître ça.

Taylor choisit ce moment pour apparaître. Apercevant le cadavre, elle réprima un cri et détourna les yeux.

— Il est revenu, dit Sam.

— Taylor, emmène Sam voir Astrid, ordonna Edilio.

— Mais Sam et Astrid se sont...

— Ne discute pas ! rugit-il. Ensuite, ramène-moi les autres membres du Conseil. Ils veulent savoir ce qui se passe ? Très bien. On va les réveiller.

— Ça ne s'oublie pas, dit Sam entre ses dents. Tu sais ça, Edilio ? Ça ne s'oublie pas. Ça me suit partout.

— Emmène-le, marmonna Edilio à l'intention de Taylor. Et dis à Astrid qu'il faut qu'on parle.

15 HEURES
57 MINUTES

— C'EST POUR CE SOIR, annonça Caine.

Il était si faible. Il ressentait la fatigue dans chacun de ses muscles et s'essouffait rien qu'en montant les marches menant au réfectoire, comme s'il venait de courir un marathon.

C'était ça, les effets de la famine.

Il essaya de compter les visages maigres et abattus qui s'étaient tournés vers lui, mais ne parvint pas à garder le chiffre en tête. Quinze ? Dix-sept ? Ils n'étaient certainement pas plus nombreux que ça.

La dernière bougie projetait un halo de lumière vacillant sur la table où s'empilaient jadis des pains de viande et des pizzas, des crèmes dessert et de la laitue défraîchie, des cartons de lait, les aliments qui composaient l'ordinaire d'une cantine.

Jadis, cette salle grouillait d'adolescents en bonne santé. Certains maigres, d'autres grassouillets, mais aucun d'eux n'ayant le visage hideux, émacié des personnes présentes aujourd'hui.

Le pensionnat Coates était l'établissement à la mode où les gens aisés envoyaient leurs gamins à problèmes. Les cas difficiles, les losers, les rebuts. Les mal-aimés. Le pensionnat Coates, c'était l'endroit où l'on pouvait abandonner ses gosses pour ne plus avoir à se préoccuper d'eux. Eh bien, on pouvait dire qu'il avait rempli sa mission.

Ne restaient que ceux qui avaient été assez veinards ou méchants pour survivre. Seuls quatre d'entre eux étaient des mutants avérés : Caine, quatre barres ; Diana, dont l'unique pouvoir consistait à évaluer celui des autres ; Bug, qui avait la capacité de se fondre dans le paysage ; et Penny, qui avait développé un pouvoir extrêmement utile, celui de créer des illusions. Elle pouvait vous convaincre que vous étiez attaqué par des monstres ou que les flammes vous dévoraient.

Elle en avait fait la démonstration sur un gamin prénommé Barry, lequel avait cru être poursuivi à travers la pièce par des lances acérées. Ils avaient bien ri quand il avait détalé en hurlant de terreur.

Quatre mutants, dont deux seulement — Caine et Penny — étaient capables de se battre. Bug rendait service à l'occasion. Et Diana, c'était Diana. Le seul visage qu'il avait envie de voir en ce moment même.

Cependant, elle gardait la tête dans les mains, les coudes appuyés sur les genoux. Les autres attendaient, le regard tourné vers lui. S'ils n'avaient aucune estime pour lui, au moins ils le craignaient encore.

— J'ai convoqué tout le monde ici ce soir parce que nous partons, reprit-il.

— T'as trouvé de la bouffe ? gémit quelqu'un.

— Là où on va, il y a de quoi manger. On connaît un endroit. C'est une île.

— Comment on va faire pour y aller ?

— La ferme, Jason. Cette île appartenait à deux acteurs célèbres dont vous vous souvenez peut-être : Todd Chance et Jennifer Brattle. Ils ont une énorme baraque, le genre d'endroit où on peut stocker des tonnes de bouffe.

— Le seul moyen d'aller là-bas, c'est par la mer, protesta Jason. Comment on va s'y prendre ?

— On va réquisitionner des bateaux, déclara Caine.

Il affichait une assurance qu'il était loin de ressentir.

Bug éternua. Il redevenait presque visible dans ces moments-là.

— Bug connaît le coin. Apparemment, cette histoire d'île était dans tous les journaux.

— Alors comment ça se fait qu'aucun de nous n'en ait entendu parler jusqu'à maintenant ? marmonna Diana, les yeux toujours fixés sur le sol.

— Parce que Bug est une andouille et que ça ne lui est pas venu à l'esprit de nous en informer, aboya Caine. Mais cette île existe bel et bien. Elle s'appelle Saint François de Sales. Elle figure sur les cartes.

Il sortit de sa poche un bout de papier froissé qu'il déplia. C'était une page arrachée à un atlas de la bibliothèque du pensionnat.

Il brandit la carte et se réjouit en voyant une lueur d'intérêt s'allumer dans le regard des personnes présentes.

— On va piquer des bateaux à Perdido Beach, poursuivit-il.

Cette déclaration anéantit le faible enthousiasme qu'il avait suscité.

— Ils ont plein d'armes et de mutants, objecta une fille surnommée Pampers.

— Oui, admit Caine d'un ton las. Mais ils vont être trop occupés pour faire attention à nous. Si l'un d'eux se met en travers de notre chemin, on s'en charge. Moi ou Penny.

Toutes les têtes se tournèrent vers l'intéressée, qui avait dû être jolie par le passé. Âgée d'une douzaine d'années, c'était une fille menue, d'origine chinoise, avec un nez minuscule et des sourcils qui lui donnaient constamment l'air surpris. À présent, elle ressemblait à un épouvantail. Elle avait le cheveu pauvre, les gencives rougies par la malnutrition et de l'urticaire sur les bras et le cou.

— T'es dingue, déclara Jason. Aller à Perdido Beach ? La moitié

d'entre nous ne peut même pas se traîner jusque-là-bas, sans parler de se battre. On est morts de faim, mec. À moins que tu aies de quoi nous nourrir, on crèvera avant d'avoir atteint l'autoroute.

— Écoutez-moi, dit Caine d'un ton calme. On a vraiment besoin de se remplir l'estomac.

Craignant la suite, Diana leva les yeux.

— Notre seul espoir, c'est cette île, reprit-il. Soit on se débrouille pour aller là-bas, soit il va falloir trouver quelqu'un d'autre à bouffer.

15 HEURES
27 MINUTES

ZIL S'ÉTONNAIT ENCORE d'en être arrivé là. La peur lui nouait le ventre, mais il ne pouvait plus reculer. C'était lui, le chef. Ils comptaient sur lui.

Le Général avec un G majuscule, comme disait Turk, ce sale petit lèche-bottes avec sa jambe estropiée et sa face de rat.

Et Hank. Hank lui filait la frousse. Il était probablement fou à lier. C'était même sûr et certain. Il était toujours le premier à provoquer, revendiquer, dépasser les bornes.

Quant aux autres... Ils étaient vingt-trois. Antoine, le gros toxico. Max. Rudy. Lisa. Trent. Une poignée d'autres que Zil connaissait à peine. Le seul qu'il appréciait vraiment, c'était Lance. Le cool de la bande. Beau gosse, et intelligent avec ça. C'était grâce à lui si Zil avait parfois l'impression de mériter sa fonction de Général avec un G majuscule.

De toute façon, il était trop tard pour faire marche arrière. Il avait conclu un marché avec Caine. C'était simple comme bonjour ; il y avait deux personnes dans la Zone que Zil devait craindre plus que tous les autres : Sam et Caine. Caine lui avait offert l'occasion de discréditer l'une et de faire ses adieux à l'autre.

C'était maintenant ou jamais.

Mais chaque chose en son temps. D'abord, l'essence. Ensuite, il serait trop tard pour avoir des scrupules. Il s'apprêtait à déclarer la guerre aux mutants.

Les vingt-trois membres de sa bande s'étaient éparpillés dans les rues sombres, seuls ou à deux, avec des flingues et des clubs de golf cachés sous leur veste ou leur sweat à capuche. Certains fanfaronnaient, d'autres rôdaient dans la pénombre comme des souris apeurées. Leur plus grande crainte à tous, c'était d'être repérés trop tôt par Sam. Il ne manquerait plus qu'il les arrête avant qu'ils aient pu commencer la fête !

Zil ricana malgré lui.

Turk l'accompagnait. Ils n'étaient pas armés – inutile de donner un prétexte à Sam pour les arrêter, s'ils venaient à se croiser.

— Tu vois, c'est à ça qu'on reconnaît un vrai chef, déclara Turk de sa voix mielleuse. Tu continues à rire malgré tout.

Zil ne répondit rien. Il avait le cœur dans la gorge.

Il suffisait d'un rien pour que la situation dérape. Brianna, Dekka, Taylor, Edilio, voire Orc. Chacun de ces mutants et leurs alliés, ces traîtres, pouvait faire capoter leur plan. Zil avait l'impression d'avancer au bord d'un précipice.

Une étape après l'autre. D'abord, la station-service. C'était ce soir ou jamais. Toute la ville devait être réduite en cendres. Après l'incendie, la bande des Humains rassemblerait les survivants sous son autorité. Alors il serait le Général incontesté, et pas le petit chef d'une bande de losers.

Brittney ignorait où elle était allée et ce qu'elle avait fait depuis qu'elle était sortie de chez Brianna. Des flashes lui revenaient parfois, pareils à des images extraites d'un film. Un endroit confiné sous une maison. Elle, gisant encore une fois dans la terre, son contact froid contre son dos. Des poutres tapissées de toiles d'araignées au-dessus de sa tête, le couvercle rassurant d'un cercueil.

D'autres visions surgissaient. Les rochers de la plage. Le sable qui gênait sa progression.

Elle se souvenait d'avoir vu deux enfants au loin. Ils avaient détalé en l'apercevant. Mais peut-être n'étaient-ils que des fantômes : Brittney n'était pas tout à fait sûre, chaque fois qu'elle croisait quelqu'un, qu'il existait vraiment. Tous ces gens semblaient réels en apparence : leurs yeux, leur bouche, leurs cheveux lui étaient familiers. Sauf que, par moments, elle avait l'impression que certaines parties de leur corps génèrent de la lumière.

Elle avait du mal à distinguer le rêve de la réalité. Tout ce qu'elle savait, c'était que, de temps à autre, Tanner se matérialisait à côté d'elle. Lui, il était bien réel.

La voix dans sa tête était bien réelle, elle aussi. Elle lui ordonnait de la servir, de choisir la bonne voie, celle du bien et de la vérité.

Puis Brittney se souvint d'avoir senti tout près d'elle la présence du démon. Oh oui, il était passé par là.

Mais elle, où était-elle donc allée ? Elle posa la question à son frère. Celui-ci n'avait pas l'air dans son assiette, ses blessures se détachaient sur sa peau blême.

— Où je suis, Tanner ? Comment j'ai atterri ici ?

— Tu t'es levée, tel un ange vengeur, répondit-il.

— Oui, mais où j'étais à l'instant ? Où j'étais ?

Un bruit de pas à l'autre bout de la rue. Sam et Taylor venaient à sa rencontre.

Sam était un bon gars. Taylor était une fille bien. Ils n'étaient pas de mèche avec le démon. Apparemment, ils ne l'avaient pas vue. Ils marchaient dans sa direction en laissant dans leur sillage un rayon de

lumière violette pareil à une traînée de bave d'escargot.

— Tu l'as vu, toi, Tanner ?

— Qui ça ?

— Le démon.

Tanner ne répondit pas. Les blessures qui avaient causé sa perte saignaient abondamment.

Brittney n'insista pas ; elle avait déjà oublié sa question.

— Il faut que je retrouve la Prophétesse, déclara-t-elle. Je dois la sauver des griffes du démon.

— Oui.

Tanner avait retrouvé son visage et son apparence angélique. À présent, il scintillait comme une étoile.

— Viens, ma sœur. Nous allons faire le bien.

Il observa Brittney sans mot dire et, l'espace d'une seconde, elle crut le voir sourire. Il découvrit les dents et une lueur rougeâtre s'alluma dans ses yeux.

15 HEURES
12 MINUTES

LA STATION-SERVICE ÉTAIT PLONGÉE dans l'obscurité totale. Zil leva les yeux vers le ciel constellé d'étoiles.

Elles scintillaient d'un éclat laiteux dans la nuit noire.

Zil n'était pas poète, mais il comprenait pourquoi les gens étaient fascinés par les étoiles. Un tas de types importants avaient dû lever les yeux vers elles avant d'accomplir un exploit.

Domage que ces étoiles-là soient factices.

Hank apparut tel un fantôme à côté de lui. Antoine l'accompagnait. Dans les ténèbres, Zil distingua le reste du groupe qui s'était déjà rassemblé au bord de l'autoroute. Serrés les uns contre les autres, ils semblaient nerveux ; la plupart d'entre eux se préparaient sans doute à détalier comme des lapins au moindre signe de danger.

— Chef ! appela Hank à mi-voix.

— Hank, répondit Zil d'un ton qui se voulait calme et rassurant.

— La bande des Humains attend les ordres.

Un murmure de voix s'éleva. Les moutons effarés bêlaient de concert pour se donner du courage.

Lance s'avança.

— J'ai vérifié. Sur les quatre gars d'Edilio qui sont censés monter la garde, deux se sont endormis. Pas de mutants, d'après ce que j'ai pu voir.

— Bien, dit Zil. En agissant vite et en tablant sur l'effet de surprise, on n'aura pas à blesser quelqu'un.

— Ne compte pas trop là-dessus, dit Hank.

— Ce qui doit arriver arrivera, renchérit Turk.

— C'est le destin.

Zil avala péniblement sa salive. S'il trahissait la moindre faiblesse, tout serait fini.

— C'est le début de la fin pour les mutants, annonça-t-il. Cette nuit, on rendra Perdido Beach aux humains.

— Vous avez entendu le chef ? lança Turk.

— Allons-y, conclut Hank.

Il portait en bandoulière un fusil presque aussi grand que lui. D'un geste ostentatoire, il ôta le cran de sécurité.

Ils se mirent en route. Zil marchait en tête, flanqué de Hank et de

Lance ; Antoine les suivait en se dandinant, Turk sur les talons.

Sans éveiller l'attention, ils traversèrent l'autoroute et dépassèrent le vieil écriteau indiquant le prix des carburants. Ils avaient atteint la première pompe quand quelqu'un cria :

— Hé !

Pour toute réponse, ils se mirent à courir.

— Hé ! Hé ! fit de nouveau la voix.

Le garçon, dont Zil ne connaissait pas le nom, se remit à crier.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança un autre.

PAN !

La détonation, suivie d'un éclair de lumière jaune, fut assourdissante. Hank venait d'ouvrir le feu. Le premier garçon tomba en arrière. Zil étouffa un cri. Il voulut intervenir : « Arrête, tu n'es pas obligé... »

Mais il était déjà trop tard.

Le second soldat leva son arme et parut hésiter. Hank, lui, n'hésita pas.

PAN !

Le garçon se détourna et s'enfuit dans la direction opposée après avoir jeté son fusil. D'autres cris s'élevèrent. Des tirs éclatèrent ici et là, à l'aveuglette, éclairant la nuit par intermittence.

— Cessez le feu ! beugla Hank.

La fusillade redoubla, mais tous les tirs provenaient du camp de Zil, à présent.

— Arrêtez ! s'écria Zil.

Le silence revint. Les oreilles de Zil bourdonnaient. Au loin, quelqu'un pleurait comme un bébé. Pendant un long moment, personne ne dit mot ni ne bougea. Le garçon qui gisait sur le dos ne remuait plus. Zil n'osa pas aller y regarder de plus près.

— Bon, on suit le plan, déclara Hank d'un ton calme, comme si toute la scène venait de se dérouler dans un jeu vidéo.

Ceux qui étaient chargés d'apporter les bouteilles les déposèrent par terre. Lance s'avança vers la pompe, la mit en marche et remplit un à un les récipients que lui tendaient des mains tremblantes.

— J'arrive pas à le croire, lança quelqu'un.

— On a réussi ! se réjouit un autre.

— Pas encore, grogna Zil. Mais c'est un bon début.

— Souvenez-vous, intervint Hank. Il faut enfoncer le chiffon tout au fond de la bouteille, comme je vous l'ai montré. Et gardez vos briquets au sec.

Ils dénichèrent une brouette dans les broussailles derrière la station-service. Elle n'avancait pas très bien – la roue était voilée – mais c'était suffisant pour transporter les bouteilles.

Les vapeurs d'essence donnaient la nausée à Zil. Nerveux, il

s'attendait que les soldats d'Edilio contre-attaquent d'une minute à l'autre. Il s'imaginait déjà Sam s'avancer, ses paumes crachant des flammes. Alors, tout serait fini.

Mais il avait beau scruter la nuit noire, il ne voyait pas venir un seul mutant.

Le petit Pete poussa un grognement tout en manipulant les boutons de sa console. Assis en retrait, Sam se taisait. Il n'avait pas ouvert la bouche depuis que Taylor l'avait traîné à l'intérieur de la maison avant d'aller réveiller Astrid.

Quand Taylor l'avait arrachée à son sommeil, celle-ci avait d'abord cru que c'était Sam qui revenait, et elle l'avait d'emblée pardonné.

Mais Taylor avait annoncé qu'elle devait repartir chercher les autres membres du Conseil, et Astrid avait compris qu'il s'était passé quelque chose de grave.

Maintenant, ils étaient tous là. Enfin, presque tous. Le bruit courait que Dekka en avait assez de toutes ces histoires. Mais, au moins, Albert s'était déplacé, et, du point de vue d'Astrid, les éléments importants du groupe étaient présents.

Malheureusement, Howard les avait rejoints, lui aussi. Personne n'avait eu le cœur de réveiller John au beau milieu de la nuit. Il aurait droit à un compte rendu de la réunion plus tard.

Ils étaient en nombre suffisant : Astrid, Albert, Howard, Edilio et Sam. Cinq sur sept. Astrid ne put s'empêcher d'en déduire que, quel que soit le vote, il pencherait en sa faveur.

Ils s'étaient rassemblés autour de la table sous la lumière blafarde d'un des soleils de Sam.

— Bon, Taylor, puisque Sam n'est pas décidé à parler, qu'est-ce qu'on fait tous ici ? demanda Astrid.

— Quelqu'un s'est fait tuer cette nuit, répondit Taylor.

Une centaine de questions surgirent dans l'esprit d'Astrid, mais elle commença par la plus importante.

— Qui ?

— Edilio pense que c'est Juanito. Ou Léonard.

— Il « pense » ?

— C'est difficile à dire.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit Albert.

Taylor jeta un coup d'œil à Sam. Il garda le silence, les yeux fixés sur la boule de lumière suspendue dans le vide. Puis il se tourna vers elle, et elle le trouva pâle et frêle comme s'il avait vieilli d'un seul coup.

— On l'a fouetté à mort, expliqua-t-elle. Ça ressemble beaucoup à ce qui est arrivé à Sam.

Sam baissa les yeux et noua les mains sur sa nuque, comme si sa tête

menaçait d'exploser.

— Drake est mort, protesta Albert avec l'air de quelqu'un qui espérait vraiment qu'il en soit ainsi.

— Eh bien..., fit Taylor.

— Eh bien quoi ? demanda Astrid.

Taylor se tortilla sur sa chaise, mal à l'aise.

— Moi, Edilio m'a juste demandé d'amener Sam ici et de rassembler le Conseil. Je crois que la découverte de ce corps a réveillé ses mauvais souvenirs.

— Ce gars a les mêmes blessures que moi, déclara Sam, les yeux rivés au sol. Je reconnaîtrais ces marques entre toutes. Je...

— Ça ne veut pas dire pour autant que c'est Drake, objecta Albert.

— Drake est mort ! s'exclama Astrid. Les morts ne reviennent pas. Ne soyons pas ridicules.

Howard ricana et fit le geste de se laver les mains.

— Bon. C'est là que je marche plus avec toi, Sammy.

Astrid frappa du poing sur la table, et la violence de sa réaction la surprit elle-même.

— Vous feriez mieux de m'expliquer ce que signifient ces échanges de regards.

— Brittney, répondit Howard en crachant ce nom comme si c'était du poison. Elle est revenue. Sam l'a installée chez Brianna et m'a fait jurer de ne pas en parler.

— Brittney ? répéta Astrid, perplexe.

— Tu sais, la Brittney qui est morte et enterrée depuis un bon moment déjà... Pas plus tard qu'hier, elle bavardait dans mon salon.

— Je ne comprends toujours pas...

— Eh bien, Astrid, faut croire qu'on a enfin découvert les limites de ton intelligence. Le hic, c'est que, brusquement, quelqu'un qui était mort et enterré n'est plus si mort que ça.

— Mais..., bégaya Astrid. Mais Drake...

— S'il est aussi mort que Brittney, ça peut poser un petit problème, étant donné que Brittney n'est pas tout à fait morte.

Astrid sentit son ventre se nouer. Non. C'était impossible. Même ici, même dans la Zone. Pourtant, Howard ne mentait pas. L'expression de Taylor confirmait ses propos. Et Sam ne s'était pas précipité pour le contredire.

Astrid se leva et le jaugea d'un air sévère. Elle avait mal à la tête, tout à coup.

— Tu ne m'as rien dit ? Un truc pareil se produit et tu n'en parles pas au Conseil ?

Sam n'osa pas lever les yeux.

— A toi, oui, il n'a rien dit, nuança Howard, qui semblait beaucoup s'amuser.

Astrid se sentait en partie désolée pour Sam. Elle savait qu'il ne s'était toujours pas remis de sa confrontation avec Drake. Il suffisait de le regarder, la tête basse et l'air égaré, pour en avoir la preuve.

Cependant, il n'était pas le seul à être terrorisé par Drake. Astrid avait eu elle aussi maille à partir avec lui. Elle pouvait encore sentir la brûlure de la gifle qu'il lui avait donnée. Pourtant, elle avait réussi à le rayer de ses souvenirs. Pourquoi Sam n'était-il pas capable d'en faire autant ?

Howard rit de nouveau.

— Sammy nous a interdit d'employer le mot tabou.

— Quel mot tabou ? s'emporta Astrid.

— Zombi.

Howard fit la grimace et tendit les bras devant lui comme un somnambule.

— Taylor, sors d'ici, ordonna Astrid.

— Mais je...

— Cette histoire ne concerne que le Conseil, dorénavant, l'interrompit Astrid d'un ton glacial.

Taylor hésita, chercha un appui du côté de Sam. Il ne leva même pas les yeux. Après avoir fait un bras d'honneur à Astrid, elle disparut.

— Sam, je sais que tu es encore contrarié par ce qui s'est passé avec Drake, commença Astrid.

— Contrarié ? répéta-t-il avec un sourire amer.

— Mais ce n'est pas une raison pour nous cacher la vérité.

— Ouais, renchérit Howard, tu ne sais pas que seule Astrid a le droit de faire des cachotteries ?

— La ferme, Howard !

— Nous, on a le droit de mentir parce qu'on est les cerveaux de la bande, reprit-il. C'est pas comme tous ces crétins.

Astrid reporta son attention sur Sam.

— Ce n'est pas bien, Sam. C'est le Conseil qui dirige. Tu n'es pas tout seul.

Sam la considéra d'un air impassible. Il semblait loin, indifférent à ce qui se passait autour de lui.

— Hé ! poursuivit Astrid. Je te parle.

A bout de patience, il leva la tête, les dents serrées, les yeux étincelants de colère.

— Laisse-moi tranquille ! Ce n'est pas toi qui as souffert, c'est moi ! C'est moi qui ai dû descendre dans cette mine pour affronter le gaïaphage.

Astrid cilla.

— Personne ne minimise ce que tu as fait, Sam. Tu es un héros. Mais en même temps...

Sam se leva d'un bond.

— En même temps quoi ? Toi, tu étais ici, en ville. Edilio s'est pris une balle en pleine poitrine. Dekka a failli y passer. Je devais me retenir de ne pas hurler de... Mais toi, Albert et Howard, vous n'étiez pas là !

— Moi, j'essayais de tenir tête à Zil et de sauver la vie de Hunter ! cria Astrid.

— Mais ce ne sont pas tes grandes phrases qui l'ont sauvé, c'est Orc ! Et s'il était là, c'est parce que je l'avais envoyé te prêter main-forte. Moi !

Sam se frappa la poitrine du poing.

— Moi ! Moi, Brittney, Dekka, Edilio et ce pauvre Duck !

Soudain, Taylor réapparut.

— Hé ! L'un des soldats d'Edilio vient de rentrer de la station-service. Il prétend qu'on les a attaqués.

Cette annonce mit un terme à la dispute.

Avec un mépris souverain, Sam interpella sa petite amie :

— Tu veux t'en occuper, Astrid ?

Les joues d'Astrid s'empourprèrent.

— Non ? C'est bien ce que je pensais. On dirait que ça va être encore à moi de m'en charger, alors.

Sur ces mots, il sortit dans un silence de mort.

— Vaudrait peut-être mieux se dépêcher de voter des lois, histoire que Sam puisse sauver nos fesses en toute légalité, déclara Howard.

— Howard, va chercher Orc, dit Albert.

— Toi, tu me donnes des ordres, maintenant ?

Howard secoua la tête.

— Dans tes rêves ! Je ne reçois d'ordres ni de toi ni d'elle, poursuivit-il en désignant Astrid. Vous pouvez toujours me regarder de haut, tous les deux, mais moi au moins je sais qui est notre sauveur ici. Et si quelqu'un doit me donner des ordres, c'est la personne qui vient de quitter cette pièce.

14 HEURES
44 MINUTES

— TROUVE-MOI EDILIO, DEKKA et Brianna, dit Sam à Taylor. Envoie Edilio et Dekka à la station-service, et demande à Brianna de patrouiller dans les rues On va devoir s'occuper de Zil.

Pour une fois, Taylor obéit sans protester. Sam inspira une grande bouffée d'air nocturne et s'efforça de garder les idées claires. Il devait retrouver Zil.

Pourtant, il ne voyait que Drake autour de lui, tapi dans l'obscurité, derrière les arbres et les buissons. Drake et son fouet. C'était Drake, et non Zil, qui l'obsédait.

Il ferma les yeux. Cette fois, ce serait différent. Dans la centrale, il n'avait pas eu d'autre choix que de subir...

Du coin de l'œil, il vit Howard s'avancer derrière lui. D'abord surpris par sa venue, il comprit rapidement qu'il avait trouvé là une opportunité de proposer les services d'Orc pour son propre bénéfice.

— Howard, Orc est en état ?

Howard haussa les épaules.

— Il s'est endormi. Ivre mort.

Sam jura dans sa barbe.

— Vois si tu peux le réveiller.

Il distribua les ordres comme un automate, sans réfléchir. Et pourtant, il avait encore l'impression de rêver ou, plutôt, de cauchemarder.

Drake était de retour. Par quel mystère ce monstre avait-il survécu ? Comment Sam était-il censé vaincre quelqu'un qui ne pouvait pas mourir. Zil ? Il pouvait s'occuper de lui. Mais Drake ? Une créature qui revenait d'entre les morts ?

« Je le carboniserai centimètre par centimètre, songea Sam. Je le réduirai en cendres. »

Ensuite, il irait les répandre sur des kilomètres de terre et de mer. « Tuer Drake. L'anéantir. Détruire jusqu'à la dernière particule de son corps. Et qu'il essaie de revenir après ça ! »

— Si je dois réveiller Orc, ça te coûtera cher, déclara Howard. Il s'est déjà battu contre Drake.

— Je vais le cramer, marmonna Sam pour lui-même. Je le tuerai

moi-même.

Howard dut croire que ces menaces s'adressaient à Orc ou à lui-même : il détala sans demander son reste.

Sam était à quelques pâtés de maisons seulement de la station-service. Il descendit la rue en marchant au milieu de la chaussée déserte. L'obscurité était totale. Ses pas résonnaient dans un silence de mort. Il avançait, les jambes raidies par la peur.

Il avait oublié de demander à Taylor d'aller chercher Lana. On aurait besoin d'elle. Mais Taylor y penserait sans doute toute seule – elle était maligne.

Il se souvint du contact apaisant de Lana ce jour-là, alors que les effets de la morphine se dissipaient et que la douleur le consumait comme des flammes. Sous ses doigts, elle avait peu à peu reflué. Il avait hurlé jusqu'à s'en écorcher la gorge. Depuis, il faisait continuellement des cauchemars.

— Il n'en restera que des cendres, murmura-t-il.

Seul dans la rue sombre, il se dirigea vers la chose qu'il craignait le plus au monde.

Astrid tremblait comme une feuille. Toutes sortes d'émotions l'assaillaient. La peur. La colère. Voire la haine. Et l'amour.

— Albert, je ne sais pas pendant combien de temps on pourra encore impliquer Sam, déclara-t-elle.

— Tu es fâchée, dit-il.

— Oui, je suis fâchée. Mais ce n'est pas le problème. Sam est devenu incontrôlable. Si on veut mettre en place une organisation fiable, on va devoir trouver quelqu'un d'autre pour jouer les sauveurs.

Albert soupira.

— Astrid, on ne sait pas ce qui nous attend là-dehors. Tu as peut-être raison au sujet de Sam, mais moi je suis bien content que ce soit lui qui s'y colle.

Albert ramassa son inséparable carnet de notes et sortit. Une fois seule dans la pièce désormais silencieuse, Astrid murmura :

— Ne meurs pas, Sam. Ne meurs pas.

Taylor trouva Edilio déjà en route pour la station-service.

Il n'avait emmené qu'un seul de ses soldats, une certaine Elisabeth. Tous deux étaient armés de mitraillettes provenant de l'arsenal qu'ils avaient trouvé dans la centrale nucléaire.

Quand Taylor se matérialisa, Elisabeth fit volte-face et faillit la mitrailler.

— Holà ! cria Taylor.
— Désolée, j'ai cru que... On a entendu des coups de feu.
— La station-service. Sam est en chemin. Il m'a dit de vous envoyer dans cette direction.

Edilio hocha la tête.

— On allait justement là-bas.

Taylor le prit par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Il s'est disputé avec Astrid.

— Génial. Une bonne engueulade, c'est justement ce qu'il nous manquait.

Edilio passa la main dans ses cheveux coupés en brosse. Il les gardait courts, contrairement à la majorité des autres garçons, qui avaient renoncé à se soucier de leur apparence.

— Je n'ai pas entendu de coups de feu ces dernières minutes. Sans doute un gamin bourré qui aura mis la main sur un flingue.

— Ce n'est pas ce qu'a dit votre gars, objecta vivement Taylor. Il prétend qu'on a attaqué la station-service.

— Qui ça, Caine ? fit Edilio, l'air pensif.

— Ou Drake. Ou Caine et Drake.

— Drake est mort, déclara-t-il d'un ton égal. Du moins je l'espère. Où sont passées Brianna et Dekka ?

— Ce sont les prochaines sur ma liste, répondit Taylor avant de se matérialiser dans la chambre de Dekka, qu'elle trouva assise au bord du lit, en train de balancer les jambes dans le vide.

— C'est Sam qui m'envoie. Ramène tes fesses à la station-service, c'est un ordre. Ça canarde dans tous les sens, là-bas.

Dekka toussa, se couvrit la bouche de sa main, et toussa de nouveau.

— Désolée. Je crois que j'ai chopé un...

Une autre quinte de toux, plus violente que la précédente, la plia en deux.

— Ça va, parvint-elle à articuler.

— Je ne sais pas ce que c'est, mais t'as pas intérêt à me le refiler, marmonna Taylor en reculant de quelques pas. Hé, tu sais où est Brianna ?

Dekka, qui semblait déjà de mauvaise humeur, se rembrunit encore davantage.

— Elle est chez elle. Avec Jack, au cas où tu le chercherais aussi.

— Jack ? répéta Taylor, momentanément distraite par la perspective d'un bon ragot. Elle est avec Jack le Crack ?

— Eh oui. Tu sais, le petit intello à lunettes qui nous a privés d'électricité... Ce Jack-là. Il est malade et elle a décidé de jouer les infirmières.

— OK. J'y vais... Attends, j'allais oublier. Tu devrais peut-être faire gaffe, maintenant que Drake est revenu.

Dekka leva les sourcils.

— Hein ?

— Bienvenue dans la Zone, claironna Taylor.

Et elle changea de chaîne : la chambre de Dekka laissa place à celle de Brianna.

Jack avait installé un lit de camp dans un coin de la pièce, mais il était affalé dans un grand fauteuil de bureau, les pieds posés sur une table de nuit. Le corps emmitouflé dans une couverture, il ronflait, ses lunettes abandonnées par terre. Quant à Brianna, elle dormait dans son lit.

— Debout ! cria Taylor.

Si Jack ne bougea pas, Brianna se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que tu..., marmonna-t-elle.

La fin de sa phrase fut noyée sous une quinte de toux. C'était un spectacle étrange de voir Brianna tousser. Elle faisait tout très vite. Au début, sa vitesse se limitait à ses déplacements. Mais depuis quelque temps elle s'étendait au reste de ses mouvements. Elle toussait par conséquent beaucoup plus vite qu'une personne normale.

Elle se rassit aussi brusquement qu'elle s'était levée. Jack battit des paupières.

— Mmm... quoi ? grogna-t-il.

Il cligna des yeux plusieurs fois et tâtonna autour de lui pour retrouver ses lunettes.

— Les problèmes débarquent !

— J'arrive, lança Brianna.

Une fois encore, elle fit mine de se lever et se rassit aussitôt.

— Elle est malade, expliqua Jack. Je lui ai filé mon rhume.

— Comment ça ? s'indigna Taylor.

— Je suis toujours un peu malade, mais ça va mieux, grommela-t-il. Maintenant, c'est au tour de Brianna.

— Intéressant, commenta Taylor avec un sourire mauvais.

— Qu'est-ce...

Brianna se remit à tousser et Jack finit sa phrase à sa place.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il vaut mieux que tu ne saches rien. Prends soin de Brise. Sam peut probablement se débrouiller sans elle.

— Mais qu'est-ce qui se passe, enfin ? parvint à articuler Brianna.

Taylor secoua lentement la tête.

— Si je te dis Drake Merwin, qu'est-ce que tu me réponds ?

— Qu'il est mort, répliqua Jack.

— C'est ça, fit Taylor avant de disparaître.

Quand Sam parvint à la station-service, Edilio était déjà sur les lieux. Seul.

Sans perdre de temps, il annonça :

— Je viens d'arriver avec Elizabeth. Il n'y a personne excepté Marty. Il s'est pris une balle dans la main. J'ai demandé à Elizabeth de l'emmener au Clifftop pour que Lana puisse le soigner.

— Qu'est-ce qui s'est passé, à ton avis ?

— Marty prétend qu'une foule entière s'est pointée ici en tirant des coups de feu et en criant : « Mort aux mutants. »

Sam fronça les sourcils.

— Zil ? C'est lui qui est derrière tout ça ? Je croyais...

— Oui, je sais à qui tu penses, mon vieux. Ce n'est pas le genre de Drake. Lui, quand il débarque, tu le connais ? Il se débrouille pour qu'on sache que c'est lui.

— Où sont tes autres soldats ?

— Ils se sont enfuis, répondit Edilio avec une mine dégoutée.

— Ce ne sont que des gosses, lui rappela Sam. On leur a tiré dessus dans le noir. N'importe qui aurait filé.

— Mouais, commenta Edilio, laconique.

Mais Sam sentait qu'il avait honte. Son armée, c'était sa responsabilité. C'était lui qui avait recruté ses soldats. Il avait fait de son mieux pour les entraîner et les motiver. Mais des gamins de douze, treize ou quatorze ans n'étaient pas censés se confronter à toute cette violence. Ni maintenant ni jamais.

— Tu ne sens rien ? lança Edilio.

— Si, le gasoil. Alors Zil est venu voler de l'essence, tu crois ? Il a l'intention de se servir d'une bagnole ?

Si Sam ne distinguait pas le visage d'Edilio dans l'obscurité, il perçut le doute dans sa voix.

— J'en sais rien, Sam, répondit-il. Qu'est-ce qu'il ferait d'une voiture ? Il faudrait qu'il en ait sacrément besoin pour prendre un risque pareil. Zil est un minable, mais il n'est pas complètement idiot. Il devait se douter que c'était pousser le bouchon trop loin et qu'on ne le lâcherait plus après ça.

Sam acquiesça.

— Tu te sens bien, mon vieux ? s'enquit Edilio.

Pour toute réponse, Sam scruta les ténèbres, les poings serrés, prêt à déchaîner ses pouvoirs. Après un long moment, il se détendit et poussa un soupir.

— Je n'ai jamais eu l'intention de blesser qui que ce soit, tu sais.

Edilio attendit la suite.

— Je n'ai jamais eu l'intention de tuer. Bon, quand je dois me battre, je pense que je vais peut-être devoir blesser quelqu'un. Et parfois, j'y suis bien obligé. Tu connais le problème.

— Oui, je connais.

— Mais si c'est lui... Si Drake est revenu... Je ne me contenterai pas

de faire mon devoir, tu comprends ?

Edilio ne répliqua pas.

— J'ai toujours fait ce qu'il fallait pour sauver des vies ou me défendre. Mais, avec lui, ça ne se passera pas comme ça.

— Sam, c'est Zil et sa bande qui sont derrière toute cette histoire.

Sam secoua la tête.

— Mouais. Zil... Mais je sais qu'il est là, Edilio. Je le sens.

— Sam...

— Si je le vois, je le tue. Y a pas de légitime défense qui tienne. Je n'attendrai pas qu'il m'attaque le premier. Si je le vois, je le crame.

Edilio le saisit par les épaules et planta son regard dans le sien.

— Ecoute-moi, Sam. Tu pètes les plombs, là. C'est Zil, d'accord ? On a assez de problèmes bien réels sur le dos, on n'a pas besoin de cauchemars par-dessus le marché. Et puis je te rappelle qu'on ne fait pas dans le meurtre de sang-froid. Même si c'est Drake.

D'un geste déterminé, Sam repoussa les mains d'Edilio.

— Si c'est Drake, je le crame. Si toi, Astrid ou les autres membres du Conseil, vous cherchez à m'en empêcher, libre à vous. Mais ce sera Drake Merwin ou moi.

— Tu fais ton boulot, Sam, et moi je fais le mien. Pour l'instant, ce qui nous importe, c'est de découvrir ce que manigance Zil. Moi, j'y vais. Tu viens ou tu restes ici à divaguer dans le noir ?

Edilio s'éloigna en braquant sa mitraillette devant lui. Et, pour la première fois, Sam dut lui emboîter le pas.

14 HEURES
17 MINUTES

ILS QUITTÈRENT LA STATION-SERVICE pour emprunter la bretelle d'autoroute. Leur nombre avait diminué. Les faibles et les trouillards s'étaient éclipsés à la faveur de la nuit pour regagner leur maison : cet avant-goût de violence leur avait suffi.

« Mauviettes, songea Zil. Poules mouillées. »

Ils n'étaient donc plus qu'une douzaine, à présent. Ne restaient que les durs. Ils poussaient une brouette chargée de bouteilles qui tintaient faiblement, en laissant dans leur sillage une odeur de gasoil.

Ils tournèrent à gauche, longèrent le bâtiment lugubre de l'école, désormais plongé dans l'obscurité. Tout cela semblait si loin, désormais. Si Zil ne parvenait pas à distinguer les fenêtres de l'édifice, il localisait à peu près son ancienne salle de classe. Il s'imaginait assis là-bas, s'ennuyant ferme pendant l'appel du matin.

Et voilà qu'aujourd'hui il était à la tête d'une petite armée. Ils n'étaient pas bien nombreux, mais se dévouaient corps et âme à la même cause. Perdido Beach aux humains - mort aux mutants.

Les jambes un peu raides, il marchait en tête vers la liberté et le pouvoir.

Ils tournèrent à droite dans Golding Street puis empruntèrent Sherman Avenue, au nord-ouest de l'école. C'était la cible qu'ils avaient choisie avec Caine. Pourquoi ? Aucune idée. Caine avait seulement précisé qu'il fallait commencer par Golding Street et Sherman Avenue puis avancer en direction de la mer, brûler tout ce qu'ils pouvaient jusqu'à Océan Boulevard. Ensuite, s'il leur restait des bouteilles, ils pourraient continuer vers le centre-ville. Mais ils devaient épargner la marina.

— Si je vous vois traîner de ce côté, bande de débiles, notre petit accord n'est plus valable, l'avait prévenu Caine.

« Bande de débiles. » Ce seul souvenir faisait encore bouillir Zil – l'arrogance désinvolte de Caine, son mépris pour tous ceux qui n'étaient pas des mutants comme lui... Zil se jura de lui régler son compte une autre fois.

— On est arrivés, annonça-t-il.

Ce n'était pas très mémorable, comme phrase. Et pourtant, pas de

doute, ils s'apprêtaient à vivre un moment historique dans la Zone. C'était le début de la fin pour les mutants. La prise de pouvoir de Zil.

Il se tourna vers tous ces visages qu'il savait pleins d'expectative, euphoriques, surexcités. Il le devinait au ton de leur voix alors qu'ils échangeaient des murmures.

— Cette nuit, on va frapper fort pour les humains, déclara-t-il.

C'était la formule qu'avait trouvée Turk et que tout le monde pourrait citer par la suite. Il s'enhardit et répéta en élevant la voix :

— Cette nuit, on va frapper fort pour les humains !

— Mort aux mutants ! cria Turk.

— Allumez vos briquets ! ordonna Hank.

Bientôt, de minuscules flammes trouèrent la nuit noire en projetant des ombres inquiétantes sur les visages déformés par la peur et la rage.

Zil s'empara d'une bouteille. Un cocktail Molotov, comme Hank les appelait. Avec son briquet, il enflamma la mèche imbibée d'essence, puis se détourna pour lancer son projectile sur la maison la plus proche. Telle une météorite, la bouteille décrivit un arc de cercle en tournoyant sur elle-même et alla s'écraser sur les marches du porche. Les flammes ne tardèrent pas à se propager.

Personne ne bougea. Tous les visages, fascinés, étaient tournés vers le feu. L'essence répandue au sol avait pris une teinte bleue en brûlant. Pendant quelques instants, ils crurent qu'elle allait se consumer sous le porche, mais bientôt le feu gagna une chaise à bascule en rotin, puis le treillis décoratif. Et soudain, les flammes léchèrent les colonnes qui soutenaient le toit.

Des cris de joie s'élevèrent. On alluma d'autres bouteilles. D'autres arc de cercle enflammés éclairèrent la nuit. Une deuxième maison. Un garage. Une voiture aux pneus dégonflés.

Des hurlements d'horreur leur parvinrent de la première maison en flammes. Zil s'efforça de les ignorer.

— En avant ! cria-t-il. Brûlez tout !

Les derniers partisans faméliques et affamés de Caine cheminaient en titubant dans l'obscurité.

— Regardez ! s'écria Bug.

Évidemment, personne ne pouvait le voir, ni lui ni sa main tendue. Mais tout le monde leva la tête. Une lueur orangée éclairait l'horizon.

— Cette andouille a réussi, lança Caine. Il faut accélérer. Ceux qui tombent n'auront qu'à se débrouiller seuls.

Au mépris de la fatigue, Orsay escalada la falaise avec l'aide de Nerezza.

— Allez, Prophétesse, on y est presque.

— Ne m'appelle pas comme ça.

— C'est pourtant ce que tu es, lui rappela Nerezza d'une voix douce mais insistante.

Les autres étaient tous partis devant. Nerezza mettait toujours un point d'honneur à ce que les fidèles quittent la plage les premiers. Orsay la soupçonnait de ne pas vouloir qu'ils voient la Prophétesse peiner et s'écorcher les genoux sur les rochers. Son image devait rester parfaite...

— Je ne suis pas une prophétesse, protesta Orsay. Je suis juste quelqu'un qui voit les rêves des gens.

— Tu les aides, dit Nerezza. Tu leur révèles la vérité. Tu leur montres le chemin.

Orsay glissa et tomba les mains en avant.

— Je n'arrive même pas à trouver le mien !

— Tu les guides. Ils ont besoin que quelqu'un leur montre l'issue.

Orsay s'arrêta, pantelante de fatigue, et se tourna vers Nerezza, dont elle ne distingua que les yeux étincelants dans le noir, comme ceux d'un chat.

— Tu sais, je ne suis pas tout à fait sûre. Peut-être que je...

Orsay ne trouvait pas les mots pour décrire ce qu'elle ressentait dans ces moments de doute. Elle avait alors l'impression qu'une petite voix dans sa tête la mettait en garde.

— Il faut que tu me fasses confiance, dit Nerezza d'un ton ferme. Tu es la Prophétesse.

Parvenue au sommet de la falaise, Orsay se figea.

— Je ne dois pas être très douée, parce que je n'avais pas prévu ça.

— Quoi ? fit Nerezza derrière elle.

— La ville est en flammes.

— Regarde, Tanner, dit Brittney en levant le bras.

Son frère, nimbé d'une étrange lumière verte, lança :

— Oui, il est temps.

Brittney hésita.

— Pourquoi, Tanner ?

Il ne prit pas la peine de répondre.

— J'agis pour le bien, pas vrai ?

— Dirige-toi vers les flammes, ma sœur. Toutes les réponses que tu cherches sont là-bas.

Brittney baissa le bras. Tout cela lui paraissait soudain très bizarre.

Elle s'était frayé un chemin vers la surface en creusant la terre humide. Comme une taupe. Non, comme un ver.

Combien de temps avait-elle creusé ? Une éternité, lui semblait-il.

Tanner se mit à réciter un drôle de poème que Brittney se souvenait d'avoir appris il y avait bien longtemps. C'était un devoir de classe, un texte mémorisé à la hâte et vite oublié, croyait-elle. Et pourtant, il

était encore enfoui dans sa mémoire. Et voilà qu'elle l'entendait de la bouche de Tanner, sa bouche morte qui crachait des flammes noires s'écoulant lentement comme du magma.

Mais voyez, à travers la cohue des mimes Une forme rampante fait son entrée !

Une chose rouge de sang qui vient en se tordant De la partie solitaire de la scène !

Elle se tord ! Elle se tord ! Avec des angoisses mortelles

Les mimes deviennent sa pâture

Et les séraphins sanglotent en voyant les dents du ver⁽⁴⁾...

Tanner esquissa un sourire sinistre avant de conclure :

— ... mâcher des caillots de sang humain.

— Pourquoi tu dis ça ? Tu me fais peur, Tanner.

— Sois patiente, ma sœur. Bientôt tu comprendras.

Justin s'éveilla en sursaut, roula au bord du lit et toucha l'endroit où il avait dormi. Sec !

Il avait raison depuis le début. Ce lit-là, il ne l'avait pas mouillé. Mais, juste au cas où, il décida de descendre au jardin pour faire pipi. Il portait son vieux pyjama qu'il avait trouvé à sa place, dans le tiroir de sa commode. Il était doux au toucher parce que c'était sa mère qui l'avait lavé.

Le sol était froid sous ses pieds nus. Il n'avait pas pu mettre la main sur ses pantoufles. Roger l'avait aidé à chercher. C'était un gentil garçon. Le seul élément nouveau de sa chambre, c'était une photo que Roger avait coloriée exprès pour lui. On y voyait un Justin heureux, attablé avec son père et sa mère devant un jambon rôti avec des patates douces et des gâteaux. La photo était punaisée sur son mur.

Encore une fois, c'était Roger qui avait retrouvé l'album de photos pour lui. Il était rangé dans le placard de la salle à manger. Il contenait toutes sortes de photos de Justin, de sa famille et de ses anciens amis. À présent, l'album reposait sous son lit. Il avait toujours un pincement au cœur quand il le regardait.

Justin descendit l'escalier sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Roger. Les toilettes ne fonctionnaient plus. Désormais, tout le monde allait au jardin. Pas de quoi en faire un plat, si ce n'est que Justin n'aimait pas sortir en pleine nuit. Il avait peur que les coyotes ne reviennent.

Il eut moins de mal que d'habitude à trouver le trou où il faisait son affaire. Bizarrement, la nuit était claire, nimbée d'une lueur orangée. Soudain, il entendit des cris au loin et un bruit de verre brisé. Il courut se réfugier dans la maison et se figea, médusé : le salon était la proie

des flammes. De la fumée s'engouffrait dans l'escalier.

Justin hésita. Il savait que, quand on prenait feu, il fallait se rouler par terre. Mais ce n'était pas lui qui brûlait, c'était la maison.

— Fais le numéro des pompiers, songea-t-il tout haut. Sauf que ça ne répondrait sans doute pas. Brusquement, un bip assourdissant retentit. Le bruit provenait de l'étage. Justin eut beau se boucher les oreilles, il l'entendait encore.

Roger apparut en haut des marches.

— Justin !

— Je suis en bas !

— Ne bouge pas, je...

Roger se mit à tousser, trébucha et dégringola dans l'escalier. Il s'affala à plat ventre et s'immobilisa sur le sol. Justin attendit qu'il se relève.

— Roger ! Réveille-toi ! Il y a le feu !

Les flammes léchaient la moquette et les murs. Il faisait chaud comme dans un four. Justin commençait à étouffer : il devait fuir.

— Roger, réveille-toi ! Réveille-toi ! cria-t-il en tirant son ami par la manche.

Il ne pouvait pas porter Roger, qui ne se réveillait pas. Le garçon poussa un gémissement, remua un peu et perdit de nouveau conscience.

Justin tira encore et encore sur sa chemise en criant. Le feu avait dû sentir sa présence, car soudain il rampa vers lui.

14 HEURES
7 MINUTES

TAYLOR COMMENÇAIT À S'INQUIÉTER quand elle se matérialisa dans le couloir, devant la porte de la chambre de Lana à l'hôtel Clifftop. Elle n'aurait jamais pris le risque d'apparaître directement dans sa chambre. Tout le monde savait que Lana avait vécu un enfer indescriptible, et personne ne voulait croire qu'elle était totalement remise.

Mais, bien plus que la crainte qu'inspirait Lana, c'était le respect et l'affection que Taylor lui portait qui motivaient son geste. Il y avait déjà bien trop d'enfants enterrés sur la place. Sans Lana, ils auraient été quatre ou cinq fois plus nombreux.

Taylor frappa à la porte et fut accueillie par les aboiements furieux de Pat.

— C'est moi : Taylor ! cria-t-elle à travers la cloison.

Une voix bien réveillée lui répondit :

— Entre.

Sans prendre la peine d'ouvrir la porte, Taylor se téléporta à l'intérieur de la pièce. Lana, debout sur le balcon, lui tournait le dos.

— Je ne dormais pas, dit-elle. Il y a du grabuge.

— Tu es au courant ?

— J'ai des yeux.

Taylor la rejoignit. Au nord de la ville, en bord de mer, on apercevait la lueur orange d'un feu.

— Encore un idiot qui a incendié sa baraque avec une bougie ? suggéra Taylor.

— Je ne crois pas. Ça ne ressemble pas à un accident.

— Qui irait délibérément mettre le feu ? s'étonna Taylor.

A quoi ça sert ?

— À semer la désolation et le chaos, répondit Lana. Le mal adore le chaos.

Taylor haussa les épaules.

— C'est juste un coup de Zil, sans doute.

— Pas sûr. Dans la Zone, rien n'est jamais simple.

— Te vexe pas, Lana, mais plus ça va, plus tu es bizarre.

Lana sourit.

— Tu n'imagines pas à quel point.

La petite flotte de Quinn venait de sortir en mer. Comme à l'accoutumée, il faisait nuit noire. Les pêcheurs avaient encore les paupières lourdes de sommeil, mais c'était la routine.

Ils formaient un petit groupe soudé, songea Quinn. Cette pensée lui réchauffa le cœur. S'il avait raté pas mal de choses dans sa vie, il avait au moins réussi ça.

Tandis qu'ils quittaient la marina pour gagner la pleine mer, il éprouva une joie inhabituelle. « Qu'est-ce que j'ai accompli après l'apparition de la Zone ? J'ai nourri la population. C'est pas si mal. »

Il avait mal commencé, ça oui. Poussé par la peur, il avait trahi Sam pour Caine. En outre, il ne s'était jamais remis de la terrible bataille qui les avait opposés à Caine, à Drake et aux coyotes.

Il en gardait des souvenirs vivaces, indélébiles, que, la plupart du temps, il regrettait de ne pas pouvoir effacer de sa mémoire. A d'autres moments, cependant, il s'apercevait que c'étaient justement ces souvenirs qui avaient fait de lui une personne nouvelle. Il n'était plus Quinn le lâche ni Quinn le traître, désormais. Il était Quinn le pêcheur.

Il tira sur les rames et éprouva une certaine satisfaction en sentant les muscles de ses épaules le brûler. Il faisait face à Perdido Beach ; il vit jaillir la première flamme, un point de lumière dans la pénombre.

— Il y a le feu en ville, annonça-t-il calmement.

Ses deux coéquipiers tournèrent la tête. Un cri s'éleva d'un bateau voisin.

— Hé, Quinn, t'as vu ça ?

— Ouais. Continuez à ramer. Les pompiers, c'est pas nous.

Ils reprirent leurs rames et les bateaux s'éloignèrent encore du rivage. À présent tous les regards étaient braqués sur la ville.

— Le feu s'étend, observa quelqu'un.

— Il se propage de maison en maison, ajouta un autre.

— Non, objecta Quinn. Je n'ai pas l'impression qu'il se propage. Je crois... je crois que quelqu'un allume ces feux un par un.

Il sentit son ventre se nouer. Ses muscles échauffés par l'effort se raidirent brusquement.

— La ville brûle, cria l'un des rameurs.

Ils regardèrent en silence les flammes s'élever en tourbillonnant dans le ciel. Perdido Beach n'était plus plongée dans l'obscurité.

— On est des pêcheurs, pas des soldats, déclara Quinn.

Les rames soulevèrent des gerbes d'écume en grinçant, et les bateaux continuèrent à s'éloigner avec un léger clapotis.

Edilio et Sam traversèrent l'autoroute en courant pour gagner la

bretelle d'accès, dépassèrent les épaves rouillées des voitures qui s'étaient encastrées dans les vitrines des magasins ou simplement immobilisées au milieu de la route, ce jour funeste où tous les conducteurs de la Zone avaient disparu.

Ils descendirent Sheridan Avenue en longeant l'école sur leur droite. Au moins, ce bâtiment-là avait échappé aux flammes. Une fois qu'ils eurent dépassé le croisement avec Golding Street, la fumée s'épaissit. Bientôt, il devint impossible de l'éviter. Le souffle coupé, Edilio et Sam ralentirent le pas.

Ce dernier ôta son tee-shirt et le plaqua sur sa bouche, sans grand résultat. Ses yeux le piquaient. Il se mit à ramper, dans l'espoir de passer sous la fumée, mais n'obtint guère plus de succès.

Prenant Edilio par le bras, il l'entraîna à sa suite. Ils traversèrent Golding Street et, une fois à l'abri des maisons qui s'élevaient le long de Sheridan Avenue, ils constatèrent que l'air était plus respirable. Les demeures de la partie ouest de l'avenue se détachaient, silhouettes noires, sur les flammes qui dansaient en s'enroulant vers le ciel.

Ils se remirent à courir, dévalèrent la rue et tournèrent au coin d'Alameda Avenue en s'efforçant d'avancer dans le sens de la brise. La fumée, toujours épaisse, ne se propageait plus dans leur direction.

Telle une créature vivante dévorant tout sur son passage, le feu avait envahi Sherman Avenue. Il était plus fourni au nord d'Alameda mais progressait rapidement vers le sud, en direction de la mer.

— Pourquoi le feu avance contre le vent ? s'étonna Edilio.

— Parce que quelqu'un a allumé de nouveaux foyers, répondit Sam entre ses dents.

Il jeta un coup d'œil à gauche et à droite. Au moins six habitations brûlaient de ce côté. Le reste du pâté de maisons partirait aussi en flammes sans qu'ils puissent rien y faire.

— Il y a des enfants là-dedans, dit Edilio en s'étouffant autant d'émotion que sous l'effet de la fumée.

Au moins trois incendies s'étaient déclarés à leur gauche. Sous leurs yeux, une fusée lumineuse s'éleva en tournoyant dans le ciel avant de s'écraser devant un pavillon en bas de la rue. Sam n'entendit pas se briser le verre du cocktail Molotov à cause du rugissement des flammes.

— Viens ! cria-t-il en se précipitant vers le nouveau départ de feu.

Il déplora l'absence de Brianna et de Dekka. Où étaient-elles donc passées ? Elles n'auraient pas été de trop pour sauver des vies.

Sam faillit bousculer un groupe d'enfants, certains âgés d'à peine trois ans, blottis les uns contre les autres au beau milieu de la rue, le visage illuminé par l'incendie, les yeux écarquillés par la peur.

— C'est Sam !

— Dieu merci, Sam est ici !

— Sam, notre maison est en train de brûler !

— Je crois que mon petit frère est à l'intérieur !

Sam se fraya un chemin parmi le petit groupe, mais une fille le retint par le bras.

— Il faut que tu nous aides !

— J'essaie, répliqua-t-il d'un ton morne en se dégageant Viens, Edilio !

La bande de Zil était éclairée en arrière-plan par un rideau de flammes orange qui dévoraient la façade d'une maison de style colonial. Ils couraient dans tous les sens en tenant à la main des cocktails Molotov enflammés.

— Ne les gêchez pas ! cria Hank. Un Molotov par bâtisse !

Antoine brandit son projectile en poussant un rugissement, comme si c'était lui qui venait de prendre feu. Puis il jeta la bouteille au loin. Elle traversa une fenêtre à l'étage d'une vieille bicoque en bois. Immédiatement, des cris de terreur retentirent à l'intérieur. Antoine poussa à son tour un cri de joie féroce qui sembla faire écho à leurs hurlements horrifiés. Des enfants se précipitèrent hors de la maison tandis que les flammes léchaient les rideaux.

Sam n'hésita pas un instant. Il leva les mains, paumes tendues. Un rayon de lumière verte frappa de plein fouet le torse d'Antoine. Ses cris de dément cessèrent aussitôt. Il s'étreignit le ventre, à l'endroit, au-dessus de la ceinture, où s'épanouissait un trou de plusieurs centimètres de diamètre, puis s'assit par terre.

— C'est Sam ! brailla l'un des complices de Zil.

Comme un seul homme, ils se détournèrent et s'enfuirent en abandonnant derrière eux leurs cocktails Molotov, dont l'essence se répandit et prit feu sur-le-champ. Sam se lança à leur poursuite en prenant son élan pour franchir les flaques d'essence enflammée.

— Sam, non ! cria Edilio.

Il trébucha sur le corps d'Antoine qui, maintenant allongé sur le dos, suffoquait tel un poisson hors de l'eau, les yeux révoltés d'horreur.

Si Sam n'avait pas vu Edilio tomber, il entendit son avertissement :

— C'est une embuscade !

Sans réfléchir, il se jeta à terre et évita de justesse une flaque d'essence. Trois garçons ouvrirent le feu. Mais les partisans de Zil n'avaient pas appris le maniement des armes ; ils tiraient à l'aveuglette, et les balles volaient dans toutes les directions.

Sam se plaqua contre le trottoir en tremblant de tous ses membres. Il l'avait échappé belle ! Où étaient Dekka et Brianna ?

D'autres coups de feu retentirent. Sam reconnut les détonations sèches, rapprochées – bam ! bam ! bam ! – de la mitraillette d'Edilio. À la différence d'un petit voyou comme Turk, Edilio pratiquait le tir. Il s'entraînait.

Un cri de douleur déchira la nuit, et ce fut la fin de l'embuscade. Sam se redressa légèrement sur les coudes et vit s'enfuir, tel un spectre dans la fumée, l'un des tireurs de Zil. « Trop tard », songea-t-il. Levant les bras, il visa le dos du garçon. Le rayon de lumière le toucha au mollet. Il lâcha un hurlement et abandonna son fusil, qui tomba sur le trottoir dans un bruit de ferraille.

Hank se précipita pour le ramasser. Sam visa de nouveau et manqua sa cible. Hank, les traits déformés par une grimace qui lui donnait l'air d'un animal, poussa un rugissement de fureur et détala, poursuivi par les balles d'Edilio.

Sam se releva d'un bond. Edilio le rejoignit, hors d'haleine.

— Ils s'enfuient !

— Cette fois, je ne vais pas les laisser s'en tirer comme ça, marmonna Sam. J'en ai marre de devoir toujours me battre contre les mêmes. Il est temps d'en finir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je vais buter Zil, c'est clair ?

— Doucement, vieux. Ce ne sont pas nos méthodes. On est les gentils, tu te souviens ?

— Il faut mettre un terme à tout ça, Edilio.

Du dos de la main, Sam essuya son visage ; la fumée le faisait larmoyer.

— Je ne peux pas continuer indéfiniment, il faut que ça s'arrête.

— Ce n'est plus de ton ressort.

Sam jeta un regard glacial à son ami.

— Toi aussi ? Tu es du côté d'Astrid, maintenant ?

— Il faut poser des limites.

Sam fixa des yeux le bas de la rue. Il était désormais impossible de maîtriser l'incendie. D'un bout à l'autre, Sherman Avenue était la proie des flammes. Avec de la chance, le feu ne s'étendrait pas aux rues voisines. Mais, dans tous les cas, Sherman Avenue était condamnée.

— On devrait s'occuper des enfants qui sont coincés dans les maisons, déclara Edilio.

Sam ne répondit pas.

— Sam, implora Edilio.

— Je l'ai supplié de me laisser mourir, Edilio. J'ai prié ce dieu qu'Astrid aime tant. Je lui ai dit : « Dieu, si tu existes, achève-moi. Mets un terme à mes souffrances. »

Edilio resta silencieux.

— Tu ne comprends pas, Edilio, poursuivit Sam d'une voix si faible qu'il doutait que son ami puisse l'entendre par-dessus le crépitement de l'incendie. Il n'y a pas d'autre solution avec ces gens-là. Il faut en finir avec eux. Zil. Caine. Drake. Il faut les éliminer, c'est tout. Je vais

donc commencer par Zil et sa bande, conclut-il. Tu peux m'accompagner, si tu veux.

À ces mots, il s'élança à la poursuite de Hank. Immobile, Edilio le regarda s'éloigner.

14 HEURES
5 MINUTES

DEKKA NE POUVAIT PAS RESTER ALLONGÉE dans son lit alors qu'une bataille faisait rage dehors et que Sam était en danger.

La moitié des filles de la Zone avaient le béguin pour lui. Pas Dekka. Ce qu'elle éprouvait pour Sam était très différent. Ils étaient tous les deux des soldats. Plus que n'importe qui à Perdido Beach, Sam, Edilio et Dekka étaient le fer de lance de leur petite communauté. Quand un problème survenait, c'étaient eux trois qui fonçaient. Enfin, eux trois plus Brianna.

Mieux valait ne pas trop penser à elle. C'était source de solitude et de souffrance. On ne changerait pas Brianna ; elle savait ce qu'elle voulait, et ce n'était pas ce que voulait Dekka, à coup sûr, bien que celle-ci n'ait jamais osé lui demander.

Au moment où elle se levait de son lit, une quinte de toux la plia en deux. Elle aurait peut-être dû s'habiller, au moins, histoire de ne pas sortir dans la rue vêtue d'un bas de pyjama et d'un sweat à capuche violet. Mais un autre accès de toux la terrassa. Elle devait ménager ses forces.

Des chaussures. Il lui fallait des chaussures. C'était le minimum. Elle ôta ses pantoufles et chercha ses baskets autour du lit sans cesser de tousser. Elle finit par mettre la main dessus et faillit renoncer : Sam n'avait pas besoin d'elle. Quoi qu'il ait pu se passer...

C'est alors qu'elle remarqua la lumière au-dehors. Elle écarta les rideaux : le ciel était orange. Des étincelles pareilles à des lucioles jaillissaient dans l'air. Elle ouvrit la fenêtre et eut un haut-le-cœur en respirant l'atmosphère enfumée.

La ville était en flammes.

Dekka enfila ses chaussures. Prenant une écharpe et un seau d'eau fraîche, elle but à longues gorgées puis plongea l'écharpe dans l'eau, l'essora et s'en fit un bâillon. Elle ressemblait maintenant à un bandit en pyjama.

Une fois dans la rue, elle fut confrontée à un spectacle aussi surréaliste qu'horrible. Des enfants, seuls ou en petits groupes, défilaient devant elle en jetant des regards apeurés derrière eux, les bras chargés de quelques possessions misérables.

Une fille transportant un énorme tas de robes passa en titubant.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ? demanda Dekka d'une voix éraillée.

— Tout a brûlé, répondit la fille en s'éloignant.

Dekka la laissa partir ; elle venait de repérer un garçon de sa connaissance.

— Jonas ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Jonas secoua la tête. Il semblait épouvanté.

— Hé, ne t'en va pas, je te parle ! s'écria Dekka.

— Et moi, je ne te parle pas, sale mutante. J'en ai marre de vous tous. C'est votre faute, tout ça.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? C'est Zil qui est derrière cet incendie ?

— Mort aux mutants ! rugit Jonas, le visage déformé par la rage.

— Crétin ! Je te rappelle que tu es un soldat !

— Plus maintenant, répliqua-t-il avant de s'enfuir en courant.

Dekka chancela. Elle se sentait très faible. Ça ne lui ressemblait pas. Néanmoins, elle n'avait aucun doute sur la marche à suivre. Si ces enfants fuyaient dans ce sens-là, elle devait marcher dans la direction opposée, s'enfoncer dans la fumée, vers les flammes qui s'élevaient comme des doigts cherchant à agripper le ciel.

Diana pressa le pas pour rattraper les autres et trébucha. Caine marchait en tête. Le petit groupe hagard que formaient les gamins du pensionnat s'efforçait de suivre. Ils étaient tous terrifiés à l'idée d'être abandonnés en cours de route.

Diana avait juste assez de forces pour continuer. Elle se détestait d'avoir encore le courage de marcher, et détestait Caine de les avoir mis dans une situation pareille. Mais, à l'exemple des autres, elle se hâtait pour suivre le rythme infernal.

Ils franchirent l'autoroute. Le béton lisse sous leurs pieds. Puis ils empruntèrent la bretelle de sortie, traversèrent en courant le terrain de sport jouxtant l'école. « C'est dingue », songea Diana. À cet endroit même, les gamins de la ville avaient joué au football, et voilà qu'ils couraient sur ce terrain envahi par les herbes hautes comme jamais personne avant eux.

L'incendie faisait rage à l'est de la ville, un mur de flammes s'élevait de Sherman Avenue. Leur itinéraire les contraignait à descendre Brace Road, à deux pâtés de maisons du feu. La rue menait tout droit à la marina.

— Et Sam ? demanda quelqu'un. Qu'est-ce qu'on fait si on tombe sur lui ?

— Idiot, marmonna Caine. Tu crois que ce feu, c'est une coïncidence ? Ça fait partie de mon plan. Sherman Avenue coupe la partie ouest de la ville. Ils vont tous se réfugier sur la place, de l'autre

côté de l'avenue, ou sur la plage. Dans l'un ou l'autre cas, c'est loin de nous. Et Sam sera avec eux.

— Qui c'est, ça ? lança Diana en s'arrêtant net.

Caine et le reste du groupe l'imitèrent. Quelqu'un marchait devant eux, au beau milieu de la rue. Dans un premier temps, il fut impossible de savoir s'il se dirigeait vers eux ou dans la direction opposée. En revanche, Caine reconnut sa silhouette sur-le-champ. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

— Non, murmura-t-il.

— On continue ? s'enquit Penny.

Ignorant sa question, Caine se tourna vers Diana.

— Est-ce que... Est-ce que je deviens fou ?

Diana ne répondit pas, mais son air horrifié parlait pour elle.

— Il s'éloigne, souffla-t-il.

La fumée s'épaissit et la silhouette disparut.

— Illusion d'optique, déclara Caine.

— Alors, on continue tout droit ?

Il secoua la tête.

— Non, changement de plan. On coupe par la ville. On se dirige vers la plage, on reprendra notre itinéraire plus tard.

Diana montra d'un doigt tremblant la rue embrasée.

— Tu veux traverser le feu ? Ou emprunter les rues pleines de gens ?

— Il y a un autre moyen.

Caine s'avança en hâte vers la clôture qui délimitait le jardin de la maison la plus proche. Il leva les bras et la clôture céda.

— On va passer par les jardins, annonça-t-il. En avant !

Hank dut crier pour se faire entendre par-dessus le rugissement des flammes.

— On a réussi, chef ! On a réussi !

Étendu par terre, Antoine s'époumonait. Il avait ôté sa chemise pour examiner sa blessure. Le corps secoué de sanglots, il hurlait de douleur.

— Comporte-toi comme un homme, lui dit Hank d'un ton sévère.

— Tu plaisantes ? se récria Antoine. J'ai un trou dans le bide ! Oh, ce que ça fait mal !

Perdido Beach était la proie des flammes, du moins en grande partie. Zil se jucha sur le toit d'un énorme camping-car stationné sur le parking de la plage. De là, il dominait quasiment toute la ville.

Sherman Avenue évoquait un volcan qui serait entré en éruption au beau milieu de la ville. A présent, les flammes progressaient vers le centre, le long d'Alameda Avenue.

Et tout ça, grâce à lui. C'était son œuvre. Désormais, ils verraient

tous qu'il ne plaisait pas. Ils comprendraient enfin qu'il ne fallait pas se frotter à Zil Sperry.

— Emmenez-moi voir Lana ! gémit Antoine.

Le soleil ne s'était pas encore levé, aussi n'était-il pas possible de distinguer le panache de fumée, mais Zil sentait qu'il était gigantesque. Il n'y avait plus une étoile visible dans le ciel.

— Vous croyez qu'on a eu Sam ? demanda Lance.

Personne ne répondit.

— On retourne chercher de l'essence ? suggéra Turk.

A l'exemple des autres, il ignorait Antoine.

Zil hésita. Une part de lui-même aurait voulu incendier la ville entière, jusqu'à la dernière maison. Jusqu'au moindre entrepôt abandonné. Tout brûler et danser sur le toit du camping-car en regardant le spectacle. Le plan, c'était de semer la pagaille. Et de faciliter la fuite de Caine.

— Chef, il faut qu'on sache ce qu'on va faire ensuite, le pressa Turk.

— Aidez-moi, pleurnicha Antoine. Faut qu'on se serre les coudes, pas vrai ?

— Boucle-la, Antoine, aboya Hank. Ou c'est moi qui vais te fermer ta gueule.

— Il m'a fait un trou dans le bide ! Regardez ! Regardez !

Hank jeta un coup d'œil à Zil, qui détourna les yeux. Il n'avait pas de solution au problème d'Antoine. À vrai dire,

Zil ne supportait pas la vue du sang. Un seul regard furtif en direction de la blessure lui avait soulevé le cœur.

— Allez, Antoine, dit Hank. Viens avec moi.

— Quoi ? Qu'est-ce que... Je serai sage, c'est juste que ça brûle, vieux, ça fait tellement mal.

— Allez, mon pote. Je t'emmène voir Lana. Viens.

Hank se baissa pour aider Antoine à se relever. Il se redressa péniblement en gémissant de douleur. Zil descendit l'échelle fixée à l'arrière du camping-car.

— Qu'est-ce que t'en penses, toi, Lance ?

Le beau Lance. Lance le cool, le malin. Si seulement, songea Zil pour la énième fois, tous les membres de sa bande lui ressemblaient ! Lance lui renvoyait une image flatteuse de lui-même, tandis que ce gros alcool d'Antoine, Turk qui traînait la patte, Hank et sa tête de furet lui donnaient l'impression d'être entouré de losers.

Lance réfléchit quelques instants.

— Ils courent dans tous les sens. Ils sont un peu paumés. Qu'est-ce qu'on fait s'ils découvrent que c'est nous qui avons allumé les feux et qu'ils décident de s'en prendre à nous ?

Turk partit d'un rire moqueur.

— Comme si le Général y avait pas pensé ! On leur dira que c'est

Sam.

La suggestion de Turk prit Zil au dépourvu. S'il n'y avait pas réfléchi, à l'évidence Turk s'en était chargé pour lui.

— Non, pas Sam, déclara-t-il, rebondissant sur son idée. On rejettera la faute sur Caine. Ils ne voudront jamais croire que c'est Sam le coupable. On dira que c'est Caine, et tout le monde avalera notre histoire.

— Ils nous ont vus jeter des cocktails Molotov, objecta Lance.

Turk ricana.

— Tu comprends pas, mec ? Les gens gobent n'importe quoi, pourvu que tu saches les convaincre.

— C'était Caine, martela Zil.

A mesure qu'il inventait, les mots semblaient sonner de mieux en mieux.

— Caine peut obliger les gens à lui obéir, non ? Alors il s'est servi de ses pouvoirs pour nous forcer la main.

— Ouais ! s'écria Turk, les yeux brillants d'excitation. Il voulait nous faire porter le chapeau parce que c'est un mutant et qu'on est en guerre contre eux.

Hank réapparut et se posta derrière Lance. Le contraste entre les deux garçons était encore plus flagrant quand ils se trouvaient l'un à côté de l'autre.

— Où est Antoine ? demanda Turk.

— Je l'ai laissé sur la plage, répondit Hank. Il va pas s'en tirer avec ce trou dans le bide. Il nous aurait ralentis.

— Alors il sera le premier à avoir sacrifié sa vie pour la bande des Humains, déclara Turk d'un ton solennel. C'est grand. Assassiné par Sam.

Une idée soudaine traversa l'esprit de Zil.

— Pour convaincre tout le monde que c'est Caine, le responsable de cette pagaille, il va falloir se battre contre lui.

— Se battre contre Caine ? répéta Turk d'un air interdit.

Instinctivement, il recula d'un pas.

Zil sourit.

— On n'est pas obligés de gagner. On n'a qu'à faire semblant.

Turk hocha la tête.

— C'est vachement futé, chef. Tout le monde pensera que Caine s'est servi de nous et qu'on a réussi à le faire fuir.

Zil doutait qu'on les croirait sur ce dernier point. Quelques-uns, peut-être. Tant qu'ils réussissaient à ralentir Sam, le temps que le Conseil démêle tous les fils de l'histoire... Chaque heure de chaos supplémentaire renforcerait la position de Zil.

Zane, son frère aîné, aurait-il été capable de manigancer un plan pareil ? Aurait-il eu le cran de le mener à bien ? Pas sûr. Zane, lui,

aurait été du côté de Sam.

Zil en venait presque à regretter qu'il ne soit pas là.

14 HEURES
2 MINUTES

EDILIO AVAIT REGARDÉ SAM s'éloigner avec un sentiment d'impuissance. Quelle chance leur restait-il si Sam était devenu dingue ? Quelle probabilité y avait-il que lui, Edilio, parvienne à redresser la situation ?

— Comme si j'en étais capable, marmonna-t-il. Comme si quelqu'un le pouvait.

Il avait beaucoup de mal à distinguer les alentours. Il entendait des rires et des hurlements, mais ne voyait rien au-delà des flammes et de la fumée.

Des coups de feu retentirent. Cependant, il ne parvint pas à déterminer d'où ils venaient. Il aperçut des enfants qui fuyaient. Ils étaient si brillamment éclairés par l'incendie qu'eux-mêmes semblaient avoir pris feu. Bientôt, ils disparurent dans la fumée.

— Qu'est-ce que je fais ? s'interrogea Edilio à voix haute. Dommage qu'on n'ait plus rien à bouffer. On aurait pu se préparer un beau barbecue.

Howard émergea de la fumée. Orc l'accompagnait.

— C'est nul de tout détruire comme ça, grogna le monstre.

Ellen, la chef des pompiers, s'avança vers eux. Deux enfants la suivaient. Soudain, Edilio prit conscience qu'ils venaient tous chercher des solutions auprès de lui. « Chef des pompiers » : cette fonction ne signifiait plus grand-chose, désormais. Il n'y avait plus d'eau pour alimenter les bouches d'incendie. Mais, au moins, Ellen avait une idée ; Edilio ne pouvait pas en dire autant.

— Je crois que le feu progresse vers le centre-ville. Un paquet d'enfants vivent dans le secteur. Il faut les emmener en lieu sûr.

— Oui, s'exclama Edilio, ouvert à n'importe quelle suggestion utile.

— Et on devrait vérifier qu'il n'y a personne dans les maisons qui brûlent déjà.

— OK, répondit Edilio en prenant une grande inspiration. Bien, Ellen, toi et tes gars, vous devancerez le feu pour évacuer les enfants. Vous n'avez qu'à leur dire de se diriger vers la plage ou de se réfugier de l'autre côté de l'autoroute.

— D'accord.

— Orc, Howard et moi, on va voir si on peut tirer quelqu'un d'affaire.

Edilio ne prit pas la peine de demander à Orc et à Howard leur avis sur la question. Il prit la direction de Sherman Avenue, sans même s'assurer qu'ils le suivaient. Dans le cas contraire, il ne pourrait pas vraiment leur en vouloir.

Le feu avait gagné les deux côtés de la rue. Il rugissait comme une tornade. Le vacarme enflait, retombait puis reprenait. Le toit d'une maison s'effondra dans un fracas terrible et une gerbe d'étincelles, pareille à un vol de lucioles, jaillit dans le ciel.

La chaleur environnante rappela à Edilio le jour où il avait mis la tête dans le four de sa mère alors qu'elle y faisait cuire un gâteau. Un souffle d'air brûlant provenant d'un côté puis de l'autre, qui le ballottait d'avant en arrière.

Tournant la tête, il vit Howard perdre l'équilibre et tomber. Orc le saisit par le col pour le relever. L'air saturé de fumée irritait la gorge d'Edilio et lui brûlait les poumons. Il avait de plus en plus de mal à respirer. Il s'arrêta.

A travers le voile de fumée, il ne distinguait plus que des flammes, à perte de vue. Les voitures stationnées dans les allées se calcinaient ; les pelouses à l'abandon, asséchées faute d'être arrosées, s'embrasaient comme une traînée de poudre. Des vitres explosaient. Des poutres s'effondraient. Le goudron de la rue, liquéfié par la chaleur, formait des bulles par endroits.

— Peux plus..., souffla Edilio.

Se retournant, il s'aperçut que Howard avait déjà battu en retraite. Orc, lui, tenait bon. Edilio posa la main sur son épaule. Incapable de proférer un son, larmoyant et toussant, il l'entraîna à l'écart des flammes.

Roger gisait au pied de l'escalier, inerte. Justin devait fuir. Il courut vers le jardin, puis se ravisa : il ne pouvait pas faire ça, non, il ne pouvait pas. Il retourna à l'intérieur. Et c'est alors qu'il entendit Roger tousser comme un perdu. Il s'était réveillé ! Cependant, il garda les yeux fermés à cause de la fumée, se redressa, s'élança et heurta un mur.

— Roger !

Justin se précipita vers lui et le saisit par le bas de son tee-shirt.

— C'est par ici !

Il entraîna Roger vers la porte de la cuisine qui donnait sur le jardin. Le garçon le suivit en titubant. Mais, apparemment, ils n'avaient pas opté pour la bonne solution, car à présent ils étaient cernés par la fumée. Le feu les encerclait.

La salle à manger. Soudain, Justin repensa à l'album de photos qui

était resté dans sa chambre, sous son lit. Peut-être qu'en se dépêchant il parviendrait à le récupérer.

Peut-être pas. Dans la salle à manger, il n'y avait pas de porte communiquant avec le jardin. En revanche, il y avait une grande fenêtre. Justin poussa Roger dans sa direction et voulut lui expliquer qu'il allait l'ouvrir mais la fumée, omniprésente, lui picotait les yeux et lui brûlait la gorge. Les paupières closes, il chercha à tâtons la poignée de la fenêtre.

Caine continuait à presser le pas en abattant les clôtures les unes après les autres. Des jardins envahis par les mauvaises herbes. Des piscines transformées en toilettes. Des ordures éparpillées çà et là.

Dans l'obscurité, ils trébuchaient sur les piquets des grillages et sur des jouets abandonnés, se cognaient à des balançoires rouillées et à des barbecues. Alertés par le bruit, des gamins leur criaient de leur fenêtre : « Hé, qui est là ? Tirez-vous de mon jardin ! »

Caine les ignorait. Continuer à avancer, c'était tout ce qui comptait. Leur seule chance. Ils avaient quelques minutes pour atteindre la plage. Sam et sa bande, affolés par l'incendie, devaient courir dans tous les sens pour trouver une solution. Mais tôt ou tard, quelqu'un, Sam ou Astrid, s'apercevrait qu'il s'agissait d'une diversion.

Ou alors Sam mettrait la main sur Zil, le forcerait à parler, et ce petit salaud moucharderait sans hésiter.

Caine n'avait aucune envie de tomber sur Sam en arrivant à la marina. Il s'accrochait à son dernier espoir. Il n'était pas de taille à lutter contre son ennemi ce soir.

Ils atteignirent une autre rue. Ils n'avaient pas d'autre choix que de traverser, comme les fois précédentes, sauf qu'à cet endroit il y avait trop de monde pour passer inaperçu. Après un temps d'arrêt, ils s'élancèrent, dépassant des enfants terrifiés.

— Continuez, continuez ! cria Caine, alors que deux enfants de son groupe s'étaient arrêtés pour quémander un peu de nourriture à deux bambins de cinq ans hébétés et couverts de suie.

Soudain, au bas de la rue, une silhouette se détacha sur la fumée.

— Baissez-vous ! siffla Caine. Stop !

Il plissa ses yeux embués de larmes. C'était lui ? Non, bien sûr que non. Il devenait fou. Ce n'était qu'un gamin parmi tant d'autres avec deux bras, rien à voir avec la silhouette qu'il avait aperçue à travers l'écran de fumée.

Caine se redressa en se maudissant d'avoir eu peur.

— Allez, allez ! hurla-t-il.

Il leva les mains et usa de son pouvoir pour pousser le groupe devant lui. La moitié des enfants tombèrent. Caine les couvrit d'injures.

— Avancez !

La forme qu'il avait vue émerger de la fumée... ce grand corps maigre... ce bras qui n'en finissait pas... Impossible. Une illusion d'optique, comme le gamin qu'il venait de voir. L'imagination nourrie par l'épuisement, la peur et la faim.

— Penny, tu t'es servie de ton pouvoir ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai cru voir quelque chose. Quelqu'un, corrigea-t-il. Avant.

— C'était pas moi, protesta Penny. Je ne me servirais jamais de mes pouvoirs sur toi, Caine.

— Non, admit-il. Sûrement pas.

Son assurance s'effritait. Son cerveau lui jouait des tours. Les autres ne tarderaient pas à s'en apercevoir. Diana s'en était déjà rendu compte. Pourtant, elle avait eu la même hallucination que lui, non ?

— On traîne trop, lança-t-il. Il va falloir descendre la rue. Penny, toi ou moi, on s'occupe de tous ceux qui se mettent en travers de notre chemin, d'accord ?

Il s'élança en direction de la plage. Il se retenait de regarder derrière lui, de peur de voir apparaître le garçon qui ne pouvait pas être là.

Ils atteignirent la plage sans encombre. Mais ils trouvèrent là un groupe d'une vingtaine d'enfants, qui gesticulaient en direction du feu, pleuraient, riaient bêtement, se réconfortaient les uns les autres.

D'abord, ils ne parurent pas remarquer la petite troupe de Caine, puis, soudain, l'un d'eux écarquilla les yeux.

— C'est Caine !

— Hors de mon chemin ! cria celui-ci d'un ton menaçant.

La dernière chose dont il avait besoin, c'était d'une bagarre inutile qui lui ferait perdre du temps.

— Toi ! brailla un autre enfant. C'est toi qui as mis le feu !

— Quoi ? Crétin.

Sans avoir recours à ses pouvoirs, Caine joua des coudes pour se frayer un passage. Mais le cri du gamin fut relayé par d'autres et, bientôt, une douzaine d'enfants terrifiés et furieux l'entourèrent en lui crachant leur haine au visage. L'un d'eux s'enhardit même à lui donner un coup de poing.

— Ça suffit ! rugit-il.

Il leva la main, et le gamin le plus proche de lui vola dans les airs. Il atterrit quelques mètres plus loin avec un craquement affreux.

Caine ne vit même pas approcher le garçon armé d'une barre de fer. Le coup sembla surgir de nulle part. Trop déboussolé pour avoir peur, il tomba à genoux. La deuxième fois, en revanche, il eut le temps de voir l'arme s'abattre sur lui. Le coup fut moins violent, et manqua sa cible, mais lui envoya une décharge électrique dans l'épaule gauche, qui se propagea jusqu'au bout de ses doigts.

Sans attendre une troisième attaque, il leva la main, mais, avant qu'il puisse pulvériser le garçon, Penny intervint.

Leur assaillant recula d'un bond, poussa un hurlement et se mit à donner des coups de barre de fer autour de lui. Son arme finit par glisser de sa main tremblante et, les yeux révoltés de terreur, il griffa l'air de ses ongles.

— Qu'est-ce qu'il voit ? demanda Caine.

— D'énormes araignées, répondit Penny. Et elles sautent vite.

— Merci, grommela-t-il en massant son bras meurtri. J'espère qu'il va en faire une crise cardiaque. Venez, ce n'est plus très loin. Restez avec moi, et demain matin vous aurez le ventre plein.

Mary n'avait pas la force de rentrer chez elle. A quoi bon ? Elle ne pouvait même plus prendre une douche.

Elle s'affala dans un fauteuil du bureau exigu, essaya de lever les jambes pour appuyer ses pieds sur un vieux carton, mais c'était encore trop d'effort.

Elle agita le flacon de pilules posé sur le bureau, l'ouvrit et évalua d'un coup d'œil ce qui restait. Elle ne reconnaissait pas ces comprimés, mais ce devait être des antidépresseurs. C'était tout ce que Dahra pouvait lui donner.

Elle goba une pilule sans eau. A quand remontait sa dernière prise ? Elle avait intérêt à tenir le compte.

Deux petits étaient alités avec une espèce de grippe. Qu'est-ce qu'elle était censée faire ?

Ses rêves se confondaient avec ses souvenirs et, pendant quelques instants, Mary erra en pensée dans un endroit peuplé d'enfants malades qui empestait l'urine. Dans un coin, sa mère préparait des sandwiches à la confiture et au beurre de cacahuète pour quelque fête d'école. Mary enveloppait les sandwiches avant de les glisser dans les sacs en plastique recyclés de la supérette.

La porte s'ouvrit et une petite fille entra. Elle vint s'installer sur les genoux de Mary, mais celle-ci ne put pas la prendre dans ses bras car ils pesaient une tonne.

— Je suis si fatiguée, dit-elle à sa mère.

— Eh bien, nous avons préparé huit mille sandwiches, expliqua celle-ci.

Mary examina les énormes piles de nourriture en équilibre précaire, et s'aperçut qu'elle disait vrai.

— Tu as mauvaise mine.

— Je vais bien, dit Mary.

— Je veux ma maman, gémit la petite fille dans son oreille, et les larmes de l'enfant coulèrent le long de son cou.

— Tu devrais rentrer chez toi, maintenant, lança la mère de Mary.

— Il faut d'abord que je m'occupe de la lessive, protesta-t-elle.

— Quelqu'un d'autre s'en chargera.

Soudain, une vive tristesse étreignit Mary. Elle se sentit s'enfoncer dans le carrelage et se ratatiner sous les yeux de sa mère qui s'était interrompue dans sa tâche. Celle-ci tenait toujours à la main son couteau dégoulinant de beurre de cacahuète et de confiture de framboise. Du liquide rouge sang s'écoulait goutte à goutte de la lame, laquelle était beaucoup trop grande pour découper de simples sandwiches.

— Tu ne sentiras rien, reprit sa mère en brandissant le couteau.

Mary s'éveilla en sursaut. La petite fille assise sur ses genoux dormait.

— Oh, va-t'en ! Va-t'en ! cria-t-elle.

Encore prisonnière de son rêve, elle voyait le couteau pointé sur elle.

La petite fille tomba par terre, médusée, et se mit à pleurer.

— Hé ! cria quelqu'un depuis la pièce voisine.

— Je suis désolée, bégaya Mary en essayant de se lever.

Ses jambes se déroberent sous elle et elle se rassit trop brutalement. En tombant, elle tendit la main vers le couteau imaginaire, mais les pleurs de l'enfant, eux, étaient bien réels, de même que la voix qui criait :

— Hé ! Vous n'avez pas le droit d'entrer ici !

À la deuxième tentative, Mary parvint à se lever. Elle sortit du bureau en titubant. Trois enfants la dévisageaient, pétrifiés de terreur. Ils étaient trop vieux pour faire partie de son groupe.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? s'écria Mary.

Toute la salle se réveillait. Les petits demandaient ce qui se passait. Zadie, l'aide qui avait donné l'alerte, déclara :

— Je crois qu'il est arrivé quelque chose, Mary.

Deux autres enfants franchirent la porte d'entrée.

Ils dégageaient une odeur forte. Un garçon accourut en criant. Il avait une vilaine brûlure sur le dos de la main.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Aidez-nous ! Aidez-nous ! brailla un autre au milieu du chaos, tandis que de nouveaux arrivants se bousculaient pour entrer.

Mary reconnaissait l'odeur à présent. L'odeur de la fumée. Elle bouscula les nouveaux venus pour gagner la sortie. Une fois dehors, elle se mit à tousser.

La fumée avait envahi la place, et une lueur orangée se réfléchissait sur les vitres cassées de la mairie. À l'ouest, une langue de feu jaillit brusquement dans le ciel, bientôt masquée par la fumée.

La place était vide, à l'exception d'une fille. Mary frotta ses paupières encore lourdes de sommeil. Impossible. Elle devait encore

rêver. Pourtant, la fille était toujours là, le visage dissimulé dans la pénombre. Son appareil dentaire étincela dans l'obscurité.

— Tu l'as vu ? demanda-t-elle.

Mary sentit son cœur s'arrêter de battre, tandis que l'effroi et l'horreur la submergeaient.

— Tu as vu le démon ? répéta Brittney.

A court de mots, Mary regarda Brittney, dont le bras commença à s'allonger, à changer de forme. Elle battit des paupières. Une lueur glaciale s'alluma dans ses yeux à présent bleus.

Mary se précipita à l'intérieur de la crèche, claqua la porte et se plaqua contre elle.

13 HEURES
43 MINUTES

LA FUMÉE AVAIT ENVAHI LA VILLE. Sam n'arrivait plus à se repérer. Il s'arrêta, entendit des bruits de pas dans son dos et fit volte-face, les bras tendus.

Les bruits de pas s'éloignèrent.

Frustré, Sam lâcha un juron. Comment traquer l'ennemi au milieu d'un tel désastre ?

Il voulait profiter de la pagaille pour en finir dès maintenant, avant qu'Astrid n'intervienne et ne l'oblige encore une fois à attendre qu'elle ait inventé des lois qu'ils ne seraient jamais capables de mettre en application.

Il faisait nuit. C'était le moment ou jamais de se débarrasser de Zil et sa bande, ce qu'il aurait déjà dû faire un mois plus tôt. Mais d'abord il devait les retrouver.

Il se creusa la tête. Que manigançait vraiment Zil ? Pourquoi avait-il décidé de réduire la ville en cendres ? Ce geste lui semblait un peu trop courageux pour quelqu'un comme Zil, et pas très sensé : après tout, il vivait là, lui aussi.

Mais les pensées de Sam étaient troublées par l'image de Drake qui resurgissait constamment dans un recoin de son crâne. Drake qui, d'une manière ou d'une autre, avait réussi à revenir d'entre les morts. D'ailleurs, ils n'avaient pas retrouvé son corps, n'est-ce pas ?

— Concentre-toi, s'exhorta Sam.

Le problème, en ce moment même, c'était qu'un incendie ravageait la ville. Edilio ferait son possible pour sauver ceux qui avaient besoin d'aide. Le rôle de Sam était de mettre immédiatement un terme à la terreur.

Mais où se cachait Zil ? Était-il avec Drake ? Pouvait-il s'agir d'une coïncidence ? Non. Sam ne croyait pas aux coïncidences.

De nouveau, il décela un mouvement à travers le voile de fumée. Il s'élança dans cette direction. Cette fois, la silhouette ne s'évanouit pas comme un mirage.

— Non..., cria une petite voix, interrompue par une quinte de toux.

Le garçon ne devait pas avoir plus de six ans.

— Va-t'en d'ici, ordonna Sam en tendant le bras. Va te réfugier sur

la plage.

L'enfant partit en courant, hésita quelques instants, puis tourna à droite. Où était donc Drake ? Non, Zil. Où était-il ? Zil existait vraiment, lui.

Tout à coup, Sam s'aperçut qu'il se trouvait au pied du muret séparant la plage de la ville. Il avait bien failli buter dedans. Il avait envoyé ce gamin dans la mauvaise direction et il était trop tard pour se lancer à sa recherche. Mais, après tout, cet enfant n'était sans doute pas le seul à s'être égaré dans la fumée.

Où étaient donc passées Dekka, Brianna, Taylor ? Et les soldats d'Edilio ?

Sam vit un groupe de fuyards qui se pressaient en direction de la marina. L'espace d'un instant, il crut reconnaître Caine parmi eux. Voilà qu'il avait des hallucinations !

— Dehors, les mutants !

La voix semblait toute proche, à moins que l'imagination de Sam ne lui joue encore des tours. Il scruta l'obscurité ; il n'y voyait plus rien à présent.

Un coup de feu retentit. Il vit un éclair déchirer les ténèbres et se mit à courir. Ses pieds rencontrèrent une masse lourde et molle. Il tomba à plat ventre, se releva, la bouche pleine de sable. Un corps inerte, là, à ses pieds. Pas le temps de s'en occuper. Sam leva les bras et une boule de lumière se forma dans l'air. Dans la semi-pénombre, il distingua une demi-douzaine des complices de Zil, dont la moitié étaient armés. Une foule d'enfants tentaient de leur échapper. Un autre groupe plus restreint, semblable à une bande de petits vieux branlants, avançait dans les vagues en direction de la marina.

Zil et sa bande comprirent immédiatement d'où venait la lumière. Ce ne pouvait être que...

— Sam !

— C'est Sam !

— Courez !

— Descendez-le ! Descendez-le !

Trois détonations rapprochées retentirent. PAN ! PAN ! PAN ! Sam riposta. Un rayon de lumière verte balaya le sable.

— Restez là ! Trouillards !

PAN ! PAN ! Quelqu'un tira méthodiquement avec un fusil à pompe. Sam ressentit une douleur fulgurante à l'épaule et, le souffle coupé, s'affala dans le sable. Des enfants passèrent en courant près de lui. Il roula sur le dos, les bras tendus.

PAN ! La balle ricocha si près de lui qu'il perçut l'impact. Il roula encore et encore sur le sable. PAN ! PAN ! Un clic, suivi d'un juron. Des bruits de pas s'éloignant en hâte.

Il se releva d'un bond, visa et fit feu. La lumière verte s'accompagna

d'un hurlement de peur ou de souffrance, mais la silhouette qui s'enfuyait ne s'arrêta pas. Cette fois, Sam se redressa plus lentement. Il avait du sable dans ses vêtements, dans la bouche, dans les oreilles, dans les yeux. La fumée l'aveuglait, il ne voyait plus que des formes indistinctes. En outre, la lumière le desservait, faisant de lui une cible facile pour ses ennemis. Il esquissa un geste, et le minuscule soleil disparut. La plage était de nouveau plongée dans l'obscurité, bien que le ciel se teintât d'une lueur grisâtre au-dessus de l'océan.

Sam cracha du sable et se frotta les yeux. Quelqu'un surgit derrière lui. Quelque chose entailla son tee-shirt et sa chair. La violence de l'impact le fit pivoter sur lui-même, et c'est alors qu'il distingua une silhouette dans la pénombre. Un sifflement s'éleva et Sam, trop sonné pour réagir, ressentit une brûlure cuisante à l'épaule.

— Salut, Sammy. Ça fait une paye !

— Non, souffla-t-il.

— Oh, si ! rugit la voix, qu'il reconnut instantanément.

C'était la voix de ses cauchemars, moqueuse et triomphante, qu'il avait entendue ce jour-là, tandis qu'il se tordait de douleur sur le carrelage de la centrale.

Il battit des paupières, se força à ouvrir un œil pour voir l'impossible, puis leva les bras et déchaîna son pouvoir à l'aveuglette. Le fouet fendit l'air encore une fois. D'instinct, Sam se baissa, parvint à esquiver le coup et détala.

— Le démon ! cria une voix féminine.

Sam ne prit pas la peine de se retourner. Il courut sans s'arrêter jusqu'au muret, s'y cogna les genoux tomba à plat ventre, et s'immobilisa, hors d'haleine.

Quinn avait mis le cap sur le rivage en redoutant ce qu'ils trouveraient à leur arrivée. Le feu s'était étendu à la moitié de la ville, bien qu'il n'y ait pas eu de nouvelles explosions. La fumée leur parvenait jusqu'en mer. Quinn avait les yeux irrités et le cœur dans la gorge.

Il avait son compte de massacres et d'atrocités. Assez ! Lui, il voulait simplement pêcher. Le spectacle affreux de leurs maisons en flammes avait réduit les rameurs au silence. En accostant le premier ponton, ils virent un petit groupe d'enfants qui s'avançaient péniblement dans leur direction. Sans doute des gamins affolés qui étaient venus chercher refuge dans la marina. Quinn les appela ; il n'obtint pas de réponse.

Son canot heurta le ponton dans un clapotis. Grâce à une longue pratique, ses gestes étaient devenus automatiques. Il noua la corde autour d'un poteau et rapprocha son bateau. Les pêcheurs rentrèrent les rames. Big Goof sauta sur le ponton pour sécuriser les amarres.

Sur le rivage, le groupe d'enfants continuait à avancer sans prêter attention à eux. Ils se déplaçaient bizarrement, comme des personnes âgées. Quinn avait une impression étrange en les observant. Une impression de déjà-vu...

Le jour ne se lèverait pas avant une heure. La seule source de lumière provenait des flammes. Les étoiles factices étaient masquées par un voile de fumée.

Quinn sauta à son tour sur le ponton.

— Hé, vous là-bas ! cria-t-il.

Quinn était responsable des bateaux ; la marina, c'était son domaine. Les enfants continuèrent leur progression en faisant mine de ne pas l'avoir entendu. Ils se dirigeaient vers un ponton parallèle au sien, auquel étaient amarrés deux bateaux réservés aux sauvetages : un bass boat et un Zodiac.

— Hé ! fit Quinn.

La personne la plus proche de lui tourna la tête. Une vingtaine de mètres d'eau les séparait, mais même dans la semi-pénombre Quinn reconnut la forme de ses épaules et de son visage. Et surtout, il reconnut sa voix.

— Penny ! lança Caine. Occupe-toi de notre ami Quinn.

Soudain, un monstre émergea des eaux dans un geyser d'écume. Quinn poussa un hurlement de terreur. Le monstre se dressa de toute sa hauteur. Il avait une tête d'éléphant difforme, de petits yeux noirs inexpressifs et des dents acérées. Une longue langue pointue pendait de ses mâchoires béantes. Il poussa un rugissement sourd de bête blessée, une sorte de grincement insoutenable.

Quinn fit un bond en arrière, et son dos heurta le bord de son canot. Le choc lui coupa le souffle et il tomba tête la première dans l'eau. Pris de panique, il avala une gorgée d'eau salée, toussa, cracha en s'efforçant de retenir sa respiration.

Quinn connaissait bien la mer. Il était bon surfeur et nageait bien. Ce n'était donc pas la première fois qu'il tombait à l'eau. Refoulant sa peur, il donna un coup de pied pour remonter. La surface, seule barrière entre l'eau et l'air, la mort et la vie, ne se trouvait qu'à trois mètres au-dessus de lui. Il n'y avait pas beaucoup de fond à cet endroit. Quinn amorça sa remontée. Cependant, le monstre s'était mis à fouiller les alentours du ponton en remuant l'eau de ses longues pattes hérissées de griffes. Les poumons en feu, Quinn battit frénétiquement des jambes.

Il fut trop lent à réagir. Une patte gigantesque se referma sur lui... Et il ne ressentit rien. Le monstre balaya les flots de son autre patte. Quinn crut qu'il allait être réduit en bouillie. Mais, là encore, il ne se passa rien. La créature n'était qu'une illusion !

En rassemblant ses dernières forces, il parvint à atteindre la surface,

aspira une bouffée d'air et vomit l'eau de mer qu'il avait ingurgitée. Quant au monstre, il avait disparu.

Big Goof le hissa comme un poids mort à bord du bateau. Il s'affala au fond de l'embarcation, sur les rames, et ne bougea plus.

— Ça va ?

Quinn ne répondit pas, de peur d'avoir un autre haut-le-cœur. Il n'avait toujours pas retrouvé sa voix, et il respirait avec peine. Mais il était en vie.

À présent, tout était clair. Le monstre, il l'avait vu dans *Cloverfield*. C'était la réplique exacte du film. Quinn se redressa en toussant, puis se mit péniblement debout dans le bateau qui tanguait. Il vit Caine et sa bande monter à bord des deux embarcations à moteur.

Caine l'aperçut à son tour et lui adressa un sourire moqueur. Une fille bizarre l'accompagnait. Elle aussi avait les yeux fixés sur Quinn, mais son visage demeurait impassible. Soudain, elle esquissa un sourire qui tenait plus de la grimace, et découvrit ses dents tordues. Le premier moteur crachota, bientôt imité par le deuxième.

Quinn ne fit pas mine de bouger. Il n'avait aucune chance d'arrêter Caine. Il lui suffisait d'un geste pour le tuer.

Les deux bateaux s'éloignèrent lentement du ponton. Puis Quinn perçut le bruit d'une bousculade, et une bande d'enfants armés déboula dans la marina. Parmi eux, il reconnut Lance et Hank, suivis de Zil, qui avait ralenti le pas pour les laisser passer devant. Arrivé au bout du ponton, Hank braqua son fusil sur les fuyards et ouvrit le feu. La balle toucha le Zodiac, qui se dégonfla sur-le-champ. Le moteur s'enfonça dans l'eau en toussotant tandis que l'avant du bateau sombrait.

Bouche bée, Quinn se hissa sur le ponton pour mieux voir. Caine, furieux et trempé jusqu'aux os, s'éleva au-dessus du Zodiac en train de couler.

Il fit léviter Hank qui, impuissant, se débattit en glapissant de terreur. Il continua de s'élever, tandis que Caine flottait au-dessus du Zodiac qui n'en finissait pas de couler avec ses occupants. A une trentaine de mètres au-dessus du sol, Hank s'immobilisa. Puis, sans crier gare, il retomba à la vitesse d'une météorite et percuta la surface de l'océan comme un boulet de canon en soulevant une énorme gerbe d'eau.

Quinn connaissait bien les fonds de la marina. A l'endroit où Hank était tombé, la profondeur n'atteignait pas trois mètres. Le fond sablonneux était hérissé de coquillages. Hank n'avait donc pas la moindre chance de remonter à la surface.

Caine lévita vers Zil, qui avait observé la scène immobile, les yeux écarquillés d'horreur.

— Ça, c'était une grosse bêtise, Zil.

Zil et ses compagnons tournèrent les talons et s'enfuirent. Avec un éclat de rire, Caine embarqua à bord du second bateau, qui s'éloigna dans un grondement de moteur, tandis que cinq de ses compagnons se débattaient encore dans l'eau en criant et en jurant.

13 HEURES
32 MINUTES

DEBOUT, CHUCHOTA PEACE en secouant Sanjit. Celui-ci avait fini par prendre l'habitude d'être réveillé à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Son statut d'aîné au sein de la famille Brattle-Chance avait perdu son charme depuis longtemps.

— C'est Bowie ? demanda-t-il.

Peace secoua la tête.

— Non. Je crois que le monde est en train de brûler.

Sanjit leva un sourcil sceptique.

— Ça me paraît un peu exagéré, Peace.

— Viens voir.

Sanjit poussa un grognement et se leva.

— Quelle heure il est ?

— C'est presque le matin.

— Le mot-clé, c'est « presque », gémit-il. Tu sais quel est le meilleur moment pour se lever ? Le matin. Pas « presque le matin ».

Cependant, il la suivit dans la pièce qu'elle partageait avec Bowie et Pixie. La maison comprenait vingt-deux chambres, mais seuls Sanjit et Virtue avaient choisi de dormir chacun de leur côté.

Pixie dormait. Bowie s'agitait dans son sommeil, tourmenté par la fièvre qui refusait de tomber.

— La fenêtre, chuchota Peace.

Sanjit obéit. La baie vitrée, qui s'étendait quasiment du sol au plafond, offrait une vue magnifique pendant la journée. Immobile, il regarda Perdido Beach au loin.

— Va chercher Choo, dit-il après un silence.

Peace revint avec un Virtue de fort mauvaise humeur qui se frottait les yeux en bougonnant.

— Regarde, lui dit Sanjit.

Virtue scruta l'obscurité, comme Sanjit avant lui.

— C'est un feu.

— Sans blague ?

Sanjit secoua la tête, stupéfait.

— La ville entière doit être en train de cramer.

Les flammes rouges et orange formaient un point lumineux à

l'horizon. Dans l'aube grise, Sanjit distinguait une immense colonne de fumée noire. Si le feu n'était qu'un point sur le paysage, le nuage de suie semblait s'étendre sur des kilomètres.

— Alors c'est là que je suis censé faire atterrir l'hélico ?

Virtue sortit de la pièce et revint quelques instants plus tard muni d'un petit télescope. Sa portée n'était pas très grande. Ils s'en servaient parfois pour essayer d'observer la ville ou la côte la plus proche de l'île. Ils n'avaient jamais distingué grand-chose. Ils n'y voyaient guère mieux à présent, mais même à travers le verre à peine grossissant de la lunette, le feu semblait terrifiant.

Sanjit baissa les yeux vers Bowie, qui gémissait dans son sommeil.

— J'ai un très mauvais pressentiment, déclara Virtue.

— Le feu ne risque pas de s'étendre jusqu'ici, objecta Sanjit en s'efforçant de paraître nonchalant.

Sans répondre, Virtue garda les yeux fixés sur l'horizon, et Sanjit comprit que son frère et ami voyait plus qu'un simple incendie.

— Qu'est-ce qu'il y a, Choo ?

Virtue poussa un gros soupir qui ressemblait presque à un sanglot.

— Tu ne m'as jamais questionné sur l'endroit où je suis né.

Le tour que prenait la conversation surprit Sanjit.

— Je sais que tu viens d'Afrique.

— L'Afrique, c'est un continent, pas un pays, observa Virtue, qui avait retrouvé son ton de supériorité habituel. Le Congo. C'est de là que je viens.

— Bon.

— Ça ne t'évoque rien, pas vrai ?

Sanjit haussa les épaules.

— Les lions, les girafes ?

Virtue ne se donna même pas la peine de ricaner.

— Là-bas, c'est la guerre depuis une éternité. Les gens s'entretuent. Ça viole, ça torture. Il s'y passe des choses que tu ne peux même pas imaginer.

— Ah bon ?

— Jennifer et Todd ne sont pas venus me chercher dans un orphelinat. J'avais quatre ans quand ils m'ont adopté. Je vivais dans un camp de réfugiés. Tout ce dont je me souviens, c'est que j'avais faim en permanence. Et que personne ne s'occupait de moi.

— Où étaient tes vrais parents ?

Virtue garda le silence un long moment, et l'instinct de Sanjit lui souffla de ne pas le brusquer.

— Ils sont venus brûler notre village, répondit-il enfin. Je ne sais pas pourquoi. J'étais trop petit. Je me rappelle seulement que ma mère – ma vraie mère – m'a dit d'aller me cacher dans les broussailles.

— Ah.

— Elle m'a ordonné de ne pas bouger. De fermer les yeux et de me boucher les oreilles.

— Mais tu n'as pas obéi.

— Non, murmura Virtue.

— Qu'est-ce que t'as vu ?

Je...

Il prit une profonde inspiration et, d'une voix étrange, crispée, répondit :

— Tu sais quoi ? Je ne trouve pas les mots. Et je n'ai pas envie de vider mon sac.

Sanjit le dévisagea, interloqué, et il eut l'impression de regarder un étranger. Jusqu'à ce jour, Virtue n'avait encore jamais évoqué sa petite enfance. Sanjit se maudit d'avoir été égoïste au point de n'avoir jamais pensé à le questionner.

— En regardant ce feu, Sanjit, j'ai eu l'impression que tout recommençait.

Quand Taylor arriva, Edilio, Orc, Howard, Ellen et quelques autres battaient en retraite devant la fournaise.

Des cris pathétiques s'élevaient de l'étage d'une maison en flammes. Taylor vit Edilio se boucher les oreilles.

— Il y a des enfants dans cette maison ! s'écria-t-elle en le tirant par le bras.

— Ah ouais ? Sans blague ? répliqua-t-il d'un ton féroce.

Taylor en resta sans voix : ce comportement ne ressemblait pas à Edilio. Les autres la toisèrent comme s'ils avaient affaire à une idiote. Pourtant, ils avaient tous entendu les cris.

— Je peux y arriver, lança-t-elle. Je n'aurai qu'à me matérialiser à l'intérieur et à disparaître avant que le feu puisse m'atteindre.

Edilio se radoucit.

— Tu es courageuse, Taylor. Mais il n'y a rien à faire. Tu peux toujours y aller, mais tu ne vas pas les ramener sur ton dos.

Taylor examina la maison. Elle se trouvait au bout de la rue et pourtant, même à cette distance, il régnait une chaleur infernale.

— Je pourrais peut-être..., bredouilla-t-elle.

— Il n'y a rien à faire, répéta Edilio. Et je ne te conseille pas d'aller voir ce qui se passe là-bas. Crois-moi sur parole.

Les cris s'étaient tus. Quelques minutes plus tard, le toit s'effondra.

— L'incendie s'étend toujours. On devrait essayer de fabriquer un pare-feu, suggéra Ellen.

— Un quoi ?

— Un pare-feu. Ça sert à prévenir les feux de forêt : on abat les arbres qui sont sur l'itinéraire de l'incendie. Ça l'empêche de se propager d'arbre en arbre.

— Tu suggères d'abattre des maisons ? s'exclama Howard. Orc

pourrait s'en charger mais ça va vous...

— La ferme, Howard, dit Orc sans méchanceté mais d'un ton définitif.

Howard haussa les épaules.

— D'accord, mon grand. Si ça t'amuse de jouer les héros...

— Cause toujours, fit Orc.

Dekka, manifestement aveuglée par la fumée, déboula en s'affalant littéralement sur Edilio.

— Dekka ! s'écria-t-il. Tu as vu Sam ?

Dekka voulut répondre mais elle fut prise d'une quinte de toux, et finit par secouer la tête.

— OK. Viens avec nous. Le feu s'étend toujours.

— Qu'est-ce que vous... ? parvint-elle à demander.

— On va fabriquer un pare-feu, répondit-il. L'incendie se propage de maison en maison. On va en détruire quelques-unes.

— Allez chercher Jack, lança-t-elle en s'efforçant vainement de réprimer une nouvelle quinte de toux.

— Bonne idée. Taylor ?

Comprenant ce qu'on attendait d'elle, celle-ci disparut.

— Allez, les gars, reprit Edilio en s'efforçant de remonter le moral de ses troupes abattues. On a encore une chance de sauver une grande partie de la ville.

Il se mit en marche et les autres lui emboîtèrent le pas.

Où était Sam ? D'ordinaire, c'était lui qui prenait les initiatives et distribuait les ordres. Était-il sain et sauf ? Avait-il retrouvé Zil et mis ses menaces à exécution ?

Edilio entendait encore les cris des enfants suppliciés dans la maison en flammes. Il savait qu'il continuerait à les entendre dans ses rêves pendant très longtemps. Il aurait beaucoup de mal à éprouver de la compassion pour Zil si Sam parvenait à lui mettre la main dessus. Et pourtant, même en ce moment, Edilio avait du mal à accepter sa décision. Pour lui, elle n'était qu'un nouvel indice d'un monde devenu incontrôlable.

Taylor réapparut au moment où ils atteignaient Sheridan Avenue. Le feu s'étendait aux jardins et menaçait désormais l'ouest de l'avenue.

— Jack est en route, annonça-t-elle. Brianna a essayé de se lever, mais elle n'avait pas fait trois pas qu'elle s'est pliée en deux.

— Elle va bien ? s'enquit Dekka.

— Son rhume et ses super pouvoirs font mauvais ménage, mais elle survivra, je pense.

Edilio s'efforça d'évaluer la situation. L'incendie faisait rage à l'ouest de la ville. Le vent n'obéissait à aucune logique, comme toujours dans la Zone, mais cette fois le feu produisait un souffle d'air brûlant qui ne laissait aucun doute sur la direction qu'il prenait.

— L'incendie progresse vers nous, déclara Ellen.

À l'ouest de Sheridan Avenue, les maisons alignées se détachaient sur les flammes. Soudain, un petit enfant émergea de la fumée en traînant derrière lui un garçon plus âgé.

— Hé, petit bonhomme ! cria Edilio. Va-t'en d'ici tout de suite !

Comme l'enfant se rapprochait, Edilio le reconnut : c'était Justin, que Mary lui avait demandé de surveiller. Il était accompagné de Roger, lequel semblait mal en point et incapable de proférer un son ou d'ouvrir les yeux.

— N'essaie pas de parler, lui dit Edilio. Justin, emmène le sur la place, OK ? Lana doit être là-bas. Sinon, va voir Dahra Baidoo, d'accord ? Allez, ne traînez pas !

Les deux enfants couverts de suie s'éloignèrent en titubant, Justin tirant toujours Roger derrière lui.

— Je ne crois pas qu'on pourra sauver les maisons de ce côté-ci, dit Ellen. Mais la rue est assez large. Si on peut abattre celles de l'autre côté, ça suffira peut-être.

Jack vint à leur rencontre, l'air ahuri.

— Merci d'être venu, Jack, lança Edilio.

Jack jeta un regard mauvais à Taylor, qui lui adressa un sourire mielleux. Il avait dû se passer quelque chose, mais ce n'était pas le moment de s'en occuper. Taylor avait réussi à convaincre Jack de venir les aider, et c'était tout ce qu'Edilio avait besoin de savoir.

— Bon, fit-il. On commence par cette maison. Taylor, va jeter un œil à l'intérieur. Dekka, je crois que c'est toi qui vas devoir t'y coller la première. Orc et Jack prendront le relais.

Les deux intéressés se jaugèrent de la tête aux pieds. Si Orc se délectait de sa force, Jack était presque embarrassé par son pouvoir. Mais ça ne signifiait pas pour autant qu'il se laisserait impressionner par le monstre.

— Tu prends le côté gauche, décréta celui-ci.

Taylor choisit ce moment pour réapparaître.

— Il n'y a personne. J'ai vérifié toutes les pièces.

Dekka leva les bras. Edilio se demanda si son état ne risquait pas d'affaiblir son pouvoir. Cependant, les meubles installés sous le porche s'élevèrent, privés de leur gravité, et se fracassèrent contre l'avant-toit. Un vieux vélo se mit à flotter dans le vide.

La maison grinça et craqua. De la poussière et des débris lévitérent au ralenti. Puis, d'un geste brusque, Dekka baissa les bras. Le vélo, les meubles et les ordures retombèrent. La maison fit entendre une plainte assourdissante, et une partie du toit s'effondra.

Ce fut au tour de Jack et d'Orc d'entrer en scène. Le géant donna un coup de poing dans un des murs porteurs de la maison, son bras traversa la paroi et il agrippa une des poutres de soutien. La tâche

était ardue, et il poussait de toutes ses forces, mais soudain la charpente céda. Le revêtement du mur se craquela, et les poteaux de charpente en jaillirent comme des os fracturés. Le coin de la maison s'affaissa.

Jack déracina un lampadaire, le tendit à Orc puis en arracha un autre pour lui. Une fois la maison réduite à un tas de décombres, Dekka fit léviter le tout.

S'ensuivit une espèce de danse maladroite et périlleuse. Orc et Jack se servaient de leurs lampadaires respectifs pour balayer les décombres à l'écart de la rue. Ce n'était pas une mince affaire, car Dekka devait ajuster son pouvoir de manière à éviter que les gravats ne s'élèvent dans l'air, tandis que les deux garçons devaient lutter contre les différents niveaux de gravité. De fait, les poteaux de réverbères tantôt devenaient légers comme des plumes, tantôt pesaient tout leur poids.

Pour finir, les débris de la maison furent entassés sur les places de parking situées derrière les bâtiments qui bordaient la place et San Pablo Avenue. Quand ils en eurent terminé avec cette première maison, le feu avait progressé vers l'ouest et gagné une autre habitation. Néanmoins, ils pouvaient encore éviter qu'il ne s'étende à Sheridan Avenue.

Ils travaillèrent sans relâche jusqu'au matin et concentrèrent leurs efforts sur Sheridan Avenue en détruisant les maisons les plus menacées par les flammes. Edilio et Howard fouillaient chaque demeure, mettaient les enfants à l'abri, couraient derrière Dekka, Orc et Jack en piétinant les débris enflammés qui atterrissaient çà et là ou étouffaient avec des pelles et des couvercles de poubelle les nouveaux départs de feu dans l'herbe sèche.

Tout ce vacarme se joignait au crépitement des flammes qui progressaient dans la partie ouest de la rue. Ce fracas était le râle d'agonie de Perdido Beach.

13 HEURES 12 MINUTES

Le bateau s'éloignait laborieusement de Perdido Beach.

Ils n'étaient plus que sept à présent. Caine, Diana, Penny, Tyrell, Jasmine, Bug, et Paint, ainsi surnommé parce qu'il passait son temps à sniffer de la peinture dans une chaussette. Invariablement, il avait la bouche peinte de la dernière couleur qu'il avait pu se procurer. Caine nota qu'aujourd'hui elle était rouge sang, et qu'elle lui donnait l'air d'un vampire.

Sur les sept, deux seulement jouissaient d'un pouvoir utile : Penny et Bug – sans compter Caine, bien sûr. Diana avait bien la faculté d'évaluer les dons d'autrui, mais à quoi cela servait-il désormais ? Les trois autres n'étaient là que parce qu'ils avaient eu la chance de ne pas se trouver sur le Zodiac. Et encore, on pouvait douter de la chance en question : ceux qui étaient restés à la marina seraient probablement nourris par Sam.

— C'est où qu'on va ? demanda Paint pour la énième fois.

— Sur l'île de Bug, répondit Caine, qui se sentait d'humeur patiente.

Il s'était prouvé en arrivant jusque-là qu'il était encore capable de se mesurer à Sam et qu'il pouvait mener un plan à terme. Malgré sa faiblesse, il avait réussi, avec ses compagnons, à s'introduire au cœur du camp ennemi.

Le moteur toussotait, la barre vibrait dans la main de Caine – vestiges d'une époque révolue saturée de machines, d'appareils électroniques, de nourriture.

Ils étaient à l'étroit dans le bateau. Une véritable coque de noix, avec sa structure frêle, sa fibre de verre d'un blanc sale. A moins qu'il ne s'agisse d'aluminium. Caine s'en fichait royalement.

Il n'y avait que trois gilets de sauvetage à bord. Tyrell, Bug et Penny les avaient revêtus en les sanglant de façon parfois discutable. Diana n'avait quant à elle pas voulu de gilet. Caine connaissait la raison de ce refus. La vie n'avait plus aucune valeur à ses yeux. Elle n'avait pas ouvert la bouche depuis des heures. Elle semblait avoir renoncé une fois pour toutes. Caine pouvait désormais la dévorer ouvertement des yeux sans avoir à s'en cacher. Elle n'avait plus la force de le gratifier d'une remarque assassine.

Diana n'était plus que l'ombre d'elle-même, un squelette tremblant, au regard morne, à la chair flasque et aux cheveux clairsemés.

— Je vois plusieurs îles, observa Penny. Laquelle c'est ?

Caine n'était pas prêt à reconnaître qu'il n'en savait rien. S'ils faisaient le mauvais choix, après avoir escaladé les rochers, ils se laisseraient sans doute mourir sur place, aucun d'eux n'ayant la force d'explorer les îles une par une.

— Il y a de quoi bouffer là-bas ? demanda Tÿrell d'une voix pleine d'espoir.

— Oui, répondit Caine.

— Cette île appartient à des acteurs super riches, renchérit Bug.

— Est-ce qu'on aura assez d'essence pour arriver jusque là-bas ? s'enquit Tÿrell.

— On verra bien, marmonna Caine.

— Et si on tombe en panne, qu'est-ce qu'on fait ? s'écria Paint.

Caine était las de jouer les chefs confiants.

— On dérivera pendant des jours et on finira par crever en pleine mer.

Le silence revint. Chacun d'eux savait jusqu'où il était capable d'aller pour ne pas mourir de faim.

— Tu l'as vu, toi aussi, dit Diana à Caine, sans même pouvoir rassembler l'énergie suffisante pour le regarder.

Il aurait pu mentir, mais à quoi bon ?

— Oui, je l'ai vu.

— Il n'est pas mort.

— Il faut croire que non.

Caine détestait l'idée que Drake soit vivant, non parce qu'il chercherait à se venger de lui. Drake ne pardonnait jamais, n'oubliait jamais, ne renonçait jamais.

Si Caine n'aimait pas l'idée qu'il soit encore en vie, c'était parce qu'il espérait sincèrement que la mort, au moins, était une réalité. Il pouvait supporter la perspective de mourir, pas celle de ressusciter.

Jasmine se leva en tremblant. Caine la considéra avec indifférence, en espérant tout de même qu'elle ne ferait pas chavirer le bateau. Sans un mot, elle se laissa basculer par-dessus bord et tomba dans l'océan en soulevant une gerbe d'eau salée.

— Hééééé, fit Diana d'une voix faible.

Caine garda la main sur la barre. Jasmine ne refit pas surface. Une dentelle d'écume s'attardait encore à l'endroit où elle avait coulé.

« Plus que six », pensa Caine.

Hank : mort.

Antoine : disparu au milieu du chaos. Peut-être mort, lui aussi, vu sa blessure.

Zil s'assit, les jambes flageolantes. Il était retourné se réfugier dans son petit lotissement minable avec Lisa, sa petite copine minable qui lui faisait des yeux de merlan frit, pendant que ce minable de Turk marmonnait dans son coin, s'efforçant de présenter les derniers événements sous un jour positif.

Sam viendrait le chercher, maintenant, il en était certain. Ce serait un nouveau triomphe pour les mutants. S'ils avaient réussi à éliminer Hank et Antoine, alors ce n'était qu'une question de temps.

Caine aurait aussi bien pu s'en prendre à Zil, si c'était lui qui avait tenu le fusil. Caine l'aurait tué aussi facilement que Hank. Lui ! Le Général !

Ça ne faisait pas partie du plan. Zil était censé profiter de la pagaille causée par le feu pour rallier autant de normaux que possible à sa cause. Puis prendre d'assaut l'hôtel de ville, capturer Astrid, s'en servir comme otage pour que Sam ne puisse pas...

Quel plan stupide ! Comment aurait-il pu rassembler les enfants au milieu d'un tel chaos ? La fumée, la panique, la confusion, et Sam qui avait déchaîné ses pouvoirs sur Antoine, puis sur Hank. Quelle bêtise ! Et puis, qu'est-ce qui lui avait pris d'attaquer Caine pour se donner le beau rôle ? Encore plus idiot. Il ne pouvait pas se mesurer aux mutants.

Zil voyait encore le regard de Hank lorsqu'il s'était élevé dans le vide. Il entendait encore le cri qui lui avait déchiré la gorge lorsqu'il était tombé. Il revivait les minutes interminables au cours desquelles ils avaient attendu qu'il remonte à la surface tout en sachant qu'il était impossible de survivre à une telle chute. Pour reprendre les mots de Lance, c'était comme tomber de vingt étages dans un bol rempli d'eau. Hank s'était enfoncé dans la vase de la marina. Ç'aurait pu être Zil à sa place, la tête enfouie dans le sable.

— Le point positif, c'est que maintenant ils vont forcément nous croire, disait Turk en se rongant les ongles.

— Quoi ? aboya Zil.

— Ben oui... Vu que Caine a tué Hank, personne ne va penser qu'on avait conclu un marché avec lui.

Zil hocha la tête d'un air absent.

— C'est vrai, approuva Lance en esquissant un sourire et, l'espace d'une seconde, Zil le vit sous un jour qui contrastait avec sa belle gueule et son attitude désinvolte.

— Peut-être qu'on devrait s'en tenir là.

Lisa. Zil s'étonna presque d'entendre le son de sa voix.

D'ordinaire, elle n'ouvrait jamais la bouche et restait plantée la comme une idiote. La plupart du temps, il la haïssait, et en ce moment même plus encore que d'habitude, parce qu'elle entrevoyait la vérité qu'il avait depuis longtemps perdue de vue.

— Quoi ? fit Lance.

A l'évidence, il n'aimait pas Lisa, lui non plus. Elle n'était pas assez jolie pour qu'il s'intéresse à elle. Pourtant, Zil ne pouvait pas espérer mieux. Pour l'instant, du moins.

— C'est vrai, je..., bégaya Lisa.

Puis elle haussa les épaules et se mura de nouveau dans le silence.

— On n'a qu'à leur dire que, tout ça, c'est la faute de Caine, suggéra Turk. Que c'est lui qui a mis le feu à la ville.

— Ouais, fit Zil sans conviction, les yeux fixés sur la moquette sale et usée. C'est les mutants qui ont fait le coup.

— Exact ! s'exclama Turk.

— C'est les mutants, renchérit Lance. C'est vrai, quoi. Qui nous a embarqués là-dedans ? Caine.

— Exact !

— Il nous faut plus de monde. Antoine, c'était qu'un toxico. Mais Hank...

Zil releva la tête. Il restait peut-être un espoir.

— Oui, c'est ça. Il nous faut plus de monde.

— Quand ils sauront qu'on essayait d'arrêter Caine, on aura plein de nouvelles recrues, déclara Turk.

Lance sourit.

— On s'est battus pour l'empêcher de mettre le feu à toute la ville.

— Hank y a même laissé sa peau, conclut Zil.

Voilà, il l'avait dit. Et il savait que, déjà, Turk y croyait presque. En fait, il avait réussi à s'en convaincre lui-même.

— Lance, toi, ils t'écouteront. Vous aussi, Turk et Lisa. Allez répandre la nouvelle.

Personne ne fit mine de bouger.

— Vous devez m'obéir, reprit Zil en s'efforçant de prendre l'air autoritaire et pas suppliant. C'est moi, le chef.

— Oui, fit Turk. C'est juste que... Ils ne vont peut-être pas nous croire.

— Tu as peur ? demanda Zil d'un ton impérieux.

— Pas moi, intervint Lisa. Moi, j'irai dire la vérité à tous nos amis.

Zil la considéra d'un air suspicieux. Qu'est-ce qui lui prenait de jouer les braves, tout à coup ?

— Bien, Lisa. Ce serait un geste héroïque.

Lance poussa un soupir.

— Si elle peut le faire, moi aussi, j'imagine.

Seul Turk resta assis sur son siège. Il jeta un coup d'œil furtif à Zil.

— Il faut que quelqu'un reste ici pour te protéger, chef.

Zil partit d'un rire amer.

— Ouais, si Sam débarque, je suis sûr que tu arriveras à l'arrêter, Turk.

— Nous vivons des temps difficiles, déclara Nerezza. Dans ces moments-là, les gens ont besoin d'un prophète pour leur montrer le chemin. Tu avais prédit ce qui s'est passé.

— Ah bon ? Je ne m'en souviens pas.

La mémoire d'Orsay était un petit grenier rempli de jouets cassés et de meubles branlants. Elle perdait la notion du temps, elle avait de plus en plus de mal à savoir où elle était, et elle avait cessé de se demander pourquoi.

Elles se tenaient au bord de la zone incendiée, au beau milieu de Sheridan Avenue. Dans la lumière matinale, le spectacle était affreux. De la fumée s'élevait encore d'une bonne douzaine de maisons. Des flammes surgissaient çà et là d'une fenêtre carbonisée.

Bien que cernées par la désolation, certaines habitations avaient été miraculeusement épargnées. D'autres avaient à moitié brûlé : s'il ne restait rien à l'intérieur, leur façade était presque intacte en dehors des traces de suie autour des ouvertures.

Non loin, une maison n'avait perdu que son toit, qui s'était effondré en se consumant. Les murs peints en vert vif n'avaient quasiment pas souffert, mais il ne restait de la toiture que sa carcasse noircie qui pointait vers le ciel. En jetant un coup d'œil à travers les fenêtres, Orsay distingua des débris de tuiles et de poutres calcinées, comme si quelqu'un avait arraché le toit pour déverser des cendres dans la maison.

L'autre côté de la rue offrait un spectacle très différent. On aurait dit qu'une tornade avait balayé toute une rangée d'habitations.

— Je ne sais même pas quoi faire de moi, déclara Orsay. Alors comment je saurais pour les autres ?

— C'est un châtimement, tu le vois bien, expliqua Nerezza. N'importe qui peut le voir. C'est une épreuve censée nous rappeler que nous avons mal agi.

— Mais...

— Que te disent tes rêves, Prophétesse ?

Les rêves d'Orsay montraient tous la même chose, les gens du dehors, ceux-là mêmes qui voyaient dans leur sommeil une certaine Orsay. Elle transmettait des messages à leurs enfants et leur montrait des images terribles de la vie à l'intérieur de la Zone.

Oui, les rêves de ces braves gens les plongeaient dans l'angoisse, car ils savaient ce qui se passait de l'autre côté. Et leur frustration était atroce, car ils savaient aussi, les adultes, les parents, qu'il existait une issue pour ces enfants terrifiés.

Les rêves d'Orsay lui avaient montré Francis, sain et sauf, accueilli avec des larmes de gratitude par sa famille. Ces visions l'avaient rendue heureuse. On pouvait donc s'échapper de la Zone le jour de ses

quinze ans. Elle attendait ce jour avec impatience pour pouvoir enfin fuir, le moment venu.

Mais, dernièrement, les images avaient changé. Elles lui apparaissaient ailleurs qu'au pied de la paroi ou dans son sommeil. Ce n'étaient pas à proprement parler des rêves. Plutôt des visions, des images d'apocalypse qui s'insinuaient dans son esprit.

Il lui semblait qu'elle n'avait plus aucun contrôle sur ce qui se passait à l'intérieur de son crâne. Comme par une porte laissée ouverte, rêves, visions, hallucinations terribles déferlaient en elle.

Ces nouvelles visions ne lui montraient pas seulement ceux qui avaient réussi à quitter la Zone en atteignant liège magique. Elle y voyait aussi des enfants morts. Or, ces mêmes enfants se cramponnaient aussi à leur mère de l'autre côté.

Elle avait été submergée d'images des suppliciés qui avaient péri la veille dans l'incendie. Ils avaient vécu une lente agonie avant de se réfugier dans les bras aimants de leurs parents.

Elle avait même vu Hank. Son père ne l'attendait pas au pied du dôme. La police l'avait prévenu par téléphone alors qu'il buvait une bière dans un bowling d'Irvine en flirtant avec la serveuse. Il avait dû plaquer la main sur son oreille pour entendre la conversation par-dessus le vacarme des boules et des quilles.

— Quoi ?

— Votre fils, Hank. Il est sorti ! avait expliqué le policier.

Orsay voyait toutes ces images, savait ce qu'elles signifiaient, et cette certitude lui soulevait le cœur.

— Que te disent tes rêves, Prophétesse ? la pressa Nerezza.

Orsay ne pouvait pas lui révéler que seule la mort – et pas le grand saut – était l'issue. Seigneur, si elle avouait la vérité aux enfants...

— Dis-moi, reprit Nerezza avec impatience. Je sais que tes pouvoirs se développent et que tu vois plus de choses qu'avant.

Nerezza approcha son visage de celui d'Orsay et lui serra le bras. Orsay pouvait presque sentir la force de sa volonté. Ce besoin, cette faim.

— Je ne vois rien, murmura-t-elle.

Nerezza recula. L'espace d'une seconde, un rictus féroce déforma ses traits. Puis, au prix d'un effort colossal, elle reprit contenance.

— Tu es la Prophétesse, Orsay.

— Je ne me sens pas bien. Je veux rentrer chez moi.

— Les rêves, dit Nerezza. Ils perturbent ton sommeil, pas vrai ? Oui, tu devrais rentrer te coucher.

— Je ne veux plus rêver, gémit Orsay.

11 HEURES
24 MINUTES

HUNTER AVAIT SIX OISEAUX dans sa besace, parmi lesquels trois corbeaux décharnés et une chouette. Si les chouettes avaient mauvais goût, elles donnaient pas mal de viande. Il avait aussi attrapé deux oiseaux aux plumes multicolores dont il ne connaissait pas le nom, mais qu'il pistait toujours car ils étaient savoureux. Albert serait content d'en avoir.

Il marchait dans la montagne, au nord de la ville, sa besace pleine jetée sur l'épaule. À l'origine, c'était une espèce de baluchon qui servait à porter un bébé.

Hunter avait aussi un sac à dos contenant son duvet, une casserole, une tasse, des chaussettes de rechange et un couteau supplémentaire, au cas où.

Hunter était sur les traces de deux chevreuils. Il les avait traqués toute la nuit. S'il parvenait à les retrouver, il les tuerait puis préparerait la viande comme il l'avait appris, en retirant les entrailles. Il ne pourrait pas rapporter les deux chevreuils en ville. Il devrait pendre l'un d'eux à un arbre, et revenir plus tard pour le récupérer.

Hunter huma l'air. Il avait appris à flairer les animaux qu'il chassait. Les chevreuils dégageaient une odeur caractéristique, de même que les rats laveurs et les opossums. Mais cette fois ce fut une odeur de brûlé qui lui chatouilla les narines.

Hunter fit un effort pour se concentrer. Avait-il allumé un feu de camp dans les parages dernièrement ? Ou était-ce quelqu'un d'autre qui faisait du feu ?

Il se trouvait dans un vallon encaissé, cerné de toutes parts par des arbres touffus. Il hésita. Cette odeur n'était pas celle d'un feu de bois et de broussailles. Il était là, perdu dans ses pensées, quand un énorme cerf doté d'une superbe ramure surgit de nulle part. La bête, qui ne l'avait pas vu, s'avancait vers lui d'un pas rapide mais tranquille en esquivant les branches mortes et les buissons d'épines.

Hunter tendit les bras vers lui. Il n'y eut ni éclair de lumière ni détonation, et pourtant le cerf s'écroula après deux pas. Hunter accourut. L'animal n'était que blessé ; il faudrait donc l'achever.

— T'inquiète pas, murmura-t-il. Tu sentiras rien.

Il approcha la paume du crâne de la bête. Ses yeux se voilèrent puis elle cessa de respirer.

Après s'être délesté de ses sacs, Hunter dégaina son couteau, surexcité. C'était sa plus grosse prise à ce jour. Il n'était pas question de transporter l'animal : il faudrait le couper en morceaux. Il avait du pain sur la planche. Il but une grande rasade d'eau à sa gourde et s'assit en pensant au travail qui l'attendait.

Hunter n'avait pas dormi la nuit précédente et il tombait de sommeil. Or, il n'était plus nécessaire de continuer à chasser. Entre les oiseaux et le cerf, il devrait consacrer deux journées au découpage de la viande avant de pouvoir la rapporter en ville.

Il se trouvait non loin de deux grottes peu profondes, qui servaient parfois d'abri aux serpents volants. Mieux valait ne pas s'aventurer trop près de ces bestioles et rester au grand air.

Hunter posa la tête sur une souche ramollie par la décomposition et s'assoupit sur-le-champ. Il n'aurait su dire combien de temps il avait dormi car il n'avait pas de montre, mais le soleil était haut dans le ciel lorsqu'il fut réveillé par des bruits de pas. Quelqu'un s'efforçait de passer inaperçu et échouait lamentablement.

— Hé, Sam, lança-t-il.

Sam se figea.

— Pourquoi t'es là ? demanda Hunter en se redressant.

Sam regarda autour de lui, l'air de chercher une réponse. Hunter lui trouva l'air bizarre. Il avait la même expression que les animaux quand ils comprenaient que leur fin était proche.

— Je... euh... je me promène, répondit Sam.

— Tu t'enfuis ?

Sam parut interloqué.

— Non.

— J'ai senti le feu.

— Oui, il y a un incendie en ville. Alors... euh, c'est un cerf que tu as attrapé ?

Hunter trouva cette question stupide.

— Oui.

— Je commence à avoir faim, avoua Sam.

Hunter esquissa une grimace – le seul sourire que lui permettait son hémiplégie.

— Je peux cuire un oiseau. Mais je donne le cerf à Albert.

— Un oiseau, ça m'ira très bien, déclara Sam.

Il s'assit en tailleur sur un tapis d'aiguilles de pin. Il était blessé. Du sang maculait son tee-shirt et il avait du mal à bouger l'épaule.

— Je peux cuire avec mes mains. Mais au feu c'est meilleur.

Hunter rassembla des aiguilles sèches, des branchages et deux grosses bûches. Le feu prit rapidement. Il vida et pluma l'un des deux

oiseaux multicolores et le découpa en petits morceaux. Il l'embrocha sur un fil de fer qu'il gardait dans son sac à dos et le mit à cuire sur les braises. Puis il partagea la viande avec une équité scrupuleuse. Sam mangea voracement sa part.

— La vie n'est pas si mal ici, observa-t-il.

— Sauf les moustiques, nuança Hunter. Ou les puces.

— Bah, tout le monde a des puces depuis que la plupart des chiens et des chats ont... euh... disparu.

Hunter hocha la tête et déclara :

— J'ai pas beaucoup à dire.

Devant l'air perplexe de Sam, il ajouta :

— Des fois, ma tête veut pas me donner les mots.

Lana avait fait tout son possible pour le guérir, mais son cerveau n'avait jamais retrouvé entièrement ses facultés.

Il parvenait en général à se faire comprendre, mais elle n'avait pas pu lui rendre sa vie d'avant.

— C'est pas grave, reprit-il sans s'apercevoir qu'il n'avait pas formulé sa pensée tout haut. Maintenant, je suis différent, c'est tout.

— On s'en sortirait pas sans toi, le rassura Sam. Dis-moi, est-ce que les coyotes t'embêtent ?

Hunter secoua la tête et engloutit un autre morceau de viande brûlante.

— On s'est mis d'accord. Je chasse pas sur leur territoire. Je m'en prends pas à eux. Ils font pareil.

Pendant un long moment, aucun d'eux ne parla. Ils finirent leur repas en silence en regardant le feu se consumer. Puis Hunter enterra les braises.

— Je pourrais peut-être bosser avec toi, suggéra Sam.

Il leva la main.

— Moi aussi, je peux chasser. Enfin, je crois.

Hunter fronça les sourcils ; il avait du mal à suivre.

— Mais toi, tu es Sam. C'est moi, le chasseur.

— Tu pourrais m'apprendre ce que tu sais sur les animaux, comment les débusquer, les découper, etc.

Hunter réfléchit pendant quelques instants, mais bientôt ses idées s'embrouillèrent, et il s'aperçut qu'il avait oublié de quoi parlait Sam.

— Si je retourne là-bas, il va falloir que je passe à l'action, tu comprends ? reprit celui-ci en contemplant les restes du feu.

— C'est ton truc, ça, observa Hunter.

Sam parut agacé. Mais bientôt son visage se radoucit, et la colère laissa place à la tristesse.

— Mouais. Mais parfois j'en ai marre.

— Moi, mon truc c'est la chasse. Vu que je m'appelle Hunter.

— Mon vrai nom, c'est Samuel. C'était un prophète de la Bible.

Hunter ignorait ce que signifiaient les mots « prophète » et « Bible ».

— C'est le type qui est allé chercher le premier roi d'Israël.

Hunter hocha la tête, l'air perdu.

— Tu crois en Dieu, Hunter ?

Se sentant soudain coupable, Hunter baissa la tête.

— J'ai failli les tuer.

— Qui ça ?

— Zil et eux. Ceux qui m'ont fait du mal. Je chassais une biche, et je les ai vus. J'aurais pu les tuer.

— Honnêtement, Hunter, ça m'aurait arrangé que tu le fasses.

— Hunter chasse les bêtes. Pas les garçons.

L'idée dut lui paraître comique, car il se mit à rire. Sam, lui, n'avait pas le cœur à plaisanter. A vrai dire, il était au bord des larmes.

— Tu connais Drake, Hunter ?

— Non.

— C'est un garçon avec un serpent en guise de bras. Ou un fouet, si tu préfères. Bref, c'est pas un vrai garçon ; donc si tu le vois, tu as le droit de le chasser.

— D'accord, fit Hunter d'un air dubitatif.

Sam se mordit la lèvre, comme s'il s'apprêtait à ajouter quelque chose. Il se leva, et ses genoux craquèrent.

— Merci pour le repas, Hunter.

Celui-ci le regarda s'éloigner. Un garçon avec un serpent en guise de bras ? Non. Il n'avait jamais rien vu de tel. Ça devait être encore plus bizarre que les serpents ailés qu'il avait trouvés dans la grotte.

A cette pensée, il remonta sa manche pour examiner l'endroit où le serpent avait craché son venin. Une croûte s'était formée sur la blessure, comme chaque fois que Hunter s'égratignait en marchant dans les broussailles. Cependant, en y regardant de plus près, il s'aperçut qu'elle avait pris une teinte verte. Puis il baissa sa manche et oublia une fois encore l'épisode du serpent.

Sanjit s'était posté au bord de la falaise. S'il n'y voyait pas grand-chose avec ses jumelles, il n'avait aucun mal à distinguer le panache de fumée, pareil à un énorme point d'exclamation suspendu au-dessus de Perdido Beach.

Il orienta ses jumelles vers le ciel, là où la fumée semblait s'étaler à l'horizontale, comme arrêtée par une paroi de verre. Une illusion d'optique, sans doute.

Pivotant vers la droite, il balaya du regard le yacht, de la proue à la poupe, et s'arrêta sur l'hélicoptère.

Choo essayait vainement de faire voler un cerf-volant pour Pixie. Il ne décollait pas du sol, mais Pixie gardait espoir et Choo ne renonçait pas. Sans doute, songea Sanjit, parce que Virtue, aussi grincheux soit-

il, était quelqu'un de bien. Sanjit n'était pas certain de pouvoir en dire autant de lui-même.

Peace était restée à l'intérieur, au chevet de Bowie. Sa fièvre s'était stabilisée. Cependant, Sanjit n'était pas assez bête pour croire qu'il était tiré d'affaire : depuis des jours, sa température jouait au yo-yo.

Sanjit examina l'hélicoptère. Il n'avait aucune chance de le faire décoller. Il allait devoir convaincre Choo sur ce point. S'il tentait le coup, il les tuerait tous. Mais s'il ne faisait rien, Bowie risquait de mourir.

Il était tellement occupé à ruminer qu'il ne vit pas approcher Virtue.

— Hé ! Un bateau arrive.

— Quoi ?

Virtue montra l'océan du doigt.

— Là-bas.

— Quoi ? Je ne vois rien du tout.

Virtue leva les yeux au ciel.

— T'es myope, ma parole !

— Hé, je n'ai pas grandi dans la savane, moi ! Je n'ai jamais chassé le lion.

— Ben tiens, chasser le lion ! C'est à ça que je passais mon temps.

Sanjit crut distinguer un point à l'horizon. Effectivement, c'était peut-être un bateau. Il régla ses jumelles et, au bout d'un long moment, repéra le canot grâce à son sillage.

— C'est un bateau !

— Tu ne t'appelles pas Wisdom pour rien ! répliqua sèchement Virtue.

— Il y a des gens à bord.

Sanjit tendit les jumelles à Virtue.

— Je dirais qu'ils sont une demi-douzaine, déclara-t-il. Je n'y vois pas très bien. Je ne suis même pas sûr qu'ils se dirigent vers nous, ils cherchent peut-être une autre île. Ou alors ils pêchent.

— La ville est en flammes, et tout à coup on voit un bateau dans les parages ? observa Sanjit d'un ton sceptique. À mon avis, ils ne sont pas sortis pêcher.

— Ils viennent de Perdido Beach. Ils cherchent peut-être à fuir quelque chose.

— L'incendie, sans doute.

Virtue secoua la tête d'un air sinistre.

— Non, réfléchis. Quand il y a le feu, tu sautes dans un bateau et tu mets le cap sur une île ? Non. Tu vas juste te réfugier un peu plus loin. Dans la ville voisine, par exemple.

Sanjit garda le silence, embarrassé. Après réflexion, c'était l'évidence même. Choo avait raison. En s'embarquant à bord de ce

bateau, ces gens ne cherchaient pas à échapper à l'incendie.

— Qu'est-ce qu'on fait s'ils débarquent ici ? s'enquit Virtue.

Sanjit n'avait pas de réponse ; il s'efforça donc de gagner du temps.

— Ils vont avoir du mal. Même s'il n'y a pas de courant, ils ne pourront jamais escalader la falaise.

— A moins qu'on leur donne un coup de main.

— Ils essaieront de passer par le yacht. Pour peu qu'ils prennent la bonne direction, ils tomberont dessus. Mais ils ont de bonnes chances de se noyer s'ils optent pour cette solution. Ou de finir écrasés entre le yacht et les rochers. C'est trop étroit.

— Avec notre aide, c'est jouable, objecta Virtue d'un ton prudent. Il leur faudra un bout de temps pour atteindre l'île. Leur bateau n'avance pas vite et ils sont encore loin.

Il jeta un nouveau coup d'œil à travers les jumelles.

— Je sais pas trop.

— Quoi ?

Virtue haussa les épaules.

— Ce n'est pas juste de décider que tu n'aimes pas quelqu'un sans même lui avoir donné une chance.

Sanjit sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Choo ?

— Je ne sais pas. Rien. Ils sont sûrement très sympas.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

Virtue ne répondit pas. Sanjit remarqua qu'il pinçait les lèvres.

— Qu'est-ce que tu en penses ? répéta-t-il.

— Ce sont peut-être des réfugiés. Qu'est-ce qu'on va faire ? Les chasser ?

— Choo, je te pose une question. Aussi fou que ça puisse paraître, je fais confiance à ton instinct.

— Ils n'ont sûrement rien à voir avec les hommes venus de la jungle pour envahir mon village, répondit Choo. Et pourtant, ils me font le même effet.

— Où est-ce qu'on est censés accoster ? s'enquit Diana.

Les îles, qu'elle avait l'impression de chercher du regard depuis des jours, étaient enfin en vue. Le canot à moteur avait mis le cap sur des falaises qui semblaient s'élever à une trentaine de mètres au-dessus de la mer.

— Il doit y avoir un ponton quelque part, suggéra Bug.

Diana constata qu'il était nerveux. Si son histoire d'île se révélait fausse, Caine lui ferait regretter d'être en vie.

— On va bientôt être à court d'essence, annonça Tyrell. Il nous reste à peine quelques litres. Je l'entends clapoter au fond du réservoir, pas vous ?

— Le bateau, on s'en fiche, rétorqua Caine. Soit on accoste cette île, soit on est morts. Et, ajouta-t-il en jetant un regard reptilien à Bug, certains mourront avant les autres.

— On va où, à droite ou à gauche ? demanda Penny.

— On n'a qu'à jouer à pile ou face, ironisa Diana.

Caine se redressa et regarda de part et d'autre en se protégeant les yeux du soleil.

— Les falaises ont l'air moins hautes de ce côté.

— Tu ne pourrais pas te servir de tes pouvoirs magiques pour nous faire léviter jusqu'au sommet ? lança Paint.

Il se mit à glousser nerveusement, et un filet de bave s'échappa de ses lèvres tachées de peinture.

— Je me posais justement la question, répondit Caine d'un air songeur. C'est haut. Je ne suis pas sûr.

Il observa ses compagnons l'un après l'autre et Diana devina la suite. Elle se demanda négligemment qui aurait l'honneur de passer le premier.

— Allez, Paint, fit Caine. Tu ne sers pas à grand-chose, alors autant que ce soit toi.

— Hein ?

L'affolement de Paint était presque comique. En temps normal, Diana aurait peut-être eu pitié de lui. Mais, en l'occurrence, c'était une question de vie ou de mort. Eu outre, Caine avait raison : Paint n'apportait pas de contribution vitale au groupe. Il ne détenait aucun pouvoir. Il ne savait pas se battre. Ce n'était qu'un imbécile qui avait depuis longtemps grillé le peu de cervelle dont il disposait.

Caine leva les bras et Paint lévita avec des moulinets grotesques. Ses longs cheveux bruns et sales volèrent dans tous les sens comme s'il était prisonnier d'une tornade au ralenti.

— Non, non, non, gémit-il.

— Fais-le descendre un peu et on pourrait presque s'imaginer qu'il marche sur l'eau, ironisa Penny.

Paint se rapprocha de la falaise en rasant la surface ; il était maintenant à une dizaine de mètres du bateau.

— À ta place, Penny, je ne me moquerais pas trop, lança Diana. Si ça marche, on va tous y passer.

Cette idée n'avait manifestement pas effleuré Penny. Diana éprouva une certaine satisfaction en voyant la joie sadique laisser place à l'inquiétude sur le visage de la fille.

— Bon, maintenant on monte, annonça Caine.

Paint s'éleva le long de la falaise. Elle était presque entièrement constituée de terre nue avec ici et là une saillie rocheuse ou quelques broussailles tordues par le vent. Diane observait l'ascension de Paint en retenant son souffle.

Il continuait à s'époumoner dans l'indifférence totale. Bientôt, il cessa de se débattre et s'efforça de pivoter sur lui-même en tendant les bras devant lui pour s'agripper à la paroi.

À mi-chemin, soit à la hauteur d'un immeuble de cinq étages, sa progression ralentit de manière notable. Caine poussa un gros soupir. Il n'avait pas l'air fatigué physiquement. Ses muscles n'accusaient aucun effort ; son pouvoir ne résidait pas à cet endroit. En revanche, il avait les traits tendus, et Diana devinait qu'il mobilisait toute son énergie.

Paint s'élevait de plus en plus lentement. Soudain, il parut perdre pied et tomba en hurlant... mais sa chute fut stoppée à deux mètres des rochers.

— Va falloir aller le chercher, grommela Caine.

Tyrell relança le moteur et le bateau mit le cap sur Paint qui continuait à s'égosiller. Caine le laissa tomber dans le bateau. Il atterrit lourdement sur les fesses et se mit à sangloter.

— Bon, ça n'a pas marché, commenta Diana.

Caine secoua la tête.

— Non, c'est trop haut, on dirait. Je pourrais le lancer, j'ai déjà réussi mon coup avec des voitures à cette distance. Mais le faire léviter, ça non.

Personne ne l'encouragea à lancer Paint. La mise en garde de Diana avait cloué le bec aux autres. Elle mesura mentalement la distance qu'avait parcourue Paint. Une trentaine de mètres tout au plus. Intéressant. Maintenant elle connaissait les limites du pouvoir de Caine. Un jour ou l'autre, ce détail s'avérerait peut-être utile.

10 HEURES 28 MINUTES

SAM N'AVAIT AUCUNE IDÉE de ce qu'il faisait, et ne pouvait pas davantage s'expliquer les raisons de son geste. Aveuglé par la panique, il avait fui Perdido Beach. Cet acte honteux le torturait encore plus que la faim.

En voyant Drake, il avait perdu les pédales.

Après s'être fait offrir un repas par Hunter, il avait pris la direction de la centrale. C'était là que tout avait commencé.

Ses blessures étaient si graves que Brianna avait dû prendre de la morphine dans l'armoire à pharmacie de la centrale. Même après l'injection, il avait souffert le martyre.

Et pourtant, il avait tenu le choc. Dans les heures cauchemardesques qui avaient suivi, il avait surmonté les hallucinations dues à la morphine, le trajet éreintant jusqu'à la mine, l'envie de hurler.

Il avait affronté Drake à nouveau, mais finalement c'était Caine qui avait tué le psychopathe. Il l'avait précipité dans la mine, qui s'était effondrée sur lui. Il était impossible de survivre à ça.

Et pourtant, Drake avait survécu.

Depuis, la vie avait repris son cours parce que Sam le croyait mort, enterré sous des tonnes de roche, et qu'il pensait ne plus jamais avoir à croiser sa route. Cette idée seule lui avait permis de tenir.

Mais si Drake était invulnérable... immortel...

Sam fit halte au bord d'une falaise, à un kilomètre environ de la centrale. Il avait trouvé un vélo en chemin et pédalé jusqu'à ce qu'un pneu explose. Puis il avait marché le long de la côte avec l'intention de retourner à la centrale, dans la salle où Drake l'avait laissé pour mort.

Tout en contemplant la mer étincelante et vide, Sam songea que, depuis ce jour, quelque chose s'était brisé en lui. Il avait tenté de recoller les morceaux, de redevenir celui qu'il était avant. Le Sam que tout le monde connaissait.

Astrid y était pour quelque chose. Ça pouvait sembler mièvre, mais l'amour l'avait empêché de sombrer. L'amour et la certitude réconfortante que Drake était mort.

L'amour et la vengeance. Belle association. Et ses responsabilités,

comprit-il soudain. Bizarrement, ça l'avait aidé de se rappeler que les enfants avaient besoin de lui.

Or, Astrid lui avait signifié qu'il n'était pas indispensable, et pas si aimé, en fin de compte. Quant à la certitude que Drake était enseveli sous un amas de rochers ? Envolée !

Sam ôta son tee-shirt. Sa blessure à l'épaule n'avait pas l'air bien grave, mais quand il se palpait à cet endroit, il sentait une boule dure sous la peau. Il pressa la plaie entre ses doigts en grimaçant de douleur, et parvint à extraire la bille de plomb avec un filet de sang. Il examina la balle de plus près. Un gros plomb de fusil de chasse. Il la jeta au loin. Il n'aurait pas refusé un pansement, mais il devrait se contenter de laver la blessure.

Il descendit la falaise ; il avait besoin de se dégourdir les jambes et il espérait trouver quelque chose à manger dans les flaques formées par la marée entre les rochers. La pente était raide ; il n'était pas certain de pouvoir remonter une fois en bas. Cependant, l'exercice lui faisait du bien. « Je pourrais sauter à l'eau et nager un peu, songea-t-il. Nager jusqu'à l'épuisement. »

Sam ne craignait pas l'océan. On ne pouvait pas être surfeur et avoir peur de l'eau. Il aurait pu nager vers l'horizon. Une quinzaine de kilomètres le séparaient de l'enceinte. Il ne pouvait pas la voir, d'ici ; elle était d'ailleurs invisible la plupart du temps, à moins d'être tout près. Sa surface grise, irisée, presque réfléchissante jouait des tours. D'après leurs conjectures, elle formait au-dessus de leurs têtes un dôme qui ressemblait au ciel. La nuit, on croyait y voir des étoiles.

Il se demanda s'il pourrait l'atteindre à la nage. Probablement pas. Il n'était plus en aussi bonne forme que par le passé. Il s'essoufflerait sans doute au bout d'un kilomètre ou deux. Alors, s'il le laissait faire, l'océan l'engloutirait. Il ne serait pas le premier à disparaître dans les eaux du Pacifique. Les fonds marins étaient tapissés d'ossements humains, d'ici jusqu'en Chine.

Après s'être frayé un chemin parmi les rochers, il se pencha gauchement pour nettoyer sa blessure à l'eau salée. Puis il inspecta les flaques formées par la mer : de minuscules poissons s'enfuyant à son approche, des mollusques trop petits pour qu'il se donne la peine de les ouvrir. Néanmoins, au bout d'une demi-heure, il réussit à rassembler deux poignées de moules, trois petits crabes et un gros concombre de mer. Il les disposa au fond d'une petite flaque nichée entre deux rochers et, dirigeant ses mains vers elle, produisit assez de lumière pour faire bouillir l'eau salée.

Assis sur un rocher humide, il dégusta ce ragoût de fruits de mer improvisé en extrayant maladroitement les coquillages de l'eau brûlante. C'était délicieux, quoiqu'un peu trop salé ; il lui faudrait bientôt trouver de l'eau douce pour se désaltérer.

Une fois rassasié, il se sentit de meilleure humeur et savoura le fait d'être assis au bord de l'eau, seul avec lui-même. Ici, personne pour lui demander de l'aide. Pas de menaces à écarter ni de tracasseries en tout genre. Subitement et à sa propre stupéfaction, il éclata de rire. Depuis combien de temps ne s'était-il pas retrouvé entièrement seul ?

— Je suis en vacances, songea-t-il tout haut. Je prends du bon temps. Non, non, je ne réponds pas au téléphone et je ne vérifie pas mes mails. Ah, et puis j'arrête de tuer des gens. Ou de me prendre des raclées.

Un affleurement rocheux masquait Perdido Beach, et Sam s'en accommodait très bien. Au large, il distinguait la plus proche des îles et, en se tournant vers le nord, l'avancée de terre au-delà de la centrale.

— Joli coin, observa-t-il en parcourant du regard le paysage du haut de son perchoir. Il ne me manque qu'une glacière pleine de sodas !

Son esprit dériva vers Perdido Beach. Comment s'en sortaient-ils au lendemain de l'incendie ? Qu'avaient-ils fait de Zil ? Que fabriquait Astrid en ce moment même ? Elle était sans doute en train de donner des ordres à tout le monde avec son assurance habituelle.

Penser à Astrid ne l'aidait guère. Deux images d'elle rivalisaient dans son esprit : Astrid dans sa chaste chemise de nuit de tous les jours, chaste sauf quand elle se tenait devant une source de lumière...

Sam chassa cette vision et songea à l'autre Astrid et à l'expression froide, hautaine, dédaigneuse qu'elle affichait lors des réunions du Conseil.

Il aimait la première Astrid. Elle occupait ses pensées, parfois même ses rêves. Quant à l'autre, il ne la supportait pas. Les deux Astrid le frustraient, mais de deux manières très différentes.

Dans la Zone, il y avait pourtant d'autres jolies filles plus ou moins disposées à se jeter dans ses bras. Des filles peut-être un peu moins portées sur la morale, et moins condescendantes.

Or, Sam avait le sentiment qu'Astrid ressemblait de moins en moins à la fille de ses rêves et manifestait de plus en plus le besoin de tout contrôler.

Cela dit, elle présidait le Conseil, et Sam avait toujours été d'accord pour dire qu'il ne pouvait pas tout diriger seul. Pour commencer, il n'avait jamais voulu diriger quoi que ce soit. Il avait même refusé, dans un premier temps. C'était Astrid qui l'avait poussé à accepter cette responsabilité, avant de la lui retirer.

Il ne lui rendait pas justice, il en avait conscience.

Il s'apitoyait sur son sort, il s'en apercevait aussi. Mais le problème avec Astrid, c'était qu'elle répondait toujours « non » à tout. Et quand les choses tournaient mal, brusquement c'était sa faute à lui.

Eh bien, cette époque était révolue.

Il en avait assez d'être un jouet. Si Albert et Astrid voulaient l'enfermer dans une petite boîte pour l'utiliser quand bon leur semblait, s'ils l'empêchaient de faire son boulot, alors ils n'avaient qu'à se débrouiller seuls. Quant à Astrid, si elle s'imaginait qu'elle, lui et le petit Pete formaient une famille alors qu'il ne pouvait jamais... eh bien, elle se fourrait le doigt dans l'œil.

« Ce n'est pas pour ça que tu t'es enfui, chuchota une petite voix cruelle dans sa tête. Tu n'es pas parti parce que Astrid refuse de coucher avec toi, ou qu'elle est trop autoritaire. C'est à Drake que tu voulais échapper. »

— Cause toujours, marmonna Sam.

Soudain, une pensée lui vint. C'était pour Astrid qu'il était devenu un héros. Et quand il avait l'impression de la perdre, il cessait de l'être. Était-il possible que cette fille arrogante, agaçante, manipulatrice soit la raison pour laquelle il avait endossé ce rôle ?

Il avait déjà montré son courage auparavant. Son premier acte de bravoure lui avait valu le surnom de Sam du Bus. Cependant, il s'était très vite dérobé à cette image en s'efforçant de retrouver l'anonymat. Il était allergique aux responsabilités. Jusqu'à l'apparition de la Zone, il n'était qu'un garçon ordinaire. Et même par la suite, il avait tout fait pour esquiver le rôle qu'on voulait lui imposer.

Et puis Astrid était arrivée. Pour elle, il était devenu le héros.

— Eh bien dans ce cas, dit-il aux vagues et aux rochers, je me sens mieux dans la peau de l'ancien Sam.

Cette pensée le réconforta, jusqu'à ce que l'image de Drake ressurgisse dans son esprit.

« C'est juste un prétexte, admit-il. Quelle que soit la situation avec Astrid, il faudra quand même que tu en finisses avec ça. »

Et quoi qu'il arrive, il devrait affronter Caine.

— Je suis content que tu aies vu la même chose, Choo, murmura Sanjit. Sans quoi j'aurais pensé que je perdais les pédales.

— C'est ce gars... Je ne sais pas comment il a fait ça, bégaya Virtue.

Les deux enfants s'étaient postés sur les rochers, au bord du précipice. Ils avaient exploré l'île jusque dans ses moindres recoins, avant et après les disparitions. Elle avait été en grande partie déboisée à l'époque où on y élevait des chèvres et des moutons. En revanche, sur ses rivages, on trouvait encore des chênes, des acajous et des cyprès, ainsi que des dizaines de buissons en fleur. Les renards de l'île venaient encore chasser dans ces bois.

À d'autres endroits, des palmiers surplombaient les rochers. Cependant, il n'y avait aucune plage sur l'île de Saint François de Sales. Pas la moindre crique accessible. À l'époque des moutons, les bergers devaient faire descendre les bêtes dans des paniers d'osier au

moyen d'une corde actionnée par une poulie. Sanjit avait vu les vestiges de ce procédé ; il avait envisagé de l'essayer pour s'amuser et décidé que c'était de la folie en notant que les poutres de fixation étaient rongées par les fourmis et les termites.

L'île était donc une forteresse quasi imprenable, et c'était pour cette raison que ses parents adoptifs l'avaient achetée. Là, les paparazzi ne pouvaient pas les atteindre.

A l'intérieur des terres, ils avaient fait aménager une petite piste d'atterrissage assez large pour accueillir un jet privé. Et, tout près de la propriété, se trouvait l'héliport.

— Ils se dirigent vers l'est, annonça Sanjit.

— Comment il a fait ça ? demanda Virtue.

Sanjit avait remarqué que son frère adoptif avait du mal à s'adapter à la nouveauté. Sanjit avait grandi dans les rues entouré d'escrocs, de pickpockets, de magiciens et autres spécialistes de l'illusion. Or, il ne croyait pas que c'en était une ; c'était la réalité qu'il avait vue. Il était prêt à l'accepter et à passer à autre chose.

— C'est impossible, reprit Virtue.

Le bateau s'était remis en route et voguait vers l'est, ce qui était une bonne nouvelle. Il lui faudrait des heures pour atteindre l'endroit où le yacht s'était échoué.

— C'est impossible, répéta Virtue.

Sanjit estima qu'il commençait à lui taper sur les nerfs.

— Choo, tous les adultes disparaissent en un clin d'œil, il n'y a plus ni radio, ni télé, ni avions dans le ciel, et plus un seul bateau ne passe à l'horizon. On a dépassé les limites du possible, là, tu crois pas ? On nous a arrachés à nos foyers, kidnappés et adoptés encore une fois. Sauf que, ce coup-ci, on n'est plus en Amérique. Je ne sais pas où on a mis les pieds ni ce qui se passe. Mais on a déjà vécu ça, frangin : un nouveau monde avec de nouvelles règles.

Virtue cilla, puis hocha la tête.

— Oui, d'une certaine manière, tu as raison. Et maintenant ?

— On fait ce qu'il faut pour survivre, répondit Sanjit.

Et, à ces mots, il retrouva le Virtue qu'il connaissait.

— Chouette réplique, Wisdom. On se croirait dans un film. Dommage que ça ne nous avance pas beaucoup.

— C'est vrai, admit Sanjit en souriant.

Il donna une claque sur l'épaule de son frère.

— Mais les idées qui font avancer les choses, c'est ton rayon.

— Vous pouvez vous débrouiller seuls pendant quelques minutes ? demanda Mary.

John lança un coup d'œil aux trois assistants de sa sœur : deux figuraient sur le planning ; le troisième était un rescapé privé de toit

venu chercher refuge à la crèche, qu'on avait mis au travail.

Au cours de la nuit et de la matinée, la population de la crèche avait plus que doublé. Le nombre de réfugiés commençait à décliner : les enfants partaient, seuls ou à deux, à la recherche d'un frère, d'un ami ou d'une maison qui, d'après ce qu'avait entendu dire Mary, n'existait probablement plus.

Elle savait qu'elle n'aurait peut-être pas dû les laisser s'en aller avant d'être certaine que le calme était revenu.

— Quand est-ce qu'on aura enfin la paix ? marmonna-t-elle.

Elle cligna des yeux plusieurs fois pour se réveiller. Elle y voyait trouble, et ce n'était pas seulement le fait du manque de sommeil. Quand elle bougeait la tête trop vite, un brouillard jaune nimbait les objets autour d'elle.

Elle prit son flacon de pilules, le secoua et s'aperçut avec horreur qu'il était vide. Elle ne se souvenait pourtant pas de l'avoir terminé...

— Eh oui, fit-elle d'une voix pâteuse.

— Quoi ? lança John en fronçant les sourcils.

— Rien, je parle toute seule. Je vais chercher Sam, Astrid, n'importe qui, une personne responsable. On manque d'eau. Il va falloir multiplier par deux notre stock de nourriture. Et j'ai besoin de quelqu'un pour... tu vois...

Mary avait perdu le fil de sa pensée, mais John ne parut pas s'en apercevoir.

— Tu n'as qu'à piocher dans la réserve d'urgence le temps que je revienne, reprit-elle.

Elle sortit avant que John ait pu demander comment il était censé nourrir trente ou quarante enfants affamés avec quatre boîtes de macédoine de légumes et un sac de haricots secs.

Aux alentours de la place, la situation semblait presque normale. C'était compter sans l'odeur de la fumée, mêlée à la puanteur acide du plastique fondu. Mais à première vue les seules traces visibles du désastre étaient cette nappe de brouillard brun qui planait au-dessus de la ville et un tas de décombres fumants émergeant derrière le McDonald's.

Mary se rendit à la mairie, pensant y trouver le Conseil en train de voter des décisions, d'organiser, de planifier. John était allé faire le tour de la ville avec les autres un peu plus tôt dans la matinée, mais s'il était rentré, alors eux aussi, sans doute.

Mary avait besoin de parler à Dahra et de faire l'inventaire des médicaments encore disponibles. Elle devait avaler quelque chose avant que la dépression ne la terrasse de nouveau.

Les bureaux étaient déserts, mais Mary entendit des gémissements de douleur en provenance de l'infirmerie installée au sous-sol. Elle préféra ne pas penser à ce qui se passait là-bas. Le moment était mal

choisi pour solliciter Dahra. Elle l'enverrait sans doute paître.

Mary faillit trébucher sur Lana qui fumait une cigarette, assise sur les marches de l'hôtel de ville. Elle avait les mains tachées de sang. Personne n'avait assez d'eau pour la gâcher en toilettes superflues.

Lana leva les yeux vers elle.

— Alors, comment s'est passée ta nuit ?

— Oh, pas très bien.

Lana hocha la tête.

— Les brûlures, c'est long à guérir. Quelle sale nuit, oui !

— Où est Pat ? s'enquit Mary.

— À l'intérieur. Sa présence apaise les enfants. Tu devrais prendre un chien à la crèche. Il les aide beaucoup, tu sais, il leur fait oublier leurs doigts brûlés.

Mary se souvint qu'elle était censée vérifier quelque chose. Non, pas les médocs. Autre chose. « Ah oui, bien sûr. »

— Ça m'embête de te demander ça, je sais que tu as eu une nuit difficile, mais un de mes gosses, Justin, a débarqué en réclamant son ami Roger.

Lana esquissa un sourire.

— Artful Roger ? Il survivra. Enfin, je crois. Mais je vais devoir passer beaucoup de temps avec lui avant qu'il puisse se remettre à dessiner.

— Quelqu'un sait ce qui s'est passé ?

Mary avait l'impression d'avoir les lèvres enflées et la langue pâteuse.

Lana haussa les épaules et alluma une cigarette avec le mégot de la précédente. C'était un signe de richesse, en quelque sorte. Les cigarettes étaient un luxe rare dans la Zone. Mais, bien sûr, la Guérisseuse obtenait toujours ce qu'elle voulait. On ne pouvait rien lui refuser.

— Eh bien, ça dépend qui tu crois, répondit-elle. D'après certains, c'est un coup de Zil et de sa bande d'idiots. Pour d'autres, c'est Caine.

— Caine ? C'est dingue, non ?

— Pas tant que ça. J'ai entendu des trucs plus dingues encore.

Lana partit d'un rire amer. Mary attendit qu'elle poursuive. Elle répugnait à la questionner, mais il fallait qu'elle sache.

— C'est-à-dire ?

— Tu te souviens de Brittney ? La fille qui est morte à la centrale ? Celle qui est enterrée là-bas ?

De sa main qui tenait la cigarette, Lana montra le cimetière.

— Il paraît qu'elle se balade dans les parages.

Mary voulut réagir, mais elle avait la bouche sèche.

— Et il y a pire, reprit Lana.

Mary sentit un frisson lui parcourir le dos,

— Brittney ? fit-elle.
— Les morts ne se tiennent pas tranquilles, apparemment.
— Lana... qu'est-ce que tu sais, au juste ?
— Moi ? Tu devrais demander à ton frère. Après tout, c'est lui qui siège au Conseil.

— John ? s'étonna Mary. Qu'est-ce que tu me chantes ?

Un grognement de douleur leur parvint du sous-sol.

Lana ne bougea pas. Devant l'expression inquiète de Mary, elle lança :

— Il survivra.

— Où tu veux en venir, Lana ? Tu insinues quelque chose ?

— Un gamin m'a confié qu'Astrid l'avait chargé de raconter partout qu'Orsay débloque. Deux heures après, Howard est venu le voir pour qu'il fasse passer le mot : tous ceux qui prétendent avoir vu des trucs dingues sont des menteurs. Alors, le gamin a répondu à Howard : « Qu'est-ce que tu entends par "dingue" ? » Vu que tout est dingue dans la Zone.

Mary se demanda si elle était censée rire. Elle en aurait été bien incapable. Son cœur battait la chamade et sa tête menaçait d'exploser.

— Et tu sais quoi ? Sam est venu me trouver dans ma chambre d'hôtel il y a deux jours pour me demander si j'avais des nouvelles du gaïaphage.

Mary se figea. Elle mourait d'envie que Lana lui explique ce qu'elle voulait dire au sujet d'Orsay. « Concentre-toi, Mary », s'exhorta-t-elle.

Après un silence, Lana poursuivit :

— Ce que Sam voulait vraiment savoir, c'est si le gaïaphage était mort. Et devine quoi ?

— Je ne sais pas, Lana.

— Eh bien, il est toujours là.

Lana prit une grande inspiration et contempla la croûte de sang séché sur ses mains comme si elle venait de la remarquer. Elle se mit à la gratter avec ses ongles.

— Je ne comprends pas...

— Moi non plus, répliqua la Guérisseuse. Il était dans ma tête. Je sentais qu'il se... servait de moi. (Lana eut l'air embarrassé, puis ses yeux étincelèrent de colère.) Demande à ton frère, il est de mèche avec les autres : Sam, Astrid, Alberto D'un côté, Sam me demande si le gaïaphage est toujours dans les parages et, de l'autre, les membres du Conseil ordonnent aux enfants de casser du sucre sur le dos d'Orsay et cherchent à convaincre tout le monde qu'il ne s'est rien passé.

— John ne me mentirait jamais, protesta Mary sans conviction.

— Mmm... Quelque chose ne tourne pas rond, déclara Lana. Et maintenant ? La ville est à moitié partie en flammes, et Caine a volé un bateau pour gagner le large. Qu'est-ce que t'en penses, toi ?

Mary poussa un soupir.

— Je suis trop fatiguée pour jouer aux devinettes, Lana.

Celle-ci se leva et jeta sa cigarette.

— Penses-y : la Zone, il y en a que ça arrange bien. Tu as déjà réfléchi à ce qui se passerait si l'enceinte disparaissait demain ? Pour toi et pour d'autres, ce serait une bonne nouvelle. Mais pour Sam, Astrid et Albert ? Ici, ce sont des caïds. Là-bas, ce ne sont que des enfants.

Lana attendit, les yeux rivés sur Mary comme si elle exigeait d'elle une réaction. Celle-ci ne put qu'objecter :

— John est au Conseil.

— Précisément. Peut-être que tu devrais lui demander ce qui se passe vraiment. Moi, je n'en sais rien.

Mary ne sut que répondre.

Redressant les épaules, Lana repartit vers l'enfer du sous-sol. À mi-chemin, elle se retourna pour lancer :

— J'allais oublier. Tu sais, le gamin ? Il prétend que Brittney n'est pas le seul macchabée à se promener dans les parages.

Mary s'efforça de rester impassible, mais Lana avait déjà lu la vérité dans ses yeux.

— Ah, fit-elle. Toi aussi, tu l'as vu.

Avec un bref signe de tête, elle s'éloigna.

L'Ombre. Mary avait déjà entendu parler d'elle. Elle lui rappelait un peu ces histoires de croque-mitaine qu'on raconte aux enfants pour leur faire peur. Lana prétendait que la créature s'était servie d'elle.

Ne voyait-elle donc pas ? Ou refusait-elle de regarder la vérité en face ? S'il s'avérait que Brittney et Drake étaient toujours en vie, alors Mary devinait sans mal comment le gaiïaphage avait utilisé le pouvoir de la Guérisseuse.

9 HEURES
17 MINUTES

DURANT TOUTE LA NUIT et toute la matinée, Astrid avait attendu le retour de Sam. Elle avait d'abord senti l'odeur de la fumée. Puis, de son bureau à la mairie, elle avait vu le feu s'étendre à Sherman Avenue avant de gagner la partie ouest de Sheridan, Grant Street et deux pâtés de maisons de Pacific Boulevard.

Elle en était venue à redouter que les flammes dévorent la place, mais en fin de compte leur progression avait été stoppée. Pour finir, le plus gros du feu avait été maîtrisé, même si un panache de fumée s'élevait encore au-dessus de la ville.

Le petit Pete s'était endormi dans un coin, roulé en boule, une couverture élimée jetée sur les épaules. Sa console gisait par terre à côté de lui.

Un accès de rage submergea Astrid. Elle en voulait à Sam, à son petit frère, au monde entier. Elle était dégoûtée de tout et – il fallait bien l'admettre – d'elle en particulier. Elle en avait tellement marre d'être Astrid le Petit génie.

— Tu parles d'un génie ! maugréa-t-elle.

Au sous-sol de l'hôtel de ville, Dahra Baidoo donnait aux grands brûlés ses dernières réserves d'antalgiques périmés : comme si ces petits comprimés pouvaient apaiser leurs souffrances ! Ils attendaient que Lana vienne les guérir un par un.

Astrid entendait leurs cris de douleur. Pourtant, plusieurs étages séparaient son bureau de l'hôpital de fortune.

Edilio entra en titubant. Il était méconnaissable, le visage noir de suie, sale à faire peur, couvert de poussière, d'égratignures, et ses vêtements étaient en lambeaux.

— Je crois qu'on a réussi, annonça-t-il en s'allongeant à même le sol.

Astrid s'agenouilla auprès de lui.

— Vous êtes arrivés à contenir le feu ?

Edilio n'eut pas la force de répondre. Il dormait déjà à poings fermés.

Howard débarqua peu après lui, l'air aussi mal en point. Au cours de la nuit, il avait perdu son éternel sourire narquois. Il jeta un coup

d'œil à Edilio, hocha la tête d'un air compréhensif, et se laissa tomber lourdement dans un siège.

— Je sais pas combien vous le payez, mais ce n'est pas assez, lança-t-il en montrant Edilio.

— Edilio n'agit pas par intérêt, répliqua Astrid.

— Ouais, eh ben c'est grâce à lui si la ville entière n'a pas brûlé. Sans oublier Dekka, Orc, Jack. Et puis heureusement qu'Ellen a eu cette idée.

Malgré elle, Astrid demanda :

— Et Sam ?

Howard secoua la tête.

— Je l'ai pas vu.

Astrid prit dans un placard une veste à gros carreaux qui avait sans doute appartenu à l'ancien maire. Elle en drapa Edilio, puis alla dans la salle de conférences et en revint avec un coussin qu'elle glissa sous sa tête.

— C'est Zil ? demanda-t-elle à Howard.

Il partit d'un gros rire.

— Evidemment que c'est lui.

Astrid serra les poings. Sam avait demandé carte blanche pour s'occuper de Zil et de la bande des Humains. Astrid s'y était opposée. Depuis, la ville avait brûlé et les blessés s'entassaient au sous-sol. Et encore, ceux-là avaient eu la chance de survivre. Pourquoi ?

Son regard se posa sur le petit Pete qui, tranquillement assis par terre, avait les yeux rivés sur l'écran éteint de son jeu.

— Et c'est pas tout, reprit Howard. T'as de l'eau ?

— Je vais aller t'en chercher, répondit Albert qui était entré dans la pièce sans éveiller l'attention.

Il trouva un pichet et versa un verre d'eau à Howard, qui le vida d'un trait.

— Merci. Ça m'a donné soif, dit-il.

Albert prit le siège qu'avait laissé Astrid.

— Alors, c'est quoi le fin mot de l'histoire ?

Howard soupira.

— Toute la nuit, des gosses sont venus nous voir avec des histoires plus dingues les unes que les autres. Je ne saurais pas démêler le faux du vrai.

— Raconte, le pressa Albert.

Edilio se mit à ronfler doucement. Astrid sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Bon, certains prétendent avoir vu Satan en personne. Sérieusement, avec les cornes et tout. Ceux qui ont encore la tête sur les épaules affirment que c'était Caine, mais très amaigri, et, apparemment, il était à côté de ses pompes.

— Caine ?

Astrid plissa les yeux.

— Caine ? Ici, à Perdido Beach ? C'est dingue.

Albert s'éclaircit la voix et remua sur son siège.

— Non, c'est tout à fait possible. Quinn l'a vu, lui aussi. Caine a volé les deux bateaux réservés aux urgences tôt dans la matinée.

— Quoi ?

Le cri d'Astrid fut si perçant qu'Edilio remua dans son sommeil.

— C'était Caine, ça ne fait aucun doute, déclara Albert avec un calme forcé. Il est arrivé au plus fort de l'incendie, il a profité de la confusion générale. Quinn et son équipe revenaient apporter leur aide quand ils ont vu Caine accompagné d'une douzaine de personnes.

À mesure qu'Albert donnait les détails de l'histoire, Astrid sentait son sang se glacer. Il ne pouvait pas s'agir d'une coïncidence. Tout était prévu. Dans un recoin de sa tête, elle visualisa la scène : Zil avait perdu le contrôle de la situation quand les choses avaient tourné au vinaigre. Mais ça ne s'arrêtait pas là. Du moins si Caine avait un rôle à jouer dans cette histoire. Lui ne se laissait jamais dépasser par les événements ; il planifiait.

— Zil et Caine ?

— Zil hait les mutants, objecta Howard. Regardons les choses en face : Caine, c'est un peu le prince des mutants.

Albert leva un sourcil.

— Si on part du principe que Sam est le roi, poursuivit Howard. D'accord, ma blague tombe à l'eau si je dois l'expliquer.

— Caine et Zil..., dit Astrid.

Bizarrement, ça sonnait mieux dans cet ordre-la. Zil était un petit minable tordu et malfaisant qui exploitait les différences entre mutants et normaux. Mais il n'était pas très futé. Sournois, peut-être. Mais intelligent ? Certainement pas.

Caine, en revanche, savait se servir de sa cervelle. Et dans l'esprit d'Astrid il était impossible que le moins malin des deux soit derrière toute cette histoire. Non, c'était forcément Caine qui avait tout manigancé.

— Et puis..., intervint Albert.

— Sans oublier..., l'interrompit Howard.

A cet instant, Edilio s'éveilla en sursaut. Déboussolé, il jeta un regard autour de lui et se frotta les yeux.

— Tu as raté un épisode. Apparemment, Caine et Zil étaient de mèche sur ce coup-là, résuma Howard.

Edilio cligna des yeux comme une chouette, fit mine de se lever, renonça, puis s'adossa au bureau avec un soupir. Albert reprit son raisonnement avant que Howard puisse poursuivre.

— Et puis, ils ont dû se brouiller à un moment ou à un autre, parce

que la bande de Zil a commencé à tirer sur Caine alors qu'il essayait de quitter la marina. Ils ont eu un des bateaux. Quinn a dû repêcher deux des gars de Caine.

— Qu'est-ce que vous avez fait d'eux ?

Albert haussa les épaules.

— On les a laissés partir. Ils étaient paumés, morts de faim. D'après Quinn, ils ont un peu perdu les pédales aussi.

D'un geste méticuleux, Albert épousseta son pantalon.

— Caine a tué Hank. C'était lui qui tenait le fusil.

— Mon Dieu ! intervint Astrid. Combien d'enfants sont morts hier soir ?

— Qui sait ? répondit Edilio. On a recensé deux victimes dans l'incendie, mais il y en a probablement d'autres.

Il s'essuya les yeux.

— Désolé. Je suis fatigué, c'est tout.

À ces mots, il se mit à pleurer sans bruit.

— Autant que vous le sachiez aussi, annonça Howard. Deux gamins prétendent avoir vu Drake. Et un paquet d'autres ont aperçu Brittney.

Le silence s'installa. Astrid prit une chaise et s'assit. Si Drake était en vie... Si Caine était de mèche avec Zil...

— Où est Sam ? demanda soudain Edilio, comme s'il venait de remarquer son absence.

Personne n'avait de réponse à cette question.

— Et Dekka ? s'enquit Astrid.

— Au sous-sol, dit Edilio. Orc, Jack et elle n'ont pas chômé. Mais elle est malade, à bout de forces et elle s'est salement brûlée à la main, alors je l'ai envoyée à Dahra. Lana s'en occupera quand elle aura terminé avec... Oh, je suis vraiment désolé, reprit-il en sanglotant de nouveau. Je ne peux plus creuser de tombes. Quelqu'un d'autre devra s'en charger, moi je n'en ai plus la force.

Astrid s'aperçut qu'Albert et Howard l'observaient, l'un avec curiosité, l'autre d'un air narquois.

— Quoi ? aboya-t-elle. Vous faites aussi partie du Conseil, tous les deux ! Ne me regardez pas comme si c'était à moi seule de décider !

Howard partit d'un ricanement sinistre.

— Peut-être qu'on devrait aller chercher John. Il siège au Conseil, lui aussi. Sammy a disparu. Dekka est en dehors du coup. Edilio craque, et c'est bien normal après la nuit qu'il vient de passer.

— Oui, allons chercher John, approuva Astrid.

Elle avait honte de mêler un enfant si jeune à cette histoire, mais il faisait partie du Conseil, lui aussi.

Howard éclata de rire.

— C'est ça, allons chercher John, histoire de perdre encore du temps. On n'a qu'à continuer à se tourner les pouces.

— Calme-toi, Howard, intervint Albert.

Howard se leva d'un bond.

— Me calmer ? Et toi, Albert, t'étais où la nuit dernière, hein ? Je ne t'ai pas croisé dans la rue. Tu aurais dû entendre ces gamins crier, les voir courir dans tous les sens, morts de peur, pendant qu'Edilio et Orc suaient sang et eau, que Dekka crachait ses poumons, que Jack larmoyait...

Howard s'étouffait de rage.

— Tu sais que même Orc, qui n'a jamais peur de rien et que tout le monde traite comme un monstre, il était à deux doigts de craquer ? Et pourtant, il a aidé jusqu'au bout. Et toi, Albert, t'étais où ? Tu comptais ton fric ? Et toi, Astrid ?

La gorge de la jeune fille se serra. Elle avait du mal à respirer. Pendant quelques instants, elle crut qu'elle allait succomber à la panique. Elle dut faire un effort pour ne pas s'enfuir à toutes jambes.

Edilio se leva et passa un bras autour des épaules de Howard, qui le laissa faire. Alors, Astrid assista à une scène qu'elle n'aurait jamais cru voir de son vivant : Howard enfouit son visage dans l'épaule d'Edilio et se mit à sangloter.

— On est tous en train de craquer, murmura-t-elle.

Cependant, il n'y avait pas moyen de se défilier. Tout ce qu'avait dit Howard était la stricte vérité. Elle vit à l'air hébété d'Albert qu'il pensait comme elle. Eux, les deux intellectuels, les grands défenseurs de la vérité et de la justice, n'avaient pas levé le petit doigt pendant que les autres s'étaient tués à la tâche.

Astrid s'était figuré que son rôle consisterait à rétablir l'ordre une fois cette nuit d'horreur terminée. Il était donc temps pour elle de leur montrer à tous qu'elle était capable de faire le nécessaire.

Où était donc Sam ?

Soudain, la réalité la percuta de plein fouet. C'était donc ça, ce que ressentait Sam depuis le début ? Tous ces regards tournés vers lui, tous ces gens attendant qu'il prenne la bonne décision, alors que tout le monde doutait de lui et le critiquait sans cesse ?

Astrid en avait la nausée. Elle s'était beaucoup démenée, mais ce n'était pas elle qui avait fait ces choix. Et, maintenant. ... c'était à elle de décider.

— Je ne sais pas quoi faire, gémit-elle. Je ne sais pas...

Diana se pencha par-dessus bord et plongea la tête dans l'eau. D'abord, elle ferma les yeux. Elle avait juste l'intention de se mouiller les cheveux, mais le contact de l'eau froide était si agréable que, bientôt, elle ne songea plus à remonter. Elle ouvrit les yeux et savoura le picotement du sel sur sa peau.

L'eau faisait tanguer la coque dans un tourbillon d'écume verte.

Diana se demanda distraitement si Jasmine flotterait vers elle, le visage pâle et boursoufflé...

Non, bien sûr que non. Des heures s'étaient écoulées depuis. Des heures qui semblaient des semaines quand on avait le ventre vide, la peau brûlée par le soleil et le gosier à sec. La soif lui donnait une furieuse envie de boire à grandes gorgées la belle eau verte comme un thé à la menthe désaltérant.

Il lui suffirait de glisser dans l'eau. Elle était trop faible pour nager. Elle n'aurait qu'à se laisser couler, comme Jasmine. A moins qu'elle ne décide d'avaler une grande gorgée d'eau salée. Est-ce que ce serait assez ? Ou aurait-elle le réflexe de relever la tête pour tout recracher.

Caine ne la laisserait sûrement pas se noyer. Il ne supporterait jamais de rester seul. Il l'arracherait à l'océan. Elle ne pouvait pas renoncer tant qu'il était là, et, s'il venait à disparaître, elle n'aurait plus qu'à mourir car, aussi triste que cela puisse paraître, elle n'avait que lui.

L'un comme l'autre, ils étaient tordus, arrogants, cruels et insensibles. Comment pouvait-elle aimer quelqu'un comme lui, et inversement ? Par défaut ? Parce qu'ils n'avaient trouvé personne d'autre ?

Même les espèces les plus laides et les plus malfaisantes parvenaient à s'accoupler. Les mouches. Les vers.

Soudain, la panique la submergea. Elle releva brusquement la tête, inspira profondément, suffoqua et se mit à gémir, le visage dans les mains, incapable de verser une larme. Car, après tout, il fallait avoir un cœur pour ça. L'eau qui dégoulinait le long de son visage lui tint lieu de pleurs.

Personne ne prêta attention à elle. Tout le monde s'en fichait. Caine gardait les yeux braqués sur le rivage de l'île qu'ils longeaient à leur gauche. Tyrell vérifiait sans cesse la jauge d'essence, l'air anxieux.

— On est à sec, annonça-t-il. L'aiguille est dans le rouge.

Les falaises qui s'enfonçaient à pic dans l'océan semblaient inaccessibles. Le soleil tapait sur la tête de Diana. Si quelqu'un était apparu par enchantement à côté d'elle et lui avait soufflé « Tiens, Diana, presse ce bouton, et tu oublieras tout »...

Non, non, c'était bien le plus étonnant, en y réfléchissant. Quoi qu'il advienne, elle choisirait toujours de vivre. Même si cela impliquait de passer ses jours et ses nuits seule avec elle-même.

— Hé ! s'écria Penny. Regardez ! On dirait une ouverture.

Caine scruta la paroi rocheuse en se protégeant les yeux du soleil.

— Tyrell, par là.

Le bateau mit lentement le cap sur la falaise. Diana se demanda s'il allait se fracasser contre le rivage. Peut-être. Qu'y pouvait-elle, de toute façon ? C'est alors qu'elle distingua un point sombre sur la roche

lisse écrasée de soleil.

— C'est sûrement une caverne, rien de plus, observa Tyrell.

Ils n'étaient plus très loin de la falaise, désormais. Bientôt, ils s'aperçurent que ce qu'ils avaient d'abord pris pour une grotte était en réalité une brèche dans la roche. Une partie de la falaise s'était éboulée, formant une espèce d'entonnoir large d'à peine quelques mètres à la base, mais cinq fois plus vaste au sommet. Des rochers en tapissaient le fond. Il n'y avait pas de banc de sable susceptible d'accueillir leur embarcation.

Et cependant, s'ils trouvaient le moyen d'accoster, ils pourraient escalader les rochers et atteindre le sommet de la falaise.

Le moteur se grippa en faisant vibrer la coque. Tyrell poussa un juron.

— Je le savais ! Je le savais !

Ils progressaient toujours vers la brèche quand, soudain, le moteur se tut. Alors, le bateau se mit lentement à dériver. Ils étaient si près du but ! Cinq mètres, peut-être. Et maintenant dix...

Caine posa un regard glacial sur son petit équipage, puis leva les bras. Penny fut projetée dans le vide et atterrit avec un grand plouf à côté des rochers éboulés. Sans prendre la peine de s'assurer qu'il avait réussi son coup, Caine fit de même avec Bug, qui disparut en plein vol. Peu après, une gerbe d'écume jaillit près des rochers, si près que Diana se demanda s'il ne s'était pas fracassé la tête en tombant.

Pendant ce temps, le bateau continuait à dériver.

À quelle distance Caine pouvait-il lancer une personne d'une cinquantaine de kilos avec un minimum de précision ? se demandait Diana. Il devait approcher ses limites.

Leurs regards se croisèrent.

— Protège-toi la tête, ordonna-t-il.

Diana noua ses doigts derrière sa nuque et colla ses coudes contre ses tempes. Elle sentit une main, invisible et gigantesque, se refermer sur elle et la projeter dans le vide.

Elle garda les lèvres scellées, même en voyant les rochers se rapprocher à toute allure. Si elle s'écrasait contre eux, elle n'y survivrait pas. Mais la gravité joua en sa faveur, et elle décrivit un arc de cercle au-dessus des flots. En un éclair, les rochers et l'eau bouillonnante défilèrent devant ses yeux, puis elle tomba dans l'eau glacée, la bouche pleine de sel.

Elle heurta un rocher et ressentit une vive douleur à l'épaule, donna un coup de pied pour remonter et s'égratigna les genoux sur du gravier. Sentant que le poids de ses vêtements l'entraînait vers le fond, elle se débattit de toutes ses forces, surprise par sa volonté d'atteindre la surface scintillante, inondée de soleil, qui lui semblait à des millions de kilomètres.

Enfin, elle émergea, poussée par un léger courant qui la jeta telle une poupée de chiffon contre les rochers recouverts d'algues. Là, elle s'agrippa des deux mains à la pierre glissante en suffoquant et en toussant, et prit appui sur le gravier qui crissait sous ses pieds. D'un bond, elle se hissa hors de l'eau sur une petite avancée rocheuse.

Là, elle attendit d'avoir repris son souffle puis, sans se soucier de ses égratignures, se traîna jusqu'à un endroit plus sec où elle se laissa tomber, à bout de forces.

Caine avait déjà rejoint le rivage. Il s'écroula à son tour, trempé et hors d'haleine, mais triomphant.

Diana entendit des voix crier son nom. Après s'être frotté les yeux, elle chercha du regard le bateau, qui était déjà loin. Tyrell et Paint, debout au fond du canot, braillaient en agitant les bras :

— Viens me chercher !

— Caine, tu ne peux pas nous laisser là !

— Tu peux les atteindre ? demanda Diana d'une voix éraillée.

Caine secoua la tête.

— Ils sont trop loin. De toute façon ...

Diana comprit ce qu'il entendait par là. Tyrell et Paint n'avaient pas de pouvoirs. Ils n'étaient donc d'aucune utilité. Ça faisait toujours deux bouches de moins à nourrir.

— On ferait mieux de commencer à grimper, déclara-t-il. Je vous donnerai un coup de main dans les passages difficiles. On va y arriver.

— Est-ce qu'on trouvera de quoi manger là-haut ? s'enquit Penny en fixant le sommet de la falaise d'un regard rêveur.

— Y a intérêt, répondit Diana. On n'a pas d'autre endroit où aller.

8 HEURES
11 MINUTES

POUR BIEN FAIRE, Astrid était allée inspecter la zone ravagée par l'incendie. Les enfants l'avaient invectivée, assaillie de plaintes et de théories plus folles les unes que les autres. En outre, ils lui avaient demandé où était passé Sam. Elle avait fini par se réfugier chez elle, et refusait d'ouvrir quand quelqu'un venait frapper à sa porte. Elle avait renoncé à retourner à son bureau, sachant qu'elle rencontrerait le même problème là-bas.

Tenace, l'impression d'être inutile ne l'avait pas quittée de la journée. À cela s'ajoutait un constat d'impuissance : elle avait besoin de Sam. Pas parce qu'ils couraient un danger. Le plus gros de la menace était écarté. Elle avait besoin de Sam parce que personne n'avait de respect pour elle. Il était le seul à pouvoir apaiser une foule inquiète et à se faire obéir. Astrid s'était crue capable d'accomplir la même prouesse. Elle avait essayé. Mais personne ne l'avait écoutée.

Sam restant introuvable, tout reposait encore sur ses épaules. Cette pensée lui donna envie de vomir.

— Il faut qu'on sorte, Pete. Allez, allez. En route, dit-elle.

Le petit Pete ne fit pas mine de réagir.

— Allez, Pete. Viens !

L'enfant la regarda sans la voir et se replongea dans son jeu.

— Pete ! Écoute-moi !

Aucune réaction. Astrid prit son frère par les épaules et le secoua sans ménagement. La console vola sur la moquette. Le petit Pete leva les yeux. Voilà. Maintenant, il avait enregistré sa présence. Maintenant, il prêtait attention à elle.

— Oh mon Dieu, Pete, je suis désolée ! s'écria Astrid en se penchant pour le serrer contre elle.

Jusqu'alors, elle n'avait jamais levé la main sur lui. C'était arrivé si soudainement ! Comme si un animal avait pris les commandes de son cerveau.

L'enfant se mit à pousser des cris stridents.

— Non, non. Non, Pete. Je suis vraiment désolée, je ne voulais pas.

Elle fit mine de prendre son frère dans ses bras, mais ne put pas le toucher. Une force invisible l'en empêcha.

— Pete, non, laisse-moi... C'était un accident ! J'ai perdu mon sang-froid, c'est juste... Pete, arrête ! Arrête !

— Aaaaaaaah aaaaaaaah aaaaaaaah !

Elle courut ramasser le jeu. Il était chaud au toucher. Bizarre. Elle le tendit à l'enfant et, pendant un bref moment, se sentit perdre l'équilibre. La pièce se mit à tanguer autour d'elle. Les hurlements hystériques du petit Pete la ramenèrent brusquement à la réalité.

— La ferme ! cria Astrid, aussi bouleversée que furieuse. La ferme ! Tiens, prends ton jouet débile !

Elle recula, jugeant préférable de ne pas trop s'approcher de lui. En ce moment même, elle le haïssait et craignait que la bête enragée à l'intérieur de sa tête ne s'en prenne de nouveau à lui. Une petite voix tentait de justifier sa fureur. « Ce n'est qu'un sale gosse. Il le fait exprès. Tout est sa faute. »

— Aaaaaaaah aaaaaaaah aaaaaaaah !

— J'ai tout fait pour toi ! Je t'ai nourri, lavé, j'ai veillé sur toi, je t'ai protégé. Arrête ! Arrête ! Je ne supporte plus !

Mais elle savait que le petit Pete ne s'arrêterait pas avant de l'avoir décidé. Elle se laissa tomber sur une chaise de la cuisine, la tête dans les mains, et passa en revue la liste de ses échecs. Avant la Zone, il n'y en avait pas eu beaucoup. Une fois, elle avait obtenu un B+ au lieu d'un A. Par inadvertance, elle s'était montrée cruelle envers autrui à deux occasions, et ces souvenirs la tenaillaient encore, même maintenant. Elle n'avait jamais appris à jouer d'un instrument de musique... Elle ne prononçait pas l'espagnol aussi bien qu'elle l'aurait voulu...

— Aaaaaaaah aaaaaaaah aaaaaaaah !

Avant la Zone, son ratio de succès et d'échecs était de cent contre un. Même pour s'occuper de son petit frère, elle avait réussi du mieux possible.

Mais depuis l'apparition de la Zone le ratio s'était inversé. D'un côté, elle était toujours vivante, et son frère aussi. De l'autre, en revanche, ses échecs étaient trop nombreux pour les compter, bien qu'elle se rappelât chacun d'entre eux dans le moindre détail.

— Aaaaaaaah aaaaaaaah aaaaaaaah !

Elle s'était pourtant toujours efforcée de bien faire. Elle avait essayé de reprendre la thérapie et les leçons du petit Pete. Echec. Elle avait essayé de rédiger une constitution et de créer un gouvernement au sein de la Zone. Echec.

Elle avait tenté d'empêcher Albert d'établir un système uniquement basé sur l'argent. Là aussi elle avait échoué. Et son échec s'était révélé à la mesure du succès d'Albert. Il avait eu raison, elle avait eu tort. Et maintenant, c'était Albert et Quinn qui nourrissaient Perdido Beach, pas elle.

Elle avait réfléchi à un moyen d'empêcher Howard de vendre de l'alcool et des cigarettes aux enfants. Elle avait essayé de raisonner Zil, de le persuader d'agir en être humain responsable. Encore et toujours des échecs.

Même sa relation avec Sam partait à vau-l'eau. Et voilà qu'il l'abandonnait. Il en avait assez d'elle et du petit Pete, sans doute.

Le bruit courait que Hunter l'avait vu quitter la ville. Pour aller où ? La machine à ragots n'avait pas la réponse à cette question. En revanche, ils savaient tous qui il fallait blâmer : Astrid.

Elle avait voulu se montrer brave, forte, intelligente et juste. Et voilà qu'elle devait se terroriser chez elle, sans quoi ils viendraient la harceler de questions auxquelles elle ne savait pas répondre. Elle dirigeait le Conseil municipal d'une ville qui avait failli être entièrement ravagée par les flammes.

Perdido Beach avait été sauvée. Mais Astrid n'y était pour rien.

Enfin, le petit Pete se tut et son regard vide se fixa de nouveau sur l'écran de sa console de jeu, comme si rien ne s'était passé. Astrid en vint même à se demander s'il se souvenait de sa saute d'humeur et s'il voyait à quel point elle était terrifiée, désespérée, vaincue. « Tu parles ! Il s'en fiche. » Tout le monde s'en fichait.

— OK, Pete, dit-elle d'une voix tremblante. Il faut qu'on aille se balader. Il est temps d'aller discuter avec tous nos amis, reprit-elle avec amertume.

Cette fois, il la suivit docilement. Elle avait l'intention de refaire le tour de la zone sinistrée, de se rendre au sous-sol de l'hôpital et d'aller voir Albert pour savoir quand il serait en mesure de nourrir tout le monde. Mais elle n'avait pas fait deux pas dans la rue qu'un attroupement se forma autour d'elle, comme elle l'avait prévu. Les enfants affluaient ; bientôt il y en eut des dizaines qui la suivaient tandis qu'elle s'efforçait de gagner la zone sinistrée. Ils criaient, l'insultaient, la suppliaient, la menaçaient.

— Pourquoi tu ne nous réponds pas ?

Parce qu'elle ne détenait pas les réponses.

— D'accord, dit-elle enfin. D'accord, d'accord !

Elle repoussa un garçon qui, le visage tout près du sien, réclamait des nouvelles de sa sœur disparue alors qu'elle était allée rendre visite à une amie habitant Sherman Avenue.

— OK, déclara Astrid, on va réunir le Conseil.

— Quand ?

— Immédiatement !

Jouant des coudes parmi la foule qui se resserrait autour d'elle, elle prit la direction de l'église :

Oh, Sam aurait bien ri en la voyant ! À plus d'une occasion, il avait gravi les marches de l'autel pour essayer de calmer une bande

d'enfants terrifiés. Astrid, elle, avait observé la scène et jugé sa performance. Lorsque la pression était finalement devenue trop forte, elle avait créé le Conseil et tenté de l'évincer.

« Eh bien, Sam, pensa-t-elle en s'avançant vers l'autel délabré, tu peux récupérer ton boulot quand tu veux. »

Edilio entra avec Albert, mais ni l'un ni l'autre ne se précipitèrent vers l'autel pour faire front avec elle.

— Si vous voulez bien vous asseoir et cesser de parler tous en même temps, on pourra commencer la réunion, lança-t-elle.

Un déluge d'insultes et de railleries accueillit cette déclaration.

— Hé, le marché est fermé, on n'a plus rien à manger !

— Personne ne s'est occupé du ravitaillement en eau, on meurt de soif !

Et encore la même question sur toutes les lèvres :

— Où est passé Sam ?

— Quand ce genre de chose arrive, il devrait être là.

— Il est mort ?

— Pour le peu que j'en sais, Sam va bien, répondit calmement Astrid.

— Ouais, comme si on pouvait te faire confiance !

— Si, fit Astrid sans conviction, vous pouvez vous fier à moi.

Cette affirmation lui valut d'autres quolibets.

— Laissez-la parler : elle, au moins, elle essaie ! cria quelqu'un.

Une autre voix s'éleva :

— A part mentir et se tourner les pouces, qu'est-ce qu'elle sait faire ?

Astrid avait reconnu la voix : Howard.

— Ça, pour parler, elle est forte, reprit-il. Et patati et patata. Et la plupart du temps elle nous pipeaute.

La foule en colère s'était tue. Tous les regards s'étaient tournés vers Howard qui se leva lentement, raide comme la justice, pour faire face aux enfants.

— Assieds-toi, Howard, dit Astrid.

Même elle perçut la défaite dans sa voix.

— Y a une loi qui t'autorise à donner des ordres à tout le monde ? Les lois, c'est ton truc, si je me souviens bien.

Astrid résista à l'envie de s'enfuir. Quitter la ville, comme Sam, avec la certitude que personne ne la retiendrait ni ne la regretterait.

— On doit décider comment on va s'organiser dans les jours à venir, Howard. Il va bien falloir qu'on mange.

— Bien vu, ironisa quelqu'un.

— Et comment tu comptes t'y prendre ? demanda Howard d'un ton dédaigneux.

— Eh bien, demain, on reprendra tous nos activités normales. Ce

sera difficile pendant quelques jours, mais on finira par rétablir l'approvisionnement en eau et en nourriture. Il y a encore des récoltes à faire et du poisson à pêcher.

Astrid sentit que son argument faisait son effet. Il était bon de rappeler aux enfants que tout n'avait pas été perdu dans l'incendie. Oui, peut-être qu'elle pouvait encore les convaincre, après tout.

— Parle-nous un peu du zombi, lança Howard.

Le visage d'Astrid s'empourpra.

— Ensuite, tu pourras peut-être nous expliquer pourquoi tu as empêché Sam de dégommer Zil avant qu'il mette le feu à la ville.

Astrid grimaça un sourire forcé.

— Je n'ai pas de leçons à recevoir d'un dealer.

Elle constata que son insulte avait fait mouche.

— Si les gens veulent acheter un truc, je m'arrange pour le leur procurer, protesta Howard. Comme Albert. Et moi, je ne me suis jamais mis sur un piédestal. Orc et moi, on fait ce qu'il faut pour survivre. On ne se croit pas au-dessus des autres.

— Ah pour ça, toi tu es en dessous de tout !

Astrid l'avait compris : aussi longtemps qu'elle tiendrait tête à Howard, les autres enfants n'essaieraient pas de s'interposer dans leur dispute. Mais ça ne menait nulle part.

— Tu ne t'es toujours pas expliquée, Astrid, lui rappela Howard comme s'il lisait dans ses pensées. Oublie-moi, tu veux ? Ce qui nous intéresse, c'est cette histoire de morte vivante. Et ces gamins qui prétendent avoir vu Drake arpenter les rues de la ville : tu as une explication ?

Astrid envisagea de bluffer. En d'autres circonstances, elle aurait trouvé un moyen d'humilier Howard et de le réduire au silence. Mais, en ce moment même, elle n'en avait pas la force.

— Tu sais, Howard, répondit-elle d'un ton las, j'ai commis pas mal d'erreurs récemment, et...

Une autre voix l'interrompit.

— Et la Prophétesse ?

— Mary ?

Astrid n'en croyait pas ses oreilles. Mary Terrafino était écarlate, la voix tremblante de colère.

— Je viens de parler à mon frère, qui ne m'avait encore jamais menti de toute sa vie.

Comme elle s'avavançait dans l'allée de l'église, la foule s'écarta pour la laisser passer.

— Il m'a avoué la vérité, Astrid. Il a menti parce que tu le lui as demandé.

Astrid voulut nier, mais les mots ne vinrent pas.

— Mary a raison, s'écria Howard. Astrid nous a forcés à mentir au

sujet de Brittney et d'Orsay.

— Orsay n'est pas ce qu'elle prétend être, protesta faiblement Astrid.

— Peut-être, mais t'en sais rien. Personne ne sait.

— Orsay dit la vérité ! s'exclama Mary. Elle m'a raconté quelque chose que je suis la seule à savoir. Et elle avait prédit une catastrophe.

— Mary, c'est un vieux truc. Dans la Zone, il y a tous les jours une catastrophe qui se prépare, au cas où tu n'aurais pas remarqué. Elle te manipule.

— Ouais, c'est pas comme toi, rétorqua Howard d'un ton lourd de sarcasme.

Tous les regards étaient braqués sur elle. Elle y lisait du scepticisme, de la colère, du ressentiment, de la peur.

— D'après Orsay, on peut disparaître le jour de nos quinze ans, reprit Mary. Il faut que je pose mon fardeau, c'est ma mère qui l'a dit dans son rêve.

— Mary, tu n'y crois pas, quand même, fit Astrid.

— Si, j'y crois, dit Mary, si bas qu'Astrid pensa avoir mal entendu.

— Mary, ces enfants ont besoin de toi.

Soudain, contre toute attente, la conversation devenait une question de vie ou de mort. Aux yeux d'Astrid, ce dont parlait Mary, c'était de suicide. La logique lui soufflait qu'elle avait peut-être raison de renoncer. Et cependant capituler, opter pour une solution qui s'apparentait pour le moins au suicide, ça ne pouvait pas être bien.

— Peut-être pas, objecta Mary avec douceur. Peut-être que ce qu'il leur faut, c'est un moyen de sortir d'ici. Peut-être que leurs parents les attendent de l'autre côté, et que c'est nous qui les empêchons de les retrouver.

Et voilà ! Il se passait exactement ce qu'avait craint Astrid la première fois qu'elle avait eu vent des prétendues prophéties d'Orsay.

Il régnait dans l'église un silence presque absolu.

— Les petits sont encore loin de leurs quinze ans, observa-t-elle.

— Ils n'atteindront jamais cet âge dans cet endroit horrible.

La voix de Mary se brisa. Astrid y perçut le désespoir qu'elle ressentait quand elle devait supporter les crises du petit Pete. Elle avait éprouvé tant de fois cette émotion depuis l'apparition de la Zone !

— On est en enfer, Astrid, reprit Mary d'un ton presque implorant. L'enfer, c'est ici.

Astrid pouvait s'imaginer à quoi ressemblait la vie de Mary. Le travail épuisant, les responsabilités en permanence, le stress incroyable, la dépression, la peur. Pour Mary, la vie était bien pire que pour la plupart des autres enfants. Mais cette mascarade ne pouvait pas durer. Il fallait y mettre un terme, même si Mary devait en souffrir.

— Mary, tu es l'une des personnes les plus importantes, les plus nécessaires de la Zone, déclara Astrid d'un ton circonspect. Je sais que c'est difficile pour toi.

À l'idée de la trahison qu'elle s'apprêtait à commettre, Astrid eut la nausée. Cependant, elle n'avait pas le choix.

— Je sais que tu ne peux plus te procurer tes médicaments, reprit-elle. J'ai appris que tu en prenais beaucoup pour contrôler le désordre dans ta tête.

Un silence de mort régnait dans l'église. Les enfants fixaient tour à tour Astrid et Mary avec des yeux ronds. La discussion était devenue une épreuve visant à les convaincre. Or, Astrid savait déjà qu'elle avait gagné.

— Mary, je sais que tu te bats contre la dépression et l'anorexie. Il suffit de te regarder.

La foule était suspendue à ses lèvres.

— Je sais que tu as tes propres démons, Mary.

Mary partit d'un rire incrédule.

— Tu es en train de me traiter de folle ?

— Bien sûr que non, répondit Astrid d'un ton suggérant clairement le contraire. Mais tu souffres de problèmes mentaux qui déforment sans doute ta perception des choses.

Mary tressaillit comme si elle venait de recevoir une gifle. Elle chercha autour d'elle un visage amical, un signe lui prouvant que tout le monde ne partageait pas l'avis d'Astrid. Celle-ci, qui regardait les mêmes visages immobiles, s'aperçut qu'ils trahissaient désormais la suspicion. Cependant, leurs soupçons étaient dirigés vers elle, et non vers Mary.

— Je crois que tu devrais rester chez toi pendant quelque temps, poursuivit Astrid. On trouvera quelqu'un d'autre pour s'occuper de la crèche en attendant que tu te ressaisisses.

Howard la considéra bouche bée.

— Tu vires Mary ? Et c'est elle, la folle ?

Même Edilio semblait médusé.

— Je ne crois pas qu'Astrid envisage de nommer quelqu'un d'autre à sa place, déclara-t-il avec empressement en jetant un regard sévère à l'intéressée.

— Mais si, Edilio, c'est exactement ça, dit-elle. Mary s'est laissé embobiner par Orsay. C'est dangereux pour elle. Et c'est dangereux pour les enfants.

Mary plaqua la main sur sa bouche, l'air ahuri, puis lissa le devant de son chemisier.

— Tu me crois capable de faire du mal à mes petits ?

— Mary, répondit Astrid, impitoyable, tu es malheureuse, dépressive, tu n'as plus de médicaments, et tu nous dis qu'il vaudrait

peut-être mieux pour ces gosses qu'ils meurent, histoire de retrouver leurs parents.

— Ce n'est pas..., bredouilla Mary avant de s'interrompre pour reprendre son souffle : Tu sais quoi ? Je retourne travailler. J'ai du pain sur la planche.

— Non, Mary, lança Astrid d'une voix forte. Tu rentres chez toi.

Puis, se tournant vers Edilio, elle ajouta :

— Si elle essaie de franchir la porte de la crèche, empêche-la.

Astrid s'attendait à ce qu'Edilio acquiesce, ou du moins obéisse aux ordres. Mais, en croisant son regard, elle comprit que ce ne serait pas aussi simple.

— Je ne peux pas faire ça, Astrid. Tu n'arrêtes pas de répéter qu'il nous faut des lois. Et tu sais quoi ? Tu as raison. Or, il n'y a aucune loi qui m'autorise à interdire à Mary d'entrer dans la crèche. Tu sais ce qu'il nous faudrait ? Une loi pour t'empêcher de faire d'autres bêtises de ce genre.

Mary sortit de l'église sous les applaudissements assourdissants des enfants.

— Elle risque de blesser un de ces gosses, protesta Astrid d'une voix stridente.

— Ouais, et Zil a incendié la ville parce que tu nous as interdit de l'arrêter, rétorqua Edilio.

— C'est moi la présidente du Conseil !

— Tu veux qu'on vote ? lança Howard. On peut s'y mettre dès maintenant.

Immobile, Astrid parcourut du regard une mer de visages hostiles.

— Viens, Pete, dit-elle.

La tête haute, elle fendit la foule et sortit de l'église. Encore un échec. Seul réconfort : ce serait son dernier en tant que présidente du Conseil.

7 HEURES
51 MINUTES

JE NE VOIS PAS DE GROSSE BARAQUE, déclara Diana. Il n'y a que des arbres.

— Bug ! cria Caine.

— Bonne chance pour le retrouver !

Bug était resté visible pendant toute l'ascension de la falaise. Caine l'avait même rattrapé alors qu'il tombait. Mais en atteignant le sommet, au lieu de la fabuleuse demeure hollywoodienne qu'ils attendaient, ils n'avaient trouvé qu'un rideau d'arbres cachant d'autres arbres. À ce moment-là, Penny avait perdu son sang-froid et s'était mise à crier « Où c'est ? Où c'est ? » en se précipitant vers la forêt.

— Bug ! brailla Caine.

Pas de réponse.

— On fait confiance à Bug, et voilà ! maugréa Diana.

Elle se retourna pour regarder le canot qui dérivait vers le large. Avec un peu de chance, ses occupants échoueraient près de la centrale. Peut-être qu'ils s'en tireraient mieux qu'elle, en fin de compte.

La voix de Penny résonna au loin.

— Des moutons !

Diana échangea un regard perplexe avec Caine. Penny avait-elle perdu la tête au point d'avoir des hallucinations ?

D'un même mouvement, ils se dirigèrent vers les bois. Bientôt, ils débouchèrent dans une prairie inondée de soleil.

Debout à l'orée des arbres, Penny montrait quelque chose du doigt, les jambes flageolantes comme si elle risquait de s'écrouler d'un instant à l'autre.

— Ils sont bien réels, dites ? demanda-t-elle.

Se protégeant les yeux du soleil, Diana suivit son regard et acquiesça. Oui, tout près d'eux, si près qu'ils auraient presque pu les toucher, se tenaient trois boules de laine d'un blanc sale avec une tête noire. Les bêtes se tournèrent vers eux et les dévisagèrent d'un air stupide.

Caine ne perdit pas une seconde. Levant les mains, il souleva de terre l'un des moutons, qui alla s'écraser contre un tronc avec une

violence effrayante. L'animal s'affaissa par terre, tandis que son lainage blanc se teintait de rouge.

Ils se jetèrent sur son cadavre comme des bêtes féroces. Bug, qui avait brusquement réapparu à côté d'eux, se mit à arracher des bouts de toison pour dénuder la chair de l'animal. Mais ils eurent beau s'acharner à coups d'ongles et de dents branlantes, rien n'y fit.

— Il nous faudrait quelque chose de coupant, dit Caine.

Penny trouva un rocher pointu. S'il était trop lourd pour elle, Caine n'eut aucun mal à le soulever. La grosse pierre s'éleva dans le vide et s'abattit sur le mouton comme un couperet.

Le résultat n'était pas beau à voir, mais cette méthode s'avéra efficace. Les quatre adolescents se jetèrent sur la bête pour lui arracher des lambeaux de chair crue.

— Vous avez faim, on dirait.

Levant les yeux, Caine vit deux enfants debout non loin d'eux, qui semblaient avoir surgi de nulle part. C'était le plus grand des deux qui avait parlé. Une lueur de méfiance brillait dans ses yeux intelligents et moqueurs. Quant à l'autre enfant, ses traits ne trahissaient aucune émotion. Leurs mains étaient enveloppées dans des bandages, et le plus petit des deux avait le visage en partie dissimulé par un bandana.

Un silence s'installa, au cours duquel Caine, Diana, Penny et Bug échangèrent des regards soupçonneux avec les nouveaux venus.

— Vous êtes quoi, des momies ? s'enquit Diana en essayant sa bouche maculée de sang.

— On est des lépreux, répondit le grand.

Diana sentit son cœur accélérer.

— Mon nom est Sanjit, reprit l'inconnu en tendant une main qui ressemblait davantage à un moignon enveloppé dans de la gaze. Et voici Choo.

— Reculez ! aboya Caine.

— Oh, pas d'inquiétude, le rassura Sanjit. Ce n'est pas toujours contagieux. Enfin, quelquefois, bien sûr, mais pas toujours.

Sa main retomba le long de son corps.

— Vous avez la lèpre ! s'exclama Caine d'un ton impérieux.

Sanjit hocha la tête.

— Ce n'est pas si terrible. Quand tes doigts tombent, tu ne sens pas grand-chose.

— Moi j'ai senti quand mon zizi est tombé, mais je n'ai pas beaucoup souffert, renchérit le dénommé Choo.

Penny poussa un glapissement de frayeur. Caine se tortilla, l'air mal à l'aise, tandis que Bug reculait en se fondant peu à peu dans le paysage.

— Mais les gens ont quand même peur de la lèpre, reprit Sanjit. C'est idiot, non ?

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Caine, méfiant.

Il avait posé son bout de viande, et se tenait prêt à réagir.

— Hé, c'est moi qui devrais te poser cette question, répliqua Sanjit d'un ton dépourvu d'agressivité, mais plein d'assurance. On vit ici. Vous, vous venez de débarquer.

— Et en plus, vous avez tué un de nos moutons, ajouta Choo.

— Vous vous êtes introduits dans la colonie de lépreux de Saint François de Sales. Vous n'étiez pas au courant ?

Diana se mit à rire.

— Une colonie de lépreux ? C'est pour ça qu'on a risqué nos vies ?

— La ferme, Diana, lança Caine.

— Vous voulez venir à l'hôpital avec nous ? proposa Sanjit d'un ton jovial. Les patients adultes, les infirmières et les médecins ont disparu du jour au lendemain. On est tout seuls.

— Il paraît qu'il y a une résidence de stars dans les parages.

Les yeux sombres de Sanjit s'étrécirent. Il jeta un coup d'œil à sa droite, comme s'il essayait de comprendre à quoi Diana faisait allusion, puis il répondit :

— Ah oui, je sais à quoi tu penses. Todd Chance et Jennifer Brattle paient pour cet endroit. C'est leur œuvre de bienfaisance personnelle, si tu veux.

Diana ne s'arrêtait plus de glousser. Une colonie de lépreux ! C'était ça dont Bug avait entendu parler. Une colonie de lépreux financée par deux stars de cinéma pleines aux as. Leur œuvre de bienfaisance.

— J'ai l'impression que Bug s'est trompé sur un ou deux détails, parvint-elle à dire entre deux hoquets d'hilarité qui ressemblaient à des sanglots.

— Vous pouvez garder le mouton, déclara Choo.

Diana cessa de rire et Caine plissa les yeux.

— Mais on préférerait que vous veniez avec nous, s'empressa d'ajouter Sanjit. On se sent un peu seuls.

Caine observa Choo qui s'efforça de soutenir son regard, puis détourna les yeux.

— Lui n'a pas l'air de vouloir qu'on vienne dans votre hôpital, lâcha Caine en montrant Choo du doigt.

Diana lut de la peur dans les yeux du garçon.

— Otez vos bandages, ordonna-t-elle.

L'envie de rire lui avait passé. Les deux garçons avaient les yeux brillants. Les parties visibles de leur corps semblaient saines. Contrairement à elle, ils n'avaient pas perdu leurs cheveux.

— Vous l'avez entendue, dit Caine.

— Non, protesta Sanjit. Ce n'est pas bon pour notre peau d'être exposée à l'air libre.

Caine poussa un soupir.

— Je vais compter jusqu'à trois et puis je vais lancer ton petit pote contre un arbre, comme je l'ai fait avec ce mouton.

— Il tiendra promesse, renchérit Diana. Ne t'imagines pas qu'il n'en est pas capable.

Sanjit baissa la tête.

— Désolé, marmonna Choo. J'ai tout foiré.

Sanjit se mit à défaire les bandages recouvrant ses doigts intacts.

— OK, vous nous avez bien eus. Bienvenue sur l'île de Saint François de Sales !

— Merci, répliqua sèchement Caine.

— Et, oui, on a de quoi manger. Vous voulez vous joindre à nous ou vous préférez rester avec votre sushi de mouton ?

Tout au long de la matinée et jusqu'en début d'après-midi, les enfants de Perdido Beach, encore sous le choc, s'agitèrent en tous sens, l'air déboussolé.

Albert, lui, n'avait pas perdu le nord. Toute la journée, des enfants défilèrent dans son bureau installé au McDonald's. Il occupait une table près de la fenêtre afin de pouvoir observer ce qui se passait sur la place.

— Hunter est revenu avec un cerf et des oiseaux, annonça un gamin. Ça nous fait dans les quarante kilos de viande comestible.

— Bien, fit Albert.

Quinn entra, l'air fatigué, en traînant dans son sillage une odeur de poisson. Il se laissa tomber sur le banc en face d'Albert.

— On est ressortis en mer. La pêche n'a pas été très bonne, on s'y est mis trop tard. Mais on a quand même pris une trentaine de kilos de poisson.

— Bon travail, lança Albert.

Il fit un bref calcul mental.

— Ça nous fait à peu près deux cents grammes de viande par personne. Bon, pas de récolte, en revanche.

Il pianotait sur la table tout en réfléchissant.

— Ça ne vaut pas le coup d'ouvrir le marché. On organise un repas géant sur la place. Faites rôtir la viande, et préparez un ragoût avec le poisson. Prenez un berto par tête.

— Tu veux vraiment réunir les mutants et les normaux au même endroit, dans l'état où ils sont tous ?

Albert considéra la question.

— On n'a pas le temps d'ouvrir le marché et il faut bien écouler le produit.

Quinn secoua la tête en souriant.

— « Produit » ? Le seul pour qui je ne m'inquiète pas, avec ou sans la Zone, c'est bien toi, Albert.

Albert acquiesça, l'air d'accepter le compliment comme un simple fait.

— Je reste concentré.

— Oui, ça, on peut le dire, lâcha Quinn.

Au ton de sa voix, Albert se demanda ce qu'il pouvait bien insinuer.

— Hé, au fait, un gars de mon équipe croit avoir vu Sam sur les rochers, près de la centrale, reprit Quinn.

— Il n'est pas encore rentré ?

Quinn secoua la tête.

— La question que je n'arrête pas d'entendre aujourd'hui, c'est : où est Sam ?

Albert fit la moue.

— On dirait qu'il est en train de craquer.

— Eh bien, il aurait de bonnes raisons d'en arriver là, non ?

— Peut-être, admit Albert. Mais si tu veux mon avis, il boude. Ça le mine de ne plus être le seul à prendre les décisions.

Quinn s'agita sur son siège, mal à l'aise.

— C'est lui qui prend des risques pendant que la plupart d'entre nous attendent, le cul posé sur une chaise.

— Oui. Mais c'est son boulot, non ? Le Conseil le paie vingt bertos par semaine. C'est le double de ce que gagne la majorité d'entre nous.

Quinn ne parut pas beaucoup apprécier cet argument.

— Ça ne change rien au fait qu'il risque sa peau. Et ça n'est pas cher payé, tu sais. Mes gars se font dix bertos par semaine, et ils bossent dur. Mais n'importe qui pourrait les remplacer. Il n'y a que Sam qui puisse faire ce boulot.

— Oui, c'est vrai, il est tout seul. Or, ce qu'il nous faudrait, c'est plus de gens pour s'occuper de ça. Avec moins de pouvoir.

— Tu ne serais pas en train de passer du côté des antimutants, dis-moi ?

Albert balaya l'accusation de Quinn d'un geste dédaigneux.

— Tu me prends pour un idiot ?

La position de Quinn vis-à-vis de Sam l'irritait. Il n'avait rien contre Sam. Il les avait protégés de Caine, de ce taré de Drake et du chef coyote, Albert le reconnaissait volontiers. Mais le temps des héros était révolu. Du moins, il l'espérait. Il fallait maintenant construire une société avec des lois, des droits et des devoirs.

— J'ai entendu un autre gosse, le quatrième au moins, prétendre qu'il avait vu Drake pendant l'incendie, annonça Quinn.

Albert ricana.

— Il y a beaucoup d'âneries qui circulent.

Quinn le dévisagea assez longtemps pour le mettre mal à l'aise.

— Si c'est vrai, on a intérêt à prier pour que Sam revienne.

— Orc peut s'occuper de Drake en échange d'un verre de vodka,

lâcha Albert avec dédain.

Quinn se leva avec un soupir.

— Des fois, tu me tues, mon vieux.

— Hé, c'est moi qui nourris toutes ces bouches, au cas où tu l'aurais pas remarqué ! Astrid jacasse, Sam boude et c'est moi qui me tape tout le boulot. Moi ! Pourquoi ? Parce que moi, j'agis au lieu de discuter.

Quinn se rassit et se pencha vers Albert, les coudes appuyés sur les genoux.

— Tu te souviens des interros à l'école ? Tu sais, les questionnaires à choix multiple ?

— Oui, et alors ?

— Parfois, il y a plusieurs solutions à un seul problème. On a besoin de toi, mais aussi d'Astrid et de Sam.

Albert cilla.

— Ne le prends pas mal, s'empressa d'ajouter Quinn, mais Astrid nous serine qu'il nous faut une organisation rationnelle ; toi, tu comptes ton argent ; Sam se comporte comme si on devait la fermer et le laisser dégommer tous ceux qui se mettent en travers de son chemin. Alors que ce qu'il nous faudrait à nous, le commun des mortels, c'est que vous travailliez ensemble. OK, il nous faut des lois, OK, on a besoin de toi et de tes bertos, mais de temps en temps on a aussi besoin de Sam pour distribuer des baffes.

Albert garda le silence. Perdu dans ses pensées, il s'aperçut au bout d'une minute qu'il n'avait toujours rien dit et que Quinn attendait une réponse, l'air inquiet. Puis celui-ci se leva, pour de bon, cette fois, et secoua tristement la tête.

— OK, j'ai compris. Dorénavant, je m'en tiendrai à mes hameçons.

Le regard d'Albert se posa sur lui.

— Rassemblement sur la place ce soir, dit-il. Fais passer le mot, d'accord ?

7 HEURES 2 MINUTES

DIANA FONDIT EN LARMES quand Sanjit déposa le bol de céréales devant elle. Le lait était si blanc, et les céréales embaumaient, produisant un bruit délicieux au fond du bol bleu. Diana allait y plonger les doigts quand elle avisa la cuillère rutilante. D'une main tremblante, elle la trempa dans le bol avant de la porter à ses lèvres. Alors, le monde disparut autour d'elle pendant quelques instants. Caine et Penny s'étaient jetés sur leur bol ; Bug, redevenu complètement visible, les avait imités. Mais tout ce qui lui importait en ce moment même, c'était le croustillant des céréales, la douceur du sucre sur sa langue, le choc provoqué par ce goût familier. Oui, ça, c'était de la vraie nourriture.

Des larmes roulèrent sur les joues de Diana, et tombèrent dans la cuillère, ajoutant un soupçon de sel à sa deuxième bouchée. Elle s'aperçut que Sanjit l'observait avec des yeux ronds. Il tenait toujours la boîte géante de céréales dans une main et le carton de lait dans l'autre.

Penny éclata de rire en recrachant sa bouchée.

— De la bouffe, fit Caine d'un air extasié.

— De la bouffe, répéta Bug.

— Vous avez quoi d'autre ?

— Allez-y doucement, répondit Sanjit.

— T'es qui pour me donner des ordres ?

Sanjit ne se laissa pas démonter.

— Vous n'êtes pas les premières personnes affamées que je rencontre.

— Quelqu'un d'autre est venu de Perdido Beach ? demanda Caine d'un ton brusque.

Sanjit échangea un regard avec l'autre garçon, Virtue. Il avait expliqué à Diana que c'était son vrai nom.

— Alors ça va vraiment mal sur le continent, murmura-t-il.

Caine termina son bol de céréales.

— Donne-m'en plus.

— Si tu manges trop d'un coup, tu vas tout vomir.

— Donne-m'en plus, répéta Caine d'un ton menaçant.

Sanjit remplit de nouveau son bol, et fit de même pour les autres.

— Désolé, on n'a rien de meilleur. Jennifer et Todd sont très à cheval sur la diététique. Ils ne veulent pas être photographiés avec des enfants obèses, j'imagine.

Le sarcasme de son commentaire n'échappa pas à Diana. Alors qu'elle attaquait son deuxième bol, elle sentit son estomac se contracter et se força à s'arrêter.

— Il y a plein de choses à manger, lui dit Sanjit avec douceur. Prends ton temps. Laisse ton corps s'habituer.

Diana hocha la tête.

— Tu les as vus où, ces gens affamés ?

— Dans mon pays natal. Parfois, les mendiants sont trop malades pour faire la manche, ou ils redoublent de malchance, et ils finissent par crever de faim.

— Merci pour les céréales.

Diana essuya ses larmes et s'efforça de sourire, puis elle se souvint que ses gencives étaient rouges et enflées.

— J'ai aussi vu des cas de scorbut, reprit Sanjit. Vous l'avez chopé. Je vais donner à chacun de vous des vitamines. Vous irez mieux dans quelques jours.

— Le scorbut ? murmura Diana.

L'idée lui semblait ridicule. Le scorbut, c'était dans les films de pirates.

Caine parcourut la pièce du regard. Ils s'étaient installés à une grande table en bois près de la cuisine. On pouvait asseoir une trentaine de personnes sur les bancs.

— Sympa, observa-t-il en désignant les lieux de sa cuillère.

— C'est le coin repas du personnel, expliqua Virtue. Mais on préfère manger ici parce que la table familiale n'est pas très pratique. Quant à la salle à manger...

Il s'interrompt, de peur d'en avoir trop dit.

— Alors, vous êtes super riches ? s'exclama Penny.

— Nos parents, oui.

— Nos parents adoptifs, corrigea Sanjit.

— Jennifer et Todd, dit Caine. « J-Todd », c'est comme ça qu'on les appelait, non ?

— Je crois qu'ils préféreraient « Toddifer ».

— Bon. Il vous reste beaucoup de bouffe ? demanda Caine d'un ton brutal.

Il ne semblait pas apprécier que Sanjit ne tremble pas devant lui. Il y avait longtemps qu'on ne s'adressait plus à Caine sans appréhension, songea Diana. Manifestement, Sanjit ne savait pas à qui il avait affaire. Il le découvrirait bien assez tôt.

— Choo ? Qu'est-ce qu'on a en réserve ?

Virtue haussa les épaules.

— La dernière fois que j'ai compté, il y avait de quoi nourrir deux bouches pendant environ six mois.

— Vous n'êtes que tous les deux ? s'enquit Diana.

— Je croyais que J-Todd avaient une dizaine de gosses, renchérit Bug.

— Nous sommes cinq, répondit Sanjit. Mais on n'était pas tous présents sur l'île.

Diana n'en crut rien, mais elle garda le silence.

— Diana, tu veux bien évaluer nos deux amis ? lança Caine.

Diana se tourna vers Sanjit.

— Il faut que je te tiennne la main pendant quelques instants.

Virtue vint au secours de son frère.

— Pourquoi ?

— Pour savoir si vous avez subi des mutations... bizarres.

— Comme lui ? fit Sanjit en désignant Caine d'un signe de tête.

— Espérons que non.

L'estomac de Diana s'était calmé, et à présent elle mourait d'envie de savoir ce qu'il y avait d'autre dans le garde-manger.

D'un geste confiant, Sanjit tendit la main, paume ouverte, comme s'il esquissait un geste de paix. Mais ses yeux disaient autre chose. Diana prit sa main. Contrairement à la sienne, elle ne tremblait pas. Elle s'efforça de se concentrer. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas testé son pouvoir. Elle tenta de se remémorer la dernière fois, mais les souvenirs affluaient par bribes, et elle était trop lasse pour reconstituer le puzzle.

Elle sentit que ses facultés revenaient et ferma les yeux, à la fois soulagée et inquiète.

— C'est un zéro, annonça-t-elle enfin, avant d'ajouter à l'intention de Sanjit : Désolée, je ne l'entendais pas dans ce sens-là.

— J'avais compris, dit-il.

Diana se tourna vers Virtue.

— À toi, maintenant.

Virtue tendit une main tremblante aux doigts recroquevillés, comme s'il se retenait de serrer le poing. Diana la prit et décela rapidement quelque chose. L'enfant n'avait même pas deux barres ; elle se demanda en quoi consistait son pouvoir et s'il l'avait découvert.

— Une barre, annonça-t-elle.

Caine hocha la tête.

— Bon, c'est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Mauvaise parce que si vous aviez eu des pouvoirs intéressants, vous auriez pu m'être utiles. Bonne car, comme ce n'est pas le cas, j'ai très peu de raisons de me soucier de vous.

— C'est idiot, comme remarque.

Bug et Penny fixèrent Sanjit d'un air interloqué.

— Enfin, c'est bien dit, mais ça ne signifie pas grand-chose, reprit-il. Si je possédais les pouvoirs dont tu parles, je serais une menace pour toi. Je ne les ai pas, donc je ne te suis d'aucune utilité. Utile et menaçant désignent en fait la même chose dans ce cas, conclut-il avec un grand sourire candide.

Caine lui sourit à son tour, mais son sourire à lui n'avait rien de candide. Cependant, Diana vit une lueur sournoise s'allumer dans les yeux de Sanjit, comme s'il avait conscience de jouer à un jeu dangereux.

Rares étaient ceux qui osaient tenir tête à Caine. Diana était de ceux-là, et savait depuis longtemps que c'était en partie ce qui l'attirait chez elle. Caine aimait les filles qui n'avaient pas froid aux yeux. Toutefois, cette recette ne s'appliquait pas à Sanjit. Comment lui expliquer qu'il n'avait pas affaire à une vulgaire terreur des cours de récré ?

Une lueur menaçante brilla dans le regard de Caine. Diana sentit que toutes les personnes présentes retenaient leur souffle, y compris Sanjit. Néanmoins, il soutint le regard de son interlocuteur sans se départir de son sourire.

— Va me chercher autre chose à manger, ordonna Caine après un long silence.

— Mais bien sûr !

Sanjit sortit de la pièce, Virtue sur les talons.

— Il ne dit pas toute la vérité, glissa Caine à l'oreille de Diana.

— Comme beaucoup de gens, nuança-t-elle.

— Toi, Diana, tu ne me mentirais pas.

— Bien sûr que non.

— Il cache quelque chose.

A cet instant, Sanjit et Virtue revinrent en portant un plateau chargé de victuailles : des pêches au sirop, une boîte de biscuits, et de grands pots de confiture et de beurre de cacahuète. Des trésors inestimables, bien plus précieux que de l'or. Quoi qu'ait pu cacher Sanjit, songea Diana, ce n'était pas aussi important que ce qu'il était en mesure de leur offrir.

Ils mangèrent, sans se soucier de leurs crampes d'estomac et de leurs maux de tête. Ils continuèrent à s'empiffrer malgré la fatigue qui s'abattait sur eux, et leurs paupières lourdes. Bientôt, Penny glissa de sa chaise comme une ivrogne. A travers un voile de sommeil, Diana jeta un coup d'œil à Caine pour voir sa réaction, mais il avait déjà posé la tête sur la table. Quant à Bug, il ronflait.

Diana se tourna vers Sanjit, qu'elle voyait flou à présent. Il lui fit un clin d'œil.

— Oh, dit-elle.

Puis elle croisa les bras sur la table, et sa tête s'affaissa.

— Ça va barder quand ils se réveilleront, observa Virtue. On devrait peut-être les tuer.

Sanjit prit son frère par les épaules et l'étreignit brièvement.

— C'est ça. On ferait de sacrés meurtriers !

— Même pas Caine ? Quand il se réveillera...

— Avec le somnifère que je leur ai donné, ils devraient se tenir tranquilles pendant un petit moment. Quand ils se réveilleront, ils seront ligotés, et nous, on sera loin. Enfin, j'espère. A les entendre, on a intérêt à emporter des provisions, ce qui sous-entend pas mal d'allées et venues. Virtue avala péniblement sa salive.

— Alors, tu vas le faire ?

Sanjit ne souriait plus.

— Je vais essayer, Choo. Je n'ai pas le choix.

1 HEURE
27 MINUTES

SAM ÉTAIT ENFIN PARVENU À SA DESTINATION. Il lui avait fallu toute la journée. Le soleil disparaissait déjà derrière l'horizon factice.

Un calme inquiétant planait sur la centrale nucléaire de Perdido Beach. Autrefois, les gigantesques turbines qui transformaient la vapeur surchauffée en électricité ronronnaient en permanence.

Les choses étaient dans l'état où il les avait laissées. Il y avait un énorme trou dans le mur de la salle de contrôle. Des épaves de voitures, fracassées par Caine ou Dekka, étaient abandonnées çà et là sur le parking. Autant de preuves de la bataille qui avait fait rage à cet endroit quelques mois plus tôt.

Sam traversa la salle des turbines. Les machines, hautes comme des maisons, évoquaient des monstres de métal bossus et ratatinés changés en tas de ferraille.

La salle de contrôle était, elle aussi, telle que Caine l'avait laissée. La porte avait été arrachée de ses gonds par Jack. Du sang séché, celui de Brittney pour l'essentiel, formait une croûte brune sur le sol. Les ordinateurs antédiluviens étaient tous éteints. Les voyants lumineux ne fonctionnaient plus, hormis un néon de sécurité à la lumière tremblotante. Bientôt, il s'éteindrait, lui aussi.

Pas étonnant que Jack ait refusé de revenir sur les lieux. Ce n'était pas la crainte des radiations qui motivait son refus. C'était la peur des fantômes. En outre, Jack aurait eu mal au cœur en voyant toutes ces machines hors d'état de marche, songea Sam.

Ses pas résonnèrent faiblement dans la pièce. Un badge traînait sur un bureau ; c'était un de ces objets qui changeaient de couleur quand le niveau de radiations était trop élevé. Sam le prit, y jeta un vague coup d'œil. Radiations ou pas, il devait retourner voir le réacteur.

Un mince rayon de soleil brillait à travers le trou que Caine avait percé dans le dôme en béton, mais il faisait sombre dans la salle des turbines : le soleil devait se coucher sur les montagnes.

Sam tendit les bras et une boule de lumière se forma entre ses mains. Elle ne révéla que des ombres.

À cet endroit même, Drake avait montré qu'il était capable de créer une réaction en chaîne et d'éliminer toutes les créatures vivantes de la

Zone. A cet endroit même, Drake avait fixé son prix.

C'était sur ce sol que Sam s'était recroquevillé sous les coups de son ennemi. Il aperçut l'emballage de la seringue que Brianna avait enfoncée dans son bras. A cet endroit aussi, le carrelage était recouvert d'une croûte de sang séché.

Un bruit ! Sam fit volte-face, et un rayon de lumière aveuglante jaillit de ses mains. Il perçut un autre craquement, et balaya lentement la salle de son feu destructeur, brûlant tout ce qu'il touchait. L'échelle d'une coursive s'écrasa sur le sol ; un écran d'ordinateur explosa telle une ampoule grillée. Sam s'accroupit et dressa l'oreille.

— S'il y a quelqu'un, qu'il se manifeste, cria-t-il à l'obscurité.

Personne ne lui répondit.

Sam fit feu de nouveau, formant des rayons lumineux qui restaient suspendus dans l'air comme des lanternes japonaises. Il ne vit pas âme qui vive. Ses rayons avaient coupé des câbles et fait fondre des panneaux de contrôle. Mais il n'y avait pas de cadavre sur le sol.

— Un rat, sans doute, songea-t-il tout haut.

Il tremblait de tous ses membres. Ses pouvoirs n'avaient pas suffi, il faisait encore trop sombre dans la salle. Et même si elle avait été éclairée, on pouvait facilement s'y dissimuler : il y avait trop de recoins, trop de grosses machines susceptibles de fournir une cachette.

— Un rat, répéta-t-il sans conviction.

Mais aucune trace de Drake. Non, Drake était à Perdido Beach, si du moins il existait ailleurs que dans l'imagination surmenée de Sam. La salle des réacteurs était à peine plus éclairée qu'à son arrivée. Il n'y avait rien trouvé. Il n'avait rien appris.

— Par contre, je l'ai bousillée, observa-t-il.

Et qu'avait-il accompli ? Rien.

Il glissa la main sous son tee-shirt, tâta son épaule, puis son torse, son estomac. Il promena les doigts le long de ses côtes, sentit les marques récentes du fouet de Drake.

Cependant, le souvenir des vieilles blessures était bien plus douloureux.

Il était vivant. Blessé, oui, mais sa peau n'était pas en lambeaux. Il était bel et bien vivant.

— Eh ben, fit-il, c'est déjà ça.

Malgré la peur qui le paralysait, il avait eu besoin de revoir cet endroit pour se l'approprier. C'était là qu'il avait supplié son ennemi de l'achever. Mais il avait eu la vie sauve.

Il éteignit ses petites boules de lumière l'une après l'autre et, bientôt, il ne resta que la lueur ténue du soleil entrant par le dôme. Il se tint immobile pendant quelques instants, en espérant qu'il faisait ses adieux à cet endroit. Puis il tourna les talons, et prit le chemin du retour.

Quand Brittney revint à elle, elle était étendue à plat ventre dans le sable. Pendant quelques secondes terribles, elle se demanda si on ne l'avait pas enterrée encore une fois. « Pitié, pas ça. »

Elle roula sur le dos, cligna des yeux, et constata avec surprise que le soleil brillait toujours. Elle se trouvait à quelques mètres du rivage et de la dentelle d'écume laissée par le ressac. La masse informe d'un cadavre gisait non loin d'elle, à moitié immergée dans l'eau, les jambes étendues sur le sable, comme si la victime avait trébuché dans sa course et s'était noyée dans l'océan.

Brittney se leva en s'efforçant d'ôter le sable humide sur ses bras, mais il resta collé à la boue grisâtre qui la recouvrait de la tête aux pieds.

— Tanner ?

Son frère n'était pas dans les parages. Elle était seule. Pour la première fois depuis qu'elle était sortie de sa tombe, elle se surprit à trembler de peur, ce monstre noir qui dévorait l'âme.

— Qui suis-je vraiment ? se demanda-t-elle tout haut.

Incapable de détacher le regard du cadavre étendu sur le sable, elle s'approcha malgré elle. Elle devait voir ça de ses propres yeux, même si elle soupçonnait déjà, en son for intérieur, l'atroce vérité. Elle se pencha pour examiner le corps. La chemise du garçon était en lambeaux. Sa chair boursouflée portait les marques d'un fouet.

Un cri sauvage déchira la gorge de Brittney. Elle gisait sur le sable, inconsciente, à deux pas de là, quand le démon avait frappé à mort ce pauvre garçon.

— Le démon, dit Tanner en apparaissant à côté d'elle.

— Je n'ai pas pu l'arrêter, Tanner. J'ai échoué.

Tanner garda le silence et Brittney posa sur lui un regard implorant.

— Qu'est-ce qui m'arrive, Tanner ? Qui suis-je ?

— Tu es Brittney, un ange.

— Pourquoi tu ne me dis pas la vérité ? Je sais que tu me caches quelque chose. Je le sens. Tu ne me dis pas tout.

Tanner ne répondit pas.

— Tu n'existes pas, Tanner. Tu es mort et enterré. Tu n'es que le fruit de mon imagination.

Baissant les yeux, elle observa les empreintes de pas sur le sable mouillé. Les siennes. Celles du pauvre garçon. Et d'autres qui, au lieu d'être disséminées un peu partout sur la plage, ne se trouvaient qu'à cet endroit, comme si leur propriétaire avait disparu d'un seul coup.

Comme Tanner n'ouvrait toujours pas la bouche, Brittney reprit d'un ton suppliant :

— Dis-moi la vérité, Tanner. Dis-moi la vérité.

Puis, dans un souffle :

— C'est moi qui ai fait ça ?
— Tu es ici pour combattre le démon.
— Comment tu veux que je m'y prenne si je ne sais pas à quoi il ressemble ni qui je suis ?
— Sois Brittney, répliqua Tanner. Brittney était courageuse.
— Brittney était... ? Tu as dit « était » ?
— Tu m'as demandé la vérité.
— Je suis toujours morte, n'est-ce pas ?
— Ton âme oui, mais toi tu es ici. Et tu vas résister au démon.
— Je parle à un écho de mon esprit, pensa Brittney tout haut.
Après s'être agenouillée, elle posa la main sur les cheveux humides et emmêlés du garçon.

— Repose en paix, mon pauvre.
Elle se releva, tourna les yeux vers la ville. C'est là qu'elle se rendrait. Car elle savait que le démon irait là-bas, lui aussi.

Mary préparait le planning de la semaine à venir dans son bureau exigü quand John s'avança sur le seuil.

Sur la place, on s'était mis au travail. Mary sentait l'odeur de la viande grillée, malgré la puanteur omniprésente de crasse, d'urine et d'excréments. Elle serait obligée d'en avaler un morceau en public, ou tout le monde la montrerait du doigt en la traitant tout bas d'anorexique.

Mary la folle. Celle qui prenait trop de médicaments.

A cause d'Astrid, tout le monde était au courant désormais. Ils pouvaient tous se l'imaginer cherchant un antidépresseur tel Gollum courant après son anneau, ou se fourrant les doigts dans la bouche pour vomir alors que les autres, les gens normaux, en étaient réduits à manger des insectes. Et maintenant, ils la croyaient victime d'une imposture. Manipulée par Orsay. Ils pensaient qu'elle était suicidaire, voire pire.

— Mary, lança John. Tu es prête ?

Il était si gentil, son petit frère. Son menteur de petit frère. Si gentil et si inquiet pour elle. Pas étonnant. Il n'avait aucune envie de rester seul à s'occuper de ces gosses.

— Ça sent bon, hein ? reprit-il.

Cette odeur de graisse rance. Ça lui soulevait le cœur.

— Oui, répondit-elle.

— Mary ?

— Quoi ? aboya-t-elle. Qu'est-ce que tu me veux ?

— Je... Écoute, je regrette d'avoir menti au sujet d'Orsay.

— La Prophétesse, tu veux dire ?

— Je ne pense pas que c'en est une, objecta John en baissant la tête.

— Pourquoi ? Parce qu'elle n'est pas du même avis qu'Astrid ? Parce

qu'elle ne s'est pas résignée à l'idée qu'on soit coincés ici ?

John s'approcha pour poser la main sur le bras de Mary. Elle se dégagea d'un geste brusque.

— Tu m'as promis, Mary, l'implora-t-il.

— Et toi tu m'as menti !

Les yeux de John se remplirent de larmes.

— Ton anniversaire, c'est dans une heure. Plutôt que de perdre ton temps avec le planning, tu devrais te préparer. Jure-moi que tu ne vas pas nous abandonner, moi et ces enfants.

— Je t'ai déjà donné ma parole. Tu me traites de menteuse ?

— Mary..., gémit John, à court d'arguments.

— Emmène les gosses sur la place. Ils sont en train de cuire la viande. Il faut en mettre de côté pour les petits.

ON S'ÉTAIT PASSÉ LE MOT au sujet du repas sur la place. Ce n'était pas vraiment nécessaire : l'odeur de la viande grillée suffisait. Albert avait tout arrangé avec son efficacité habituelle.

Astrid était assise sur les marches de l'hôtel de ville. Non loin d'elle, le petit Pete jouait à son jeu comme s'il y allait de sa vie.

Nerveuse, Astrid avala péniblement sa salive et lissa les deux feuilles de papier qu'elle ne cessait de froisser distraitemment entre ses doigts. Elle sortit un stylo de sa poche, griffonna quelques mots, les raya, réécrivit sa phrase, puis se remit à froisser et à défroisser les feuilles de papier.

Près d'elle, Albert observait la place, les bras croisés. Il était, comme à son habitude, propre, calme et concentré. Astrid lui envoyait sa capacité à se fixer un objectif sans jamais manifester le moindre doute.

Il lui avait intimé l'ordre de cesser de s'apitoyer sur son sort et de se reprendre en main. Si elle lui en voulait un peu de l'avoir bousculée, elle devait reconnaître qu'il avait eu raison. Elle avait enfin accompli son devoir. Du moins, elle l'espérait. Elle n'avait encore montré le résultat à personne. On la prendrait peut-être pour une folle, mais elle gardait espoir : malgré tous les moments de doute qu'elle avait traversés et les injustices qu'elle avait subies, elle pensait encore être dans son bon droit. La Zone ne pouvait pas être régie par Albert et par Sam, qui ne songeaient respectivement qu'à gagner de l'argent et à se battre. La Zone avait besoin de règles, de lois, de droits.

Les enfants affluaient sur la place. Albert avait clairement signifié qu'il n'y en aurait pas beaucoup, mais de nombreux enfants avaient perdu dans l'incendie leurs réserves déjà limitées de nourriture, et comme on ne rapporterait rien des champs ce jour-là, la perspective d'un repas, même maigre, faisait gargouiller les estomacs et saliver les bouches.

Albert avait posté sur la place quatre de ses garçons armés de battes de base-ball. En outre, Edilio et deux de ses soldats patrouillaient la mitraillette à l'épaule.

Le plus bizarre, c'était qu'Astrid n'y voyait plus rien d'anormal. Deux gamins âgés de neuf et onze ans se partageaient une bouteille de whisky. L'un était en haillons ; l'autre avait le crâne rasé et portait une cape fabriquée avec un drap vert olive. Des enfants aux yeux cernés

traversaient la place en exhibant des plaies béantes, infectées, dans l'indifférence générale. Des garçons déambulaient, vêtus en tout et pour tout d'un caleçon et d'une paire de bottes. Des filles portaient la robe du soir de leur mère, qu'elles avaient raccourcie à grands coups de ciseaux. L'une d'elles, qui avait tenté d'ôter son appareil dentaire avec une pince, ne pouvait plus fermer la bouche à cause des fils qui dépassaient de ses dents de devant.

Sans oublier les armes, omniprésentes. Des couteaux : du hachoir de boucher suspendu à la ceinture au coutelas de chasse rangé dans un étui en cuir ouvragé. Des pieds-de-biche. Des bouts de tuyaux auxquels on avait scotché des manches de fortune. Certains enfants avaient fait preuve d'une grande créativité : Astrid aperçut dans la foule un gamin de sept ans armé d'un pied de table sur lequel il avait collé de gros morceaux de verre brisé.

Or, tout cela était devenu parfaitement normal.

Sur cette même place, des coyotes avaient attaqué des enfants sans défense. Cette tragédie avait considérablement modifié les comportements vis-à-vis des armes.

Néanmoins, les filles continuaient à se promener avec leur poupée. Les garçons glissaient des figurines de super héros dans les poches de leur pantalon. On voyait encore, coincées dans leur ceinture ou dans leurs mains aux ongles longs et sales comme des griffes, des bandes dessinées tachées, cornées, déchirées. D'autres transportaient leurs maigres possessions dans des poussettes partout où ils allaient.

Avant l'incendie, les enfants de Perdido Beach avaient déjà triste allure. Depuis, c'était encore pire : ils étaient désormais couverts de suie. En fond sonore, il y avait toujours quelqu'un qui toussait. La grippe qui sévissait depuis peu allait certainement s'étendre, songea Astrid avec tristesse. Les poumons des enfants, endommagés par la fumée inhalée, étaient particulièrement vulnérables.

Et pourtant, ils avaient survécu, se consolait-elle. Malgré tout, plus de quatre-vingt-dix pour cent des enfants piégés dans la Zone étaient encore en vie.

Mary faisait sortir les tout-petits de la crèche pour les conduire sur la place. Astrid l'observa attentivement. En apparence, il n'y avait rien de changé chez elle. Elle rattrapa par le col une petite fille qui fonçait tout droit sur un garçon en skate-board.

S'était-elle trompée au sujet de Mary ? En tout cas, elle ne lui pardonnerait jamais ce qu'elle avait fait.

— Et alors ? marmonna-t-elle, soudain lasse. Je n'ai jamais été populaire, de toute façon.

A cet instant, Zil et une demi-douzaine de ses acolytes débarquèrent sur la place en roulant des mécaniques. Astrid serra les dents. La foule se retournerait-elle contre eux ? Elle en venait presque à l'espérer. Ils

croyaient tous qu'elle tolérait la présence du chef de la bande des Humains sous prétexte qu'elle n'avait pas laissé Sam lui donner une leçon. Ils se trompaient : elle le haïssait.

Edilio s'interposa vivement entre Zil et un groupe de garçons qui s'avançaient à sa rencontre, armés de couteaux et de bâtons. Les gars de Zil exhibaient eux aussi des couteaux et des battes de base-ball. Quant à Edilio, il avait dégainé son fusil d'assaut.

Astrid détestait la loi du plus fort. Si Sam avait été là, il aurait réglé le problème en usant de son pouvoir. Tous savaient de quoi il était capable, soit parce qu'ils l'avaient vu à l'œuvre, soit parce qu'ils avaient entendu parler de ses exploits dans les moindres détails. Personne n'aurait osé le défier.

— C'est bien ce qui le rend dangereux, grommela Astrid.

Mais c'étaient aussi les pouvoirs de Sam qui avaient sauvé sa vie et celle de son frère en maintes occasions. Elle lui en voulait d'avoir fui. Ce comportement était indigne de lui.

D'un autre côté, elle se réjouissait de son absence. S'il avait été là, chacun des mots d'Astrid aurait été conditionné par ses actes ou ses paroles. Les enfants auraient guetté la moindre expression de son visage, un rire, un hochement de tête, un sourire narquois ou ce regard glacial qu'il cultivait depuis quelques mois.

Orc se fraya un chemin parmi la foule. Les enfants s'écartèrent pour le laisser passer. Astrid repéra Dekka qui, comme à son habitude, se tenait à l'écart comme si un champ de force la séparait des autres. La seule qui n'avait pas répondu à l'appel, c'était Brianna. N'étant pas du genre à rester inaperçue, elle devait être encore trop malade pour se risquer à sortir.

— C'est le moment, lança Albert.

— Maintenant ? fit Astrid, surprise.

— Après avoir mangé, ils se disperseront. Si j'ai réussi à les rassembler ici et à les contenir, c'est grâce à la bouffe. Une fois le ventre plein...

— OK.

Astrid avait le cœur au bord des lèvres. Serrant contre elle ses feuilles de papier, elle se leva d'un mouvement brusque.

Elle trébucha en dévalant les marches, se rattrapa *in extremis* et fendit la foule dans l'indifférence quasi générale. Seuls quelques enfants la saluèrent. D'autres, plus nombreux, l'accueillirent par une remarque hostile ou grossière. Mais, pour la plupart, les enfants gardaient les yeux fixés sur les braises au-dessus desquelles cuisaient des morceaux de gibier et de poisson enfilés sur des cintres métalliques en guise de brochettes.

Astrid s'arrêta au pied de la fontaine, qui se trouvait assez près des feux pour qu'elle puisse attirer l'attention de la foule. Après s'être

hissée sur le rebord, elle déplia ses feuilles de papier.

— Votre attention, s'il v..., commença-t-elle.

— Oh non, pas de discours ! l'interrompit quelqu'un.

— Je... J'ai deux, trois choses à vous dire avant que vous passiez à table.

Des protestations s'élevèrent. Un garçon ramassa une motte de terre, la jeta – un peu mollement – dans la direction d'Astrid et manqua sa cible. Orc fit quelques pas vers lui en bousculant deux enfants au passage, et poussa un grognement sourd, son visage monstrueux à quelques centimètres du sien. Son intervention mit un terme à toute autre tentative du même genre.

— Continue, Astrid, grommela-t-il, une fois le silence revenu.

Astrid vit Edilio réprimer un sourire. Dans une autre vie, un autre temps, elle avait donné des cours particuliers à Orc. Elle prit une grande inspiration et s'efforça de refouler sa panique.

— Bon, je... Bon. Avec l'apparition de la Zone, nos vies ont changé. Depuis, nous essayons de survivre au jour le jour. Nous avons eu de la chance d'avoir parmi nous des gens capables de travailler dur et de prendre de gros risques pour nous aider à y arriver.

— Est-ce qu'on peut manger, maintenant ? cria quelqu'un.

— Nous nous sommes uniquement préoccupés de notre survie en nous focalisant sur tout ce que nous avons perdu. Or, le moment est venu de nous tourner vers l'avenir. On risque de rester coincés ici un bon bout de temps. Pour le reste de notre vie, peut-être.

Cette déclaration lui valut d'autres insultes, mais elle poursuivit :

— Il nous faut des règles, des lois, des droits. Parce que nous avons soif de justice et de paix.

— Moi, ce que je veux, c'est manger ! cria quelqu'un.

Astrid ne se laissa pas démonter.

— Bref, vous serez tous amenés à voter. J'ai rédigé une liste de lois en m'efforçant d'aller au plus simple.

— Ben oui, parce qu'on est trop bêtes, lança Howard, qui venait d'apparaître juste devant elle.

— Non, Howard. Si quelqu'un a été bête, c'est moi. J'ai passé mon temps à chercher le système idéal, sans compromis.

Quelques gamins dressèrent l'oreille.

— Eh bien, un tel système n'existe pas. Alors j'ai rédigé une liste imparfaite. Règle numéro un : chacun d'entre nous est libre de ses faits et gestes du moment qu'il ne fait pas de mal à autrui.

Astrid attendit. Personne ne protesta, pas même Howard.

— Deux : il est interdit de se battre, sauf en cas de légitime défense.

Une poignée d'enfants semblaient vaguement intéressés. Si Astrid ne parvenait pas à capter l'attention de tous, ils étaient de plus en plus nombreux à l'écouter.

— Trois : il est interdit de voler le bien d'autrui.

— De toute façon, il n'y a plus grand-chose à voler, objecta Howard, mais quelques-uns dans l'assistance lui firent signe de se taire.

— Quatre : nous sommes tous égaux devant la loi et nous jouissons tous des mêmes droits. Qu'il s'agisse des normaux ou des mutants.

Astrid vit une lueur de colère briller dans les yeux de Zil. Il regardait autour de lui, comme pour prendre la température de la foule. Elle se demanda s'il avait l'intention d'intervenir ou s'il attendait son heure.

— Cinq : quiconque commet un crime – qu'il s'agisse d'un vol ou d'une agression – sera jugé par un jury de six personnes.

De nouveau, certains enfants se désintéressaient d'elle et commençaient à jeter des regards furtifs en direction de la nourriture. D'autres attendaient patiemment, dans un silence presque respectueux.

— Six : mentir au jury est un crime. Sept : les peines appliquées iront d'une amende au bannissement définitif de Perdido Beach en passant par un emprisonnement d'un mois ou plus.

Cette proposition parut plaire. Quelques gamins se mirent à faire les pitres en se montrant du doigt ou en se bousculant, mais l'ambiance resta bon enfant.

— Huit : nous élimons un nouveau Conseil municipal tous les six mois. Mais quoi qu'il arrive, ce Conseil ne pourra pas modifier ces neuf premières lois.

— C'est fini ? demanda Howard.

— Il reste une loi, la neuvième. C'est celle dont je doute le plus. Je n'aime pas l'idée de cette loi, et pourtant je ne vois pas d'autre solution.

Elle lança un coup d'œil à Albert puis hocha la tête à l'intention de Quinn, qui fronça les sourcils.

A présent, tous les regards étaient braqués sur Astrid. Après avoir replié ses feuilles de papier, elle les glissa dans sa poche.

— Nous devons tous obéir à ces lois, normaux et mutants, citoyens ordinaires et membres du Conseil. Sauf...

— Sammy ? lança Howard.

— Non ! s'écria-t-elle.

Puis, plus calmement, elle reprit :

— Non, Sam ne fait pas exception. Les lois s'appliquent à tous, sauf en cas d'urgence. Le Conseil aura alors le droit de suspendre toutes les lois en vigueur pour une durée de vingt-quatre heures. Il pourra nommer une ou plusieurs personnes au titre de défenseurs de la ville.

— Sammy, donc, claironna Howard en ricanant.

Astrid ignore sa remarque et son regard se posa sur Zil.

— Si tu te sens visé, Zil, c'est tout à fait normal.

Élevant la voix, elle poursuivit :

— Vous serez tous amenés à voter, mais, dans l'immédiat, ces lois seront soumises à l'approbation du Conseil.

— Je vote pour, dit précipitamment Albert.

— Moi aussi, cria Edilio quelque part dans la foule.

Howard leva les yeux au ciel et se tourna vers Orc, qui hocha la tête. Puis, avec un soupir théâtral, il marmonna :

— OK, comme vous voulez.

— Très bien, déclara Astrid. Avec mon vote, ça nous fait quatre voix sur sept. Ce seront donc les nouvelles lois dans la Zone.

— On peut manger, maintenant ? demanda Howard.

— Une dernière chose. Je vous ai menti. Et j'ai poussé d'autres personnes à le faire. Ça ne va pas à l'encontre de nos lois, mais ce n'est pas bien. Par conséquent, vous aurez du mal à me faire confiance à l'avenir. C'est pourquoi je quitte le Conseil. Ma démission prend effet immédiatement.

Howard applaudit au ralenti et Astrid éclata de rire. Loin de se formaliser de son geste moqueur, elle fut même tentée de se joindre à lui. Pour la première fois, elle était capable de prendre du recul vis-à-vis d'elle-même et de se voir telle qu'elle était parfois : revendicative, obsédée par le besoin de tout contrôler, et un peu ridicule. Bizarrement, ce constat l'aidait à se sentir mieux.

— Bon, à table, lança-t-elle.

En sautant de son perchoir, elle se sentit plus légère, comme délestée d'un énorme poids. Après avoir tapoté l'épaule de Howard, elle s'avança vers Albert, qui l'observait en secouant la tête.

— Alors tu démissionnes ? C'est sympa pour nous.

— Eh oui ! Maintenant, il va falloir que je me trouve un nouveau boulot, répondit-elle. Tu n'aurais pas une piste ?

33 MINUTES

— CHEZ MOI, JE FAISAIS JAMAIS PIPI AU LIT, déclara Justin.

Mary ne prêta pas attention à lui. Après avoir assisté au petit numéro d'Astrid, elle se sentait amère. Évidemment, Astrid avait réussi à se sortir du pétrin. Astrid, si belle, si intelligente. Comme ce devait être bon d'être elle, d'avoir la confiance en soi nécessaire pour énumérer, debout devant tout le monde, une série de règles, puis s'éloigner tranquillement, la tête haute.

— Est-ce que je pourrai aller voir Roger quand j'aurai fini de manger ?

— Si tu veux, répondit distraitement Mary.

Bientôt, elle en aurait fini avec cet horrible endroit et ces gens méchants. Ce cauchemar ne serait plus que de l'histoire ancienne qu'elle pourrait raconter à sa mère.

Astrid s'était installée dans la queue du barbecue avec son petit frère. Des enfants venaient lui taper dans le dos en souriant. Ils semblaient l'apprécier encore plus qu'avant. Pourquoi ? Parce qu'elle avait admis ses erreurs, démissionné et qu'elle leur avait donné une nouvelle liste de règles à suivre. D'une certaine manière, Astrid avait tiré sa révérence, songea Mary. Combien de temps lui restait-il avant de pouvoir en faire autant ? Elle sortit de sa poche la montre de Francis. Une demi-heure. Après avoir vécu dans l'angoisse et l'impatience, il lui semblait que le temps filait à toute allure.

John l'observait en menant les enfants vers le début de la queue. Comme tous les autres, il paraissait attendre quelque chose d'elle.

Mary aurait dû rejoindre la file, elle aussi, afin de leur montrer à tous qu'Astrid avait menti en la traitant d'anorexique. Mais qu'avait-elle à prouver, en fin de compte ? Ignorant John qui lui faisait signe de la main et les autres enfants autour d'elle, elle reprit le chemin de la crèche.

L'endroit était calme et désert. Ce trou à rats sinistre et malodorant représentait toute sa vie depuis l'apparition de la Zone. Elle parcourut la pièce du regard et la détesta, puis se détesta elle-même de s'être laissé emprisonner dans ce rôle-là.

Si elle ne l'entendit pas s'avancer dans la pièce, elle sentit sa présence derrière elle. Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque et, lentement, elle se retourna. Là, derrière la bâche en plastique

légèrement transparente, d'un blanc laiteux, qui masquait le trou dans le mur séparant la crèche de la quincaillerie, une silhouette.

Mary avait la bouche sèche. Son cœur se mit à battre la chamade.

— Où ils sont passés, Mary ? demanda Drake. Où sont les petits morveux ?

— Non, souffla-t-elle.

Drake examina les parpaings du mur avec un intérêt détaché.

— C'était bien joué de la part de Sam. Il a bousillé ce mur en un rien de temps. J'ai rien vu venir.

— Tu es mort, protesta Mary.

Drake fit claquer son fouet et lacéra la bâche de haut en bas. Puis il s'avança dans la pièce où lui et les coyotes avaient menacé de massacrer les enfants.

Personne hormis Drake n'avait ce regard-là. Personne d'autre n'avait un python rouge sang en guise de bras. C'était bel et bien lui, à la seule différence que son visage, ses cheveux et ses vêtements étaient couverts de boue.

Le fouet se mit à se tordre et à onduler comme s'il était doté d'une vie propre.

— Sors d'ici, murmura Mary.

Que se passerait-il si elle mourait à cet endroit même, dans la Zone ? Non, il fallait à tout prix qu'elle s'échappe et qu'elle sauve les enfants. Elle n'avait pas le choix.

— J'avais pensé attendre le retour des petits, rétorqua Drake avec un sourire carnassier qui dévoila ses dents noires de boue. Je crois qu'il est temps pour moi de finir ce que j'avais commencé.

Mary tremblait de terreur.

— Allez, reprit-il. Va les chercher. Ramène-les-moi.

Paralysée par la peur, Mary se contenta de secouer lentement la tête.

— Allez ! rugit Drake.

Le fouet claqua et son extrémité traça un sillon brûlant sur la joue de Mary, qui prit ses jambes à son cou.

Zil était paralysé par le doute. Astrid l'avait menacé directement. La neuvième loi ? Elle lui avait clairement fait comprendre qu'il était le premier concerné. Elle avait posé sur lui son regard bleu acier et l'avait menacé. Astrid ! Cette traîtresse amoureuse d'un mutant !

Et maintenant, tout le monde dégustait tranquillement son bout de gibier ou de poisson en débattant de ses lois. La veille, Zil avait incendié une grande partie de la ville dans le but de semer la pagaille. Mais voilà qu'Albert leur servait de la viande tandis qu'Astrid leur servait des lois, et c'était comme si lui n'avait rien accompli. Alors qu'il était censé inspirer la peur et le respect, il avait été réduit à un moins que rien. Menacé ! Si Sam se décidait à réapparaître...

— Chef, on ferait peut-être mieux de rentrer chez nous, suggéra Lance.

Zil le considéra d'un air éberlué. Quoi, Lance lui conseillait de battre en retraite ? La situation devait être vraiment critique pour que même Lance ait peur.

— Non, protesta Turk sans enthousiasme. Si on se taille, on est fichus. On n'aura plus qu'à attendre que Sam vienne nous cueillir.

— Il a raison, dit une voix.

Zil fit volte-face et vit une jolie fille aux cheveux noirs s'avancer vers lui. Son visage ne lui rappelait rien ; elle ne faisait pas partie de la bande des Humains. Sa première pensée fut de l'envoyer paître. Pour qui se prenait-elle de venir lui parler ? Il était le Général. Toutefois, il émanait d'elle quelque chose de particulier...

— Qui t'es, toi ? demanda-t-il d'un ton suspicieux en plissant les yeux.

— Je m'appelle Nerezza, répondit-elle.

— C'est bizarre, comme prénom, commenta Turk.

— C'est vrai, admit-elle en souriant. Ça veut dire « noirceur » en italien, ou « ombre », si tu préfères.

Lisa se tenait derrière Nerezza. Zil les observa tour à tour. Le contraste entre les deux filles ne servait pas Lisa. Plus il regardait Nerezza, plus il la trouvait belle.

— Ombre ? répéta Zil.

— Nous avons ça en commun, lança-t-elle.

— Tu connais la signification du prénom « Zil » en persan ? demanda Zil, ébahi.

— Je connais les ténèbres, et je sais que leur règne est venu.

Zil dévisagea Nerezza bouche bée.

— Je comprends pas.

— C'est pour bientôt, dit Nerezza. Lui, ajouta-t-elle en désignant Lance d'un signe de tête, envoie-le chercher tes armes.

— Vas-y, ordonna Zil à Lance.

Nerezza pencha un peu la tête de côté et fixa Zil d'un air intrigué.

— Es-tu prêt à faire ce qui doit être fait ?

— De quoi tu parles ?

— De tuer. Il faudra tuer. Ça ne suffit pas d'allumer un feu. Il faut nourrir les flammes avec des corps.

— D'accord, mais que les mutants.

Nerezza éclata de rire.

— Si ça peut te faire plaisir ! La règle du jeu est le chaos et la destruction, Zil. Et tu joues pour gagner.

Edilio vit Nerezza en grande conversation avec Zil. S'il ne pouvait pas entendre ce qu'ils se racontaient, il savait déchiffrer le langage

corporel. Et il devina rapidement qu'il se tramait quelque chose entre ces deux-là.

Zil semblait subjugué. Quant à Nerezza, elle flirtait sans avoir l'air d'y toucher. Où était passée Orsay ? Il n'avait jamais vu Nerezza sans elle. En temps normal, elles étaient inséparables.

Puis Lance prit en hâte la direction du lotissement occupé par Zil et sa bande. Edilio jeta un coup d'œil vers Astrid, qui n'avait apparemment rien remarqué. Son petit frère tenait un morceau de poisson dans une main et sa console de jeu dans l'autre. L'enfant le dévisagea avec surprise, comme s'il le voyait pour la première fois. Il cligna des yeux, fronça les sourcils, puis lâcha son bout de poisson et se replongea dans son jeu.

Un cri s'éleva au-dessus des bavardages de la foule en train de manger. Edilio tourna la tête. Mary déboula de la crèche en hurlant :

— Drake ! Drake !

Elle trébucha, s'étala de tout son long sur le béton, se releva sur les genoux en tendant ses mains égratignées. Edilio se précipita vers elle en bousculant les enfants qui se trouvaient sur son passage. Une ligne rouge barrait la joue de Mary. Qu'est-ce que c'était ? Du marqueur ? De la peinture ? Du sang.

— Drake ! Il est dans la crèche ! hurla Mary comme Edilio la rejoignait.

Sans prendre la peine de s'arrêter, il fit un bond de côté pour éviter Mary et s'élança vers la crèche en braquant devant lui sa mitraillette.

Quelqu'un sortit du bâtiment à ce moment-là. Edilio ralentit le pas, leva son arme et visa. Il voulait donner à Drake une chance de se rendre. Il compterait jusqu'à trois, puis il presserait la détente.

Brittney !

Edilio baissa son arme et, perplexe, dévisagea la nouvelle venue. Mary avait-elle perdu la tête et pris la revenante pour ce monstre ?

— Est-ce que Drake est à l'intérieur ?

Brittney fronça les sourcils.

— Est-ce qu'il est dans la crèche ? Réponds-moi !

— Non, le démon n'est pas ici. Mais il n'est pas loin, je le sens.

Edilio frissonna. L'appareil dentaire de la morte était encore incrusté de boue et de minuscules gravillons. Il passa près d'elle en la bousculant et s'arrêta devant la porte de la crèche. Il entendit accourir deux de ses soldats derrière lui.

— Restez là sauf si je vous appelle, ordonna-t-il.

Il entra en balayant la pièce du canon de sa mitraillette. Personne. Mary avait dû avoir une hallucination. Vraisemblablement, elle perdait les pédales, comme le prétendait Astrid. Trop de stress, trop de problèmes à régler, pas assez de repos.

Avec un soupir de soulagement, Edilio baissa son arme.

Son doigt tremblait sur la détente. D'un geste précautionneux, il l'enroula de nouveau autour de la poignée. Et c'est alors qu'il vit la bâche en plastique lacérée en son milieu.

— Mary, dit Nerezza, des événements terribles vont se produire ici très bientôt.

Mary parcourut la foule du regard et vit Edilio sortir de la crèche ; il avait l'air d'avoir vu un fantôme.

— Le démon arrive, reprit Nerezza avec impatience. Tout va brûler. Tout sera détruit. Tu dois mettre les enfants en sécurité !

Mary secoua la tête, l'air désespéré.

— Je n'ai plus le temps.

Nerezza posa la main sur son épaule.

— Mary, tu seras bientôt délivrée. Tu vas retrouver les bras de ta mère.

— Oh oui, pitié, gémit Mary.

— Mais avant, tu as une dernière grande tâche à accomplir, Mary. Tu ne peux pas abandonner ces enfants au chaos qui se prépare.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Les conduire auprès de la Prophétesse. Elle vous attend à l'endroit habituel. Emmène les enfants sur la falaise qui surplombe la plage.

Mary hésita.

— Mais... il n'y a rien à manger là-bas. Je n'ai pas de couches. Je...

— Tout ce dont tu as besoin se trouve là-bas. Fais confiance à la Prophétesse, Mary. Crois en elle.

Mary entendit un cri de terreur plaintif qui se mua en hurlement déchirant. Il venait de l'autre côté de la place, hors de son champ de vision.

Les enfants paniqués se mirent à courir dans tous les sens.

— La Zone pour les humains ! brailla Zil.

Un coup de feu retentit. Mary vit ses petits protégés se jeter à terre, terrifiés.

— Les enfants ! cria-t-elle. Suivez-moi !

Ces enfants qui avaient perdu leurs parents, leurs grands-parents, leurs amis, leur école, ces enfants abandonnés, affamés, négligés, terrorisés avaient appris à n'écouter qu'une voix : celle de Mary.

— Venez avec moi !

Ils se précipitèrent vers leur seul recours, qui prit en chancelant la direction de la plage.

Brittney était sortie sur la place, attirée non pas par le fumet de la nourriture mais par une force invisible et mystérieuse. À présent, les enfants fuyaient devant elle en hurlant.

— C'est le démon ? demanda-t-elle à son frère.

— Oui, répondit-il. C'est toi.

Brittney regarda autour d'elle. Qui fuyaient-ils ? Elle ? C'est alors qu'elle aperçut Edilio qui sortait à son tour de la crèche, le visage figé d'effroi. Il s'avança dans sa direction, les yeux écarquillés de terreur. Elle ne comprenait pas pourquoi il avait peur d'elle. Elle était un ange envoyé pour combattre le démon.

Soudain, elle prit conscience qu'elle ne pouvait plus bouger. Elle avait les pieds cloués au sol et elle était incapable de tourner la tête. C'était comme mourir une seconde fois, et le souvenir de la terre glacée dans ses oreilles et dans sa bouche resurgit.

Edilio leva son arme et visa. « Non », voulait-elle dire. Mais les mots moururent sur ses lèvres.

— Drake ! cria Edilio.

Elle comprit qu'il allait lui tirer dessus. Aurait-elle mal ? Allait-elle mourir encore une fois ?

Une foule d'enfants paniqués s'interposa. Edilio tourna son canon vers le ciel.

— Cours, lui ordonna Tanner.

Elle obéit. Mais que c'était dur de courir alors que son bras s'allongeait, que sa conscience se délitait et qu'un autre esprit prenait possession de son corps...

Astrid entendit les cris de panique et vit les enfants s'enfuir derrière Mary – un troupeau affolé de bambins trébuchants et de bébés ballottés dans les bras des plus grands. Tous se pressaient en direction de la plage.

Tout se passa si vite qu'elle eut d'abord du mal à comprendre ce qu'elle voyait. Zil, un fusil dans les mains, tirait des coups de feu en l'air. Edilio sortait en courant de la crèche. Nerezza souriait placidement. Et, derrière elle, Brittney, qui tournait le dos à Astrid. Quant au petit Pete, il manipulait son jeu avec une fièvre nouvelle. Ses doigts s'agitaient fébrilement sur les touches, comme s'il jouait pour la première fois.

Soudain, Nerezza fonça droit sur Astrid, l'air déterminé. Elle tenait à la main une barre de fer. Allait-elle l'attaquer ?

Mais, contre toute attente, elle leva la barre et l'abattit avec une force inattendue sur le petit Pete. L'enfant s'affaissa sur sa console sans émettre le moindre son. Nerezza se pencha pour l'allonger sur le dos.

Astrid poussa un cri, mais Nerezza ne parut pas l'entendre. Elle leva de nouveau son arme, cette fois en dirigeant l'extrémité pointue vers le petit Pete. Astrid tendit la main mais fut trop lente à réagir et la barre de fer s'écrasa sur son poignet. La douleur fut fulgurante. Astrid

poussa un hurlement furieux. Nerezza, qui ne s'intéressait pas à elle, la repoussa de sa main libre comme si elle avait affaire à quelque désagrément mineur, et se tourna de nouveau vers l'enfant. Cette fois, elle perdit l'équilibre, et la barre s'abattit dans la terre, à quelques centimètres de sa tête.

Astrid se redressa brusquement et la bouscula.

— Arrête ! cria-t-elle.

Mais Nerezza n'avait aucune intention d'obéir ou de se laisser distraire de sa cible. Toute son attention était focalisée sur le petit Pete. Astrid la frappa de toutes ses forces. Son poing heurta sa clavicule ; il en aurait fallu plus pour la blesser mais, cette fois encore, elle parvint à la détourner de son but. Nerezza posa sur elle un regard étincelant de rage.

— Très bien. Tu veux y passer en premier ?

D'un coup de barre de fer, Nerezza frappa Astrid à l'estomac. Pliée en deux, celle-ci se rua sur son assaillante tel un taureau furieux, aveuglée par la souffrance, et la fit tomber sur le dos. La barre glissa des mains de Nerezza et atterrit dans l'herbe piétinée. Astrid se précipita pour la ramasser. Elle la frappa à la nuque, encore et encore, mais la main de Nerezza s'approchait de la barre. Astrid se jucha sur son dos et l'écrasa de tout son poids puis, sans réfléchir, lui mordit l'oreille.

Jamais Astrid n'avait entendu bruit plus satisfaisant que le hurlement poussé par Nerezza. Serrant les mâchoires de toutes ses forces, elle déchira l'oreille de son ennemie et sentit le goût du sang dans sa bouche, tout en martelant sa tête de ses poings. La main de Nerezza se referma autour de la barre. Donnant des coups à l'aveuglette, elle frôla le front d'Astrid mais ne parvint pas à se débarrasser d'elle.

Astrid cracha un bout d'oreille sanguinolente et noua les mains autour de sa gorge. Sentant le pouls de Nerezza sous ses doigts, elle continua à serrer de plus belle.

32 MINUTES

Sanjit et Virtue transportèrent Bowie sur une civière de fortune fabriquée avec un drap.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Peace en se tordant les mains d'inquiétude.

— On prend la poudre d'escampette, répondit Sanjit.

— C'est quoi ?

— Prendre la poudre d'escampette ? Oh, quelque chose que j'ai dû faire de temps en temps au cours de ma vie. Parfois, il faut se battre ou fuir. Tu n'as pas envie de te battre, pas vrai ?

— J'ai la trouille, gémit Peace.

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur, la rassura-t-il en s'efforçant d'enrouler l'extrémité du drap entre ses doigts tandis qu'il marchait à reculons vers la falaise. Regarde Choo. Il n'a pas l'air effrayé, lui.

En vérité, Virtue semblait terrifié. Mais Sanjit ne voulait pas que Peace cède à la panique. Le plus dur était devant eux. Ils n'avaient pas fini d'avoir peur.

— Ah bon ? fit Peace, l'air dubitatif.

— On s'en va ? s'enquit Pixie.

Elle tenait à la main un sac en plastique rempli de Lego, qu'elle semblait déterminée à emporter avec elle.

— A vrai dire, on va essayer de s'envoler, repartit joyeusement Sanjit.

— On va faire un tour d'hélico ?

Sanjit échangea un regard avec Virtue, lequel, les jambes flageolantes, paraissait peiner autant que lui dans l'herbe haute.

— Pourquoi on court ? marmonna Bowie.

— Il est réveillé, chuchota Sanjit.

— Tu crois ? répliqua Virtue entre deux halètements.

— Comment tu te sens, mon petit pote ? lui dit Sanjit.

— J'ai mal à la tête et j'ai soif.

— C'est bien le moment, tiens.

Ils avaient atteint le bord de la falaise. La corde se trouvait encore à l'endroit où Sanjit et Virtue l'avaient laissée la veille.

— Choo, tu vas descendre le premier. Je te ferai passer les enfants un par un.

— J'ai la trouille, répéta Peace.

Sanjit déposa Bowie par terre et remua ses doigts engourdis.

— Bon, écoutez-moi.

À son étonnement, ils obéirent.

— On a tous peur, alors c'est pas la peine de me le rappeler.

— Ah bon, toi aussi ? demanda Peace.

— Je suis mort de trouille ! Mais, dans la vie, il y a des moments difficiles. On a tous eu peur à un moment ou à un autre, non ? Mais on est toujours là.

— Moi, je veux rester ici, gémit Pixie. Je peux pas laisser mes poupées.

— On reviendra les chercher une autre fois.

Il s'agenouilla, quitte à gâcher quelques précieuses secondes en dépit du mutant aux yeux de glace qui risquait de surgir de la maison d'un instant à l'autre.

— On est une famille, alors on va se serrer les coudes, OK ?

Personne ne parut convaincu par son argument.

— Et on va survivre ensemble, d'accord ? reprit Sanjit.

Un long silence s'installa. Les enfants échangèrent des regards interdits.

— Ne vous inquiétez pas, dit enfin Virtue. Ça va aller.

Il avait presque l'air d'y croire. Sanjit aurait bien voulu en dire autant.

Astrid sentait sous ses doigts les artères, les tendons du cou de Nerezza, ainsi que son sang qui battait, s'efforçant de trouver son chemin jusqu'au cerveau, et ses muscles qui se contractaient.

Le visage de Nerezza se convulsa. Tout son corps était agité de spasmes à présent, ses organes cherchaient désespérément de l'oxygène, ses nerfs tressautaient tandis que son cerveau envoyait des signaux de panique frénétiques.

Astrid continuait à comprimer le cou de son ennemie.

Ses doigts s'enfonçaient dans la chair. Peut-être qu'en serrant assez fort...

— Non ! fit-elle.

Elle relâcha son étreinte, se redressa d'un bond, et recula en fixant d'un air horrifié Nerezza qui s'efforçait de reprendre son souffle.

La place était quasiment déserte. Mary s'était enfuie avec ses protégés, soulevant un vent de panique qui avait entraîné presque tout le monde dans son sillage. Petits et grands couraient à toutes jambes vers la plage. Astrid les voyait s'éloigner. Et soudain, elle aperçut la silhouette, reconnaissable entre toutes, qui les poursuivait.

Il aurait presque pu passer pour n'importe quel garçon, grand et maigre, sans le fouet, négligemment enroulé autour de son corps, qui claquait de temps à autre.

Son rire s'éleva au-dessus des cris de panique. Nerezza suffoquait toujours. Le petit Pete remua dans l'herbe. Un coup de feu résonna au loin. Le soleil se couchait sur la mer. Il était rouge sang.

Astrid enjamba Nerezza pour rejoindre son petit frère. Elle le retourna avec des gestes tendres. Il gémit, ouvrit les yeux, et tendit la main vers sa console.

Astrid la ramassa. Elle était anormalement chaude. Une sensation agréable lui chatouilla le bras. Malgré son poignet endolori, elle agrippa son petit frère par son tee-shirt.

— Qu'est-ce que c'est que ce jeu, Pete ?

Les yeux de l'enfant se couvrirent d'un voile : il refusait de la voir.

— Non ! cria-t-elle en rapprochant son visage du sien. Cette fois, tu dois m'expliquer !

Le petit Pete regarda sa sœur droit dans les yeux, mais ne dit rien. Astrid comprit alors qu'elle perdait son temps. Les mots, c'était son domaine, pas celui de son frère. Baissant la voix, elle reprit :

— Pete, montre-moi. Je sais que tu en as le pouvoir.

Les yeux de l'enfant s'agrandirent. Astrid crut percevoir un déclic derrière ce regard vide.

Soudain, le sol s'ouvrit sous ses pieds et la terre l'aspira comme une bouche. Elle tomba dans le vide en tournoyant et en hurlant.

Diana ouvrit un œil. Devant elle, une surface en bois lisse. Le premier objet identifiable, un pétale de corn flakes. « Où suis-je ? » se demanda-t-elle en refermant les yeux.

Elle avait fait un cauchemar horrible, débordant de détails sordides, d'images de violence, de famine, de désespoir. Dans ce rêve, elle commettait des actes qu'elle ne se serait jamais permis dans la vraie vie.

Elle rouvrit les yeux, s'efforça de se lever et tomba à la renverse. Sa chute sembla durer une éternité. Elle sentit à peine la douleur quand l'arrière de son crâne heurta le sol.

Puis elle distingua les pieds d'une table, une chaise, les jambes d'un garçon vêtu d'un jean élimé et, au-delà, celles couvertes d'égratignures d'une fille en short. Ces deux paires de jambes avaient été ligotées à l'aide d'une corde. Tout près d'elle, elle perçut un ronflement, mais ne vit personne.

Bug. Ce nom lui revint en mémoire, et elle comprit d'un coup qu'elle n'avait pas rêvé.

Mieux valait fermer les yeux et prétendre le contraire.

Soudain, la fille, Penny, étira ses jambes ligotées. Diana l'entendit gémir. De ses mains tremblantes, elle agrippa sa chaise et tenta de se hisser dessus. L'envie de se rallonger par terre était presque irrésistible. Mais, peu à peu, en remuant ses membres engourdis,

Diana parvint à se rasseoir.

Caine dormait profondément. Quant à Bug, il ronflait bruyamment, étendu sur le sol, invisible. Penny cligna des yeux.

— Ils nous ont drogués, dit-elle en bâillant.

— Sans blague, répliqua Diana.

— Comment t'as fait pour te détacher ?

D'un geste instinctif, Diana se frotta les poignets. Pourquoi Sanjit ne l'avait-il pas ligotée ?

— Les nœuds étaient mal faits.

Penny dodelina de la tête ; elle avait du mal à garder les yeux ouverts.

— Caine va les massacrer.

Diana acquiesça et s'efforça de réfléchir malgré son cerveau embrumé par la drogue.

— Ils auraient pu nous tuer, objecta-t-elle.

— Ils ont eu la frousse, lâcha Penny.

« Ou alors ce ne sont pas des assassins », songea Diana. Peut-être n'étaient-ils pas du genre à tirer parti du sommeil de leur ennemi. Peut-être que Sanjit n'était pas capable de trancher la gorge d'une personne endormie.

— Ils essaient de s'échapper, dit-elle.

— Ils ne pourront pas rester cachés bien longtemps sur cette île, grommela Penny. On finira bien par les retrouver. Détache-moi.

Penny avait raison, bien sûr. Même sous l'emprise de la drogue, Diana se rendait compte qu'elle disait vrai. Caine finirait par les retrouver. Et lui n'hésiterait pas.

Son seul véritable amour. Sans être une bête féroce à l'image de Drake, il était pire que lui. Caine ne tuerait pas ces enfants sur un coup de colère. Il les assassinerait de sang-froid. Diana sortit de la pièce en titubant comme un ivrogne, heurta le chambranle de la porte, et se dirigea vers les baies vitrées d'une salle si vaste que les meubles dispersés çà et là évoquaient les accessoires d'une maison de poupée.

— Hé, détache-moi ! cria Penny.

Diana repéra Sanjit sur-le-champ. Sa silhouette de profil se découpait sur le ciel rougeoyant, au bord de la falaise. À côté de lui, il y avait une petite fille que Diana voyait pour la première fois. Pas de Virtue à l'horizon, en revanche.

C'était donc ça que Sanjit avait cherché à leur cacher : il y avait d'autres enfants sur l'île. Il noua une corde autour de la fillette et la serra brièvement dans ses bras, puis se pencha pour lui parler face à face. Non, Sanjit n'était pas un assassin.

Puis il fit descendre l'enfant visiblement terrifiée le long de la paroi rocheuse.

Un cri s'éleva dans l'autre pièce. Bug.

— Aaaaah ! Aidez-moi ! braillait-il.

Penny s'était servie de son pouvoir pour lui administrer une bonne dose d'adrénaline. Il s'était réveillé.

Diana regarda Sanjit descendre à son tour. Pour ce faire, il s'était tourné face à la maison. La voyait-il en train de l'observer ? Elle entendit Penny s'avancer derrière elle d'un pas chancelant.

— Sale sorcière, rugit-elle. Pourquoi tu n'as pas voulu me détacher ?

— Bug s'en est occupé, apparemment, répondit Diana.

Elle devait empêcher Penny de voir ce qui se passait dehors. Elle s'empara d'un joli vase en cristal posé sur une table voisine. Il pesait lourd dans sa main.

— C'est joli, commenta-t-elle à l'intention de Penny, qui la regarda comme si elle avait perdu la tête.

Soudain, son regard se reporta sur la baie vitrée derrière Diana.

— Hé ! s'écria-t-elle. Ils essaient de...

Diana frappa Penny à la tête et, sans demander son reste, repartit en titubant vers la cuisine, le vase toujours à la main.

Caine dormait encore, mais plus pour longtemps, probablement. Les hallucinations causées par Penny auraient pu réveiller un mort. Elle distillerait la terreur dans les rêves de Caine pour l'arracher à son sommeil, comme elle l'avait fait avec Bug.

Diana leva le vase au-dessus de sa tête. Dans un triste éclair de lucidité, elle songea que si Sanjit n'était pas du genre à assommer quelqu'un dans son sommeil, elle en était tout à fait capable, apparemment.

Mais avant qu'elle ait pu abattre le vase sur le crâne de son seul véritable amour, elle sentit sa chair s'embraser. Des bouches béantes, hérissées de dents acérées, apparurent sur ses bras. Et ces bouches se mirent à la dévorer. Diana poussa un hurlement.

Dans un recoin de son esprit, elle comprit que c'était un tour de Penny. Rien de tout cela n'était vrai, car si elle voyait bel et bien ces bouches, elle ne ressentait aucune douleur. Le vase lui glissa des mains et un bruit de verre brisé lui parvint comme de très loin.

Les bouches écarlates s'étaient mises à ramper sur ses bras et à lui lacérer la peau, dénudant les muscles et les tendons, se frayant un chemin jusqu'à ses épaules. Puis, brusquement, elles disparurent.

Penny se tenait devant elle, un sourire mauvais sur les lèvres. Du sang s'écoulait de sa tempe.

— Ne me cherche pas, Diana. Si ça me chante, tu pourrais bien te jeter toute seule de cette falaise en hurlant.

— Laisse-les partir, murmura Diana. Ce sont de braves gosses.

— Ils ne sont pas comme nous, tu veux dire, lâcha Penny. Tu n'es qu'une idiote, Diana.

— Laisse-les partir. Ne réveille pas Caine. Tu sais ce qu'il fera.

Penny secoua la tête, incrédule.

— Je n'en reviens pas que ce soit toi qui lui plaises et pas moi. Tu n'es même plus jolie.

Diana éclata de rire.

— C'est lui que tu veux ?

Les yeux de Penny parlèrent pour elle. Elle contempla Caine avec tendresse.

— Il n'y a que lui, dit-elle.

Puis, d'une main tremblante, elle caressa doucement les cheveux du dormeur.

— Désolée, mais je n'ai pas le choix, mon chou.

Caine s'éveilla en hurlant.

Astrid continua à tomber dans le vide tout en sachant qu'elle était victime d'une illusion. C'était pourtant difficile à croire, car elle sentait le vent dans ses cheveux et sur ses vêtements, et, malgré elle, elle tendait les bras vers les parois d'un puits qui semblait plus vrai que nature.

Au bout d'un certain temps, elle cessa de tomber et resta suspendue dans le vide. Des objets flottaient autour d'elle.

« Des symboles », songea-t-elle. Elle constata avec soulagement que son cerveau fonctionnait encore. Quel que soit le pouvoir qui l'avait plongée dans ce rêve éveillé, il n'avait pas abîmé ses neurones. Sa raison était intacte.

« Non, pas des symboles, comprit-elle soudain. Des avatars. »

Un visage monstrueux, encadré de longs cheveux noirs qui s'enroulaient comme des serpents, avec des yeux sombres et une bouche crachant du feu. Une créature féminine, la tête hérissée de rayons orange, pareils à ceux d'un soleil. Une forme masculine brandissant dans sa main une boule de lumière verte. Cet avatar-là se trouvait à l'écart, dans un coin du jeu. Un quatrième personnage, mi-homme mi-femme, avec des dents en métal et un fouet.

Nerezza. Orsay. Sam. Mais qui était le quatrième ? Ce dernier avatar semblait tiraillé entre deux joueurs. L'un était représenté par une boîte fermée, par laquelle filtrait une lumière aveuglante, comme si la boîte contenait un soleil.

— Pete, chuchota Astrid.

Quant à l'autre joueur, elle sentait sa présence sans le voir. Elle avait beau le chercher des yeux, il se dérobaient sans cesse à son regard. Elle comprit alors que la boîte lumineuse l'empêchait de voir son adversaire. Pour son propre bien.

Pete ne voulait pas qu'elle voie le gaïaphage.

D'autres images d'avatars affluèrent dans son esprit. Des avatars mystérieux. Des morts, victimes du jeu. Tous formaient de petits rangs bien délimités, comme des pions alignés devant cette créature abstraite et dévoreuse d'âme qui se faisait appeler le gaïaphage.

— Astrid !

Quelqu'un criait son nom.

— Astrid ! Réveille-toi !

Le jeu disparut.

Astrid ouvrit les yeux et vit la place, son frère qui se relevait et Brianna qui la secouait sans ménagement.

— Hé, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle d'un ton plus furieux qu'inquiet.

Ignorant sa question, Astrid chercha des yeux Nerezza. Elle avait disparu.

— La fille, il y avait une fille ici.

— Qu'est-ce qui se passe, Astrid ? Je viens juste de...

Brianna s'interrompit pour tousser une bonne douzaine de fois à une vitesse fulgurante.

— Je viens d'empêcher Lance de battre à mort un pauvre gosse. Ils courent tous comme des dératés vers la plage. Sans blague, je m'absente une journée à cause d'un rhume et c'est le bazar !

Astrid cligna des yeux, jeta un regard autour d'elle et s'efforça de démêler le trop-plein d'informations.

— C'est le jeu ! s'écria-t-elle. C'est le gaïaphage. Il a réussi à entrer en contact avec Pete par le biais de son jeu.

— Hein ?

Astrid comprit qu'elle en avait trop dit. Brianna n'était pas le genre de personne à qui elle pouvait confier la vérité sur le petit Pete.

— Tu as vu Nerezza ?

— Qui ça ? La fille qui traîne avec Orsay ?

— Ce n'est pas une fille. Enfin, pas vraiment.

Astrid saisit Brianna par le bras.

— Va chercher Sam ! On a besoin de lui.

— OK. Où est-il ?

— Je n'en sais rien ! s'écria Astrid.

Elle se mordit la lèvre.

— Cherche partout !

Brianna allait répondre, mais une quinte de toux l'en empêcha. Le visage écarlate, elle poussa un juron, toussa de nouveau et finit par répondre :

— Hé, je suis rapide, mais je ne peux pas être partout à la fois.

— Laisse-moi réfléchir une minute.

Astrid ferma les yeux. Où Sam avait-il bien pu aller ? Il était blessé, furieux, il se sentait inutile. Non, ce n'était pas la raison.

— Bon sang, où est-il ? se demanda-t-elle tout haut. Elle ne l'avait pas revu depuis qu'il était allé s'occuper de Zil et de l'incendie. Qu'avait-il pu se passer pour qu'il prenne la fuite ? Avait-il commis un acte dont il avait honte ?

Non, ce n'était pas ça non plus. Il avait vu Drake.

— La centrale, souffla-t-elle.

Brianna fronça les sourcils.

— Pourquoi il irait là-bas ?
— Parce que c'est l'endroit qui lui fait le plus peur. Brianna parut d'abord sceptique, puis son visage s'éclaira.
— Oui, c'est bien le genre de Sam.
— Va le chercher, Brianna. Il est le meilleur atout de Pete.
— Quoi ?
— Laisse tomber. Ramène-le ! Tout de suite !
— Comment ?
— Tu es la Brise, non ? Alors au boulot !
Brianna réfléchit quelques instants.
— OK, j'y v...

Son dernier mot fut emporté par le vent.
Astrid rendit la console à son frère. Les yeux fixés sur le sol, il semblait ailleurs. Il garda la console dans sa main un bref moment, puis la laissa tomber.

— Tu dois continuer à jouer, Pete.
L'enfant secoua la tête.
— J'ai perdu.
— Écoute-moi, Pete.

Astrid s'agenouilla devant lui, fit mine de le prendre dans ses bras, puis se ravisa.

— Tu m'as montré le jeu. J'étais dedans. C'est la réalité, Pete, tu m'entends ?

Le petit Pete la regarda sans la voir. Indifférent. Peut-être ne l'entendait-il même pas.

— Pete. Il essaie de nous détruire. Il faut que tu joues.
Elle lui glissa la console dans les mains.
— Nerezza est l'avatar du gaiïphage. C'est toi qui l'as créée. Tu lui as donné un corps. Toi seul détiens ce pouvoir. Il t'utilise pour tuer, Pete.

Mais si Pete comprenait, il n'en montra rien.

Un vent de panique soufflait sur la ville.
Zil était aux anges. Elle était enfin là, la pagaille qu'il avait cherché à déclencher en allumant les feux. Toute notion d'ordre avait disparu.
Sur la plage, les enfants trébuchaient dans le sable. Certains couraient dans l'eau en hurlant.

Drake était là, bien vivant, faisant claquer son fouet comme s'il menait un troupeau à la mer.

Le plus gros des enfants était resté sur la route parallèle à la plage. Parmi eux se trouvaient Zil et Turk qui traquaient les mutants. Ils avaient repéré un gamin dont l'unique pouvoir consistait à briller dans le noir. Il était inoffensif, mais, comme tous les mutants, il devait être éliminé.

Turk s'arrêta, leva son fusil, visa et tira. Il rata sa cible, et l'enfant affolé s'affala à plat ventre sur la chaussée. Zil lui donna un coup de pied et se remit à courir en poussant des cris de joie féroces.

— Courez, les dégénérés ! Courez !

Il y avait très peu de mutants, et donc très peu de cibles, parmi la foule qui se pressait sur la route. Ce n'était pas bien grave, cependant : ce qui comptait maintenant, c'était de distiller la peur et de semer la pagaille.

Nerezza lui avait annoncé que le moment était venu.

Était-elle une mutante ? se demandait Zil. Il ne voulait pas avoir à la tuer : elle était sexy, mystérieuse, et bien plus attirante que Lisa avec sa personnalité ennuyeuse et son teint terreux.

Il repéra Lance devant lui. Ce bon vieux Lance ! Il avait perdu son fusil et sa batte.

— Il me faut une arme ! cria-t-il. Donnez-moi quelque chose !

Turk lui jeta son bâton hérissé de clous. Ils repartirent telle une meute de loups poursuivant un troupeau de moutons terrifiés. Si les enfants plus âgés avaient réussi à les distancer, les plus jeunes s'épuisaient, incapables de suivre le rythme sur leurs petites jambes. Ils formaient un groupe serré sur la route qui serpentait en direction du Clifftop.

— Lui, là-bas ! cria Zil en tendant le bras. Il est ami avec les mutants !

Lance fut le premier à rattraper le garçon. Il brandit son bâton, mais l'enfant parvint à éviter le coup et dégringola le long de la pente pour finir sa course contre un cactus.

Zil éclata de rire.

— Il est à toi, Turk !

Il se remit en route. À son côté, Lance, tel Thor, le dieu guerrier aux boucles blondes, s'en prenait à tout le monde sans même chercher à différencier les normaux des mutants. Ils pouvaient tous crever ! Après tout, ils avaient refusé de rejoindre le camp de Zil.

— C'est ça, fuyez, bande de lâches ! braillait Zil. Rejoignez-moi ou fuyez !

Il fit halte pour reprendre son souffle, bientôt imité par Lance et les autres – la demi-douzaine de fidèles de la bande des Humains. Chacun d'eux était un héros, songea Zil avec fierté.

Soudain, le sourire de Lance se figea. Il montra du doigt le bas de la route qu'ils venaient de gravir. Dekka s'avavançait vers eux d'un pas déterminé.

Zil sentit une présence à ses côtés. Tournant la tête, il aperçut Nerezza. La peau de sa gorge était rouge, comme le premier stade d'un vilain bleu. Elle avait une égratignure sur le front, les yeux injectés de sang et les cheveux en bataille.

— Qui t'a fait ça ? s'écria Zil, outragé.
Nerezza ignore sa question.
— Il faut l'arrêter.
— Qui ça, elle ? lança Zil en montrant Dekka d'un signe de tête.
Comment tu veux que je m'y prenne ?
— Ses pouvoirs n'ont pas la portée de ton fusil, Zil, répliqua Nerezza.
Zil fronça les sourcils.
— T'es sûre ?
— Oui.
— Comment tu le sais ? T'es une mutante ou quoi ?
Nerezza éclata de rire.
— Moi ? Et toi, Zil, t'es le Général ou t'es un trouillard qui a peur d'une grosse lesbienne noire ? À toi de voir.
Lance jeta un coup d'œil nerveux à Zil. Turk ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.
— Il faut l'arrêter, répéta Nerezza.
— Pourquoi ? fit Zil.
— Parce qu'on va avoir besoin de gravité, Général.

Mary avait atteint le bout de la route menant au Clifftop. Une série d'allées étroites descendaient vers la falaise. Elle se retourna pour jeter un coup d'œil sur ses protégés et s'aperçut que toute la population de Perdido Beach semblait l'avoir suivie.

Des enfants étaient dispersés un peu partout sur la route, les uns courant, les autres s'efforçant de reprendre haleine. Derrière eux venaient Zil et sa bande de brutes armés de fusils. Plus loin, les enfants qui avaient fui vers la plage regagnaient la route. Ce deuxième groupe fuyait une autre menace. De son poste d'observation, Mary voyait distinctement Drake poussant devant lui un essaim de gamins terrorisés. Certains pataugeaient dans l'eau tandis que d'autres essayaient de franchir la digue et les rochers qui séparaient la grande plage de Perdido Beach de la petite crique au pied de l'hôtel Clifftop.

Tout se passait exactement comme l'avait prédit la Prophétesse. L'épreuve du feu. Le démon. Et le soleil couchant face auquel Mary pourrait enfin déposer son fardeau.

— Venez, les enfants ! cria-t-elle. Restez à côté de moi !

Les petits traversèrent derrière elle la pelouse jadis impeccable du Clifftop et s'arrêtèrent au bord de la falaise. À leur gauche se dressait le mur infranchissable de la Zone qui délimitait les confins de leur monde.

En bas, sur la plage, Orsay était assise en tailleur sur le rocher qui était devenu sa chaire. Quelques enfants l'avaient déjà rejointe et se serraient autour d'elle, terrifiés. D'autres escaladaient les rochers dans

sa direction.

Le soleil en se couchant s'était teinté d'écarlate.

Orsay était assise bien droite sur son rocher. Figée, elle avait fermé les yeux. Jill se tenait auprès d'elle, l'air perdu et apeuré, silhouette vacillante se découpant sur la lumière du couchant.

— On va à la plage, Mary ? s'enquit une petite fille.

— J'ai pas pris mon maillot, lança une autre.

Mary savait que quelques minutes à peine la séparaient maintenant de son quinzième anniversaire. Elle consulta sa montre. Elle aurait dû avoir peur, et cependant, pour la première fois depuis très longtemps, Mary était en paix avec elle-même. Elle n'entendait plus les questions des enfants autour d'elle. Leurs visages inquiets lui semblaient lointains. Enfin, tout allait s'arranger.

La Prophétesse restait imperturbable malgré le chaos qui régnait autour d'elle, indifférente aux cris et aux supplications.

La Prophétesse a prédit que nous allions traverser des épreuves terribles. La fin est proche. Le moment venu, Mary, l'ange et le démon viendront à nous. Et au soleil couchant nous serons délivrés.

C'était la prophétie d'Orsay, telle que la lui avait révélée Nerezza.

« Oui, pensa Mary. Orsay est vraiment une prophétesse. »

— Je peux descendre jusqu'à la plage, moi, dit bravement Justin. J'ai pas peur.

— Inutile, répliqua Mary en lui ébouriffant affectueusement les cheveux. On n'aura qu'à se laisser flotter.

16 MINUTES

La descente vers le yacht fut si éprouvante pour Sanjit qu'il eut l'impression d'y avoir laissé une année de sa vie. Par deux fois, il faillit faire tomber Bowie. Pixie éclata en sanglots après s'être cogné la tête. Or, elle avait un sacré coffre.

Quant à Peace, elle était calme mais tendue, ce qui n'avait rien d'étonnant compte tenu des circonstances.

Ensuite, il fallut hisser tout ce petit monde à bord du yacht. Si c'était plus facile que de descendre la falaise, ça n'avait rien d'une promenade de santé.

« Ah, que ce serait bon de se promener tranquillement sur une plage ! » pensait Sanjit tout en guidant les petits vers l'arrière du bateau, avec l'aide de Virtue.

Ce serait tellement plus agréable que de regarder cette falaise en pensant qu'il allait foncer droit dedans. À condition qu'il réussisse à faire décoller l'hélicoptère. Inutile de s'inquiéter : il n'aurait sans doute même pas le temps de les précipiter contre la falaise. Plus vraisemblablement, il parviendrait à s'élever juste assez pour finir sa course dans l'océan.

A quoi bon y penser ? Ils ne pouvaient plus rester sur l'île. Même s'il avait pu cesser de s'inquiéter pour Bowie, Sanjit avait vu de quoi Caine était capable.

Il devait les emmener loin de cette île et de Caine. D'après Virtue, il était viscéralement mauvais. Quant à Sanjit, il avait vu son regard pendant qu'il lui parlait. Il se demanda si Diana avait vu juste : était-il possible que Virtue ait la faculté de lire dans les gens ? De son point de vue, il avait surtout tendance à trop les juger. Pourtant, il ne s'était pas trompé au sujet de Caine : à un cheveu près, Sanjit aurait pu finir écrasé contre un arbre. Il n'y avait aucune chance qu'un individu de la trempe de Caine tolère la présence de Pixie, de Bowie et de Peace, sans parler de Choo. Il n'accepterait jamais de partager avec eux un stock de nourriture déjà insuffisant.

— Ça ne risque pas d'être mieux sur le continent, maugréa-t-il.

— Hein ? fit distraitement Virtue, qui s'efforçait d'attacher Bowie à l'arrière de l'hélicoptère.

L'appareil ne disposait que de quatre sièges en comptant celui du pilote. Par chance, ils étaient conçus pour des adultes : les deux places

à l'arrière pourraient facilement accueillir les trois petits.

Sanjit grimpa sur le siège en cuir usé du pilote. Dans le film, il était recouvert de tissu, il s'en souvenait clairement. C'était d'ailleurs tout ce qu'il pouvait se rappeler.

Il lécha ses lèvres sèches. Il n'arrivait plus à dominer la peur panique qu'il éprouvait à l'idée de tous les tuer.

— Tu sais comment piloter ce truc ? demanda Virtue.

— Non ! Bien sûr que non ! répliqua Sanjit.

Puis, pour le bénéfice des plus jeunes, il lança par-dessus son épaule :

— Un peu que je sais faire voler un hélico !

Les yeux fermés, la tête basse, Virtue se mit à prier.

— Ouais, ça va nous aider, dit Sanjit.

Virtue ouvrit un œil.

— Je fais ce que je peux !

— Frérot, je ne joue pas au plus malin. Je m'en remets vraiment à Dieu, aux saints ou à qui tu voudras.

Virtue referma les yeux.

— Et nous, il faut qu'on prie ? s'enquit Peace.

— Oui, priez. Que tout le monde s'y mette ! s'écria Sanjit en essayant de mettre le moteur en marche.

Il ne savait pas précisément à quel dieu s'adresser ; il n'était hindou que de naissance et il n'avait lu aucun livre sacré. Cependant, il murmura :

— Qui que Tu sois, si Tu m'entends, ce serait le moment de nous filer un coup de main.

Un vrombissement s'éleva.

— Waouh ! cria Sanjit, surpris et soulagé, bien qu'une part de lui-même eût préféré que le moteur ne démarre pas.

Il régnait un vacarme assourdissant dans l'habitable. Ils étaient secoués dans tous les sens.

— Euh... je crois qu'il faut que je tire là-dessus, brailla Sanjit par-dessus le bruit.

— Tu crois ?

La voix de Virtue fut noyée sous le rugissement du moteur. Sanjit se pencha pour lui toucher l'épaule.

— Je t'aime, mon frère.

La main sur le cœur, Virtue hocha la tête.

— Bon, fit Sanjit, même s'il savait qu'ils ne pouvaient pas l'entendre. Après cette scène touchante, il est temps pour nos héros de s'envoler vers la gloire.

Virtue tendit l'oreille en fronçant les sourcils.

— Je disais que je suis invincible ! cria Sanjit de toutes ses forces. C'est parti !

Dekka vit la bande de Zil se scinder en deux groupes, qui se postèrent de chaque côté de la route. Une embuscade.

Elle hésita. En ce moment même, elle aurait bien voulu être Brianna. La Brise n'était pas invulnérable aux balles, mais il était terriblement difficile de la toucher quand elle était lancée à cinq cents kilomètres/heure.

Si Dekka se rapprochait encore, ils l'abattraient.

Où était donc passée Brianna ? Elle était sans doute trop faible pour se lever, sans quoi elle se serait jetée à corps perdu dans la bataille. Brianna n'était pas du genre à éviter la bagarre. Dekka regrettait son absence tout en espérant qu'elle était chez elle, en sécurité. S'il devait lui arriver malheur, Dekka n'était pas certaine d'y survivre.

Mais la grande question qui demeurerait, c'était : où se cachait Sam ? Pourquoi était-ce à elle d'affronter Zil et sa bande sur cette route ? Elle ne voyait même pas ce qui l'y obligeait. Elle s'en sortirait peut-être vivante. Après s'être livré à un carnage sur la plage, Drake déciderait peut-être de s'en prendre à Zil, et ils finiraient par s'entretuer...

En cet instant même, Dekka aurait donné cher pour assister à ce spectacle, plutôt que d'avoir à suivre la route qui menait au Clifftop.

— Oui, ce serait un grand moment, songea-t-elle tout haut.

Les gars de Zil commençaient à s'impatienter. Las d'attendre, ils avançaient prudemment dans sa direction des deux côtés de la route, armés de clubs de golf, de battes de base-ball, de pieds-de-biche... et de fusils.

Tremblante de peur, elle ferma les yeux un instant et, dans ces ténèbres provisoires, s'efforça de s'imaginer ce qu'on ressentait quand on était mort. Sauf que, justement, les morts n'étaient pas censés ressentir quoi que ce soit.

Elle pouvait encore essayer de fuir, rejoindre Brianna et lui dire : « Brise, je sais que ce n'est sûrement pas réciproque. Tu vas peut-être trouver ça dégoûtant et me détester, mais je t'aime. »

Mais à quoi bon ? Elles ne finiraient jamais ensemble. Elle passerait le restant de ses jours à l'aimer de loin, sans jamais oser lui avouer ses sentiments.

Du coin de l'œil, Dekka vit Edilio surgir derrière Drake. Il était seul, l'inconscient ! Elle aperçut, à quelque distance de lui, Orc qui se déplaçait avec une lenteur exaspérante. Edilio aurait pu décider de rester en arrière, d'attendre Orc, quitte à laisser à Drake le temps de s'en prendre aux enfants épouvantés. Mais Edilio avait opté pour un autre choix : il n'attendait pas le renfort.

— Et moi, je ne vais pas attendre Sam, déclara Dekka en se remettant en marche.

Le premier coup de feu éclata. Ce gros minable de Turk. La détonation fut aussi assourdissante que la fin du monde. Dekka vit l'étincelle jaillir du canon. Des billes de plomb brûlantes s'écrasèrent sur le béton devant elle. Quelques-unes ricochèrent et s'enfoncèrent dans ses jambes. Ça faisait un mal de chien. Et ce n'était que le début.

A cette distance, Dekka ne pouvait pas atteindre Turk, Lance ou Zil. Cependant, elle pouvait leur compliquer la tâche.

Levant les bras, elle suspendit la gravité et s'avança vers ses ennemis, protégée par un mur de poussière et de cactus déchiquetés.

Sam venait juste d'arriver devant la grille défoncée de la centrale quand il perçut un déplacement d'air et distingua une forme vague devant lui. Brianna. Comme elle s'immobilisait, il s'aperçut qu'elle avait emporté deux objets avec elle. Son regard se posa tour à tour sur elle et sur ce qu'elle tenait entre les mains. Il attendit qu'elle ait fini de tousser, pliée en deux.

— Non, dit-il enfin.

— Sam, on a besoin de toi et on ne peut pas attendre que tu te farcisses tout le chemin du retour à la vitesse d'un escargot.

— Qui a besoin de moi ? demanda-t-il d'un ton sceptique.

— Astrid m'a demandé de te ramener coûte que coûte.

Sam ne put s'empêcher de jubiler.

— Alors Astrid a besoin de moi ?

Brianna leva les yeux au ciel.

— Bien sûr, Sam, on a tous besoin de toi. Tu es un dieu pour nous, simples mortels. On ne peut pas vivre sans toi. Un jour, on bâtira un temple en ton honneur. Ça va, t'es content ?

Sam hocha la tête, moins pour acquiescer que pour signifier qu'il comprenait.

— C'est Drake ?

— Je crois que Drake n'est qu'une partie du problème. Astrid semblait morte de peur. En fait, je crois que ta copine a passé une très mauvaise journée.

Brianna laissa tomber le skate-board devant Sam.

— T'inquiète, je te lâcherai pas.

— Ah bon ? Alors pourquoi t'as emporté un casque ?

Edilio avait du mal à courir dans le sable. Mais ce n'était peut-être pas pour cette seule raison qu'il n'arrivait pas à rattraper Drake. Et s'il n'avait pas la volonté nécessaire pour le rejoindre ? Peut-être qu'il avait trop peur de lui. Orc l'avait affronté et s'en était tiré avec un match nul. Sam aussi et il avait échoué. Caine avait fini par avoir sa peau.

Et pourtant, Drake était bien vivant. Comme Sam le craignait. Le

psychopathe avait survécu.

Edilio trébucha. En tombant, il pressa accidentellement la détente et une rafale de balles ricocha sur le sable. Il resta un long moment immobile, à genoux. « Lève-toi, s'exhorta-t-il. Lève-toi et fais ton boulot. Debout ! »

Il finit par se convaincre et se remit à courir. Son cœur battait à tout rompre, comme s'il allait se détacher de sa poitrine. Drake n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres. Il fouettait un pauvre garçon qui n'avait pas couru assez vite. Edilio pouvait témoigner des dommages causés par ce fouet terrible. Sam ne s'en était jamais vraiment remis.

Pourtant, Edilio continua. L'essentiel étant de se rapprocher. ... mais pas trop. Drake ne l'avait toujours pas repéré. Il mit son arme en joue. Vingt mètres. À cette distance, il pouvait l'avoir, cependant il y avait une douzaine d'enfants derrière lui, dans sa ligne de mire. En tuant Drake, il risquait aussi de blesser les fuyards. Il était donc obligé d'attendre qu'ils se soient éloignés.

Il aligna sa cible dans son viseur. Ce n'était pas facile de viser avec une arme automatique. Le recul était extrêmement brutal. On pouvait viser la première fois, mais ensuite c'était comme de manier un lance-flammes.

S'il devait arrêter Drake, il devait aussi laisser les enfants s'enfuir.

— Drake ! voulut-il crier, mais il avait la bouche sèche, et ne parvint qu'à émettre un croassement à peine audible. Drake ! répéta-t-il plus fort. Drake !

Drake se figea, puis se retourna lentement, avec des gestes presque languides. Il sourit d'un air féroce. Une lueur amusée passa dans son regard vide. Ses cheveux étaient sales et emmêlés, sa peau couverte de boue. Il avait de la terre jusque dans les dents.

— Tiens, tiens, Edilio. Ça fait un bail, métèque.

— Drake, fit Edilio.

Une fois de plus, la voix lui manqua.

— Oui, Edilio ? rétorqua Drake avec une politesse exagérée. Tu as quelque chose à me dire ?

Edilio sentit son estomac se soulever. Drake était mort. Mort !

— Tu... tu es en état d'arrestation.

Drake eut un hoquet d'hilarité.

— Tu m'arrêtes ?

— Exactement.

Drake fit un pas dans la direction d'Edilio.

— Stop ! Ne bouge plus ! lança-t-il.

Drake ne tint pas compte de son avertissement.

— Mais je viens me rendre, Edilio ! Mettez-moi les menottes, officier.

— Stop ! Arrête-toi ou je tire !

Derrière Drake, les enfants couraient toujours. Étaient-ils assez loin ? Edilio devait leur laisser le plus de temps possible.

Drake hocha la tête d'un air entendu.

— Je vois. Quel brave gars tu fais, métèque ! Tu vérifies que les gosses sont hors de portée avant de me tirer dessus.

Edilio calcula que le fouet de Drake devait avoir une portée de trois ou quatre mètres. Le double de cette distance le séparait maintenant de son ennemi. Il visa l'abdomen, la cible la plus facile d'après ce qu'il avait lu sur le sujet.

Drake continuait d'avancer. Edilio recula de quelques pas.

— Oh, la triche ! Tu gardes tes distances, hein ?

Soudain, Drake bondit, rapide comme l'éclair.

TAC ! TAC ! TAC ! TAC ! TAC !

Clic.

La première volée de balles le toucha au torse. Puis plus rien. L'arme d'Edilio s'était enrayée. Du sable bloquait le mécanisme de tir. Edilio essaya de réarmer pour le décoincer... Trop tard.

Le fouet, vint s'enrouler autour de ses jambes et, soudain, il se retrouva sur le dos, le souffle coupé, tandis que Drake se dressait au-dessus de lui. Le monstrueux appendice lui enserra la gorge ; il se débattit et tenta de se servir de son arme comme d'un club de golf, mais Drake retint tranquillement son geste de sa main libre.

— J'aimerais bien te faire goûter de mon fouet, Edilio, mais je n'ai pas le temps de m'amuser.

La tête d'Edilio se mit à tourner. À travers un voile rouge, il regarda son ennemi sourire, le visage à quelques centimètres du sien, tout à sa joie de le regarder mourir. Au moment où il perdait connaissance, aspiré dans un trou noir, il vit des fils de fer pousser sur les dents maculées de boue de son ennemi.

12 MINUTES

SANJIT AVAIT OUBLIE tout ce qu'il croyait avoir appris sur le pilotage d'un hélicoptère. Un truc concernant un levier qui permettait de changer l'orientation des pales. Une histoire d'angle d'attaque. Le pas cyclique. Les pédales. Le pas collectif. Il ne savait plus à quelles commandes correspondaient ces termes.

Il tenta sa chance avec les pédales. La queue de l'hélicoptère vira brutalement à gauche. Il lâcha les pédales. Il avait bien failli faire basculer l'appareil par-dessus bord !

— Eh ben, ça marche comme sur des roulettes ! cria-t-il, dans l'espoir de rassurer les autres.

— Tu devrais peut-être commencer par décoller avant d'essayer de tourner ! répliqua Virtue.

— Ah ouais, tu crois ?

Un détail important lui revint en mémoire. Il fallait tirer sur un levier pour contrôler l'inclinaison du rotor. Mais lequel ? Le pas collectif ? À moins qu'il ne s'agisse du pas cyclique ? Bah, c'était le seul truc qui avait l'air maniable.

Sanjit tira donc en douceur sur le manche. Le bruit du moteur s'intensifia et, lentement, l'hélicoptère s'éleva.

Puis il se mit à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre et à pencher vers le sol. Une véritable attraction de fête foraine !

Les pédales. Elles servaient à...

Soudain, l'hélicoptère s'immobilisa. Il parut hésiter, puis se mit à tourner dans le sens inverse.

Sanjit percevait vaguement les cris de terreur autour de lui. Cinq gamins dans un hélico. Cinq hurlements. Y compris le sien.

Sanjit retenta sa chance avec les pédales. Et l'appareil cessa de tourner. Il penchait toujours vers le pont du bateau, mais cette fois par l'arrière. Il poussa à fond le pas collectif, et l'hélicoptère s'éleva telle une flèche, un peu comme ce manège dans lequel il était monté à Las Vegas. On aurait dit qu'il était relié à une ficelle et qu'une main géante le tirait vers les nuages. Sanjit vit le pont du yacht s'éloigner en dessous d'eux.

CLAC ! CLAC ! CLAC ! Les pales venaient de heurter quelque chose. Des fils et des bouts de métal s'envolèrent. L'antenne radio du yacht.

L'hélicoptère s'élevait toujours en dérivant vers la falaise. « L'autre

truc, l'espèce de manche à ta droite, le pas cyclique, tire dessus, fais quelque chose, n'importe quoi, pousse, pousse. » Voilà que ça tournait encore ! Il avait oublié les pédales. Ces fichues pédales ! Ses pieds ne les trouvaient plus à présent.

L'hélicoptère fit un tour de cent quatre-vingts degrés et fonça droit sur la falaise. Elle était à environ vingt mètres devant eux. Peut-être quinze. D'ici quelques secondes, ils seraient tous morts. Et Sanjit ne pouvait rien faire pour les sauver.

Diana traversa la pelouse envahie par les herbes hautes. Caine l'avait distancée, il courait plus vite ; or, elle devait à tout prix le rattraper. Le vrombissement de l'hélicoptère s'amplifiait à mesure qu'ils se rapprochaient.

Caine s'arrêta au bord de la falaise. À quelques mètres derrière lui, Diana, pantelante, fit de même. En un éclair, elle comprit ce que Sanjit avait tenté de dissimuler. En contrebas, un yacht blanc s'était échoué contre les rochers. Suspendu dans le vide au-dessus du bateau, un hélicoptère avait toutes les peines du monde à prendre de l'altitude. L'engin, devenu fou, tournait dans un sens puis dans l'autre.

Caine esquisssa un sourire mauvais. Penny montait péniblement la côte derrière eux. Quant à Bug, il devait être dans les parages, lui aussi. Impossible d'en être certain.

Diana se précipita vers Caine.

— Ne fais pas ça !

Il se tourna vers elle, l'air furieux.

— Boucle-la, Diana.

L'hélicoptère se remit à tourner avant de foncer vers eux. Caine leva les bras pour l'immobiliser. L'appareil était maintenant si près d'eux qu'une pale hacha un tas de broussailles accrochées au flanc de la falaise.

— Caine, ne fais pas ça, implora Diana.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? demanda-t-il, l'air sincèrement surpris.

— Regarde ! Il y a des petits à bord.

Le poste de pilotage n'était plus qu'à un lancer de pierre. Sanjit se débattait avec les commandes. A son côté, Virtue se cramponnait à son siège. Trois bambins agglutinés à l'arrière poussaient des cris aigus en se cachant les yeux ; ils semblaient assez vieux pour s'apercevoir qu'ils étaient à deux doigts de mourir.

— Sanjit aurait dû y penser avant de me mentir, dit Caine.

Diana lui prit le bras, puis se ravisa et posa la main sur sa joue.

— Ne fais pas ça, Caine, je t'en supplie.

— C'est moi qui vais m'en charger, intervint Penny, qui venait d'apparaître à côté de Caine. Voyons comment il pilote dans un

cockpit grouillant de scorpions !

Diana comprit que Penny venait de commettre une grosse erreur de stratégie.

— Ne te mêle pas de ça, Penny ! rugit Caine. C'est moi qui prends les décisions.

— C'est elle qui te mène par le bout du nez, oui ! Cette sorcière !

— Recule, Penny.

— J'ai pas peur de toi, Caine. Elle a essayé de te tuer dans ton sommeil. Elle...

Avant que Penny ait pu finir sa phrase, elle s'envola. Suspendue dans le vide, juste au-dessus des pales de l'hélicoptère, elle se mit à pousser des cris d'orfraie.

— Vas-y, Penny ! claironna Caine. Menace-moi avec tes pouvoirs ! Allez, déconcentre-moi pour voir !

Hystérique, Penny hurlait en battant frénétiquement des bras et en jetant des regards affolés vers les pales en dessous d'elle.

— Laisse-les partir, Caine, gémit Diana.

— Pourquoi, Diana ? Pourquoi tu me trahis ?

— Moi, te trahir ?

Diana partit d'un rire amer.

— Je ne t'ai pas quitté d'une semelle depuis le début de ce cauchemar !

Caine tourna le regard vers elle.

— Tu me détestes, de toute façon.

— Mais non, espèce d'idiot, je t'aime. Je ne devrais pas. Tu es pourri jusqu'à la moelle, Caine, et pourtant je t'aime.

Caine leva un sourcil.

— Alors tu dois m'aimer pour ce que je fais. Pour ce que je suis.

Il sourit et Diana comprit qu'elle avait perdu la partie. Elle le voyait dans son regard. Elle recula vers le bord de la falaise sans le quitter des yeux.

— Je t'ai aidé autant que j'ai pu, Caine. Je t'ai gardé en vie, j'ai changé tes draps tachés de merde quand l'Ombre te tenait sous son emprise. J'ai trahi Jack pour toi. J'ai trahi tout le monde. J'ai mangé... Que Dieu me pardonne, j'ai mangé de la chair humaine pour rester avec toi, Caine !

Quelque chose vacilla dans le regard impassible de Caine.

— Sur ce coup-là, je ne te suis pas.

Diana fit un autre pas en arrière. Son geste était censé n'être qu'une menace, pas un passage à l'acte. Mais Diana avait fait le pas de trop. Comprenant avec horreur qu'elle allait tomber, elle battit des bras.

« En fin de compte, songea-t-elle, n'est-ce pas mieux ainsi ? » Cessant de se débattre, elle bascula dans le vide.

Astrid se mit à courir en traînant le petit Pete derrière elle. Comment aurait-elle pu deviner ? pensait-elle, hors d'haleine, en tirant son frère par la main, le cœur battant à l'idée de ce qu'elle trouverait en arrivant au Clifftop.

Comment aurait-elle pu savoir que le jeu avait laissé place à la réalité quand les piles étaient mortes, et que l'adversaire du petit Pete n'était pas un programme logé dans une puce électronique mais le gaïaphage ?

Il avait réussi à entrer en contact avec le petit Pete. Ce n'était pas la première fois. Par quelque moyen obscur qu'elle ne pourrait peut-être jamais découvrir, les deux êtres les plus puissants de la Zone étaient liés l'un à l'autre. Le gaïaphage avait piégé le petit Pete. Il s'était servi des immenses pouvoirs de l'enfant pour donner vie à son propre avatar, Nerezza.

Orsay avait elle aussi été infectée par le monstre. C'était comme une épidémie : une fois qu'une personne avait été en contact avec cet esprit malfaisant, il la tenait sous son emprise comme s'il avait planté un hameçon dans son cerveau.

Sam prétendait que Lana pouvait encore sentir la présence du gaïaphage en elle. Elle n'en était toujours pas délivrée. Mais elle au moins en avait conscience ; peut-être que ça l'avait prémunie. À moins que le gaïaphage n'ait plus besoin d'elle.

Ils s'engagèrent sur la route menant au Clifftop. Mais leur progression fut bientôt stoppée par une tornade appelée Dekka.

Protégée par le tourbillon devant elle, Dekka s'avança d'un pas déterminé.

Un coup de feu retentit.

— Attrapez la mutante ! rugit Zil.

Dekka continua à progresser au mépris de la douleur dans ses jambes et du sang qui dégoulinait dans ses chaussures. Quelqu'un surgit derrière elle en courant. Sans se retourner, elle cria :

— Reste en arrière, idiot !

— Dekka !

La voix d'Astrid.

Elle la rejoignit en traînant son petit frère derrière elle.

— Ce n'est pas le moment de m'engueuler, Astrid !

— Dekka, il faut qu'on rejoigne la falaise.

— Moi, je ne lâche pas Zil d'une semelle. J'ai le droit de me défendre. C'est lui qui a commencé.

— Écoute-moi, dit Astrid avec impatience. Je n'essaie pas de te mettre des bâtons dans les roues. Je te demande juste de te dépêcher. Il faut qu'on franchisse ce barrage au plus vite.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il va y avoir un bain de sang ! Tu dois nous faire passer coûte que coûte !

Un des garçons postés sur le bas-côté se précipita vers elles. S'étant avancé trop près du champ de suspension de gravité, il s'envola cul par-dessus tête et se mit à tourner lentement dans le vide en tirant à l'aveuglette.

A présent, ils les encerclaient en se déplaçant prudemment à bonne distance. Dekka les voyait courir de buisson en cactus. Une balle siffla si près de son oreille qu'elle crut que son heure avait sonné.

— Recule, Astrid ! Je fais tout mon possible. Si j'arrive à avoir Zil, les autres battront en retraite.

— Alors occupe-toi de lui.

— Oui, m'dame. Maintenant, ouste !

Dekka avait aperçu Zil pour la dernière fois à sa droite, juste au-delà du champ. Elle baissa les mains. Les tonnes de terre et de cailloux qui flottaient dans le vide retombèrent brusquement. Dekka fonça droit dans le déluge, les yeux fermés, la main plaquée sur la bouche.

Elle faillit bien bousculer Zil. Elle venait d'émerger de la pluie de débris quand elle tomba sur lui. Pris de court, il la frappa à la tête avec le canon de son arme, mais pas assez fort pour l'assommer. Au moment où il essayait de reculer pour lui tirer dessus, Dekka l'attrapa par l'oreille et l'attira vers elle. Il parvint à loger son fusil sous son menton, d'un geste si brusque qu'il fit claquer ses dents. Elle fit un bond en arrière au moment où il appuyait sur la détente. La détonation lui fit l'effet d'une bombe lui explosant en pleine figure. Cependant, elle ne desserra pas son étreinte, et tira sur l'oreille de Zil jusqu'à lui arracher un gémissement de douleur. Puis elle dirigea sa main libre vers le sol et suspendit la gravité.

Étroitement enlacés, Dekka et Zil s'élevèrent au centre d'une tornade de poussière sans cesser de se battre. Zil réussit enfin à se dégager au prix d'une oreille déchirée et sanguinolente.

Dekka lui décocha un coup de poing. Ses phalanges s'écrasèrent sur son nez. Elle le frappa de nouveau, et rata sa cible. Son premier coup de poing l'avait éloignée de Zil, qui de son côté s'efforçait de braquer son arme sur elle, mais, privé de gravité, il rencontrait les mêmes difficultés pour se mouvoir.

Aveuglée par la poussière, Dekka dut fermer les yeux. Elle était incapable de mesurer à quelle distance du sol ils se trouvaient. Étaient-ils assez haut ? Zil parvint à se tourner dans sa direction et poussa un cri de triomphe. Le canon de son arme se trouvait maintenant à quelques centimètres de Dekka.

Elle lui décocha un grand coup de pied dans la cuisse ; le choc les éloigna à nouveau l'un de l'autre. Cependant, Zil maintenait son fusil braqué sur elle, et la distance qui les séparait n'était pas suffisante

pour que Dekka puisse le faire chuter sans tomber elle-même.

— Regarde en bas, gros malin ! rugit-elle.

Zil obéit en plissant les yeux.

— Si tu me tires dessus, tu tombes !

— Sale mutante ! cria-t-il.

Il pressa la détente. La détonation fut assourdissante. Dekka sentit la balle lui frôler le cou. Le recul de l'arme projeta Zil en arrière.

— Très bien, t'es assez loin, maintenant, lança Dekka.

Zil poussa un hurlement de terreur qui s'étira pendant les dix secondes qu'il lui fallut pour toucher le sol. Dekka frotta ses yeux pleins de poussière et jeta un regard en bas.

— C'est plus haut que ce que je croyais, marmonna-t-elle.

6 MINUTES

Mary Terrafino consulta sa montre. Plus qu'une poignée de minutes. Le temps passait trop vite.

— Je veux que vous sachiez que je vous aime, dit-elle aux enfants. Alice, éloigne-toi du bord de la falaise. Ce n'est pas encore le moment. Il va falloir attendre un peu pour que vous puissiez venir avec moi.

— Où ça ? s'enquit Justin.

— A la maison, répondit Mary. On va retrouver nos parents.

— Comment ça ?

— Ils nous attendent de l'autre côté du mur. La Prophétesse nous a montré le chemin.

— Ma maman ?

— Oui, Alice. Toutes les mamans.

— Est-ce que Roger peut venir, lui aussi ? demanda Justin.

— S'il se dépêche.

— Mais il a les poumons malades.

— Alors il viendra une autre fois.

Mary commençait à perdre patience. Jusqu'à quand devrait-elle jouer les mères de substitution pour ces gosses ?

D'autres enfants arrivaient, acculés au sommet de la colline, tout près du mur de la Zone, par les combats qui se déroulaient plus bas. Drake, Zil, ces gens affreux et malfaisants n'auraient aucun scrupule à tuer ses protégés. Elle devait les sauver.

— Bientôt, chantonna-t-elle.

— Je veux pas partir sans Roger, gémit Justin.

— Tu n'as pas le choix.

L'enfant secoua la tête avec détermination.

— Je vais le chercher.

— Non, décréta Mary.

— Si, fit-il d'un ton obstiné.

— La ferme ! J'ai dit NON !

Elle saisit Justin par le bras et le secoua violemment. Les yeux du petit garçon se remplirent de larmes.

— NON, NON ! criait Mary. Tu fais ce que je te dis !

Elle desserra son étreinte et il s'affaissa par terre. Horrifiée, elle recula. Qu'avait-elle donc fait ?

Tout s'arrangerait le moment venu. Bientôt, elle quitterait cet

endroit, tous les enfants viendraient avec elle – ne l’avaient-ils pas toujours suivie ? – et ils seraient enfin délivrés. Elle agissait pour leur propre bien.

— Mary !

John s’avança vers elle. Comment avait-il franchi les obstacles sur la route ? Aucune idée.

— Les enfants, venez avec moi, dit-il.

— Personne ne bouge d’ici, ordonna Mary.

La voix de John se brisa.

— Mary... Mary...

Sanjit jetait tour à tour des coups d’œil affolés vers le flanc de la falaise, qui se trouvait à quelques centimètres des pales de l’hélicoptère, et vers la dénommée Penny, qui flottait au-dessus de ces mêmes pales.

Caine se tenait au bord du précipice, l’air parfaitement calme. De toute façon, comment aurait-il pu tomber ? songea Sanjit. Il aurait pu se jeter du haut de la falaise et, comme Bip Bip, l’oiseau du dessin animé, rester suspendu dans le vide, pousser son célèbre cri puis regagner la terre ferme.

Pour Penny, c’était une autre paire de manches. L’autre fille, Diana, semblait le supplier. Que lui demandait-elle ? De laisser tomber Penny ? De fracasser l’hélicoptère contre les rochers ?

Sanjit n’en croyait rien. Si les yeux noirs de Diana ne lui inspiraient pas confiance, elle n’était pas pour autant une meurtrière. En revanche, Caine, lui, avait tout l’air d’un assassin.

Sanjit s’acharnait vainement sur le manche, mais Caine refusait de les laisser partir.

Diana recula précipitamment vers le bord du précipice.

— Non ! cria Sanjit en la voyant tomber.

Tout se passa en un éclair. Diana fut stoppée dans sa chute. Libéré de l’emprise de Caine, l’hélicoptère fit un bond en arrière. Penny tomba tandis que l’appareil s’éloignait comme s’il avait été propulsé par un élastique.

Diana retomba dans l’herbe, roula sur elle-même et resta étendue, immobile. Au moment où elle levait les yeux, son regard croisa celui de Sanjit avant qu’il reprenne les commandes. L’hélicoptère reculait, mais, dans le même temps, il perdait de l’altitude comme s’il cherchait à encastrer son rotor de queue dans le pont du yacht en contrebas.

« L’autre truc, l’autre truc, se dit Sanjit. Tire dessus. » L’appareil reprit de l’altitude et se mit à tourner sur lui-même, car, une fois de plus, Sanjit avait oublié ces maudites pédales. Il s’élevait en tournoyant de plus en plus vite et, secoué dans tous les sens, Sanjit s’efforça de retrouver les pédales sous ses pieds.

Enfin, l'hélicoptère se stabilisa puis s'éloigna en direction du large. Les nerfs à vif, Sanjit claquait des dents. Virtue priait toujours en marmonnant des phrases sans suite dans une langue inconnue. À l'arrière, les petits criaient. Mais, pendant quelques instants au moins, l'hélico cessa de tomber et de tourner sur lui-même.

« Chaque chose en son temps, se dit Sanjit. Pas la peine de monter plus. »

Il desserra ses doigts autour du pas collectif, qui revint au point mort, et garda les pieds sur les pédales, sans toucher au manche. L'hélicoptère faisait maintenant route vers le continent.

Brittney baissa les yeux vers Edilio, étendu à plat ventre dans le sable. Son cou était couvert de zébrures ensanglantées, comme s'il avait subi un lynchage en règle. Ces marques étaient celles d'un fouet.

Tanner était là, lui aussi. Il observait le garçon immobile à ses pieds.

— Il est mort ? demanda Brittney, apeurée.

Tanner ne répondit pas. Brittney s'agenouilla auprès d'Edilio et vit rouler quelques grains de sable tandis qu'il expirait de l'air. Il était donc vivant, par la grâce de Dieu. Brittney toucha son visage en y laissant des traces de boue, puis elle se leva.

— C'est le démon qui a fait ça.

— Oui, dit Tanner.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Résister au mal.

Elle se tourna vers son frère, les yeux remplis de larmes.

— Je ne sais pas comment.

Tanner leva des yeux étincelants vers la colline qui se dressait derrière Brittney. Se détournant d'Edilio, elle vit Zil tomber et Dekka, cernée par une colonne de poussière, descendre lentement vers la terre ferme. Puis elle aperçut Astrid et son petit frère, ainsi qu'une bande d'enfants affolés qui couraient vers le sommet de la colline.

Brittney se figea. Elle ne sentait ni la chaleur du sable sous ses pieds, ni les embruns, ni la légère brise qui soufflait de l'océan.

— Monte sur la colline, Brittney. Rejoins ce lieu funèbre.

— Oui, dit-elle.

Elle se mit en route, seule. Il n'y avait personne devant elle ; elle était la dernière à gravir la colline. Dekka venait juste de toucher le sol. Astrid courait devant en tirant Némésis par la main.

Pourquoi Brittney l'avait-elle appelé ainsi ? Elle avait côtoyé le petit Pete, par le passé. Elle connaissait son prénom. Pourtant, en l'apercevant, le nom de Némésis s'était formé dans son esprit. Un accès de rage la submergea. « Est-ce que c'est lui, le démon ? » Prise d'un doute, elle s'arrêta alors qu'Astrid et le petit Pete poursuivaient leur chemin.

Son bras se mit à convulser et s'allongea. « Comme c'est bizarre », songea-t-elle. Puis son appareil dentaire se mit à fondre ; bientôt, il n'en resta qu'un dépôt métallique sur ses dents pointues.

Affalé dans la poussière, Zil poussait des râles de douleur, les jambes contorsionnées dans une position impossible.

Brittney passa près de lui sans s'arrêter. Elle trouverait le démon au sommet de la colline, et alors la guerre pourrait commencer.

— Que tout le monde se donne la main, ordonna Mary.

Les enfants furent lents à réagir. Puis, l'un après l'autre, ils tournèrent leur petit visage vers le couchant en se prenant par le bras. Les assistants de Mary, qui portaient les bébés, se mirent en rang avec les autres.

— C'est pour bientôt, les enfants. Ne vous lâchez pas la main et tenez-vous prêts à sauter. Vous allez devoir sauter très haut pour retrouver les bras de votre maman...

Mary sentit que le moment était venu. Quinze ans plus tôt, à la même heure, à la même minute, Mary Terrafino naissait.

Sam n'entendait rien d'autre que le hurlement du vent dans ses oreilles. Il ne sentait rien que les tressautements du skate-board sous ses pieds, qui se répercutaient dans chacun de ses os, et les mains de Brianna posées sur son dos. Elle le poussait, le redressait quand il faisait mine de tomber et le guidait dans cette course effrénée, en comparaison de laquelle les pires montagnes russes qu'il avait tentées n'étaient qu'une promenade de santé.

Laissant la centrale derrière eux, ils évoluaient à toute allure sur l'autoroute en slalomant entre les voitures abandonnées. Il ne leur fallut que quelques secondes pour traverser la ville. Dans un virage en épingle, il décolla de sa planche et se retrouva propulsé dans le vide. Brianna le dépassa et le saisit par les pieds. Il retomba sur sa planche comme un sac de ciment, étonné de ne s'être pas brisé les deux jambes tant le choc avait été violent. Mais Brianna le retenait fermement en le poussant devant elle.

Puis le paysage autour de lui devint flou, et il s'arrêta si brusquement que son estomac se souleva. Il était à peu près certain d'avoir crié pendant tout le trajet.

— On est arrivés, annonça Brianna.

Le temps s'était suspendu pour Mary. Même les molécules d'air semblaient avoir cessé de vibrer.

Oui, le grand saut était exactement comme on le lui avait décrit.

Là, devant elle, sa mère. Elle était peut-être moins belle dans la réalité que dans son souvenir, et cependant elle paraissait si

chaleureuse et accueillante !

— Viens, ma chérie, lança-t-elle. Il est temps pour toi de te décharger de ton fardeau.

— Maman... tu m'as tellement manqué.

La mère de Mary ouvrit les bras en souriant à travers ses larmes.

— Maman... j'ai peur...

— Viens, mon bébé. Ne lâche pas leur main, et viens à moi.

— Les petits... mes enfants...

— Leurs mères sont avec moi. Sauve-les de cet endroit horrible, Mary. Délivre-les.

Mary s'avança vers sa mère.

— Rattrapez les gosses ! cria Astrid.

Elle agrippa l'enfant le plus proche d'elle. Frappés de stupeur, les autres regardèrent, comme dans un rêve, Mary sauter de la falaise.

Elle disparut dans le vide en entraînant les petits derrière elle, qui tombèrent l'un après l'autre, comme des dominos.

Justin essaya de se dégager au moment où Mary l'attirait vers le précipice, mais il n'était pas assez fort pour échapper à sa poigne de fer. Il tomba, et la petite fille qui lui tenait la main tomba avec lui.

Justin n'eut pas le temps de pousser un cri. Les rochers se rapprochèrent à toute allure, aussi vite que le ballon qu'il avait reçu dans la figure lors d'une partie de balle aux prisonniers. Sauf que les rochers, eux, ne rebondiraient pas sur lui. Leurs dents de pierre ne feraient qu'une bouchée de Justin.

Astrid n'avait pas assez de force dans le bras. Elle sentit que la main de la petite fille lui échappait. L'enfant disparut dans le précipice.

Elle détourna les yeux, horrifiée. Plantée devant elle, Brittney la regardait fixement. Mais, bientôt, son visage se mua en un horrible masque de chair qui se dissolvait.

Sam s'avança à son tour en les observant d'un air médusé. Brianna était avec lui. Sa silhouette devint floue au moment où elle sautait de la falaise.

Mary desserra son étreinte. Les enfants ne tombaient plus ; ils volaient, délivrés.

Sa mère tendit les bras et Mary, enfin libre, s'élança vers elle.

Justin sentit la pression de la main de Mary se relâcher brusquement. Elle serrait fermement la sienne, et, l'instant d'après, plus rien. Tandis qu'il dégringolait dans le vide, quelque chose le dépassa comme une fusée et le rattrapa juste avant qu'il ne s'écrase sur les rochers. Le souffle coupé, il fut brusquement dévié de sa trajectoire, comme une balle expédiée par une batte de base-ball, et roula sur la plage.

Les autres enfants, eux, foncèrent droit sur les rochers.

— Mais c'est Astrid ! lança Brittney avec la voix de Drake. Et tu as emmené le débile avec toi !

Brittney, dont le bras était désormais aussi long qu'un python, éclata de rire, découvrant, à la place de son appareil dentaire, des dents carnassières.

— Surprise ! s'écria la chose qui n'était plus Brittney.

— Drake, souffla Astrid.

— T'es la prochaine, ma jolie. Toi et ton débile de frère. Allez, on saute !

Drake abattit son fouet. Astrid recula en chancelant. Elle voulut saisir la main du petit Pete, mais elle la sentit glisser entre ses doigts. A sa place, elle tenait la console de jeu. Elle baissa les yeux, hébétée, recula d'un pas, battit frénétiquement des bras pour retrouver l'équilibre, mais elle comprit qu'il était trop tard. Et alors qu'elle se résignait à mourir, quelque chose heurta son dos.

Elle tomba en avant, les pieds sur la terre ferme.

— De rien, lança Brianna.

Dans la panique, la console lui avait échappé des mains. Elle se fracassa sur un rocher.

Drake fit tourner son fouet.

— Oh, ça fait longtemps que j'attends ce moment, marmonna Brianna.

Sam s'interposa.

— Non, Brise. Ça, c'est mon boulot.

Drake fit volte-face et aperçut Sam derrière lui. Son sourire s'évanouit.

— Sam ! cria-t-il. T'es vraiment prêt pour un autre round ?

Son fouet claqua. Sam leva la main, paume ouverte. Un rayon de lumière verte en jaillit. Mais le fouet l'avait distrait de sa cible, et Drake fut touché au pied. Il poussa un rugissement de rage et tenta de faire un pas dans la direction de Sam. De son pied pulvérisé, il ne restait qu'un moignon noirci.

Sam réitéra son geste, en visant avec plus de soin cette fois, et Drake tomba à la renverse, l'autre pied carbonisé.

Mais très vite, tandis que Sam l'observait bouche bée, ses jambes commencèrent à se régénérer.

— Tu vois ? dit Drake entre ses dents.

Son expression trahissait davantage la colère et le triomphe que la souffrance.

— Tu ne peux pas me tuer, Sam. Je ne te lâcherai jamais.

Sam leva les deux mains. Un déluge de lumière verte brûla les jambes nouvellement poussées. Il promena lentement le rayon le long du corps de son ennemi, du mollet jusqu'au genou. Drake avait beau

faire claquer son fouet, Sam restait hors de portée. Le monstre avait les cuisses en feu, et cependant il continuait à rire et à crier.

— Tu ne peux pas me tuer !

— Eh bien, on va vérifier ça, répliqua Sam.

Mais soudain une voix s'éleva :

— Chante, Jill ! Chante !

Nerezza. Son visage n'était plus constitué de chair mais de millions de particules mobiles d'un vert lumineux, assez proche de celui des rayons meurtriers de Sam.

— Chante, Sirène ! cria-t-elle. CHANTE !

Jill savait ce qu'elle était censée chanter. C'était une chanson que John lui avait apprise. Depuis le début ou presque, elle avait peur de Nerezza. D'ailleurs, Orsay avait fini par lui demander de s'en aller,

— Je ne peux pas continuer.

C'étaient les derniers mots qu'elle avait prononcés.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? avait demandé Nerezza.

— Il... il faut que tu t'en ailles, Nerezza. Je ne peux pas continuer.

C'est alors que Nerezza avait fait une chose horrible : elle avait étranglé Orsay. Résignée, celle-ci ne s'était même pas débattue. Puis Nerezza l'avait portée jusqu'au rocher et traînée à son sommet.

— Elle va s'en tirer, avait-elle dit à Jill. Et si tu fais exactement ce que je te dis, ça ira bien pour toi aussi.

À présent, Orsay regardait dans le vague d'un air hébété. Elle n'avait pas vu Mary emmener les enfants sur la falaise, puis les entraîner dans le vide. Jill, elle, avait tout vu.

Elle entonna sa chanson.

La lumière verte de Sam s'éteignit. Brianna s'immobilisa brusquement. Astrid se figea, la bouche ouverte dans un cri. Tous les enfants de Perdido Beach qui étaient à portée de la voix de la Sirène cessèrent de gesticuler, et se tournèrent vers la petite fille. Tous, sauf trois.

Le petit Pete se leva en titubant pour essayer de récupérer sa console. Nerezza éclata de rire et se baissa pour donner un coup de main à Drake, qui se régénérât à vue d'œil.

— Continue, Sirène ! cria-t-elle, triomphante.

Sam avait vaguement conscience de ce qui se passait autour de lui. Son cerveau fonctionnait toujours, bien qu'à un dixième de sa vitesse normale, comme les ailes d'un moulin agitées par une brise à peine perceptible.

Drake pouvait maintenant presque se lever. D'ici quelques instants, il serait de nouveau capable d'affronter Sam. Et il terminerait ce qu'il avait commencé.

Le souvenir des souffrances infligées par Drake s'imprima peu à peu

dans l'esprit de Sam. Néanmoins, il n'avait plus la possibilité d'agir. Il ne pouvait qu'observer la scène, impuissant.

Soudain, du coin de l'œil, il vit un objet se rapprocher à toute allure au-dessus de l'océan, et perçut un lointain clap-clap. Le bruit s'amplifia à mesure que l'hélicoptère se rapprochait. Bientôt, Sam constata qu'il pouvait de nouveau remuer.

— Non ! cria Nerezza.

Un rayon de lumière jaillit des mains de Sam et lui perfora la poitrine. Aucune créature vivante n'aurait pu survivre à pareille blessure.

Pourtant, Nerezza ne se consuma pas dans d'atroces souffrances. Elle jeta à Sam un regard haineux, ses yeux se mirent à luire d'un éclat vert si intense qu'il aurait pu rivaliser avec celui des flammes vertes de Sam. Puis elle disparut.

Drake regardait ses pieds repousser. Pas assez vite, cependant.

— Alors, Drake, on en était où ? fit Sam.

Il sentit la présence d'Astrid à ses côtés.

— Vas-y, grommela-t-elle.

— Bien, m'dame.

Sanjit maîtrisait l'art de voler tout droit. Il arrivait presque à mettre le cap sur un endroit précis. Ça, c'était le rôle des pédales. Le tout, c'était d'appuyer dessus doucement, avec une extrême prudence. Cependant, il n'était pas tout à fait sûr de savoir atterrir.

À présent, ils fonçaient vers le continent. Il se dit qu'il n'avait qu'à continuer sur sa lancée, d'autant qu'il ne savait pas vraiment comment s'arrêter.

Mais soudain Virtue cria :

— Stop !

— Quoi ?

Virtue se pencha pour saisir le manche et le poussa vers la gauche. L'hélicoptère vira brusquement au moment où Sanjit s'apercevait que le ciel devant lui n'était pas le ciel à proprement parler. En fait, quand on l'observait sous un angle particulier, ça ressemblait fortement à un mur.

L'hélicoptère passa en vrombissant au-dessus d'une bande d'enfants qui semblaient contempler le coucher du soleil du haut d'une falaise. Puis il changea de cap et les patins d'atterrissage frôlèrent une surface qui n'était définitivement pas du ciel. Il repartit de guingois et fonça vers le sol. Une piscine vide, des courts de tennis, des toits défilèrent en un quart de seconde.

Sanjit déplaça le manche vers la droite mais oublia complètement les pédales. L'appareil fit un tour de trois cent soixante degrés, ralentit, remonta puis s'immobilisa dans le vide.

— Je vais essayer d'atterrir, je crois, annonça-t-il.

L'appareil se posa dans un craquement terrible. Le plastique du cockpit se fendilla. Sanjit eut l'impression qu'un marteau-piqueur s'en prenait à son dos.

Il coupa le moteur. Les yeux dans le vague, Virtue tremblait de tous ses membres en marmonnant.

Sanjit se tourna sur son siège.

— Vous allez bien ? Bowie ? Pixie ? Peace ?

Pour toute réponse, il eut droit à trois hochements de tête tremblants. Il éclata de rire, voulut taper dans la main de Virtue, rata son coup. Il rit de nouveau.

— Allez, on repart pour un tour ?

Drake poussait des cris de terreur et de souffrance tandis que la lumière verte lui dévorait le corps, dont la partie inférieure n'était plus qu'un tas de cendres. Soudain, sa voix laissa place à celle de Brittney, et des fils de fer apparurent sur ses dents.

Les traits anguleux et cruels du psychopathe furent bientôt remplacés par le visage rond et constellé de taches de rousseur de la revenante.

— Ne t'arrête pas, Sam ! cria-t-elle. Détruis tout jusqu'à la moindre parcelle.

— Je ne peux pas.

— Il le faut ! gémit Brittney entre deux hurlements. Tue-le ! Tue le démon !

— Brittney...

— Tue-le ! Tue-le !

Sam secoua la tête et se tourna vers Astrid. L'expression de son visage reflétait la sienne.

— Brise, lança-t-il, va me chercher une corde des chaînes, tout ce que tu peux trouver. Vite !

Le petit Pete était sain et sauf ; il cherchait son jeu, sans s'aventurer trop près de la falaise, Dieu merci.

Astrid se força à regarder en bas. Elle devait savoir. Dekka gisait sur le dos, étendue dans un magma de sable ensanglanté, les bras tendus vers le sommet de la falaise.

Le petit garçon prénommé Justin sortait de l'eau en claudiquant et en se tenant le ventre. Brianna l'avait sauvé *in extremis*. Dekka s'était occupée des autres – alors qu'Astrid s'attendait à voir des petits corps recroquevillés sur les rochers. Les yeux brillants de larmes, elle adressa à Dekka un signe de la main. Elle ne lui rendit pas son salut. Les bras étendus sur le sable, elle semblait incapable de bouger.

Mary avait disparu au moment fatidique. Astrid espérait qu'elle ne s'était pas trompée et qu'elle avait enfin retrouvé les bras de sa mère.

— Pete ?

— Il est là-bas, répondit quelqu'un.

Le petit Pete s'était arrêté devant le mur de la Zone. Il se baissa lentement.

— Pete !

L'enfant se redressa en tenant son jeu, et des fragments de verre provenant de l'écran brisé s'échappèrent de sa main. Il chercha des yeux Astrid et se mit à hurler de toutes ses forces, tel un animal.

— Ahhhhhhhh !

Un cri dément et tragique de chagrin. Puis, sans cesser de crier, il se pelotonna sur lui-même.

Et, soudain, le mur disparut.

Bouche bée, Astrid distingua une rangée de camions satellite et de voitures, un motel, une foule de gens. Des gens normaux, des adultes, amassés derrière un cordon de sécurité, qui la regardaient fixement.

Le petit Pete retomba sur le dos, et, en un éclair, tout disparut. Le mur avait réintégré sa place. Et l'enfant s'était tu.

Trois jours plus tard

— Comment ça va ? demanda Sam à Howard. Howard chercha une réponse du côté d'Orc. Il haussa les épaules et marmonna :

— Pas trop mal, je crois.

Howard et Orc avaient hérité d'un nouveau logement. C'était l'une des rares maisons de Perdido Beach à être dotées d'un sous-sol. La pièce était dépourvue de fenêtres et, bien entendu, d'électricité, si bien que Sam y avait laissé un de ses soleils.

Pour accéder à ce sous-sol, il fallait passer par la cuisine et descendre une volée de marches. Au pied de l'escalier, ils avaient cloué des planches à l'horizontale et à la verticale en ménageant quelques centimètres d'espace entre elles, de manière à former une espèce de barricade. En outre, Orc avait poussé une énorme armoire contre la porte menant à la cuisine pour la consolider.

Deux fois par jour, il poussait le meuble, puis descendait lourdement l'escalier pour jeter un coup d'œil à travers les planches. Puis il remontait et remettait l'armoire en place.

— C'était qui ? Brittney ou Drake, la dernière fois que tu es descendu ? s'enquit Sam.

— La fille, répondit Orc.

— Elle a dit quelque chose ?

Orc haussa les épaules.

— Pareil que d'habitude. « Tuez-le. Tuez-moi. »

— Combien de temps ça va durer, cette histoire, à ton avis ? demanda Howard à Sam.

Ce n'était pas la meilleure solution, de garder la chose prisonnière dans un sous-sol, sous la surveillance d'Orc. Mais la seule alternative aurait été de la détruire. De *le* détruire. Et, aux yeux de Sam, ça ressemblait un peu trop à un meurtre.

Astrid et Edilio avaient consacré deux longues journées à essayer de s'expliquer les origines du désastre qui avait frappé la Zone. Toutes les personnes qui avaient été en contact direct avec l'Ombre avaient été utilisées comme des pions dans un jeu d'échecs.

Le pouvoir d'Orsay avait été corrompu. Sa bonté et son empathie pour les autres s'étaient retournées contre elle. Le gaiaphage avait introduit dans ses rêves des images volées à sa propre imagination. Elle avait montré aux enfants une voie censée les conduire à la liberté, mais au bout de laquelle seule la mort les attendait.

Le petit Pete s'était laissé persuader qu'il jouait à un simple jeu. Ses pouvoirs avaient servi à créer Nerezza, l'avatar du gaiaphage.

Nerezza avait mené Orsay par le bout du nez et, lorsque l'occasion s'était présentée au cours de cette soirée terrible, elle avait poussé Zil à passer à l'attaque.

Lana refusait encore d'admettre que le gaïaphage avait réussi à exploiter son pouvoir de guérison pour ramener Brittney et Drake à la vie.

Drake était en quelque sorte une création de Lana. Grâce à elle, l'Ombre lui avait donné son fouet et, par la suite, une seconde vie. « Pas étonnant, songea Sam, que Lana refuse de regarder la vérité en face. »

Elle avait passé des jours entiers à soigner les blessés, puis elle avait quitté la ville avec Pat. Personne ne l'avait revue depuis.

Sam et Astrid avaient discuté avec franchise de leurs erreurs respectives. Astrid s'en voulait de s'être montrée arrogante et malhonnête, et trop lente à comprendre ce qui se tramait.

De son côté, Sam savait parfaitement pourquoi il avait échoué. Terrifié par sa propre faiblesse, il s'était détourné de ses amis. Il avait succombé à la paranoïa et, pour finir, à l'auto-apitoiement. Ce qui l'avait conduit à désertir son poste.

Cependant, le gaïaphage avait sous-estimé Brittney. Il avait utilisé son immortalité ainsi que les talents de guérisseuse de Lana pour ramener Drake à la vie. Mais Brittney l'avait combattu de toutes ses forces. Sans savoir qui elle affrontait, elle avait résisté à l'emprise de Drake sur le corps qu'ils se partageaient. Alors même que le gaïaphage s'était immiscé dans son esprit confus avec des images de son frère défunt, grâce à la force de sa volonté, elle avait empêché le démon en elle de se déchaîner.

Le gaïaphage avait cherché à saper les efforts des enfants de Perdido Beach. Il les avait poussés à abandonner tout espoir pour les réduire en esclavage.

Pour finir, il avait échoué. Mais il s'en était fallu de peu qu'il triomphe. Si Zil avait réussi à retarder Dekka quelques minutes de plus, si Drake n'avait pas été ralenti grâce à l'héroïsme d'Edilio, les enfants qui avaient sauté dans le vide avec Mary seraient tous morts. Ç'aurait été le coup de grâce pour la petite communauté de Perdido Beach.

Oui, ils avaient survécu, mais à quel prix ?

D'ailleurs, ils avaient fait peut-être plus que survivre : les lois d'Astrid étaient désormais en vigueur. Elles avaient été votées le lendemain du grand saut de Mary par tous les enfants rassemblés.

Sam éprouvait de l'amertume à l'idée que, après tout ce qu'elle avait fait, on se souviendrait avant tout de sa dernière folie. Il espérait qu'elle était saine et sauve de l'autre côté.

Il n'y aurait pas de tombe pour Mary sur la place. En revanche,

Edilio en avait creusé une pour Orsay.

Ils ne sauraient peut-être jamais si ce bref aperçu du monde au-delà de la Zone était la réalité ou un ultime mauvais tour de l'Ombre. Le seul à connaître potentiellement la réponse se montrait encore moins bavard que d'habitude : le petit Pete avait sombré dans une sorte de coma après avoir retrouvé son jeu en morceaux. Il mangeait, mais c'était à peu près tout.

Si l'enfant mourait, qu'adviendrait-il de l'univers qu'il avait créé ? Et si les autres découvraient l'étendue de ses pouvoirs, vulnérable comme il l'était, combien de temps lui resterait-il à vivre ?

— Je t'ai demandé combien de temps ça allait durer..., répéta Howard.

— Je n'en sais rien, répondit Sam. On verra au fur et à mesure.

— Comme avec tout le reste, quoi.

Soudain, un cri de fureur étouffé leur parvint.

— C'est toujours la même rengaine quand il reprend le contrôle, expliqua Howard. Il gueule, il nous menace. Il dit presque toujours la même chose : « Je vais tous vous tuer ! » Je commence à m'y faire.

— Il cherche à nous effrayer pour qu'on baisse les bras, déclara Sam. Howard esquissa son éternel sourire narquois.

— Eh ben, il se fourre le doigt dans l'œil, pas vrai ?

— Bien d'accord.

Cependant, les hurlements de la chose, aussi étouffés soient-ils, faisaient encore frissonner Sam.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut, les gars ? lança-t-il.

Ce fut Howard qui lui répondit.

— En dehors d'un hamburger, d'une tarte aux pêches, d'un pot de glace, d'un lecteur DVD, d'une télé, d'un téléphone, d'un ordinateur et d'un aller simple pour quitter cette ville de tarés ?

Sam faillit sourire.

— Ouais, en dehors de ça.

En sortant de la maison, il trouva la rue déserte. Le soleil factice brillait haut dans le ciel. Une quinte de toux le plia en deux. Manifestement, il avait fini par attraper le mauvais rhume qui sévissait encore en ville.

Mais il était vivant. Et, dans la Zone, c'était tout ce qu'on pouvait espérer.



{1}. En anglais, *virtue* signifie « vertu ». (N.d.T)

{2}. En anglais, *wisdom* signifie « sagesse ». (N.d.T)

{3}. En anglais, *hunter* signifie « chasseur ». (N.d.T.)

{4}. *Le ver conquérant*, poème d'Edgar Allan Poe (traduction de Charles Baudelaire).
(N.d.T.)